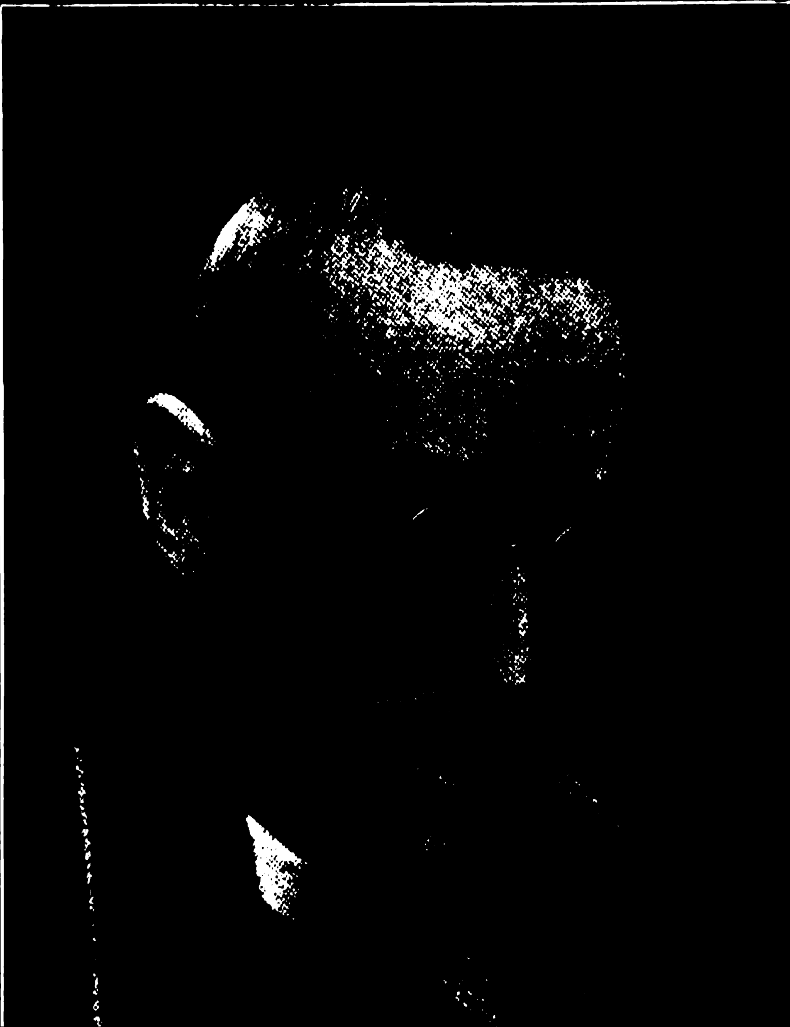


Le réveil du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle

Jean Guibert


יהוה
INSTITVTIO THEOLOGICA
ANDOVER. FVNDATA MDCCCVII.
Ps. CXIX. 169.
כדברך הבינני
JOH. XVII. 17.
ὁ λογος ὁ σος αληθεια εστι
ΑΚΡΟΓΩΝΙ
ΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ.

LE RÉVEIL
DU
CATHOLICISME
EN ANGLETERRE
AU XIXe SIÈCLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Bonté, 16e mille, in-32, cadre rouge (Poussielgue) . 1 »
Le Caractère, 15e mille, in-32, cadre rouge (Poussielgue). 1 »
La Piété, in-32, cadre rouge, 410 p. (Poussielgue) . . . 1 50
L'éducateur apôtre, 15e mille, in-16 (Poussielgue). . . 2 »
La culture des vocations, 10e mille, in-16 (Poussielgue). 1 50
Conseils sur la vocation, 9e mille, in-16 (Poussielgue). 0 60
Le recrutement des instituteurs et des institutrices libres, in-16 (Poussielgue) 0 30
Les devoirs du séminariste, 3e mille, in-32, cadre rouge (Poussielgue) 0 50
Le renouvellement religieux, *dix méditations*, in-12 (Poussielgue). 1 »
La direction spirituelle dans les maisons d'éducation, brochure in-16 (Poussielgue) 0 30
Histoire de saint Jean-Baptiste de la Salle, ouvrage couronné par l'Académie française, in-8° (Poussielgue) 6 »
— Le même, in-4°, avec gravures (Poussielgue) . . . 15 »
Vie et vertus de saint Jean-Baptiste de la Salle, in-18 (Poussielgue). 3 50
A l'entrée de la vie, 12e mille, in-32 (Rondelet) 0 60
Les qualités de l'éducateur, 7e édition, in-16 (Bloud). 0 60
La formation de la volonté, 10e édition, in-16 (Bloud). 0 60
L'âme de l'homme, 10e édition, in-16 (Bloud).. . . . . 0 60
Le mouvement chrétien. Conférences prêchées à Saint-Honoré-d'Eylau, 4e édition, in-18 (Bloud) . . . . . . 3 »
Etude sur l'hypnotisme, brochure in 8° (Retaux) . . . 0 25
Les origines. *Questions d'apologétique*, 4e édition, in-8° (Letouzey) . . . . 6 »
Anatomie et physiologie animales, pour la classe de philosophie, in-18 (Retaux) . . . . 4 »
Anatomie et physiologie végétales, pour la classe de philosophie, in-18 (Retaux) . . . . 3 »
Histoire naturelle, pour les classes élément. (Retaux).
Anatomie et physiologie de l'homme, 1 vol. cart. . . 1 75
Zoologie, 1 vol. cart. 2 25
Botanique, 1 vol. cart. 2 25
Géologie et minéralogie, 1 vol. 1 75

J. GUIBERT
Supérieur du Séminaire de l'Institut catholique de Paris.

Le Réveil du Catholicisme en Angleterre

Au XIXe Siècle

Conférences prêchées dans l'Église Saint-Sulpice
1901-1906

LETTRE PRÉFACE DE MGR BOURNE
Archevêque de Westminster.

Onze gravures hors texte.

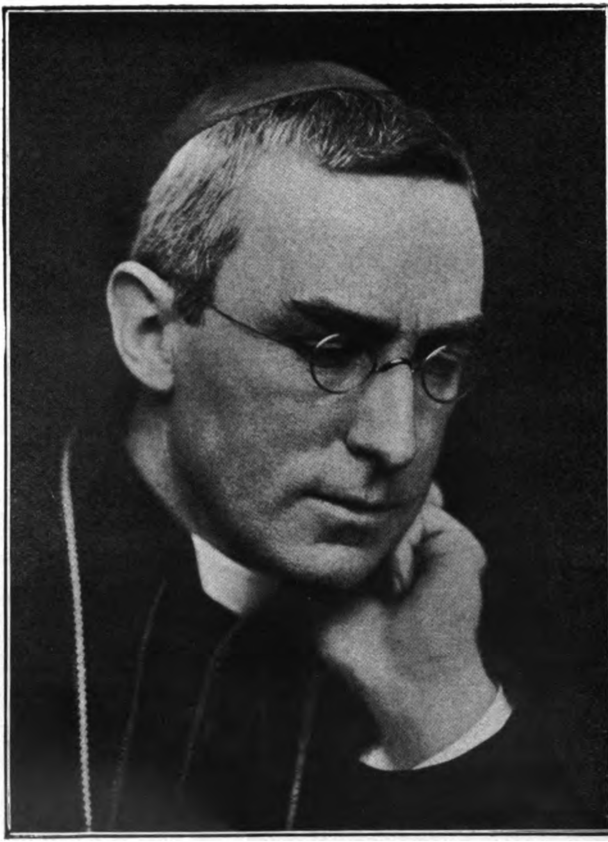
PARIS
LIBRAIRIE Vve CH. POUSSIELGUE
15, RUE CASSETTE, 15

1907

IMPRIMATUR

Parisiis, die 31a Januarii.

+ Leo Adolphus
arch. Sad., coadj. Paris.



Mgr BOURNE

Quatrième archevêque de Westminster.

Successeur de Wiseman et de Manning.

LETTRE DE SA GRANDEUR MGR BOURNE,

ARCHEVÊQUE DE WESTMINSTER

Archbishop's House, Westminster, S. W.

Le 16 décembre 1906.

CHER MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

C'est avec un très grand intérêt que j'ai parcouru les pages que vous venez d'écrire sur le réveil du catholicisme en Angleterre. Je vous félicite vivement du résultat de votre travail. Vos lecteurs y trouveront une idée très juste de l'œuvre que Notre Seigneur a accomplie parmi nous dans le siècle qui vient de s'achever, et en même temps qu'ils Lui offriront leurs actions de grâce, ils Le prieront d'achever cette œuvre si glorieusement commencée et de la couronner d'une fécondité qui dépassera toutes nos espérances actuelles.

Peut-être aussi cette histoire de nos souffrances et de nos anxiétés d'autrefois inspirera-t-elle à l'Église de France, en ce moment de tristesse, un nouveau courage, et une confiance plus parfaite

encore dans la Providence de Celui qui a dit : « Confidite, ego vici mundum ».

De nouveau je vous remercie, Monsieur le Supérieur, vous et vos dévoués confrères, de tout ce que vous faites à Saint-Sulpice pour nous obtenir la grâce d'un retour encore plus complet de notre bien-aimé pays à la foi de nos pères, et je vous prie de me croire toujours

Votre très reconnaissant serviteur en N. S. J. C.

† FRANÇOIS,
Archevêque de Westminster.

AVANT-PROPOS

Les treize conférences publiées dans ce volume ont été prêchées dans l'église Saint-Sulpice, de 1901 à 1906, aux réunions de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de Compassion, fondée par Léon XIII pour le retour de l'Angleterre à l'unité catholique.

Cette Association de prières date du 22 août 1897. Le siège en fut établi dans le séminaire et dans l'église paroissiale de Saint-Sulpice. Ce fut à l'occasion du treizième centenaire de l'arrivée en Angleterre de saint Augustin de Cantorbéry, que Léon XIII confia à la compagnie de Saint-Sulpice, la mission de promouvoir une croisade de prières pour la conversion du peuple anglais.

Depuis lors, des milliers de personnes et de communautés se sont agrégées à l'Archiconfrérie et unissent leurs prières à celles du centre de l'Œuvre. Le *Bulletin trimestriel* (Paris, Lecoffre)

enregistre périodiquement ces adhésions et tient le public français au courant du mouvement de conversion qui s'opère en Angleterre.

Chaque mois, des prières publiques sont faites, dans l'église Saint-Sulpice, à cette intention. Elles sont précédées d'une instruction ou conférence sur l'objet même de l'Association.

Ces conférences furent d'abord données, sans suite, sur des sujets un peu décousus, au gré de chaque prédicateur. Mais, en 1900, pour le plus grand intérêt de ces pieuses assemblées, on résolut de traiter devant les fidèles l'histoire religieuse de l'Angleterre. Elle se divisait naturellement en trois parties : les siècles qui ont précédé le schisme d'Henri VIII; le schisme, et le règne de l'anglicanisme; la renaissance catholique, commencée depuis les débuts du XIX[e] siècle.

L'auteur du présent volume fut chargé de traiter cette troisième partie. Ne pouvant, en des instructions séparées, la développer sous la forme historique, il a pris les points de vue et les faits les plus saillants pour en faire autant de tableaux qu'il a présentés aux auditeurs de Saint-Sulpice.

Ces tableaux, malgré des lacunes et des redites inévitables, forment un ensemble qui reproduit

assez fidèlement l'allure du mouvement religieux en Angleterre au XIXe siècle. L'auteur espère que ces pages seront lues avec intérêt et profit.

Elles ont leur point d'attache dans l'histoire; elles ont pris, par la force des choses, un caractère nettement apologétique; écrites pour refléter de grandes âmes, elles porteront sans doute aussi des fruits d'édification.

Ce livre ne fait point double emploi avec le grand et bel ouvrage de M. Thureau-Dangin : *La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle* (3 vol. in-8°, Paris, Plon). L'auteur souhaite, au contraire, de gagner beaucoup de lecteurs à l'éminent historien du mouvement catholique en Angleterre.

Ce mouvement de renaissance religieuse est d'un intérêt si passionnant, il tiendra dans l'histoire du catholicisme une place si considérable, que de nombreux écrits peuvent se produire sur ce grand sujet, sans l'épuiser.

En faisant connaître la puissante attraction exercée par l'Église romaine sur les hommes les plus éminents d'Oxford, en montrant comment le tronc catholique, toujours vivant dans ses racines profondes, peut reverdir aussitôt que la persécution

cesse d'abattre ses branches, l'auteur espère avoir rendu hommage à l'inépuisable vitalité de l'Église catholique et facilité les espoirs nécessaires à ceux que décourage la situation présente de l'Église de France.

Le lecteur appréciera certainement les bibliographies si complètes et si précises, qui ont été mises en appendices, et pour lesquelles M. l'abbé Dubois, du diocèse de Nantes, étudiant de l'Institut catholique de Paris, a prêté une collaboration aussi intelligente que dévouée.

J. G.

LE RÉVEIL
DU
CATHOLICISME EN ANGLETERRE
AU XIXe SIÈCLE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

État du catholicisme en Angleterre à la fin du XVIII[e] et à la fin du XIX[e] siècle[1].

Nous sommes groupés ici, mes très chers Frères, comme une armée qui a l'ambition de conquérir un grand peuple. A ce peuple nous ne voulons enlever ni son territoire, ni ses vastes colonies, ni son riche commerce ; et c'est pourquoi nous n'emploierons contre lui ni les ruses de la politique, ni les meurtriers engins de la guerre. C'est au cœur seulement que nous visons, c'est l'âme de la nation anglaise que nous voulons gagner à la foi catholique. Et, comme les âmes sont des places fortes qui ne se prennent que par la grâce de Dieu, nous n'aurons point recours à d'autres armes qu'à celles de la prière. Vraie croisade de prière, en effet, que

1. Conférence du 10 mars 1901.

cette mission confiée par Léon XIII à notre zèle : le retour de l'Angleterre à son antique foi, tel est le but de nos efforts.

Pour ranimer dans vos cœurs cette ardeur conquérante, la flamme de l'apostolat, vous venez chaque mois, mes Frères, au pied de cette chaire, entendre nos appels et nos exhortations. Nous n'avons qu'un mot à vous dire, toujours le même, celui du Maître : « Demandez et vous recevrez ; il faut prier, et ne point vous lasser ». Mais nous avons résolu, pour vous le dire plus efficacement, de faire passer sous vos regards les grands faits de l'histoire religieuse de l'Angleterre : car, plus vous connaîtrez à fond les destinées de cette nation, plus aussi sera vif l'intérêt que vous porterez à sa conversion, et plus seront ferventes vos supplications en sa faveur.

La part qui m'est échue dans ce plan d'instructions consiste à vous raconter le mouvement religieux qui s'est opéré en Angleterre durant le XIXe siècle : le protestantisme inquiet de lui-même après trois siècles d'un triomphe insolent ; le catholicisme renaissant et reprenant conscience de lui-même après une longue et douloureuse agonie.

Et, puisqu'il s'agit d'étudier un mouvement, nous commencerons ce soir par en considérer les deux termes, le point de départ et le point d'arrivée. Où en était le catholicisme en Angleterre à la fin du XVIIIe siècle ? Quelle est présentement sa situa-

tion à l'aurore du XXe siècle ? Frappés du chemin parcouru par l'âme anglaise durant le XIXe siècle, nous serons plus curieux de rechercher ensuite les phases diverses par lesquelles elle a passé.

*
* *

Où en était l'Église catholique en Angleterre à la fin du XVIIIe siècle ? Mieux vaudrait peut-être demander s'il y avait encore une Église catholique en Angleterre. Après deux siècles et demi de la persécution la plus habile et la plus persévérante, y avait-il encore des âmes en qui la foi catholique ne fût pas éteinte, y avait-il encore des sanctuaires où l'auguste sacrifice de la messe fût célébré, y avait-il encore quelques pasteurs qui eussent échappé aux pièges tendus par la plus tyrannique des législations ? Oui, mes Frères, de l'ancienne Église il y avait encore des restes, des restes si mesquins qu'ils étaient dédaignés, mais des restes si vivants qu'ils étaient prêts à reverdir puissamment, sitôt qu'un souffle de liberté passerait sur eux.

Qui dira le nombre de ces fidèles que Dieu se réservait comme la semence de l'avenir ? Qui eût pu les compter, alors qu'ils n'osaient se produire au grand jour ? Ce que nous en savons de plus exact, est ce mot du grand publiciste Burke : « Il en reste assez pour faire des martyrs, mais trop

peu pour inspirer des craintes au pouvoir. » Avançons, si vous le voulez, le chiffre de 50.000 catholiques, soit un catholique sur 400 Anglais. Les prêtres étaient rares, toujours exposés à la délation et à la torture, souvent inconnus, tant leurs retraites étaient ignorées de la plupart des catholiques eux-mêmes. Quatre vicaires apostoliques les dirigeaient au nom du Saint-Siège. Il n'y avait aucune église en évidence ; les réunions pour le service divin se tenaient soit dans les maisons privées, soit dans quelques oratoires situés au fond des impasses ou perdus dans la campagne déserte ; l'Église, on le voit, était revenue aux Catacombes.

Quelques siècles auparavant, l'Angleterre se faisait gloire d'être le joyau de l'Église catholique ; elle se félicitait d'être le « douaire de la Vierge » ; elle était fière de ses dix siècles de fidélité, des églises dont sa piété avait couvert son territoire, de ses évêques et de ses docteurs, de ses moines et de ses missionnaires ; elle s'appelait, avec un légitime orgueil, « l'Ile des Saints ». Comment en est-elle venue à renier ce glorieux passé, et pourquoi veut-elle en effacer jusqu'au dernier vestige ? Sur cette terre autrefois si franchement catholique, pourquoi les catholiques sont-ils si clairsemés et si fuyants qu'ils sont introuvables ?

Je ne vous raconterai pas l'histoire du schisme d'Henri VIII, les passions et la colère d'un prince puissant, les susceptibilités de la nation, la fermeté

du Pontife romain, qui sacrifia un empire à l'intégrité de la morale, ni la désertion criminelle d'évêques courtisans, ni les cruautés d'une reine fanatique. Qu'il me suffise de mettre sous vos yeux la législation sous laquelle gémissait l'Église catholique, et vous comprendrez sans peine que, sous un tel joug, elle ne pouvait que périr. La seule chose qui doive nous surprendre, c'est qu'elle n'ait pas été totalement anéantie.

La loi mettait le catholique hors de la société. Pour lui, point de place au Párlement, ni au barreau, ni dans aucun emploi public : il avait perdu ses droits de citoyen.

La loi le poursuivait jusque dans sa maison et ne lui accordait pas même la paix de la vie privée.

Les impôts étaient doublés pour lui. S'il ne fréquentait pas le temple protestant, il était puni d'une amende de 20 livres par mois. Il avait défense de porter des armes pour se protéger; prisonnier dans sa propre maison, il ne devait pas s'en éloigner à plus de cinq milles.

Une femme catholique, mariée à un protestant, perdait les deux tiers de sa dot, si elle n'allait pas au temple avec son mari ; et elle était passible d'emprisonnement, si son mari ne payait sa rançon au prix de 10 livres par mois. Sur la réquisition de quatre magistrats, un catholique devait se faire protestant sous peine de bannissement pour le reste de ses jours.

Deux magistrats avaient droit, à toute heure, de faire des sommations à tout catholique âgé de plus de seize ans; s'il persistait durant six mois dans son refus de se faire protestant, il était déclaré incapable de posséder, de faire aucun achat, de passer aucun contrat; et ses terres, s'il en avait, étaient confisquées au profit de son plus proche héritier.

Il y avait amende contre quiconque introduisait un prêtre catholique dans sa maison; l'amende était énorme contre celui qui envoyait ses fils à l'étranger dans une école catholique; les enfants ainsi élevés hors des écoles protestantes ne pouvaient ni hériter, ni acquérir, ni posséder.

Tout prêtre convaincu d'avoir dit la messe était condamné à 120 livres d'amende; tout fidèle convaincu d'y avoir assisté était passible de 60 livres. Tout prêtre revenu d'exil, qui refusait de se faire protestant, était passible de la peine de mort; la peine de mort aussi pour tout protestant qui se faisait catholique, et pour tout catholique qui avait préparé ou conseillé la conversion.

Et, pour encourager la délation, la loi attribuait les biens des catholiques à leurs parents protestants qui les dénonçaient aux magistrats.

Serez-vous surpris, mes Frères, que Burke ait dit d'une telle législation « qu'elle était un outrage à la nature humaine? » Aussi la nature humaine protestait; et souvent des magistrats, pris d'une

compassion qui les honorait, n'appliquaient pas de si tyranniques lois. Mais elles existaient, elles demeuraient comme une arme redoutable aux mains du caprice, de la cupidité ou du fanatisme. Elles firent tomber tant de têtes catholiques, qu'à la fin le sol anglais parut à peu près délivré de ce qu'on appelait avec mépris les « odieux rejetons du papisme. »

Il y eut cependant une puissance plus nuisible au catholicisme que la législation : ce fut l'opinion. Ce que le glaive avait épargné tombait sous les coups de la haine ou du dédain. Car rien ne fut négligé, pendant près de trois siècles, pour jeter le discrédit sur le catholicisme, à tel point que le protestantisme vivait moins de principes qui lui fussent propres que de l'opposition qu'il faisait au papisme. Dans les écoles et les conférences publiques, par les journaux et les livres, dans les prédications religieuses et jusque dans la formule du serment prononcé par les hommes d'État, l'Église romaine apparaissait comme le spectre abhorré qu'il fallait maudire sous peine de forfaiture : image repoussante qui hantait les cerveaux anglais et leur inspirait, sans plus de critique, une instinctive horreur.

Les catholiques, aux yeux de l'opinion, n'étaient pas des Anglais, mais des Italiens, des Irlandais ou des Espagnols, en un mot des papistes. Ils avaient beau protester que le roi n'avait point de plus

fidèles sujets; leur protestation échouait devant cet invincible préjugé qu'ils ne pouvaient, sans trahir le roi, être fidèles au Pape. Devant un patriotisme mal éclairé, c'était leur condamnation.

D'ailleurs, les catholiques n'étaient-ils pas indignes d'être sujets anglais, puisqu'ils appartenaient à l'Église romaine, ce cloaque de corruption, où la sorcellerie et le mensonge, l'idolâtrie et l'immoralité exploitaient le sentiment religieux, où la superstition masquait l'impiété, où le clergé cachait, sous les dehors du célibat, les pires désordres.

Vraiment, mes très chers Frères, de telles calomnies, lorsqu'elles se répandent dans tout un peuple et qu'elles y trouvent crédit, si énormes qu'elles soient, près de gens sensés et réfléchis sur tout le reste, de telles calomnies atteignent le groupe d'hommes qui en est l'objet plus profondément que les décrets des pires persécuteurs. Aussi les catholiques étaient-ils honnis, éloignés de tout commerce, traités comme des êtres malfaisants; pour les esprits forts, c'étaient des natures inférieures, des étrangers latins ou des dégénérés de la race anglaise.

Si encore les catholiques, libres de vivre et de s'affirmer au grand jour, avaient pu, par une fière attitude et par une puissante action sociale, dissiper ces lamentables préjugés! Mais non. Dans la triste condition où ils étaient réduits, ils semblaient,

résignés, prêter le flanc au dédain de leurs adversaires. Gens proscrits, rebut de la société, ils vivaient cachés comme des coupables qui se dérobent à la justice ; ils s'enfermaient dans des demeures sans éclat, qui ressemblaient à des prisons ; et s'ils sortaient dans les rues, ils rasaient les murs, comme honteux de paraître. Exclus des milieux où réside la vie d'un peuple et où s'agitent les intérêts d'une nation, non seulement ils étaient sans influence sociale, mais, débris d'un âge passé et d'un régime déchu, ils donnaient aux temps nouveaux l'impression de parasites dangereux auxquels la vie devait être mesurée.

Le catholicisme avait donc disparu presque totalement de la face de l'Angleterre : telle une immense forêt dont l'incendie aurait dévoré les branches touffues et les troncs vigoureux, et dont l'emplacement ne serait plus qu'un désert sans vie. Toutefois les flammes n'entament pas les racines, et l'espoir d'une renaissance demeure, tant que ces sources vitales ne sont pas desséchées. De même, dans l'Angleterre, ravagée par le schisme et l'hérésie, toute espérance n'est pas éteinte. Attendez et priez. Le fer s'émoussera, le feu s'éteindra, les bras qui frappent se lasseront ; et les racines vivaces alors reverdiront, une sève nouvelle circulera, et l'on verra refleurir encore la vie catholique sur le sol anglais. Saluons, mes Frères, ces catholiques, qui, aussi courageux qu'ils paraissent timides, gar-

dent intact, pour un meilleur avenir, le sacré dépôt de leur antique foi.

*
* *

Quelle magnifique floraison, en effet, nous avons maintenant sous les yeux ! Je ne te cherche plus, ô Église catholique d'Angleterre ; tu n'habites plus les souterrains et les ombres, tu ne te caches plus dans les angles, mais tu parais au grand jour, mais tu grandis au soleil de la liberté reconquise, mais tu attires sur tes progrès les regards de tout l'univers.

Permettez-moi, mes Frères, de vous citer des chiffres ; car seuls, en pareille matière, ils sont éloquents. L'Angleterre compte aujourd'hui 1.500.000 catholiques, soit trente fois plus qu'à la fin du XVIII[e] siècle. Et, tandis qu'il n'y avait alors qu'un seul catholique sur 400 Anglais, il y a présentement un catholique sur 20 Anglais. Si nous ajoutons les 365.000 catholiques écossais et les 3.549.000 catholiques irlandais, nous constatons que le catholicisme possède environ la septième partie de la population du Royaume-Uni, qui est de 40 millions d'habitants. L'empire britannique, dans toute son étendue, a 10 millions de sujets catholiques ; dans les divers pays de langue anglaise, les catholiques s'élèvent à 22.000.000. Si ce nombre vous paraît infime, — 22 millions de catholiques sur les 112

millions d'hommes qui parlent anglais, — je vous ferai remarquer que l'anglicanisme, la religion officielle patronnée par le pouvoir, ne compte que 18 à 20 millions d'adeptes.

A la fin du XVIIIe siècle, l'Angleterre et l'Ecosse étaient administrées par des vicaires apostoliques ; aujourd'hui, cinquante ans après la restauration de la hiérarchie, l'Angleterre catholique est gouvernée par un archevêque et quinze évêques, l'Ecosse par deux archevêques et quatre évêques. Le nombre des prêtres catholiques, tant réguliers que séculiers, s'élève au chiffre de 2.812 en Angleterre et au chiffre de 459 en Ecosse. Enfin les églises et les chapelles publiques sont au nombre de 1886, dont 1529 pour l'Angleterre, et 357 pour l'Ecosse. Et vous supposez bien, mes Frères, que tous ces nombres sont fort mobiles, car pas un jour ne se passe sans qu'on ait à enregistrer un progrès nouveau : ici une conversion, là une érection d'église, avec un accroissement constant du personnel sacerdotal par l'éclosion de vocations généreuses [1].

Le catholicisme ne s'affirme pas moins par son attitude que par le nombre. Les églises sont en évidence, tant dans les riches quartiers des villes que dans les populeux faubourgs ; elles se dressent fièrement jusque sur les places publiques, témoin

1. Je laisse ce texte tel que je l'ai écrit en 1901 ; mais le lecteur doit être averti que tous ces chiffres ont été élevés par de nouveaux progrès.

cette majestueuse cathédrale que le cardinal Vaughan élève aux portes de Westminster comme un acte public de foi catholique. Dans ces sanctuaires, désormais à l'abri de toute crainte, nos cérémonies catholiques se déroulent avec la splendeur des ornements sacrés et les plus riches inspirations de la musique religieuse. Le culte déborde jusque dans les rues, où l'anglican étonné et respectueux voit passer nos processions. Cette expansion de vie catholique ne soulève ni passion politique, ni fanatisme religieux : le catholicisme jouit, au delà de la Manche, d'une liberté, que des nations catholiques comme la France lui envient, hélas ! trop justement.

Cette liberté précieuse, si chèrement achetée par le long martyre des anciens, fut conquise, dans la politique et dans la pensée, principalement par deux hommes dont je tiens à prononcer les noms dès ce soir, O'Connell et Newman : O'Connell, le grand agitateur irlandais, qui força les portes du Parlement en faisant abolir les serments sacrilèges ; Newman, le penseur profond et l'écrivain éloquent, qui, dans le recueillement d'une âme sincère, entendit la voix de Dieu lui dire que l'Église de Rome était en possession de la vérité, et détermina par ses travaux et son exemple un si puissant mouvement de retour vers l'unité.

Mais n'empiétons pas sur ce que nous aurons à raconter dans la suite. Aujourd'hui, constatons

seulement que le catholicisme respire largement sous la protection d'une législation libérale. Les murs de l'ancienne prison sont, en effet, tombés.

Désormais les catholiques sont électeurs, et ils sont admis aux charges publiques. Ils comptent quarante et un pairs, cinquante-deux baronnets, vingt-six chevaliers, dix-sept membres du conseil privé; à la Chambre des Communes, ils ont quatre représentants pour l'Angleterre et soixante-treize pour l'Irlande. On a vu, ces dernières années, la haute magistrature de lord-maire de Londres aux mains d'un catholique. Trois charges seulement sont encore inabordables aux catholiques : celle de lord *chancelor*, celle de vice-roi d'Irlande et surtout celle du pouvoir souverain. Mais nous est-il interdit d'espérer que les barrières qui tombent une à une disparaîtront tout à fait, et que le catholicisme un jour trouvera un libre accès jusque sur le trône d'Angleterre? Les serments sacrilèges, direz-vous, ne sont-ils pas un obstacle insurmontable? Assurément, s'ils devaient rester obligatoires. Mais les formules, qu'un roi ne peut prononcer sans outrager dix millions de ses plus fidèles sujets, sont des formules non moins caduques que les lois inhumaines. Ne savez-vous pas que déjà un mouvement d'opinion, créé par la noble lettre du cardinal Vaughan, prépare l'abolition de ces étranges serments?

Citoyens anglais, les catholiques le sont pleine-

ment : ils jouissent de tous leurs droits, ils possèdent, ils trafiquent, ils sont au barreau et dans l'administration, ils ont leurs écoles subventionnées par le gouvernement, ils ouvrent des collèges et des séminaires. Les prêtres ne sont plus traqués ni dénoncés à la justice; si, dans les rues, ils ne portent pas la soutane comme en France, ce n'est point pour se dissimuler, car l'habit spécial qu'ils revêtent les signale aux regards comme prêtres catholiques. Laïques et clercs sont admis à fréquenter les Universités; et de ce contact du haut savoir on est en droit d'espérer pour le catholicisme un notable accroissement de valeur. Les cardinaux de l'Église romaine ont une place digne de leur rang dans les réceptions officielles. Chose étrange! aux obsèques de deux illustres princes de l'Église catholique, Newman et Manning, les protestants se joignirent en si grand nombre aux catholiques romains, que la mort de ces deux grands hommes parut un deuil national. L'Université anglicane d'Oxford ne les renie ni l'un ni l'autre, quoiqu'ils eussent quitté leur première confession, et elle garde leurs portraits parmi les hommes qui lui ont fait le plus d'honneur.

Tous ces faits accusent une profonde transformation dans la mentalité des anglicans à l'égard du catholicisme. Depuis que la législation s'est adoucie, les catholiques, libres de se montrer tels

qu'ils sont, ont gagné les sympathies et tourné l'opinion en leur faveur. Il s'est produit dans le peuple anglais, du moins dans le peuple qui pense, comme une nostalgie de Rome.

Les calomnies d'autrefois, malgré les efforts de quelques fanatiques attardés, n'ont plus cours dans les milieux réfléchis. Sujets fidèles de Sa Majesté, d'une loyauté sans ombre à l'égard de la Couronne, les catholiques sont respectés et traités, non plus comme des parias, mais comme des gens d'honneur. Le Pape n'est plus représenté comme l'Antéchrist ou le suppôt de Satan, mais bien comme le vrai évêque de Rome, le successeur de Pierre, le premier des pasteurs, à qui tout respect est dû : et s'il n'est pas encore reconnu dans sa juridiction sur l'Église entière, ne faut-il pas nous réjouir du moins que l'injure ait pris fin? Pourquoi, le respect une fois venu, l'obéissance ne viendrait-elle pas un jour? L'Église romaine n'est plus, aux yeux de l'Angleterre, un repaire d'idolâtrie ni une sentine de corruption : c'est la plus ancienne Eglise d'Occident; l'Église anglaise se reconnaît comme sa fille, mais fille autonome, qui doit à sa mère de la vénération et non de la dépendance. Ici encore, pourquoi ne pas espérer qu'après avoir fait, sur la voie du retour, la démarche de la vénération, l'Angleterre, poussée par la logique, accomplira aussi la démarche de la dépendance?

Dans ces conditions, les événements, qui, depuis six ans, se sont déroulés sous nos yeux, s'expliquent aisément. En 1895, la lettre du Pape *ad Anglos* fut accueillie avec la plus vive sympathie. Puis lord Halifax se multipliait afin d'aller porter en divers lieux des paroles d'union, affirmant aux anglicans qu'il fallait renouer l'ancienne communion avec l'Eglise romaine, que rien d'essentiellement incompatible ne séparait les deux Églises. De son côté, l'archevêque anglican d'York parlait de réunion, invitait les ministres et les laïques à faire bon accueil aux avances du Pape, tandis que l'archevêque anglican de Cantorbéry prescrivait des prières publiques pour l'union. Gladstone, avec une franchise qui lui faisait honneur, reconnaissait les torts de l'anglicanisme, et faisait des vœux pour qu'un heureux accord mît fin à des malentendus de plus de trois siècles.

L'union en bloc a échoué, il est vrai; mais elle se poursuit lentement, non seulement par les conversions, dont le nombre s'élève chaque année de six cents à mille, mais aussi par les emprunts que l'anglicanisme fait au catholicisme.

Il emprunte le nom. Les tenants de la Haute Église ou ritualistes n'acceptent plus qu'on les nomme anglicans ni protestants; ils prennent résolument le nom de catholiques. Des confusions fâcheuses résultent de cette appellation nouvelle. Désormais, les voyageurs catholiques qui visitent

Londres doivent se déclarer catholiques romains, s'ils veulent n'être pas conduits au temple ritualiste.

La méprise serait d'autant plus facile, que ces voyageurs seraient témoins, dans ces églises anglicanes, de cérémonies semblables aux nôtres : on y célèbre les mêmes offices, jusqu'à la messe elle-même; les ministres revêtent des ornements sacerdotaux semblables aux nôtres, et qui souvent ont été fabriqués chez nos marchands de la rue Saint-Sulpice; leur autel ne diffère point du nôtre; ils ont pris notre chant liturgique, et ils n'ont pas négligé d'envoyer des artistes chez nos Bénédictins de Solesmes pour y apprendre les douces modulations moyenageuses. Non contents de reproduire notre liturgie, ils participent à nos dévotions : ils récitent les litanies de la Vierge et le chapelet; en certains endroits a pénétré le culte du Sacré-Cœur. Ils pratiquent la confession; ils ont institué des monastères; et plusieurs ministres s'engagent au célibat comme les clercs de l'Église catholique romaine.

Enfin la Vierge semble reprendre possession de son antique douaire. Si vous visitez la célèbre église de Westminster, celle où les souverains sont sacrés par le primat, vous verrez l'image de Marie vous tendre la main au seuil de la porte. Allez ensuite dans cette immense église de Saint-Paul, que les anglicans du XVIIe siècle ont bâtie pour en

faire la rivale de Saint-Pierre de Rome, et l'image de Marie vous apparaîtra encore, non plus sur la porte, mais dans le temple même, à la place d'honneur, au-dessus du maître-autel. Ayez confiance que là où la Mère est déjà entrée, le Fils entrera à son tour. D'ailleurs, avouons-le, les âmes religieuses d'Angleterre aiment sincèrement le Christ : il n'est point possible qu'un tel amour soit perdu, ni qu'il s'égare toujours.

A nous, mes Frères, incombe la mission de le ramener dans la voie d'où il n'aurait jamais dû sortir. Acceptons avec joie, accomplissons avec fidélité cette œuvre de prières. Quand, il y a soixante ans, Newman hésitait encore sur la nécessité d'un retour à l'Eglise romaine, son ami Pusey, ayant appris qu'en France on priait pour lui, prononça cette mémorable parole : « Si la France prie pour Newman, Newman est perdu pour l'anglicanisme. » A mon tour, je vous dirai, mes Frères, que, si vous remplissez dignement l'apostolat de prières que vous a confié Léon XIII, l'Angleterre, à brève échéance, achèvera de revenir de l'anglicanisme à l'Église romaine.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Influence du clergé français émigré sur la renaissance catholique en Angleterre[1].

Il y a deux mois, mes très chers Frères, nous comparions la situation du catholicisme en Angleterre à la fin du XVIII[e] siècle à celle du temps présent. A la fin du XVIII[e] siècle, l'Angleterre comptait à peine 50.000 catholiques; elle en compte aujourd'hui 1.500.000, c'est-à-dire trente pour un. Le catholicisme étouffait sous la pression d'une législation tyrannique, tandis qu'il respire aujourd'hui largement sous la protection d'une législation libérale. L'opinion enfin, si cruelle alors dans ses préventions à l'endroit des catholiques, leur est devenue sympathique, depuis que les anglicans ont envié leur nom et emprunté leurs pratiques religieuses.

Un revirement s'est donc produit en Angleterre, une renaissance catholique s'est donc opérée, qui

Conférence du 12 mai 1901. Voir Appendice A : bibliothèque des ouvrages traitant du clergé français réfugié en Angleterre durant la Révolution.

se poursuit encore sous nos regards consolés. Et c'est de ce mouvement de retour vers l'unité de l'Église que nous avons résolu de rechercher les causes et de parcourir les phases dans nos conférences. Nous nous bornerons, ce soir, à considérer la contribution du clergé français émigré à cette grande œuvre de restauration.

*
* *

Jamais le peuple anglais ne parut plus éloigné du catholicisme que dans ces jours d'émeute de 1780, où Gordon souleva les foules et entraîna près de 100.000 hommes au Parlement, pour exiger, aux cris furieux de *No Popery*, « Pas de papisme », qu'on rapportât le bill de tolérance, qui, deux ans plus tôt, avait octroyé aux catholiques le droit de vivre et de posséder. Si on eût demandé alors à quelque politique ce qu'il pensait d'une conversion éventuelle de l'Angleterre au catholicisme, et quels obstacles il voyait à un pareil retour, il n'eût pas manqué de répondre que de longs siècles s'écouleraient encore avant que le peuple anglais revînt à l'antique Église, et qu'il y avait même, dans la législation, dans les préjugés de l'esprit et dans les antipathies du cœur, d'insurmontables barrières qui séparaient pour toujours l'Angleterre de l'Église de Rome. Mais les barrières humaines sont toujours fragiles, et un souffle de

Dieu suffit à les renverser. Il plut à Dieu, en effet, de faire crouler, toutes à la fois, les barrières qui faisaient un rempart au schisme anglais.

Est-il rien de plus mouvant qu'une législation? Les partis ont beau proclamer que les lois issues de leurs passions sont essentielles à l'État et par là intangibles, elles tombent avec eux sous l'assaut des partis contraires, surtout lorsqu'elles portent atteinte à la justice et à la liberté. Elles périssent tôt ou tard sous les protestations de la conscience humaine. Or, jamais la conscience humaine ne protesta plus énergiquement que contre ces lois tyranniques, qui, en Angleterre, tenaient les catholiques comme sous l'étau, contre ces lois dont un grand écrivain, Burke, disait qu'elles étaient « un outrage à la nature humaine ». Ce fonds de bonté et de compassion, que ne peuvent arracher les plus haineuses passions, se révolta donc contre le régime d'exception appliqué aux catholiques anglais, et la prison légale, où ces proscrits courageux gardaient pour des temps meilleurs l'étincelle de leur foi, croula peu à peu : en 1778, le bill de Georges Savile leur donna le droit de posséder; l'acte de tolérance de 1791 leur concéda une certaine liberté de culte; enfin l'Acte d'émancipation de 1829, fruit des vaillants efforts de l'admirable O'Connell, leur rendit tous les droits politiques, et les fit citoyens libres dans leur pays.

Ces adoucissements, si précieux aux catholiques

jusque-là traités en parias, n'entamaient cependant ni l'anglicanisme ni les sectes innombrables qui se partageaient le peuple anglais. Des préjugés et des antipathies n'en tenaient pas moins ce grand peuple éloigné de toute idée de retour à l'Église romaine. Il eût fallu éclairer les esprits et amollir les cœurs, dissiper les préjugés qui aveuglent et pénétrer l'âme de cette grâce divine qui incline à la conversion. Ce fut l'œuvre de nos prêtres français, que la Révolution, dans un accès de démence, chassa sur les territoires étrangers. Plusieurs milliers de prêtres exilés ont semé sur la terre anglaise la vérité et la grâce, et sur la trace de ces martyrs a germé cette floraison de vie catholique qui désormais s'épanouit au grand jour.

*
* *

Faut-il que je vous rappelle ici, mes Frères, les néfastes journées de notre Révolution française, et que je vous décrive les scènes déchirantes qui signalèrent le départ de nos prêtres émigrés ?

L'Assemblée de 1789, convoquée pour corriger des abus, s'était érigée en souveraine et avait résolu, après avoir renversé l'ancien monde, de reconstituer la société sur des bases nouvelles. S'inspirant des idées jansénistes et protestantes, elle vota, le 12 juillet 1790, cette fameuse constitution civile du clergé, qui ne tendait à rien moins

qu'à séparer de Rome le clergé de France, pour en faire une Église nationale, une Église schismatique, organisée sur le plan de l'Église anglicane, toute à la discrétion du pouvoir civil. Les évêques et les prêtres furent appelés à prêter serment à cette loi infâme qui de la trahison faisait un devoir. Et s'il est un lieu où l'on ne peut pas oublier la fière attitude de notre clergé français, c'est bien dans cette église Saint-Sulpice, où le curé, M. de Pancemont, dont le nom appartient à l'histoire, demeura, sur cette chaire, si digne et si ferme en face des forcenés qui lui criaient de cette nef : « Le serment, le serment ! » et n'échappa aux coups d'une multitude exaltée, que parce qu'il fut enveloppé et conduit à la sacristie par une troupe hardie de fidèles paroissiens.

Et parce que cette scène de l'église Saint-Sulpice s'était renouvelée en des milliers d'églises, tant dans les villes que dans les plus humbles bourgades, parce que la masse du clergé francais était restée invincible devant une loi criminelle, l'Assemblée législative, par un décret du 26 août 1792, condamna à l'exil tous les prêtres insermentés du royaume. Et comme, dans cette époque de démence, les événements se précipitaient avec une vertigineuse rapidité, nos évêques et nos prêtres, pourtant si attachés à la patrie et si dévoués aux âmes, si respectables dans leur vie privée et si grands dans leur vie publique, durent

s'arracher en un jour à tout ce qu'ils aimaient et prendre tristement la route de l'exil. On les vit sur tous les chemins, allant chercher, dans toutes les nations voisines, un abri que leur refusait le pays qu'ils avaient si noblement servi. On les vit affluer à toutes les frontières, en Espagne, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Belgique : ceux du nord, de la Normandie et de la Bretagne, se pressèrent dans les ports de la Manche, et passèrent soit à l'île Jersey, soit en Angleterre.

Comment raconter les douloureuses épreuves de ces proscrits? Ils prennent la fuite comme des criminels qui se dérobent à la justice; ils n'ont pas même le temps de régler leurs affaires et de dire leurs derniers adieux. On les fouille au départ, de peur qu'ils n'emportent du numéraire hors de France; ils n'auront pour se suffire que des assignats sans valeur. Arrivés au bord de la mer, on les dépouille et on les exploite; on les entasse sur de misérables barques qui auront peine à soutenir les coups de mer; aucun navire n'est trop avarié pour les recevoir; et tandis qu'on n'exposerait pas une marchandise aux périls d'un naufrage, on ne craint pas de jeter dans les hasards ces rebuts d'une nation en délire qui repousse de son sein tout ce qui est honnête et fidèle. Et que d'angoisses sur ces flots soulevés par les marées d'équinoxe! Que les heures sont longues sur ces vaisseaux usés qui n'avancent pas! On débarque

pourtant, mais pour affronter de nouveaux combats. Epaves abandonnées sur le rivage anglais, nos prêtres sont de nouveau dépouillés par des mains avides. Couverts de misérables loques, sans ressources et sans pain, ils se répandent à travers champs, cherchant des portes hospitalières, et se dirigent surtout vers les grandes villes. A Londres, comme autrefois au Caire et à Tunis on allait visiter les marchés d'esclaves, on vint les voir par curiosité, étendus sur les berges de la Tamise, ou accoudés au parapet des ponts, attendant, anxieux, qu'une main secourable se tendît vers eux.

Devant une telle infortune et de si poignantes misères, que va faire le peuple anglais ?

Chez toutes les nations, il faut distinguer entre la politique du pouvoir et l'âme du peuple. La politique ne s'harmonise pas toujours avec les sentiments de l'âme populaire : souvent même, il y a un profond désaccord entre l'âme et la politique. De la politique anglaise, à cette époque funeste, je ne dirai rien ; je suis trop français pour en prendre la défense. Mais à l'âme anglaise je rendrai l'hommage qu'elle mérite, et ce sera payer une dette de reconnaissance.

L'âme anglaise, en effet, s'émut des malheurs de nos prêtres proscrits ; elle leur tendit loyalement la main et elle leur ouvrit généreusement ses foyers. Elle venait, du reste, d'y être préparée. Au mois de novembre 1790, le grand publiciste Burke

avait écrit ses *Réflexions sur la Révolution Française*, pamphlet retentissant, où l'éminent auteur représentait le clergé persécuté sous un jour si favorable, qu'il lui avait gagné de vives sympathies. Bientôt après, l'acte de tolérance de 1791, en autorisant le culte catholique, avait facilité aux prêtres proscrits l'entrée dans la Grande-Bretagne.

Faisant donc trêve à leurs haines anciennes à l'égard du catholicisme, les Anglais, pris de pitié, accueillirent, les bras ouverts, nos pauvres exilés. A la ville et à la campagne, les familles eurent à cœur de recevoir, dans leur sein, un ou deux proscrits. Toute maison aisée se mit en devoir d'offrir un coin, si pauvre fût-il, pour abriter les fugitifs. Les grilles des châteaux et des grands parcs s'ouvrirent devant eux ; à Winchester, par exemple, le duc et la duchesse de Buckinghan donnèrent l'hospitalité à six cents prêtres à la fois.

Tout le monde voulut être de la partie. Le roi Georges III, non content de faire croiser sur les côtes de France et de Belgique pour recueillir les prêtres ou les religieux oubliés, s'inscrivit en tête des listes de souscription. Le clergé anglican, oubliant les dissidences, traita en frères les malheureux proscrits. L'Université d'Oxford, cette citadelle de l'anglicanisme, fit imprimer, à ses frais, des bibles et des bréviaires pour ces prêtres catholiques qu'une haine féroce avait dépouillés de tout.

Des souscriptions nationales furent ouvertes : la première, en novembre 1792, rapporta 852,000 livres françaises, et la seconde, en mars 1793, 1,043,000 livres. Si larges que fussent ces secours, ils furent vite épuisés, tant les misères étaient nombreuses et les besoins pressants. C'est alors que, pour épargner la générosité privée, le Parlement ouvrit, en faveur de nos chers émigrés, les coffres du Trésor public ; et, depuis 1794 jusqu'à 1806, il versa environ 4 millions de livres, chaque année, pour les victimes de la Révolution.

Telle fut la charité, vraiment royale, de la nation anglaise envers nos prêtres exilés. Et, s'il est vrai, comme l'assure l'Évangile, qu'un verre d'eau froide donné au pauvre ne perdra pas sa récompense, quel ne sera pas le prix de la généreuse hospitalité anglaise ? Et si Jésus-Christ regarde comme fait à lui-même tout ce que l'on fait de bien au moindre de ses serviteurs, de quel cœur n'aura-t-il pas accueilli, de quelle main n'aura-t-il pas béni tous les efforts accomplis par le peuple anglais, en faveur des ministres infortunés de son Église catholique ?

Quelle bénédiction nos émigrés français ont-ils valu à l'Angleterre ? Quelle moisson a levé sur cette terre qu'ils ont fécondée de leurs souffrances ? Durant ce long et douloureux exil, qu'ont-ils rapporté à l'hospitalière nation qui les protégeait c. ntre leur propre patrie ?

Ils en ont dissipé les préjugés, ils lui ont mérité la grâce de la conversion.

*
* *

Les préjugés du peuple anglais à l'égard de l'Église romaine, vous les connaissez, mes Frères, car déjà nous les avons énoncés. Depuis deux siècles et demi, tous les catholiques, les papistes, suivant le mot du temps, étaient représentés comme des êtres odieux, appartenant à des races amoindries, dangereux à la sécurité de l'État. Lorsqu'on voulait grouper tous les partis de la nation dans une haine commune, il suffisait alors, comme le fit Gordon, en 1780, de pousser le cri de ralliement : *A bas le papisme!* C'eût été comme un crime d'Etat que de favoriser des papistes.

Et pourquoi ? C'est que, dans l'opinion anglaise, après plus de deux siècles de calomnieuses accusations inventées pour légitimer la plus injuste des persécutions, les catholiques étaient des hommes sans conscience, incapables d'honneur et de devoir, — des hommes sans religion, masquant sous des pratiques superstitieuses l'hypocrisie de leurs âmes, — des hommes sans mœurs, dissimulant, s'ils étaient prêtres, une vie corrompue derrière la profession d'un faux célibat, — des hommes sans volonté, sans consistance et sans zèle, — des hommes enfin dépourvus de loyauté, trahissant

leur Roi pour obéir au Pape, ou trahissant le Pape pour se soumettre au Roi. Tels étaient les papistes devant l'opinion anglaise.

Que fit la Providence pour ouvrir les yeux à un peuple qui répétait alors de bonne foi ce que la passion haineuse de ses pères avait inventé? Elle amena, par milliers, ces infâmes papistes, et les plus calomniés de tous, les prêtres, sous ses regards étonnés. Elle les répandit sur toute la surface du territoire, pour qu'il n'y eût pas un coin de l'Angleterre qui échappât à la lumière de la vérité. Eh bien ! peuple superbe, regarde-les, ces papistes que tu maudis comme les plus perverses des créatures humaines, et vois s'ils portent sur leurs fronts l'humiliant stigmate de la déchéance ou du crime.

Tu le crois sans conscience et sans honneur, ce clergé catholique! Souviens-toi qu'au XVIe siècle, dans tout l'épiscopat anglais, en face du pouvoir tout-puissant, cinq évêques seulement restèrent fidèles au serment de leur sacre; en France, au contraire, de nos cent trente-cinq évêques catholiques, quatre seulement ont trahi leur devoir. Si ce noble clergé, tant du second ordre que du premier, vit errant sur tes plages, c'est qu'il préfère l'exil, la misère et la mort à la honte d'une conscience infidèle et déshonorée.

Tu les crois sans religion, et tu dis que leur cœur est sec sous le masque superstitieux dont ils se couvrent! Ne vois-tu pas qu'une foi vive illu-

mine leurs regards, et que leur front porte, comme celui de Moïse, le doux éclat que communique le commerce de Dieu? C'est dans leur cœur qu'ils trouvent Dieu. Tu les as sur tes places publiques, tu les possèdes dans tes maisons, tu peux les suivre jusque dans leurs augustes mystères : vois comme ils prient, vois comme ils sont pénétrés de la présence de Dieu! Vraiment, cet air recueilli est-il autre chose que le sincère reflet de la religion qui règne au-dedans?

Tu les crois sans vertu, et tu dis que leur célibat dissimule des horreurs! Observe maintenant leur conduite; fais des enquêtes sur leur passé et surveille leur vie présente. Qu'as-tu surpris de criminel ou seulement d'incorrect? Quel défi leur angélique pureté jette, à la face du monde, à tes ministres engagés dans le mariage!

Tu crois ces hommes amoindris, de race inférieure, sans volonté et sans fermeté! Vois pourtant comme ils sont dignes et saintement fiers sous les loques qui les couvrent! Ils sont exilés, ils souffrent de la faim, ils sont humiliés de tes défiances mêmes; mais ils ne s'abandonnent pas, ils ne se plaignent pas; ils restent grands dans leur immense malheur. Ils travaillent pour gagner leur pain : les uns s'emploient aux labeurs de la ferme, d'autres vont à l'atelier; il y a des bottiers, des tisserands, et jusqu'à des balayeurs de rue; mais pas un ne déchoit de l'honneur. Comme la charité fraternelle

est active parmi eux ! Ils créent des écoles, ils fondent des hôpitaux, ils ont une caisse d'assistance mutuelle ; des bibliothèques communes leur offrent l'aliment intellectuel. Quelques-uns se multiplient et étonnent par leur activité : entre tous se distingue cet abbé Carron, du diocèse de Rennes, dont la sympathique physionomie rayonne d'un si pur éclat sur le sombre tableau de la Révolution.

Tu crois enfin à la déloyauté du clergé catholique à l'égard de son Roi ! Tu n'imagines pas qu'on puisse aimer à la fois le Pape et le Roi, la religion romaine et la patrie. Vois pourtant tous ces prêtres : quel démenti ils te donnent ! Car, s'ils sont persécutés, c'est qu'ils embrassent d'un même amour leur Prince et leur Pontife ; leur fidélité à leur serment de sujets n'est pas moins sincère et profonde que leur fidélité à leur foi religieuse.

L'Angleterre, mes Frères, était un peuple trop réfléchi pour ne pas comprendre ces sublimes leçons. Elle les comprit en effet ; et de cette époque date la chute des préjugés contre le catholicisme. Ce n'est pas que tous les esprits furent dès lors éclairés. Mais la portion la plus intelligente du peuple resta convaincue que les accusations lancées contre les catholiques étaient d'odieuses calomnies ; et si, pendant soixante ans encore, on essaie de réveiller les vieilles haines contre le papisme, ces tentatives avorteront.

Les préjugés vaincus, tel fut le premier triomphe de nos prêtres émigrés.

Une fois les esprits guéris de leur aveuglement, il restait à changer les cœurs.

Déjà les cœurs avaient été fortement touchés par la compassion et amollis par les œuvres de charité. Car le bien ne se fait jamais sans profit, et nous aimons infailliblement ceux que nous secourons. Devenu le bienfaiteur du clergé catholique, le peuple anglais commença donc à l'aimer, et ce mouvement de sympathie le rapprocha fatalement du catholicisme. Toutefois les cœurs ne vont à la vraie foi que dans la mesure où la grâce surnaturelle les saisit et les pousse. Cette grâce de retour, l'Angleterre ne l'avait-elle pas déméritée par une longue infidélité et par de violentes persécutions? Ce fut le second triomphe de nos exilés, de gagner les cœurs en leur méritant la grâce de la conversion. Car, pour le peuple généreux qui les avait reçus, ils souffrirent et ils prièrent.

Ce qu'endurèrent nos prêtres français durant ces longues années de proscription, il nous est aisé de l'imaginer : loin de la patrie et de la famille, dispersés dans un pays dont ils ne savent pas la langue et qui ne partage pas leurs croyances, exposés aux rigueurs d'un climat inaccoutumé et souvent en proie aux affres de la faim, obligés d'emprisonner dans une inaction désolante les élans

d'un zèle qui n'aspirait qu'à se dépenser..., quelles angoisses de cœur, quels tourments d'esprit, quelles humiliations pour leur fierté, quelles souffrances corporelles n'eurent-ils pas à supporter! S'ils ne versèrent pas leur sang à gros bouillons comme les martyrs des Carmes ou les victimes de l'échafaud, ils le donnèrent goutte à goutte jusqu'à épuisement; et leur martyre, pour être plus long, ne fut ni moins douloureux ni moins méritoire. Or, tous ces mérites pèsent dans la balance de la justice divine. Ils ont apaisé Dieu, et Dieu apaisé a fécondé de ses grâces une terre que nos proscrits ont marquée des traces de leurs souffrances.

Au sacrifice nos prêtres joignirent la prière : car la prière remplissait leurs interminables journées d'exil. De ces chaudes et vivifiantes prières catholiques, il se forma comme une atmosphère divine dans laquelle la nation anglaise respira plus de dix ans : cet air d'en haut, ce souffle chargé de vie, pouvait-il passer si longtemps sur l'âme anglaise sans y ranimer ce foyer religieux dont la flamme était peut-être moins éteinte qu'assoupie?

Et d'ailleurs, que de messes furent dites alors sur tout le territoire anglais! La messe était depuis deux siècles si abhorrée, que les catholiques eux-mêmes n'osaient en prononcer le nom. Eh bien! la messe fut célébrée partout: et plus d'un anglican qui l'avait maudite lui donna pour sanctuaire la pièce la plus digne de sa maison. Dans Londres, par

exemple, on compta plus de messes chaque jour que dans n'importe quelle grande ville du monde catholique. Le Christ Rédempteur était donc présent partout sur la terre anglaise, avec sa prière toute puissante et ses grâces fécondes. Que dis-je? Il y répandait son sang à flots pressés, et il n'y eut presque pas de village qui n'en fût arrosé. La voix de ce sang pouvait-elle ne pas être entendue? En coulant si abondamment sur le sol anglais, pouvait-il n'y pas faire germer le catholicisme?

Le catholicisme, toutefois, n'y germa que lentement. Si les mérites de nos martyrs et le sang de notre Dieu furent une semence, la moisson ne devait être recueillie que plus tard. Faible et restreinte fut en effet sur l'anglicanisme l'action directe de nos prêtres émigrés. Leur présence fut un encouragement pour les rares catholiques anglais, qui, timides jusque-là et défiants même à l'égard de l'adoucissement des lois, commencèrent enfin à se montrer et à espérer pour l'avenir des jours meilleurs. Mais les anglicans eux-mêmes ne subirent point extérieurement et n'attestèrent point par un mouvement de retour l'influence de nos exilés.

Comment ces prêtres, hier encore si honnis, aujourd'hui si pauvres, aujourd'hui chassés de leur patrie, auraient-ils fait la leçon à l'Anglais hautain, fier de sa paix religieuse? Ils n'eussent pas osé l'entreprendre; s'ils l'avaient entrepris, ils se fussent heurtés à des cœurs encore fermés.

Mais viendra le jour où ces humbles héros, dépouillés de ces loques qui les couvrent maintenant, apparaîtront dans le rayonnement de la gloire, et forceront, dans l'histoire, l'admiration de ceux qui les ont si noblement hébergés. Mais viendra le jour où la semence tombée sur le sol lèvera et produira une belle moisson de vie catholique, où les cœurs détrempés de la grâce divine retourneront vers cette unité d'Église contre laquelle ils s'étaient révoltés. Ce jour, il a déjà commencé à luire sur nous ; car voilà plus de cinquante ans que les regards se tournent vers Rome et que les âmes s'ouvrent à la vérité.

Saluons, mes Frères, saluons avec respect et amour ces prêtres proscrits qui, par leurs vertus, leurs souffrances et leurs prières, ont commencé ce grand ouvrage de conversion. A nos prêtres français, à la France, fut confiée la mission de préparer le retour du peuple anglais à l'Église, notre mère ; à la France encore, à nous tous, prêtres et fidèles, a été confiée la mission d'achever, par nos prières, nos bonnes œuvres et la sainteté de nos vies, ce que nos pères ont si noblement entrepris il y a plus de cent ans.

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'évêque Milner et l'indépendance religieuse des catholiques anglais[1].

Nous avons vu, mes Frères, quel joug de fer pesait, il y a cent vingt ans, sur les catholiques anglais et de quelles franchises ils jouissent aujourd'hui, citoyens libres, dans un État bienveillant. La muraille d'airain qui les tenait prisonniers ne s'est pas abattue d'un seul assaut ; elle est tombée lentement, après que plusieurs brèches l'eurent entamée. Commencée en 1778, l'œuvre d'émancipation s'est poursuivie jusqu'à nos jours ; et quoique

1. Conférence du 8 décembre 1901. Voir Appendice B : bibliographie des ouvrages de Milner.

Notice biographique. — John Milner naquit à Londres, le 14 octobre 1752. Elevé d'abord à Edgbaston, Birmingham, il alla en classe à treize ans, à Sedyley Park, Staffordshire. En août 1766, il entra au collège anglais de Douai. Ordonné prêtre en 1777, il exerça son ministère, d'abord à Londres, puis à Winchester, où, étant curé, il établit des religieuses bénédictines chassées de France. Il se livrait à l'étude de l'antiquité et fut reçu, en 1790, membre de la société des Antiquaires. — En 1791, il fut chargé par les vicaires apostoliques de faire des démarches près des ministres anglais

le bill de 1829 en eût été le point culminant, il n'avait point octroyé une entière liberté.

Ce sont les étapes de cette délivrance que je me propose de parcourir avec vous, mes Frères, en recherchant les forces qui ont concouru à la produire.

Pour être justes, nous devons reconnaître deux causes à la transformation des conditions de vie faites aux catholiques anglais : la première fut un sentiment d'humanité qui se développa parmi les anglicans et chez les hommes d'État ; la seconde fut l'activité féconde que déployèrent les catholiques jusque dans la plus profonde humiliation.

Comment naquirent, dans l'anglicanisme même, ces sentiments d'humanité ? je ne ferai, mes Frères, que vous l'indiquer sommairement.

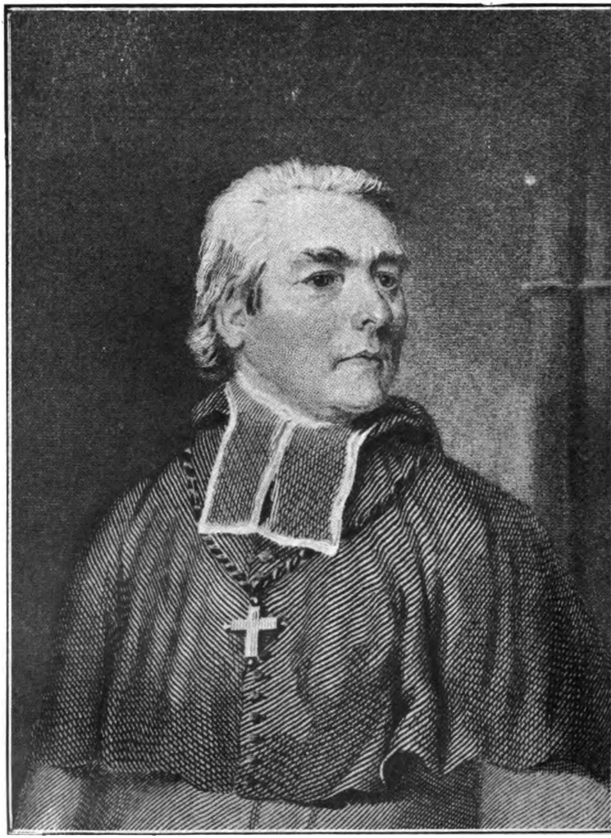
L'homme, à la fin, se lasse de tourmenter l'homme. Quand il ne craint plus sa victime, il commence d'en avoir pitié : ou bien, lorsque sa haine est assouvie, des voix intérieures, qui se taisaient, ou dont

pour qu'on épargnât aux catholiques un serment condamnable. A partir de cette époque, il fut le champion infatigable de l'orthodoxie, et se trouva mêlé à toutes les affaires politiques et religieuses concernant les catholiques. Le 22 mai 1803, il fut sacré évêque et vicaire apostolique du Centre (Midland). A partir de 1808, il fnt l'agent des évêques irlandais à Londres, et ce fut en leur nom qu'en 1813 il fit une vive opposition au projet d'émancipation qui eût eu pour résultat de donner à la Couronne le droit de *veto* sur la nomination des évêques. Il défendit avec ardeur la cause catholique par de nombreuses brochures et par une collaboration très active à l'*Orthodox Journal*. Sa santé déclina à partir de 1824, et il mourut le 19 avril 1826.

le bruit était étouffé, osent se faire entendre. Or. les anglicans n'en étaient-ils pas là à l'égard des catholiques, alors que, suivant le mot de Burke, « s'il restait assez de catholiques pour qu'on les « tourmentât, il n'en restait plus assez pour qu'on « les redoutât? »

D'ailleurs, quand éclata la Révolution française, la persécution qui sévit en France contre le clergé catholique provoqua en Angleterre, par un naturel esprit de contradiction, un mouvement de sympathie envers les catholiques anglais. Combien l'Angleterre eut pitié de nos prêtres proscrits, quelle hospitalité elle leur offrit, nous l'avons dit déjà. Mais la compassion dont elle fut pénétrée à l'égard des nôtres, s'étendit jusqu'aux siens; et elle comprit que la haine religieuse, dont le spectacle lui paraissait si odieux chez nous, n'était pas moins blâmable chez elle. C'est ainsi que des sentiments de tolérance commencèrent à entrer dans l'âme anglicane.

Le contact immédiat de nos prêtres français acheva de toucher les cœurs. Car ces saints confesseurs de la foi, dispersés sur la terre anglaise, y répandirent un tel parfum de vertu, y donnèrent de tels exemples de patience et de telles preuves de droiture, que les préjugés se dissipèrent, que l'estime naquit, bientôt suivie de l'amour; car les hommes aiment promptement ceux de leurs semblables auxquels ils font du bien.



JOHN MILNER
Vicaire apostolique de Midland.

Dès lors se forma dans l'opinion anglaise un courant d'idées franchement favorables aux catholiques. Des hommes d'État, comme Pitt, mirent à l'ordre du jour la question de l'émancipation. En même temps que Chateaubriand en France et Gorres en Allemagne, d'illustres écrivains anglais, entre autres Walter Scott et Coleridge, célébrèrent la beauté et les bienfaits du catholicisme; et leurs pages émues, pénétrant jusque dans les plus humbles chaumières, imprégnèrent l'âme du peuple de ces sentiments de justice qui préparent le règne de la liberté et de l'égalité.

Les ministres anglicans eux-mêmes s'adoucirent; et certains d'entre eux, animés d'un libéralisme plus éclairé, ne craignirent pas, comme Sidney Smith, de stigmatiser le fanatisme pharisaïque de leurs collègues et d'exalter le mérite des prêtres catholiques.

Faut-il ajouter que nos admirables Sœurs de charité travaillèrent aussi pour leur part à cette réconciliation religieuses lorsque, dans les plaines de Waterloo, elles révélèrent le catholicisme sous son aspect le plus séduisant, celui du dévouement et du sacrifice désintéressés?

Sous l'action de toutes ces forces à la fois, l'âme anglicane, jusque-là dure et impassible comme un mur d'airain, s'attendrit et s'ouvrit aux sentiments d'humanité.

Mais, de leur côté, les catholiques ne s'abandon-

naient pas. Si humble et si réduit que fût leur nombre, ils étaient du moins fidèles dans la souffrance et résolus dans l'action. Ils mirent, il est vrai, cinquante années d'efforts à conquérir leur liberté, mais ils la conquirent. Deux hommes ont laissé, dans l'histoire de ces grandes luttes, un souvenir impérissable, l'évêque Milner et le grand agitateur O'Connel. A Milner, l'Angleterre catholique doit son indépendance religieuse ; O'Connell, en triomphant pour l'Irlande, gagna aux catholiques anglais la liberté politique.

Je ne fixerai ce soir votre attention, mes Frères, que sur l'évêque Milner : l'illustre prélat a si vaillamment combattu pour l'Église, que ce sera justice de raconter les travaux qu'il entreprit pour la sainte cause de l'indépendance.

*
* *

La carrière de Jean Milner se déroule au milieu des luttes mémorables qui préparèrent la liberté du catholicisme anglais. Il n'avait que vingt-six ans et venait de recevoir l'onction sacerdotale, lorsque, en 1778, les premiers adoucissements furent introduits dans la législation anglaise à l'égard des catholiques. Son ministère sacerdotal, dont il faisait les débuts à Londres même, bénéficia du souffle d'apaisement qui passait alors sur l'Angleterre. Bien minimes, en apparence, étaient les

avantages procurés par le bill de lord Savile : qu'un prêtre cessât d'être considéré comme un traître pour avoir dit la messe, qu'un catholique ne fût plus dépouillé de ses biens sur la simple dénonciation d'un parent protestant, et qu'il devînt enfin capable d'acquérir, n'était-ce pas simplement revenir aux plus élémentaires sentiments de justice ? Cette abolition de pénalités et d'incapacités prit néanmoins, aux yeux des protestants, l'importance d'une révolution religieuse : car, deux ans plus tard, lord Gordon n'eut qu'à faire appel au fanatisme populaire pour soulever une redoutable émeute, dans laquelle on vit jusqu'à cent mille hommes fondre sur le Parlement aux cris de : *A bas le papisme !* Car telle était encore, dans les masses, la haine du catholicisme, que, suivant un écrivain anglais, « les meilleurs champions de la liberté civile et religieuse n'hésitaient pas, dès qu'il s'agissait des catholiques romains, à renier leurs principes pour se faire les défenseurs de la plus abominable tyrannie[1] ! »

Les catholiques, de leur côté, encouragés par le bill de 1778, tentèrent de s'organiser pour soutenir leurs intérêts. Dans cet esprit se forma, en 1783, un comité composé de cinq membres laïques. Les droites intentions du comité ne peuvent être mises en doute, pas plus que son zèle pour la cause de

1. Canon MOLESWORTH, *History of the Church of England from* 1660.

l'Église. Mais ce zèle parut bientôt plus ardent qu'éclairé, si bien qu'une institution, qui s'était fondée pour achever la délivrance des catholiques. faillit les précipiter dans une servitude irrémédiable. Quarante ans plus tard, Milner porta sur ce comité un jugement bien sévère : « Alors commença, dit-il, cette ingérence des laïques dans les affaires de l'Église catholique d'Angleterre, ingérence qui eut pour résultat les divisions et les désordres que nous avons eu à regretter depuis quarante années[1] ». Si le jugement était sévère, il n'était pas tout à fait immérité.

Le Comité commença par s'en prendre à l'organisation même du catholicisme. Il demanda que les vicariats apostoliques fussent transformés en évêchés ordinaires, c'est-à-dire que les chefs ecclésiastiques, au lieu d'être sous la dépendance immédiate du Pape, fussent investis d'une autorité plus autonome. Et ce vœu était accompagné de critiques fort injurieuses à l'égard des quatre vicaires apostoliques qui gouvernaient alors l'humble troupeau des catholiques.

Quelques années plus tard, le Comité poussa la hardiesse jusqu'à rédiger un manifeste, où il affirmait que les fidèles ont autant de droits que les pasteurs sur la discipline de l'Église, et qu'ils sont compétents pour opérer les modifications néces-

1. *Supplementary Memoirs of English catholics*, 1820, p. 17.

saires en vue de mettre la législation ecclésiastique en harmonie avec la législation de l'État.

Le Comité ne fut pas moins compromettant pour la cause catholique dans ses rapports avec les pouvoirs établis. S'il exprima des doléances au gouvernement sur la condition misérable et injuste où les catholiques étaient réduits, s'il réclama pour eux justice et tolérance, il manqua de courage et de fermeté dans le projet de bill qu'il rédigea pour les Chambres anglaises. La protestation de loyale fidélité à la Couronne fut adoptée et signée sans hésitation par les évêques : mais le titre vraiment extraordinaire de *Protestants catholiques dissidents*, qu'il affecta de prendre au lieu de celui de Catholiques romains, et le serment aussi humiliant qu'injurieux dont il proposa la formule, furent rejetés et anathématisés par les vicaires apostoliques.

Ce fut au milieu de la confusion causée par ces regrettables divisions que Milner entra en scène. Depuis treize ans, il avait révélé une âme d'apôtre dans les œuvres de Londres et de Winchester ; son talent d'écrivain, formé par de brillantes études au collège anglais de Douai, en France, avait déjà attiré l'attention par diverses publications. Dans sa brochure de 1790 [1], il accordait volontiers que les laïques du Comité ne s'étaient pas rendus compte

1. *The Clergyman's Reply to the Layman's Letter on the Appointment of Bishops,* 1790.

de la fausseté de leurs principes et du péril qu'ils faisaient courir à l'Église. Mais, disait-il, c'est l'existence même de la religion catholique qui est en jeu. On tendait à briser le lien d'autorité qui unit chaque Pasteur aux Apôtres, à Jésus-Christ, au Père céleste. Notre foi même était atteinte, puisqu'on tendait à dépouiller la religion de son caractère surnaturel pour la rabaisser à un système purement humain. Des entraves étaient mises au gouvernement des pasteurs légitimes, puisque les évêques et les fidèles n'étaient plus unis par l'obéissance.

L'attachement de Milner à l'Église romaine et à la vieille discipline ecclésiastique n'altérait cependant point ses sentiments de franche adhésion au gouvernement de son pays. Il s'en expliqua publiquement, le 5 décembre 1790, dans le sermon prononcé au sacre de l'évêque Gibson. « Le lieu où je parle, dit-il, est également connu, respecté, honoré, par le pape Pie VI et par le roi George III. Ici, je puis proclamer les prérogatives spirituelles du successeur de Pierre, sans exciter la jalousie du souverain de la Grande-Bretagne ; et je puis également protester de ma fidélité au monarque anglais, sans crainte de censure, que dis-je, avec la confiance absolue d'être approuvé par le Chef de l'Église. De même que Sa Sainteté sait bien que cette chaire n'est point un siège d'irréligion ni d'hétérodoxie, de même Sa Majesté est convaincue

que cette église n'est point un abri pour la sédition ni pour la déloyauté[2]. »

De si loyales explications n'échappaient point à l'attention des membres du Parlement. Dans les discussions où le Comité et Milner avaient exposé les deux aspects de la controverse, le bon sens anglais avait pris parti pour Milner ; aussi le bill de tolérance, voté le 7 juin 1791, accorda-t-il aux catholiques une plus grande somme de liberté que n'en avaient réclamé les laïques du Comité. Le titre de protestants catholiques dissidents fut remplacé par l'appellation traditionnelle et juste de catholiques romains. Au lieu du serment proposé par le Comité, les catholiques furent admis à prononcer la formule fixée pour les Irlandais en 1778 : ce serment, s'il était encore humiliant, du moins ne sacrifiait pas le principe de l'indépendance. Certes, les catholiques étaient loin de recouvrer tous leurs droits de citoyens : mais les pénalités, qui les avaient tenus jusque-là sous un joug écrasant, étaient du moins levées. A Milner revenait l'honneur insigne d'avoir obtenu, sans conditions schismatiques, cette première part de liberté.

*
* *

Le bill d'émancipation ne devait rendre aux catholiques tous leur droits qu'après quarante nouvelles

2. *Life of bishop Milner*, p. 123.

années de lutte. Milner ne vit point l'heure du triomphe ; mais, lorsqu'il tomba, il était sur la brèche, et il avait sauvé l'Eglise d'Angleterre d'un nouveau péril.

Ce péril était l'asservissement de l'Église à l'État par la nomination des évêques. Tant que l'Angleterre n'avait connu les catholiques que pour les persécuter, du moins elle avait eu la pudeur de ne pas s'immiscer dans leur gouvernement intérieur, de leur abandonner le libre choix de leurs chefs spirituels. Si l'Angleterre traquait l'Église au dehors, du moins elle ne cherchait pas à amoindrir son principe de vie au dedans. Mais, en devenant plus libérale dans sa législation, en brisant les fers qui enchaînaient les pieds et les mains, n'allait-elle point enserrer les consciences dans de nouveaux liens? En accordant aux fidèles la liberté civile et religieuse, n'allait-elle point confisquer à l'épiscopat son indépendance?

La question se posa dès 1799. Après que l'Irlande, par la suppression de son Parlement, fut devenue une simple province de la Grande-Bretagne, l'émancipation des catholiques, tant Anglais qu'Irlandais, fut mise à l'ordre du jour. Mais, dans le plan du ministre Pitt, l'émancipation ne pouvait être accordée que si l'État gardait une certaine influence sur l'Église ; et cette influence ne pouvait être plus profonde que par une intervention officielle du gouvernement dans la nomination des

évêques. La Couronne ne ferait pas la nomination des évêques, disait Pitt, mais elle pourrait l'influencer en écartant les sujets qui ne lui plairaient pas. C'était établir le droit de *veto*.

Les évêques irlandais ne furent pas, tout d'abord, opposés à un certain *veto*. Car, réunis au nombre de dix dans le collège de Maynooth, ils avaient exprimé le sentiment que l'intervention du gouvernement dans la nomination des évêques, pour s'assurer de la loyauté des candidats, ne serait point à rejeter, pourvu que la juste influence des évêques et le consentement du Pape fussent réservés[1]. Si les évêques irlandais pensaient de la sorte, faut-il s'étonner que Milner ait lui-même hésité avant de prendre un parti définitif?

Lorsque, en 1805, la question de l'émancipation se posa franchement devant le Parlement, et que lord Grenville demanda la nomination d'un comité pour étudier « la question catholique », la nomination des évêques fixa l'attention comme une partie capitale du problème à résoudre. Milner, alors évêque de Midland, et dont les précédentes controverses avaient signalé tout le mérite, fut mis au courant des solutions proposées. Défiant de ses propres lumières, il en référa à ses collègues dans l'épiscopat, et il consulta le Saint-Siège. De Rome on lui répondit qu'aucun souverain protes-

1. Husenbeth, *Life of bishop Milner*, p. 123.

tant ne pouvait être admis à nommer des évêques catholiques; qu'à la rigueur cependant, un pouvoir négatif pouvait être toléré, pouvoir qui consisterait à mettre un *veto* sur la nomination des candidats désignés. Abusant de cette concession, certains laïques catholiques allèrent jusqu'à offrir au gouvernement la nomination des évêques, et des écrivains protestants ne craignirent pas de publier que les catholiques étaient prêts à subir cette sujétion. On en resta là en 1805; mais il était évident qu'un courant dangereux poussait un groupe important de catholiques vers la dépendance religieuse vis-à-vis d'un pouvoir protestant.

Cette tendance se manifesta clairement en 1808. Au moment où lord Grattan priait le Parlement de condescendre à la pétition des Irlandais et de discuter le bill d'émancipation, il se forma en Angleterre une *Association catholique*, qui, par son esprit, n'était que la reproduction de l'ancien *Comité*. En même temps, l'évêque Milner se rendit à Londres comme agent des Prélats irlandais, pour suivre de près les débats du Parlement. Entre l'*Association* et l'évêque Milner recommença l'antagonisme de 1791; et si Milner fit triompher la cause de la discipline ecclésiastique, ce ne fut qu'à travers de laborieux combats et souvent au prix de douloureuses humiliations.

Dès le mois de mai, ses idées furent indigne-

ment travesties dans un débat de la Chambre des Communes. Le député Ponsonby affirma que Milner, le représentant de l'Irlande, « ne voyait aucune difficulté à reconnaître le roi d'Angleterre pour le chef virtuel de l'Église catholique d'Irlande; qu'il admettait qu'aucun évêque catholique irlandais ne pût être nommé sans l'approbation du Souverain, et qu'un évêque nommé par le Pape, mais désapprouvé par Sa Majesté, ne pût prendre possession de ses fonctions même spirituelles »[1]. A cette nouvelle, Milner bondit d'indignation. « Jamais, dit-il dans ses *Mémoires*, on ne m'a plus odieusement accusé d'inconsistance, d'hétérodoxie et de schisme. » La situation était d'autant plus grave qu'il représentait l'épiscopat irlandais. Aussi fut-il accusé de trahir les intérêts catholiques, et ce lui fut une peine cruelle de recevoir, d'un prélat irlandais, son ami, de vifs reproches sur son attitude à l'égard du *veto*.

Sans tarder, il se défendit dans divers écrits, qui furent, malgré lui, livrés à la publicité. Il tenta de maintenir la position moyenne, que, sur l'avis même de Rome, il avait prise. « Il ne s'agit pas, dit-il, d'accorder à Sa Majesté un pouvoir positif, mais seulement un pouvoir négatif... Et je défie tout écrivain, ajoutait-il, de prouver qu'il serait dangereux à l'Église d'admettre dans le Souverain

1. *Life of bishop Milner*, p. 152.

un pouvoir purement négatif, qui ne s'exercerait que sur trois présentations de candidats, et qui ne porterait que sur le point de loyale fidélité à la Couronne[1]. »

Milner vit bientôt que sa défense ne satisfaisait aucun parti. D'un côté, on voulait faire au Souverain de plus larges concessions ; de l'autre, on s'indignait à la pensée que l'indépendance religieuse fût entamée dans l'élection des évêques. A partir de cette époque, Milner sortit tout à fait de la voie des concessions, et se déclara l'adversaire résolu de toute forme de *veto*. Cette vigueur de logique, qu'il avait mise au service d'un libéralisme irréalisable, il s'en fit une arme en faveur d'une noble et sage intransigeance. Sa première attitude n'avait point été de la faiblesse ; la seconde fut assurément la marque d'un grand courage. La position dont il sera désormais l'invincible champion se résume dans ces deux résolutions adoptées, le 14 septembre 1808, par tout l'épiscopat irlandais : « Aucun changement ne doit être introduit dans le mode usité jusque-là pour la nomination des évêques catholiques romains... Mais les évêques ne présenteront au choix du Pape que des sujets dont la loyauté envers la Couronne soit absolument hors de conteste. »

Comme la question de l'émancipation se posait

1. *Life of Milner*, pp. 152-154.

toujours et ne se résolvait pas, un certain nombre d'hommes de marque, tant protestants que catholiques, se réunirent à la fin de janvier 1810 dans le dessein d'arrêter les conditions dans lesquelles le bill d'émancipation pouvait être voté par le Parlement. Il s'agissait toujours de rassurer le gouvernement anglais, et de trouver une formule qui donnerait aux catholiques la liberté qu'ils demandaient, sans ravir à la Couronne le pouvoir dont elle était si jalouse. Les habiles espéraient duper les catholiques, et ne leur accorder l'indépendance désirée qu'en les soumettant à un nouveau joug.

C'était bien l'objet de ce meeting où fut invité Milner le 30 janvier 1810. On lui proposa de signer un certain nombre de résolutions, qui devaient être présentées, le lendemain, à l'approbation d'une assemblée catholique; car on comptait que le suffrage d'un homme si considéré entraînerait l'assentiment des autres évêques et des autres catholiques. Mais Milner, toujours en éveil pour la garde des intérêts religieux, découvrit tout ce que contenait de dangereux la proposition suivante : « Les Anglais catholiques romains ont la ferme persuasion qu'ils peuvent s'engager à défendre les institutions civiles et religieuses de ce royaume, sans amoindrir leur attachement aux croyances et à la discipline de la religion catholique romaine. » Une telle proposition lui parut monstrueuse. « C'est le *veto*, dit-il, ramené sous

sa forme la plus hideuse »; c'était même pire que le *veto*. Que ce fût le retour au *veto*, lord Grenville l'avait déclaré lui-même, en disant, dans une *Lettre* du 25 janvier, « que l'inviolabilité des constitutions protestantes supposait la Couronne investie d'un droit sur la nomination des évêques ». Que les dispositions proposées fussent pires que celles du *veto*, ce n'était pas douteux; car elles exigeaient que les catholiques se fissent les défenseurs des institutions protestantes, malgré la contradiction évidente de ces institutions avec leur foi et leurs pratiques.

Certes, Milner ne consentit point à signer de pareilles clauses. Si c'était à un tel prix qu'on offrait la liberté, mieux valait rester sous l'ancienne servitude. En dépit de ses efforts, deux de ses collègues anglais dans l'épiscopat signèrent la déclaration. Mais cet exemple n'abattit point son courage. Durant trois années, il soutint une lutte acharnée contre le *Comité catholique* qui voulait acheter, au prix de ces humiliations, le bill d'émancipation depuis si longtemps attendu.

En 1813, le Parlement résolut de vider enfin la « question catholique », et de voter le bill de lord Grattan. Mais ce bill se présentait altéré par des clauses injurieuses aux catholiques, si bien qu'il apportait moins une vraie émancipation qu'une nouvelle forme de servitude. Presque seul sur la brèche, Milner dénonça l'infamie de ces clauses,

toutes chargées de nouvelles pénalités, et enjoignant cinq ou six nouveaux serments. « Ce bill, disait-il en substance, causera plus de troubles et de dissensions que toutes les innovations faites depuis la Révolution; il opprimera et exclura des bienfaits de la constitution les Evêques et les Prêtres, les abandonnant à la merci de quelques laïques, et les abaissant dans leur caractère de citoyens; il soumet à la revision des laïques leur correspondance avec le Saint-Siège, ce qui est intolérable à des évêques catholiques... » En somme, on le voit, c'était à une aggravation de joug qu'avaient conduit les faiblesses du *Comité catholique*.

Milner ne put décider ses collègues à formuler avec lui de vives protestations. Mais la Providence vint à son secours. Le 24 mai 1813, le jour même où Milner tentait un dernier effort, le bill échoua au Parlement. A quatre voix de majorité, on refusa aux catholiques le droit de siéger et de voter dans l'une et l'autre Chambre. Dès lors, à quoi bon le bill? L'émancipation proposée n'était plus qu'un leurre; elle était inacceptable pour les catholiques, elle ne pouvait être s utenue par leurs amis. M. Ponsonby proposa de ne pas aller plus avant, et, en effet, on s'en tint à ce premier vote.

Assurément, c'était retarder l'heure de l'émancipation; mais c'était aussi rejeter un nouveau

genre de servitude. Milner triomphait, et avec lui la cause catholique.

C'est la force de la vraie religion de savoir attendre : elle le peut, parce qu'elle est éternelle. Elle attendra donc, en Angleterre, une heure plus favorable pour la délivrance. Quand, après seize années de lutte, le bill d'émancipation reparaîtra, il apportera la franche liberté, l'indépendance religieuse. Milner ne sera plus là pour jouir du fruit de ses travaux. Une autre voix que la sienne, celle d'un puissant orateur, aura retenti, et elle aura imposé les exigences catholiques. Mais on se souviendra que la victoire de 1829 ne fut si glorieuse à O'Connell et si avantageuse aux catholiques, que parce que Milner avait défendu l'arche sainte, que parce qu'il avait préféré la voir captive que la voir profanée. Les catholiques anglais et irlandais savent qu'ils doivent à l'intrépidité de Milner cette liberté d'un prix inestimable d'être les maîtres du choix de leurs évêques. Une église où l'élection des évêques se fait suivant les canons de l'Église catholique, porte en elle-même les principes de la régénération et du progrès.



Daniel O'CONNELL

QUATRIÈME CONFÉRENCE

O'Connell et l'Émancipation des catholiques anglais [1].

Vous vous souvenez, mes Frères, que nous avons laissé les catholiques anglais à la date de 1813. Vaincus en apparence dans l'affaire de l'Émancipation, ils étaient vainqueurs en réalité avec Milner, l'intrépide évêque de Midland. Car, d'un côté, ils échappaient au joug odieux du *Veto* dans la nomination des évêques, et, d'un autre côté, la liberté mesurée qu'on leur offrait alors était dérisoire. Si leur esclavage se prolonge, du moins, quand il finira, il finira honorablement. Encore seize années de lutte; et, par le bill de 1829, la liberté civile et politique leur sera concédée sans ombre d'oppression religieuse.

1. Conférence du 9 mars 1902.

NOTICE. — Daniel O'Connell naquit à Carhen (Irlande), en 1775, et mourut à Gênes en 1847. A partir de 1812, il fut le véritable chef de l'Irlande catholique. L'agitation qu'il provoqua en Irlande amena le vote du bill d'émancipation des catholiques en 1829.

C'est de cet acte de délivrance que je viens, mes Frères, vous entretenir ce soir.

Je ne vous redirai pas sous quel joug odieux ployaient depuis longtemps les catholiques anglais.

Je ne vous dirai pas non plus comment ce joug s'adoucit par degrés durant l'espace de cinquante ans, de 1778 à 1829.

Je ne vous tracerai pas le tableau des libertés conquises en 1829. En dépit des limitations imposées par le célèbre bill, c'était la liberté de conscience, la liberté du culte, la liberté civile et la liberté politique; c'était, pour les catholiques, traités jusqu'alors en parias, la liberté de vivre en chrétiens et en hommes; c'était de l'air à ces poitrines oppressées, de la paix à ces victimes d'une guerre d'extermination, de l'honneur enfin à ces créatures humaines si longtemps et si cruellement foulées aux pieds.

Je ne vous déroulerai pas, du moins aujourd'hui, les conséquences lointaines, pour le vaste empire britannique, de ce bill libérateur. Depuis le fameux édit de Constantin, par lequel prirent fin les anciennes persécutions, aucun acte souverain peut-être n'avait eu une portée à la fois si étendue et si profonde. Au moment où le pavillon anglais allait abriter la cinquième partie de l'humanité, la Providence voulut qu'il portât dans ses plis la liberté religieuse; et c'est à la faveur du bill de 1829 que

le catholicisme peut librement fleurir dans les immenses possessions anglaises.

Mais ce n'est point sur tout cela que je veux, mes Frères, attirer votre attention ce soir. Je me propose plutôt de rechercher, dans les efforts des catholiques d'Outre-Manche, la leçon qui se dégage pour nous. Car il nous importe plus que jamais d'apprendre comment se conquiert la liberté religieuse. Dans ce but, bornons-nous à ces deux questions : Qui délivra les catholiques anglais? Comment s'opéra leur délivrance?

I

Qui délivra les catholiques anglais?

Ni Peel, ni Wellington, ni le roi Georges IV, ni les Chambres anglaises. Sans doute, les ministres, le roi et les Chambres y collaborèrent, mais seulement après que les vrais artisans de la liberté eurent réussi. Ils se rallièrent à la liberté gagnée, mais ils ne la firent point. Le rôle du pouvoir consiste à restreindre la liberté, et non à la donner. C'est pourquoi le mot célèbre de Lacordaire est profondément vrai : « La liberté ne se donne pas, elle se prend. »

Qui donc fut assez puissant pour arracher aux pouvoirs britanniques la liberté religieuse? Certes, je n'hésite pas à le reconnaître, les catholiques anglais ne furent pas les principaux conquérants

de leur liberté : ils n'étaient qu'une poignée d'hommes en face d'un peuple qui les opprimait; et ils étaient divisés, cause irrémédiable de faiblesse. Ils reçurent la liberté des mains des vainqueurs, qui l'avaient emportée de force : et ces vainqueurs étaient un peuple et un homme.

Le peuple était l'Irlande.

L'homme s'appelait O'Connell.

L'Irlande comptait alors huit millions de catholiques romains. Depuis deux siècles et demi, elle portait les chaînes d'un douloureux et humiliant esclavage. Mais, dans l'agonie prolongée de son martyre, elle souffrait tout pour garder inviolable sa foi.

Elle était frappée dans ses droits politiques et civils, de sorte que l'Irlandais catholique n'était plus un citoyen, mais un esclave, à peine un homme, plutôt une bête de somme.

Elle était frappée dans ses biens : l'Irlandais catholique n'avait plus droit d'être propriétaire, il n'était qu'un fermier, soumis aux exactions de maîtres impérieux. La justice n'était point faite pour lui : jamais sa plainte n'était reçue des magistrats, elle ne pouvait monter jusqu'au Parlement. Aussi était-il, sans recours possible, perpétuellement livré au caprice et à l'arbitraire.

Elle était frappée jusque dans le corps de ses

enfants. Débilité par un travail excessif, l'Irlandais n'avait pour se nourrir que de misérables pommes de terre : au maître seul allaient ses moissons et ses troupeaux. Pour se couvrir, il n'avait que des loques, et la vermine qui régnait dans sa chaumière dévorait ses membres.

Vainement la persécution avait tenté d'atteindre la conscience : parmi tant de misères et d'humiliations, le cœur était demeuré fier et la foi intacte. Toutes les âmes d'Irlande ne formaient qu'une âme : l'âme irlandaise; elles étaient unies dans une même souffrance, dans un même amour de la liberté, dans une même fidélité à la vérité, dans une même aspiration vers la délivrance, dans le cri angoissé d'une même prière.

Cet appel déchirant d'un peuple qui souffre, déjà Dieu l'avait exaucé dans l'antiquité. Quand Israël avait été courbé sous le joug intolérable des Pharaons, Dieu avait eu pitié de son peuple fidèle, il avait créé pour lui un sauveur, et il avait dit à son serviteur Moïse : « Le cri des enfants d'Israël est monté jusqu'à moi, et j'ai vu à quel point ils souffrent de l'oppression égyptienne. Mais lève-toi, et je t'enverrai pour tirer mon peuple de la servitude, et je serai avec toi ! [1] »

Un jour vint donc où le Seigneur eut enfin pitié

1. *Clamor filiorum Israël venit ad me, vidique afflictionem eorum quia ab Egyptiis opprimuntur. Sed veni, mittam te ut educas populum meum... ego ero tecum.* » Exod. III. 9.

de l'Irlande opprimée. Entre ses fils, il choisit aussi un homme, qu'il marqua au front comme son sauveur et auquel il dit comme à Moïse : « Lève-toi pour tirer mon peuple de la servitude. » Cet homme était d'une noble et illustre famille ; ses ancêtres avaient autrefois régné sur l'Irlande ; sa maison portait dans ses armoiries cette devise à la fois historique et prophétique : « L'œil d'O'Connell, c'est le salut de l'Irlande. »

Daniel O'Connell était né en 1775. La Providence sembla elle-même préparer sa carrière. Car il venait d'achever ses études en France, à Douai et à Saint-Omer, lorsque l'Angleterre rendit aux Irlandais, en 1793, le droit de voter et le droit d'entrer au barreau. Dans cette concession, l'Angleterre n'avait envisagé qu'un moyen de rendre moins douloureuse la suppression, qui se fit en 1800, du Parlement irlandais ; mais Dieu, qui conduit les événements, avait préparé, pour la délivrance des catholiques d'Irlande, deux armes puissantes : le bulletin de vote et la parole publique. O'Connell parlera, et sa parole dirigera les bulletins de vote à l'assaut des vraies libertés.

Après cinq années d'études juridiques, O'Connell prit en effet le titre d'avocat. Et il parut bien vite que cette parole libre, au service d'une grande âme en qui résonnait tout un peuple, aurait un immense et invincible retentissement.

Du reste, Dieu avait façonné l'homme pour sa

mission : il avait mis un puissant organisme au service d'une grande âme.

D'une intelligence vive et riche en ressources, doué d'un coup d'œil sûr et profond, O'Connell gagnait la confiance par la justesse de ses prévoyances autant que par l'ampleur de ses projets. La noblesse de ses sentiments égalait la prodigieuse fermeté de ses résolutions : rien de bas ou de vulgaire n'avilit jamais ce grand cœur, et aucune opposition, si furieuse fût-elle, n'abattit son courage. Sur sa longue carrière politique de cinquante ans, pas une faiblesse qui fasse tache. C'est qu'il tenait sa vie morale sur les hauteurs sublimes de la vertu : en lui, le fils, l'époux, le père et le citoyen furent également irréprochables. Sa force lui venait de sa religion ; car son âme était pleinement sous l'empire de sa foi irlandaise, foi intacte, ardente et pratique. Combien il était attaché à la foi catholique romaine, on le vit bien un jour qu'il fut traité de *papiste* dans une réunion publique ; il répondit fièrement à son interlocuteur : « Misérable, en croyant me faire injure de m'appeler ainsi, tu m'honores. Je suis papiste et je m'en fais gloire : car *papiste* veut dire que ma foi, par le moyen non interrompu des Papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la tienne s'arrête à Luther, à Calvin, à Henri VIII, à Elisabeth. Eh bien, oui, je suis papiste ! Si tu avais une étincelle de sens, ne comprendrais-tu pas, ô ignorant, qu'il vaut mieux, en matière de

religion, dépendre du Pape que du Roi, de la tiare que de la Couronne, de la soutane que du jupon, des Conciles que des Parlements? Rougis donc toi-même, rougis de n'avoir ni foi vraie, ni intelligence, et tais-toi. » A cette fierté dans la profession de sa foi, s'alliait une piété ardente, fidèle et naïve comme celle d'un religieux : bien qu'il portât la sollicitude de tout un peuple, O'Connell assistait tous les jours à la messe, se confessait et communiait chaque semaine; il avait mis la grande cause de l'émancipation sous la protection de la Vierge Marie; il aimait à se retirer dans les angles pour réciter son Rosaire; aucun livre ne lui était plus familier que la *Préparation à la mort*, de saint Alphonse de Liguori.

Dans ces contacts divins, il puisait des énergies indomptables qu'il mettait au service de sa patrie. Ah! l'amour de l'Irlande remplissait le cœur d'O'Connell. Comme il souffrait avec son pays! Les malheurs de son pays le touchaient et l'étreignaient plus que ses propres malheurs. Toute plainte avait un écho dans son âme; toute misère éveillait en lui des trésors de tendresse et de dévouement. Au barreau, il défendait gratuitement les pauvres; dans la rue, il recueillait les indigents et leur assurait du travail ou des secours. L'injustice le révoltait, et l'indignation sourde et profonde de l'Irlande contre les oppresseurs prenait en lui conscience de sa force. En lui s'incarnait l'âme de l'Irlande; car l'Ir-

lande l'aimait, l'Irlande voyait en lui « son homme », l'Irlande tout entière parlait dans O'Connell, toute l'Irlande catholique était dans la main d'O'Connell.

Aussi, de quelle autorité morale ne jouissait-il pas auprès du peuple? Ses moindres conseils étaient des ordres. Avec quelle avidité on l'écoutait! D'immenses auditoires, réunis en plein air, étaient frémissants d'enthousiasme sous l'empire de son ardente parole. Quel entraînement, quelle passion dans ses discours! Sa dialectique enserrait les esprits dans un cercle de fer; des saillies heureuses et piquantes soutenaient l'attention; la majesté de la phrase et la hauteur des sentiments élargissaient les âmes; son langage, toujours chaud, s'animait vite de la passion et soulevait les foules. Mais cette éloquence, si mouvementée et si pleine d'autorité, se prolongeait dans l'action : les discours finis, O'Connell agissait. Son infatigable activité fit de lui un incomparable chef de peuple; prêt à tout, présent partout, se faisant tout à tous, il gouvernait par son influence les hommes qu'il avait saisis par la parole. Il était né pour délivrer son peuple, et il le délivra.

II

Mais comment s'opéra cette délivrance?

Je vous rappelle, mes Frères, qu'en parlant de

l'Irlande, nous ne nous éloignons pas des catholiques anglais : car la question qui s'agitait alors était moins la cause d'un peuple particulier que la cause même du catholicisme dans les États britanniques. C'était le sort de tous les catholiques, Irlandais ou Anglais, qui était en jeu. Qu'il y eût au bout des luttes engagées la délivrance ou une recrudescence de persécution, ce devait être pour tous les sujets anglais catholiques une condition commune. Si nos regards s'arrêtent de préférence sur l'Irlande, c'est que l'Irlande fut l'ouvrière de l'émancipation. Et, dans l'histoire de cette conquête, nous recherchons comment O'Connell conduisit l'Irlande à l'assaut de la liberté.

Quelle fut sa tactique à l'égard de son peuple?

Quelle fut sa tactique à l'égard des pouvoirs?

Lorsque, vers 1802, O'Connell commença à parler pour son pays, l'Irlande n'était point encore mûre pour la délivrance. Il ne suffit pas qu'un peuple souffre d'être esclave pour qu'il brise ses chaînes : il faut qu'il prenne conscience de sa misère, il faut qu'il aspire à la liberté, il faut qu'il soit persuadé de sa force, il faut que ses ressources s'organisent. Or, avant O'Connell, l'Irlande, plongée dans le marasme, n'avait aucun de ces ressorts de résurrection.

Ce fut le premier travail d'O'Connell de faire sentir à son peuple ses malheurs et ses humiliations. Parcourant l'Irlande en tous sens, convoquant le

peuple à de vastes meetings, il fit comprendre aux catholiques leur état d'oppression, les injustices dont ils étaient les victimes, l'indigence où ils étaient réduits ; il éveilla dans ces consciences, amoindries par le servage, les nobles sentiments du chrétien, de l'homme et du citoyen. De cette perception nette, de cette vive impression d'un état social immérité et intolérable naquit le malaise, puis l'indignation, puis la protestation, puis l'aspiration vers un état meilleur. Tel un malade, qui, jusque-là paralysé par une vague somnolence, s'éveille tout à coup et se lève sur son séant.

Si O'Connell agitait les masses populaires, ce n'était ni pour faire échec au pouvoir ni pour satisfaire un sentiment personnel de vaine gloire ; il n'avait qu'un but : délivrer ses frères, c'est-à-dire les arracher à l'oppression, leur rendre les droits religieux, civils et politiques. Aux foules que sa parole enflammait, il ne soufflait point d'autre passion que celle de la liberté. Et la conquête en devenait d'autant plus aisée qu'il la faisait plus aimer. Quand, dans un peuple, tous les cœurs battent à l'unisson, que toutes les énergies s'harmonisent et poussent dans un effort commun, que, sans discordance, toutes les voix s'enflent pour réclamer un même droit, qu'un homme puissant en paroles apparaît à la fois comme l'âme et l'interprète de la volonté de tous, les pouvoirs publics s'émeuvent, ils sentent qu'ils ne peuvent sans péril élever une

barrière devant la force, qui avance irrésistible comme un torrent : ils livrent passage au courant sans autre prétention que d'en diriger la marche.

Pour constituer cette force invincible, l'homme de génie qu'était O'Connell sentit bien que ni les paroles éloquentes, ni les protestations indignées, ni les soulèvements populaires ne produiraient de résultats durables, si ces éléments de combat demeuraient désordonnés, s'ils ne devenaient, par l'organisation, une puissance politique avec laquelle il fallût compter.

C'est pourquoi il s'attacha à créer une vaste *Association catholique*, dont le but était nettement marqué et hautement avoué : délivrer de la servitude l'Irlande catholique, porter jusqu'au Parlement les justes doléances d'un peuple opprimé.

L'Association trouva ses moyens d'existence dans les libres cotisations de tous : aux riches, s'il s'en trouvait quelques-uns, on demandait une guinée par an ; aux pauvres, et c'était le grand nombre, on ne demandait qu'un penny, deux sous par mois. Grâce à ces générosités, faites aux dépens du nécessaire, l'Association ne disposa jamais de moins de deux cent cinquante mille francs par an. Ces ressources permirent d'entretenir dans l'Irlande une agitation qui ne fut jamais du désordre, une agitation qui était la condition nécessaire de la prise en considération des doléances portées au Parlement.

Parmi les moyens d'action, aucun ne fut plus efficace que les réunions publiques : c'étaient de vraies assises parlementaires. Sur le lieu désigné pour le meeting, le peuple accourait des alentours et formait une masse compacte : durant des jours entiers et même des semaines, les orateurs se succédaient à la tribune et enflammaient les âmes de l'amour de la liberté ; entre tous, O'Connell était acclamé, et ses discours étaient autant de triomphes. De ces assemblées, les hommes remportaient dans leurs foyers l'ardeur communicative qui fait les prosélytes ; pas un coin de l'Irlande qui ne prît feu sous le souffle puissant d'O'Connell et de ses amis.

Mais il est à noter que les femmes ne restèrent point étrangères à ce mouvement national : « Quand une idée descend de l'esprit des hommes dans le cœur des femmes et y devient un sentiment, sa force se centuple, elle résiste à tout et triomphe de tout. » On vit alors des épouses et des mères dont le courage ne fut point inférieur à la vaillance de la mère des Macchabées. Je n'en citerai qu'un exemple.

Un Irlandais, prisonnier pour dettes, reçut un jour la visite de son maître dans le cachot où il se consumait de chagrin. « Tu seras libre, lui dit le maître, et ta dette sera remise, si tu votes contre le candidat d'O'Connell. » L'infortuné, usé par la souffrance, gagné par les promesses, fléchissait. Mais sa femme, avertie que le malheureux père

sacrifiait les intérêts de la patrie aux intérêts de la famille, sa femme courut au-devant de lui et lui cria : « Malheureux, que fais-tu! Souviens-toi de ton âme et de la liberté ! » Parole sublime, qui depuis lors a été gravée sur le bronze. Elle exprimait si bien le sentiment de l'âme irlandaise qu'on l'inscrivit sur toutes les bannières. Un peuple n'est pas à ce point unanime et enthousiaste dans ses revendications, sans que les pouvoirs publics soient obligés de compter avec lui.

O'Connell se rencontra, en effet, avec le gouvernement anglais. C'était à lui qu'il avait à parler. Il avait à lui porter les pétitions couvertes d'innombrables signatures. En attendant qu'il prît lui-même la parole au sein du Parlement, il ne laissa pas d'y faire parvenir l'écho des exigences populaires. Dans cette lutte corps à corps avec le pouvoir, il garda une tactique qu'on ne saurait trop observer dans toutes les luttes pour la liberté religieuse.

Tout d'abord il préconisait la parole et l'action, à l'encontre des timides qui préfèrent attendre, dans le silence, la justice et la liberté. Il savait que les pouvoirs ne concèdent ces deux biens suprêmes qu'à ceux qui les exigent. Aussi rejetait-il l'ignominie du servilisme et du silence : « On nous dit — ce sont ses paroles — on nous dit que, si nous avions été serviles et bas dans notre langage et lâches dans notre conduite, nous serions plus près

de réussir ; que la larme de l'esclave et le sanglot de l'abjection auraient convenu à notre dignité ; que, si nous nous étions montrés disposés à la servilité et à la soumission et silencieux sous le joug, nous aurions avancé l'heure de notre émancipation, et qu'en prouvant enfin par nos paroles et par nos actions que nous méritions d'être esclaves, nous mériterions la liberté. » On disait aux Irlandais, électrisés par sa parole : « Soyez sages et nous serons justes. » Mais il y avait deux siècles et demi que l'Irlande était devenue « sage » sous le joug, et l'Angleterre n'était pas devenue juste. A quoi eût servi une plus longue attente ?

Sous la main d'O'Connell, l'action ne dégénéra point en sédition. La puissance morale de cet homme fut assez grande pour écarter de l'agitation la révolte, pour maintenir la dignité dans les revendications, pour conduire un peuple entier à la conquête de la liberté sans porter atteinte à la propriété ni à la légalité.

Aux millions d'affamés qu'il soulevait, il sut faire éviter le pillage. « Respect à la propriété, leur criait-il, la religion l'ordonne. » Rien ne montre mieux la sincérité profonde de ces mouvements populaires que l'influence religieuse sur les consciences.

Il ne cessait de faire retentir aux oreilles les appels au respect de la loi. « Quiconque viole les lois, disait-il, trahit sa patrie. Quiconque vous

prêche l'insurrection, ourdit une trame contre vous... Pas de désordres, pas de clameurs, pas de sociétés secrètes, pas de complots contre l'autorité établie... Le jour où l'Irlande recourra à la force, ce jour-là, elle aura perdu tout espoir de recouvrer la liberté. » Lui offrait-on de l'aider par la révolution, il répondait : « Ne vous dérangez pas, artisans de révolution, vous n'avez rien de commun avec nous qui voulons l'ordre et la légalité. » Et sur ce terrain glissant, il adjurait les Irlandais de tenir ferme : « Souffrez, leur criait-il, mais réclamez. Obéissez, mais demandez. Soyez sujets fidèles sans renoncer à être de généreux chrétiens. La subordination, toujours; la dégradation, l'abjection, jamais. »

Ainsi, de l'agitation dans la légalité, tel est le mot d'ordre d'O'Connell. Mais ne conçoit-il pas l'impossible? La légalité ne va-t-elle pas étouffer l'agitation? Sans doute le pouvoir en caressa l'espérance, et il y travailla par des lois multiples de prohibition. Aucun filet légal n'emprisonna jamais l'homme souple et fécond en expédients qu'était O'Connell. « Je me fais fort, disait-il, de conduire une calèche à six chevaux à travers les mailles de n'importe quelle loi anglaise. »

Et il réussit.

L'Association catholique fut supprimée; au lieu de résister, O'Connell la reconstitua sous une autre forme légale. Les meetings furent interdits pour

plus de quatorze jours de durée. Soit; ils seront dissous le quatorzième jour, mais ils se tiendront. Il fut défendu de pétitionner sur les matières politiques, de demander des réformes dans l'Église et dans l'État; qu'à cela ne tienne; qu'on parle de promouvoir la paix et la concorde, de bâtir des églises et de faire des cimetières catholiques, de recenser la population. Du moins on parle, et chacun sait ce que veulent ces voix.

Tant d'opiniâtreté et d'habileté dans l'action devaient remporter la victoire.

Les élections de 1826 furent un premier triomphe. Les catholiques osèrent porter des candidats de leur choix. Dans le domaine des comtes de Beresford, le représentant des catholiques l'emporta sur le vieux Beresford. Les convictions furent plus fortes que l'argent, plus fortes que la pression officielle. Beresford dépensa plus de trois millions de francs ; il exerça sur ses sujets une pression tyrannique : rien n'y fit, il fut honteusement vaincu. « Manton, disait le comte à l'un de ses serviteurs, m'avez-vous aussi abandonné ? » — « Dieu bénisse votre Honneur et lui accorde longue vie », fut la réponse du serviteur. Après une pause, Beresford reprit : « M'avez-vous aussi abandonné, Manton ? » — « J'irais au bout du monde pour servir votre Honneur, répondit Manton; mais, s'il plaît à votre Seigneurie, je ne peux pas voter contre ma religion et mon pays. » Contre de telles résolutions, la violence est sans effet.

Aux élections de 1828, ce fut le tour d'O'Connell. Depuis vingt-six ans que ce grand homme agitait son pays, il n'avait encore osé demander les suffrages du peuple, ni franchir le seuil du Parlement. La lutte fut terrible. Dans un élan d'enthousiasme, les Irlandais prélevèrent 700.000 francs sur leur pauvreté pour subvenir aux frais de l'élection. Sur trois mille votants, O'Connell recueillit plus de deux mille voix. Écoutez comme il parle dans le succès : « Hommes de Clare, dit-il à ses électeurs, vous savez que la seule base de la liberté, c'est la religion. Vous avez triomphé, parce que votre voix, qui s'est prononcée pour la patrie, avait précédemment dirigé sa prière vers le Seigneur. Aujourd'hui, que des chants de liberté se fassent entendre dans nos campagnes ; que ces sons parcourent nos vallées, retentissent sur nos collines, murmurent dans les eaux de nos fleuves, et que nos torrents, avec leurs voix de tonnerre, crient aux échos de nos montagnes : l'Irlande est sauvée ! »

O'Connell disait vrai dans sa lyrique inspiration, l'Irlande était sauvée. Dès l'année suivante, le Roi annonça, dans le discours du Trône, que l'Émancipation des catholiques allait être mise à l'ordre du jour ; Peel ne tarda pas à en présenter le bill ; Vellington l'appuya de son autorité ; avant le 13 avril 1829, il était voté aux Communes et à la Chambre des Lords.

Et pourtant, pas un catholique n'était au Parle-

ment; O'Connell lui-même ne s'y présenta qu'après le vote de l'Emancipation, Mais le Parlement avait senti la pression de la force populaire : sans révolution, par l'agitation dans la légalité, par la persévérance opiniâtre dans ses résolutions, le peuple irlandais avait conquis, pour lui et pour les catholiques anglais, la liberté civile et religieuse. Depuis lors, les catholiques ne sont traités ni en étrangers ni en suspects dans leur patrie; ils ne sont inquiétés ni dans leur foi ni dans leur culte; ils sont paisibles dans la possession de leurs biens; ils sont admis aux charges publiques; en un mot, les catholiques des États britanniques ont recouvré l'intégrité de la vie.

Reste, pour O'Connell, un dernier triomphe à remporter. Tout élu qui entre au Parlement doit prêter un serment blasphématoire qu'aucune conscience catholique ne peut tolérer. Pourra-t-il renverser cette barrière? Un an après son élection, quelques semaines après le vote du bill, il se rend au Parlement. Appelé à prêter le serment schismatique, il monte à la tribune, prend connaissance de la formule imposée et déclare bien haut qu'entre sa conscience et son mandat, la loi élève un rempart qui ne peut subsister davantage. La voix d'O'Connell est trop puissante pour être méprisée. Une motion propose la suppression du serment. Avec une justice qui ne sait pas s'affranchir de mesquinerie, le Parlement décide que les élus de

l'avenir seront dispensés du serment. Les élus du passé y restaient donc astreints; O'Connell, l'élu du passé, y restait donc astreint. Qu'importe! Il est aussi l'élu de l'avenir. Il retourne vers ses électeurs de Clare; les catholiques de Clare le renvoient, avec une majorité agrandie, au Parlement, désormais ouvert pour lui sans condition.

Puissent les peuples qui souffrent de quelque esclavage être animés à la lutte par de si grands exemples! Puissent-ils allier toujours la sagesse et la force! Puissions-nous obtenir, par nos prières, que Dieu souffle parmi nous, mes Frères, l'esprit de zèle et de concorde, d'activité et de persévérance!

CINQUIÈME CONFÉRENCE

La situation religieuse en Angleterre vers 1830[1].

Après une interruption de près de deux années, il n'est pas inutile que je vous rappelle, mes chers Frères, que la tâche qui m'est échue, dans votre croisade de prières, consiste à vous raconter les phases de la renaissance catholique en Angleterre durant le XIXe siècle. Ceux d'entre vous qui m'ont suivi depuis le commencement se souviennent que nous avons pris pour point de départ ces grandes émeutes de 1780, connues sous le nom de *Gordon riots*, où l'on vit près de cent mille hommes envahir le Parlement au cri de : *No Popery : Pas de Papisme*, uniquement parce que des meneurs avaient fait entendre à la population de Londres que les lois et les pénalités édictées contre les catholiques commençaient à se relâcher.

Ces excès nous ont paru marquer une date dans la persécution religieuse. Car la tyrannie n'arrive

1. Conférence du 13 décembre 1903.

à ces fureurs que lorsqu'elle a le sentiment de sa faiblesse ; et, d'ailleurs, elle ne s'y livre jamais sans porter elle-même à sa puissance un coup funeste. Son apogée devient le signal de son déclin.

Alors s'ouvrit, en effet, pour les catholiques, l'ère des adoucissements. De la législation tombèrent, par degré, les odieuses dispositions qui frappaient les catholiques d'ostracisme dans leur propre pays, jusqu'à ce que la loi d'émancipation, préparée par la patiente et vigoureuse action d'O'Connell, fût votée en 1829. En même temps, les sentiments d'humanité se réveillèrent dans les âmes : la compassion généreuse que l'Angleterre témoigna envers d'illustres proscrits de France l'inclina à prendre en pitié ceux qu'elle-même oppressait depuis près de trois siècles ; les héroïques vertus de ces prêtres français émigrés, qu'elle avait si libéralement accueillis, dissipèrent les préjugés qui l'avaient longtemps égarée sur les catholiques de l'Église de Rome.

La législation transformée, les catholiques n'étaient plus écrasés sous le joug ; les défiances en partie évanouies, ils n'étaient plus méprisés, ni insultés. Ils étaient presque libres ; il s'en fallait de peu qu'on les estimât. La situation de 1830 accusait donc un immense progrès accompli depuis cinquante ans. Un profond changement s'était opéré dans l'âme anglaise à l'égard du catholicisme.

Mais ce changement devait-il s'arrêter là ? Ne

plus forger de fers, c'était bien quelque chose ; ne plus regarder avec dédain, c'était mieux encore. Mais tendre la main à ses anciennes victimes, mais prendre rang près d'elles dans ces temples romains qu'on avait tant abhorrés, l'anglican le fera-t-il? L'Angleterre en viendra-t-elle à brûler ce qu'elle adorait, à adorer ce qu'elle avait essayé de réduire en cendres ?

C'est ce que nos prières instantes demandent à Dieu ; c'est pour en obtenir du ciel la grâce que nous sommes réunis ici. Mais y a-t-il espoir que ce retour tant désiré se fasse ? Y avait-il espoir, en 1830, qu'un mouvement de retour pût jamais s'opérer ?

Il m'a paru intéressant, mes Frères, de rechercher avec vous dans quel état se trouvait alors l'anglicanisme par rapport au catholicisme. Si nous connaissons nettement la position religieuse de l'âme anglaise à cette époque, ce qui la rapprochait ou l'éloignait du catholicisme, nous verrons mieux le chemin qu'elle avait à parcourir, nous comprendrons mieux la crise qui allait éclater dans le cœur des hommes les plus cultivés.

Si nous cherchons une formule qui réduise aux termes les plus simples l'essence du catholicisme, nous dirons qu'il consiste dans un mouvement d'âme vers Dieu, par le Christ, dans l'Église.

Le mouvement ascensionnel de l'âme vers Dieu constitue le fond commun à toutes les religions.

La conviction que, pour aller à Dieu, il faut passer par le Christ, que du Christ viennent les lumières qui nous guident et la force qui nous meut, que par le Christ seul s'opère le salut éternel des âmes, c'est le fond commun à toutes les communions chrétiennes.

Croire, enfin, que tous les chrétiens doivent être groupés sous une même autorité, dans une même Église apostolique, qui règle la foi, qui détermine la morale, qui organise la discipline, voilà le propre caractère du catholicisme romain.

Quelle était, en 1830, la position de l'Angleterre par rapport à ces trois degrés de religion? Était-elle religieuse? Était-elle chrétienne? Était-elle catholique?

*
* *

Que l'âme anglaise fût religieuse, alors, personne ne peut le mettre en doute.

Ce sentiment primordial, universel, qui tient l'homme par les fibres les plus intimes et les plus profondes, tellement indéracinable qu'il se présente partout comme un besoin inné de la nature, cette aspiration du cœur humain vers un Dieu puissant et bon, qui peut adoucir nos peines et nous rendre meilleurs, cet appel des âmes en détresse vers un Au-delà sans fin et sans douleur, qui comblera les vides et guérira les blessures du présent, l'âme

anglaise en était touchée, elle en vivait, elle en multipliait les expressions. Il n'y a pas de race si déchue, ni de peuple si barbare, où la religion n'émeuve au moins confusément les cœurs, où elle ne s'incarne en des institutions sociales. L'Angleterre était loin d'avoir abdiqué une tendance qui semble bien appartenir au fond même de l'humanité.

Bien rares, alors, étaient ces matérialistes, qui, bornant leur regard aux objets qui tombent sous les sens et leur destinée à la durée limitée où se déploie leur existence, ne reconnaissent ni le Dieu créateur du monde, ni l'âme immortelle qui fait la dignité de l'homme, et rejettent ainsi les deux termes essentiels du mouvement religieux.

Plus nombreux, au contraire, étaient ces déistes esprits forts, qui professaient hautement leur foi au Dieu créateur et à l'âme immortelle, et par conséquent admettaient expressément la nécessité d'une religion, mais qui repoussaient dédaigneusement le christianisme, c'est-à-dire la révélation surnaturelle, et le salut par Jésus-Christ. Il y avait plus d'un siècle qu'ils dogmatisaient en Angleterre, puisque c'était près d'eux que Voltaire avait appris à travestir les récits de la Bible et à couvrir de ridicule les pratiques du culte chrétien. Cette religion de pure raison à laquelle ils s'attachaient, dépouillée de pratiques et d'ailleurs dénuée de toute vertu, était encore cependant une manifestation du besoin religieux de l'âme.

Mais c'est surtout la masse du peuple, très ignorante alors de ces nouveautés rationalistes, qu'il faut considérer. Or, la masse du peuple était foncièrement religieuse. Peut-être sa religion allait-elle jusqu'à la superstition, mais elle était sincère, active, jalouse de sa conservation, efficace. Oui, l'antique Terre des Saints était demeurée religieuse : âmes du peuple, âmes de la bourgeoisie, toutes les âmes que n'avait pas altérées le souffle railleur du XVIIIe siècle, toutes allaient loyalement à Dieu.

Elles cherchaient Dieu dans la lecture quotidienne de la Bible, ce livre sacré que gardaient pieusement toutes les familles. Dans ces pages, c'était Dieu même qu'on écoutait; on y avait l'impression d'entrer en commerce intime avec Dieu, on y puisait dans une source pure les sentiments religieux qui alimentaient la faim de Dieu qu'ont naturellement les âmes. Nul doute que la Bible ait été pour une grande part dans la conservation de la religion en Angleterre.

Les âmes cherchaient Dieu encore dans les cérémonies du culte. Car elles n'avaient point perdu le chemin de leurs temples. Là, sous la magique inspiration des chants et sous l'action pénétrante de la parole des ministres, elles entraient en communion avec Dieu. Sans discuter si l'Église établie avait eu raison de briser les liens de l'unité religieuse, le peuple trouvait à son besoin de religion

la satisfaction qu'il souhaitait, et il se contentait d'en jouir.

Ainsi s'entretenaient les aspirations profondes du cœur, qui forment le solide point d'appui de la religion. Car les exercices du culte n'ont de sens que s'ils jaillissent des sentiments intérieurs de l'âme comme de leur vraie source, et ils n'ont d'efficacité réelle que s'ils rendent plus intimes et plus énergiques les élans des âmes religieuses vers Dieu. Sans doute, le tempérament anglais ne se prêtait point à ces bonds enthousiastes qui caractérisent les démarches de populations plus ardentes ; mais, pour avancer d'un pas plus uniforme, l'âme anglaise n'en avait pas moins une allure ferme et constante dans la voie religieuse.

*
* *

Non contente d'être religieuse, l'Angleterre était chrétienne. Le peuple cherchait Dieu, et il le cherchait par le Christ. En dépit des innombrables sectes qui déchiraient son sein, elle connaissait et elle aimait le Christ. Si on ne s'entendait ni sur le caractère auguste du Christ, ni sur le culte qui lui était dû, on professait en commun, cependant, que par le Christ seul on arrive à Dieu.

Les Puritains, hommes sévères, farouches, ennemis de toute hiérarchie, suivaient en Angleterre les idées protestantes de Zwingle et de Calvin ;

indépendants de l'Église officielle, ils n'avaient de commun, avec elle, que leur haine contre le catholicisme.

Les anglicans formaient l'Église établie, sorte de catholicisme décapité, dont le roi était le chef. On y remarquait des primats et des évêques, des prêtres et des ministres de divers ordres, avec l'organisation et les offices liturgiques de l'ancienne Église.

Dans cette Église officielle s'étaient produits les courants les plus divers, souvent même les plus opposés : le méthodisme, avec sa piété enthousiaste, son ardente charité et son zèle apostolique, fruits d'une âme plus généreuse que mesurée, que Newman appelait « l'ombre d'un saint catholique » ; l'évangélicalisme, aux formes austères, à tendances protestantes, répudiant par dessus tout les expressions du culte catholique, donnant la prépondérance à la piété individuelle et aux œuvres philanthropiques ; le latitudinarisme, qui préconisait la morale aux dépens du dogme, livrait l'objet de la croyance à la libre discussion de chaque individu, et, sous prétexte de rajeunir la religion, en ouvrait la porte à la libre pensée ; la Haute Église enfin, qui semblait alors plus politique que religieuse, plus préoccupée de plaire au prince que de sauver des âmes, plus attachée à ses privilèges qu'à sa foi.

Si diverses que fussent ces branches de l'angli-

canisme, elles se rattachaient toutes au tronc chrétien. Non seulement elles étaient unies par leur commune origine ; mais elles avaient la prétention de puiser leur vie à la même source, leur foi au Christ Jésus. Bien vague assurément était le terrain où elles se rencontraient ; mais il nous suffit ici de constater qu'elles se réclamaient toutes du titre de sociétés chrétiennes.

Deux liens, plus apparents que réels, semblaient réunir tous les anglicans dans une même foi et dans une même prière : les trente-neuf articles d'Élisabeth et le *Prayer Book*. Les trente-neuf articles, rédigés au XVIe siècle par les ordres de la reine Élisabeth, contenaient les restes de croyance antique que l'Angleterre en rupture avec Rome avait alors jugé bon de retenir ; quoiqu'ils fussent dépourvus de toute autorité doctrinale, et qu'il fût loisible à chacun d'y faire, dans sa conscience, telles retouches qu'il lui plaisait, ces articles n'en étaient pas moins, pour la masse des esprits anglicans, un centre de ralliement et un objet de foi commune. Si imparfaits qu'ils fussent, ils gardaient dans le peuple une empreinte chrétienne, la connaissance et un certain amour du Christ. Plus efficace encore était le *Prayer Book*, livre de prières qui était dans toutes les mains, et dont le constant usage entretenait dans les âmes de bonne volonté une réserve de foi chrétienne ; car ce n'était pas sans éclairer l'esprit et sans remuer le cœur, que passaient

ainsi sur les lèvres nos antiques formules catholiques du bréviaire, du missel et du rituel.

C'est là, comme dans un réservoir providentiellement préparé, que s'alimenta la piété renaissante des débuts du XIXe siècle. L'Angleterre participa en effet à ce mouvement de résurrection religieuse qui ébranlait alors toute l'Europe. Tandis que le XVIIIe siècle s'était éteint dans le scepticisme ou le blasphème, le XIXe s'était levé avec le sentiment d'un profond besoin religieux. Chateaubriand, en France, et Gorres, en Allemagne, en avaient été tout ensemble les témoins, la vivante expression, les agents dévoués. Pour avoir été retardée en Angleterre par les soucis absorbants d'une guerre nationale, la fermentation religieuse y éclata avec une intensité saisissante dès le lendemain de Waterloo. De grands écrivains, comme Walter Scott, Southey, Coleridge, Wordsworth, après en avoir eux-mêmes subi l'influence, s'en firent dans leurs écrits les puissants auxiliaires. Aussi la jeunesse dont ils furent les éducateurs apparut-elle bientôt hantée de préoccupations peu ordinaires à cet âge : dans les centres universitaires, particulièrement à Oxford, les problèmes religieux primaient toutes les questions ; la piété chrétienne, poussée à un très haut degré, semblait avoir apaisé et remplacé toutes les passions.

A cette génération appartiennent les grandes âmes qui vont jouer un rôle dans la renaissance

catholique : les Newman, les Faber, les Manning, les Ward, les Wilberforce, sans parler des Pusey, des Froude et des Keble, qui n'eurent pas le bonheur de rejoindre les premiers dans le sein du catholicisme. Tous avaient un égal amour pour le Christ ; tous allaient à Dieu par le Christ avec une égale ferveur ; ensemble, ils ranimaient, dans la vieille Angleterre, l'esprit d'un christianisme sinon complet, du moins sincère.

*
* *

Si l'Angleterre était chrétienne, était-elle catholique ? Si elle allait à Dieu par le Christ, appartenait-elle à la vraie Église ?

Nous savons que, séparée de l'unité, elle n'était plus de l'Église fondée par le Christ.

Cependant elle croyait l'être, elle n'en doutait pas ; du doute qui surgira bientôt dans les esprits naîtra la crise dont nous aurons à raconter les phases.

Aux yeux du peuple, rien d'important n'avait été changé dans l'antique Église de saint Augustin de Cantorbéry. La séparation d'avec Rome, opérée au XVIe siècle, était restée inaperçue. Savait-il, lui, le peuple, si ses chefs religieux, ses évêques et ses prêtres, étaient en communion avec le reste de l'univers ? N'avait-il pas les églises où ses ancêtres avaient prié, des pasteurs comme dans les

siècles passés, des cérémonies et des croyances qui n'accusaient aucune différence avec celles d'autrefois? Dans les hautes sphères politiques et religieuses, la transformation ne s'était pas faite sans violence; mais, dans les campagnes, elle avait été si lente, qu'elle avait à peine été saisie. Et, d'ailleurs, comment les querelles qui avaient agité la cour et les hauts dignitaires de l'Église seraient-elles parvenues jusqu'au peuple, alors qu'il n'y avait aucune presse organisée pour en porter la nouvelle, aucune curiosité éveillée dans les âmes pour s'y intéresser?

Si donc, à l'époque même du schisme, le peuple avait pu rester dans la bonne foi sur la vérité de l'Église anglicane, à plus forte raison l'était-il vers 1830, alors que trois siècles s'étaient écoulés depuis l'heure funeste de la division, alors que les souvenirs même confus de l'ancien état de choses étaient depuis longtemps effacés. Comment l'état présent n'eût-il pas paru légitime? La religion n'était-elle pas chrétienne? n'était-elle pas dirigée par les ministres du Christ? n'était-elle pas protégée par l'État? n'était-elle pas la même que dans les siècles passés? Nul doute que les anglicans ne fussent, dans leur grande majorité, persuadés de la parfaite légitimité de leur Église.

En était-il de même des esprits cultivés? Ceux qui avaient lu l'histoire du XVIe siècle pouvaient-ils se faire illusion sur l'irrégularité de la situation?

N'étaient-ils pas trop instruits pour être anglicans de bonne foi ?

Eh bien ! oui, mes frères, ils étaient de bonne foi ; nous le savons, à n'en pouvoir douter, par la franche déclaration de ceux qui abandonnèrent l'anglicanisme pour venir à nous. Ils vivaient dans une organisation régulière ; entraînés dans un mouvement ordonné qui durait depuis plusieurs siècles, ils conformaient leur pensée à leur état. Car nous sommes ainsi faits que, si nos idées influencent nos actes, par un juste retour, nos actes influencent aussi nos idées. D'ailleurs, tous les anciens cadres de l'antique Église n'étaient-ils pas intacts ? Les cathédrales étaient les mêmes ; le clergé se composait, comme autrefois, d'évêques, de chapitres, de ministres de second ordre ; les mêmes prébendes formaient le patrimoine des mêmes dignités. Il est vrai que, dans une heure de crise aiguë, on s'était séparé de Rome. Mais l'union avec Rome était-elle si nécessaire ? N'avait-elle pas toujours été la source, en Angleterre, des plus regrettables conflits ? L'Église anglicane n'avait-elle pas trouvé la paix, tout en gardant la grâce du Christ, lorsqu'elle avait affirmé son autonomie ?

C'est ainsi que les docteurs rassuraient leur propre conscience et justifiaient à leurs propres yeux l'état de schisme où l'on vivait depuis trois siècles. Ces raisonnements ne résolvaient point tous les

problèmes, sans doute; ils ne cachaient point toutes les fissures de l'édifice anglican. Mais on évitait d'y regarder de trop près; on vivait de compromis; la paix intellectuelle était basée sur une sincérité de convention plutôt que sur des solutions catégoriques. Les convictions sur lesquelles on se reposait sortaient plus des volontés résolues que des esprits pleinement éclairés; on s'y confiait d'autant plus volontiers qu'on en faisait jaillir de plus généreux sentiments de piété.

Une telle situation, fausse en réalité, ne pouvait pas durer toujours. Un jour devait venir où les questions se poseraient plus nettement, où les âmes les aborderaient plus hardiment.

Cette heure de loyale recherche avait précisément sonné durant le premier tiers du XIX[e] siècle. De tous côtés, les sources du savoir s'étaient ouvertes; les problèmes religieux venaient d'être soulevés avec une sincérité et une curiosité que n'avait pas connues le XVIII[e] siècle. En même temps, se levaient dans l'église anglicane des âmes avides de savoir, qui cherchaient avec anxiété la vérité religieuse; des âmes ouvertes et d'intelligence puissante, qui étaient déterminées à creuser jusqu'au fond les questions débattues; des âmes sincères, incapables d'aucun compromis, décidées à pousser jusqu'aux dernières conséquences la vérité qu'elles auront découverte; des âmes généreuses enfin, qui ne reculeront devant aucun sacrifice, et

qui mettront leur âme entière et leur vie au service du vrai reconnu et embrassé.

Sous la double influence du travail intellectuel et d'une vive piété, un ferment nouveau trouble et soulève la pensée anglicane. On se demande ce que signifie ce catholicisme sans Rome sous lequel on vit, ce *Credo* fixe sans autorité qui veille à sa garde, cette hiérarchie gouvernée par le pouvoir royal, semblable à un organisme qu'animerait une autre tête que la sienne propre. Qu'est-ce que cette Église inintelligible, traditionnelle sans être apostolique, qui n'est franchement ni catholique, ni protestante ?

Whateley établit que le Christ a fondé une Église visible, mais indépendante de l'Etat, qui soit un corps unique formé de la coordination de divers membres ; or, l'Église anglicane est, non pas seulement sous la tutelle, mais sous la direction de l'État, isolée du reste de la chrétienté.

William James, de son côté, démontre que la vraie Église doit être apostolique, c'est-à-dire remonter jusqu'au Christ par une succession ininterrompue de pasteurs légitimes ; or, l'Église anglicane voit se briser, au XVIe sièle, la lignée de ses évêques ; à la série ancienne se substitue une série nouvelle.

Hawkins, à son tour, proclame que la vérité chrétienne n'est pas tout entière contenue dans les Ecritures, mais qu'il faut compléter la Bible par

l'étude attentive de la Tradition ; or, une telle doctrine est contraire à la maxime protestante communément reçue dans l'anglicanisme.

Toutes ces affirmations jetaient un trouble profond dans l'esprit des chercheurs. L'Université d'Oxford, où le savoir et la piété s'étaient toujours donné la main, était le centre où s'agitaient ces préoccupations nouvelles. Maîtres et étudiants, tous déployaient un égal zèle dans la loyale recherche de la vérité ; non contents d'y mettre leur esprit, ils y appliquaient aussi leur cœur, et cette méthode d'aller au vrai avec toute leur âme ne pouvait manquer d'être bénie de Dieu.

Ils ne savaient pas, au début, dans quelle voie ils s'engageaient, ni jusqu'à quel terme ils seraient entraînés, ni dans quel émoi ils jetteraient bientôt toute l'Angleterre. Ils s'abandonnaient au courant de leurs pensées, ou plutôt ils se laissaient conduire par la main de Dieu, prêts à accepter telle résolution, si héroïque fût-elle, que la logique des circonstances leur imposerait.

Mais chaque fois que, de concert, des hommes déterminés travaillent à une même tâche ou combattent pour une même idée, l'un d'eux se révèle bientôt comme le chef de tous par la sûreté de son coup d'œil, par l'ampleur de ses vues, par la clarté de sa parole, par la noble décision de son caractère. Celui que, dans la jeunesse anglicane d'Oxford, la Providence avait marqué pour domi-

ner et conduire tous les autres, cachait, sous des dehors timides et presque embarrassés, une âme ardente et généreuse : nature riche, esprit supérieur et exigeant pour ses propres pensées, cœur vaste et profond où s'épanouissent à leur aise les sentiments les plus délicats, travailleur infatigable que les questions les plus ardues ne rebutent jamais, écrivain de génie doublé d'un artiste et d'un poète, d'une sincérité si impeccable que jamais la crainte de passer pour catholique n'arrête sur ses lèvres une parole qu'il croit vraie ni dans sa vie un acte qu'il juge saint.

Tel était John-Henry Newman, né en 1801, fils d'un banquier de Londres, élevé par une mère qui descendait des huguenots français. Il s'était distingué dans le cours de ses études à l'Université, et il avait un rang honorable parmi les maîtres qui enseignaient à Oxford. En 1833, il venait d'achever, en compagnie de son ami Froude, un long voyage en Italie, où le catholicisme dans sa pureté n'avait pas manqué d'impressionner son âme. Il était malade à Palerme, lorsque, dans le délire de la fièvre, alors que ce qu'il avait de plus ordinaire dans le cœur lui montait naturellement aux lèvres, il prononça cette mémorable parole : « Je ne mourrai pas, car je n'ai pas péché contre la lumière... Dieu a encore de l'ouvrage à me faire faire. » C'est au seuil de cette grande âme que nous nous arrêterons ce soir. Dans un mois, nous

pénétrerons plus avant, pour assister aux luttes intimes dont elle fut le théâtre.

Laissez-moi pourtant vous dire encore quelle confiance, même étant anglican, il mettait dans cette auguste Vierge que nous implorons ensemble pour la conversion de l'Angleterre. Ayant reçu son jeune frère à Oxford, il mit dans sa chambre d'étudiant une pieuse image de Marie. « Eh quoi, dit le jeune homme surpris, une image de la Vierge ici? — Oui, répondit Henry Newman, ne savez-vous pas que c'est à elle qu'il a été dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes? » Ce fut la Vierge, déjà tendrement aimée par lui, qui le conduisit au catholicisme dont il avait par avance tous les instincts. Puisse-t-elle agir toujours sur les âmes anglicanes et les ramener nombreuses à ce foyer de la vraie Église où nous les attendons!

SIXIÈME CONFÉRENCE

La crise religieuse de Newman [1].

Je vous ai promis, le mois dernier, mes chers Frères, de vous introduire aujourd'hui dans la grande âme de Newman, d'en suivre avec vous les mouvements intérieurs et d'en étudier les angoisses poignantes durant la longue crise religieuse qui se dénoua par sa conversion au catholicisme.

Ce ne sera pas, croyez-le bien, rapetisser notre prédication que de fixer ainsi notre attention sur un seul homme : cette âme en vaut la peine, elle

1. Conférence du 10 janvier 1904. Voir Appendice C : bibliographie des ouvrages de Newman. Appendice D : bibliographie sur le Mouvement d'Oxford.

NOTICE BIOGRAPHIQUE. — John-Henry Newman naquit à Londres le 24 février 1801 ; il était l'aîné de 6 enfants. De bonne heure il montra du goût pour la lecture et la poésie. Sa vocation pour l'Église et le célibat se dessina de très bonne heure. En 1816, il entra à Trinity College d'Oxford, où il eut pour maîtres Hawkins, Wateley et Blanco White, et pour condisciples Pusey, Froude, Robert et Samuel Wilberforce, John-William Bouden, son ami. En 1822, il devint *fellow* d'Oriel, et *tutor* en 1826. En 1828, il fut pourvu de la cure de Sainte-Marie, qui était à la fois l'église de l'Université et la cathédrale d'Oxford. En décembre 1832, il partit pour l'Italie

représente d'ailleurs une collectivité, et son entrée dans l'Église catholique a été le plus grand fait religieux que l'Angleterre eût connu depuis le schisme d'Henri VIII.

Déjà, mes Frères, je vous ai dit quelle grande âme fut Newman. Nature d'une richesse exceptionnelle, il avait un esprit pénétrant, un cœur à la fois chaud, tendre et humble, une volonté indomptable que n'arrêtaient ni les difficultés ni les timides suggestions du respect humain. Sa sincérité reste immortalisée dans cette parole : « Je n'ai jamais péché contre la lumière ! » D'une hauteur morale rare, « il n'aurait pu accepter, dit M. Bourget, de s'estimer, s'il n'avait mis en harmonie ses actes extérieurs et ses réflexions intérieures. »

Sa foi religieuse pénétrait tout son être ; il allait à Dieu et au Christ de tout l'élan de ses nobles facultés; le malaise qui aboutit à une crise vio-

avec Froude ; il visita la Sicile où il tomba malade, puis revint à Oxford le 9 juillet 1833. Après le sermon de Keble sur « l'Apostasie nationale » (14 juillet 1833), il ouvrit la campagne des tracts le 9 septembre. Il y eut 90 tracts ; ils ne sont pas tous de Newman, mais il les inspira tous. Son premier doute sur l'Eglise établie lui vint en octobre 1839. En 1841, tract 90, pour lequel il fut blâmé par l'Université. En 1842, il se retira à Littlemore, où il abjura le 9 octobre 1845. Ordonné prêtre, à Rome, en 1847, il revint en Angleterre et fonda l'Oratoire de Birmingham. En 1854, on le nomma recteur de l'Université de Dublin. En 1860, il rentra à Birmingham, et y publia son *Apologia* en 1864. En 1879, il fut créé cardinal et fit un voyage à Rome. Il mourut à Birmingham le 11 août 1890.

lente naquit de la loyauté et de la force de ses sentiments chrétiens. Il aimait son Église d'Angleterre, il la voulait pure et grande, il la voulait surtout dans le vrai; ce fut pour la renouveler et la sauver qu'il se jeta dans la mêlée des discussions théologiques ; et lorsqu'il sentit qu'il ne posséderait qu'en dehors de l'anglicanisme la vérité qu'il cherchait passionnément, il traversa des heures de très douloureuse agonie. A cause de cette souffrance d'âme, le nom de Newman restera comme celui d'Augustin dans la mémoire des siècles à venir. Il intéresse parce qu'il a lutté; son *Apologia* contient l'histoire de son âme comme les *Confessions* nous gardent celle d'Augustin. Oserai-je dire que les combats de Newman ont été plus poignants encore que ceux d'Augustin? Celui-ci ne se débattait que contre ses passions, que contre son cœur; Newman se débattait contre son propre esprit, contre ce qu'il avait noblement aimé, contre la religion même de ses pères et de son peuple.

Ajoutons que Newman, déjà si grand par lui-même, est encore grandi par ce fait qu'il représente un groupe. C'est une âme collective qu'en lui nous étudions. Car il entraîna après lui toute la jeunesse d'Oxford. Et quelle jeunesse! Quels grands noms! Sur ses pas marchent résolument Pusey, Keble, Froude, Manning, Stanley, Faber, Gladstone, Ward, Wilberforce..., et combien d'au-

tres! Et bientôt ce sera l'Angleterre entière qui sentira les moindres convulsions de l'âme de Newman. Ah! qu'il avait bien raison de dire : « J'ai la responsabilité des âmes sur moi, jusqu'au jour de ma mort! » Et comment n'aurait-il pas été conducteur d'âmes, lui dont la parole avait des accents si nouveaux et si pénétrants, qu'elle réussit à réveiller la conscience endormie de l'Angleterre?

Aussi son entrée dans l'Église romaine, à la tête d'une nombreuse troupe de disciples, fut-elle un glorieux événement pour le catholicisme. On est allé jusqu'à dire que c'était le plus bel hommage qui ait été rendu à la vraie Église du Christ durant le cours du XIXe siècle. Hommage collectif des hommes les plus cultivés de la plus illustre Université du monde! Hommage réfléchi d'hommes versés dans les sciences religieuses, instruits de l'antiquité chrétienne, très éclairés sur les diverses formes actuelles du christianisme, d'hommes qui avaient longuement mûri leur dessein dans la prière et dans l'étude! Hommage non moins retentissant que le concile même du Vatican : dans le concile, c'était l'Église romaine qui, du dedans, se rendait témoignage à elle-même; à Oxford, c'était l'Église rivale, qui, si ombrageuse et si fière qu'elle fût, venait attester, en dépit des préjugés héréditaires, que la vérité de l'Église romaine éclate aux yeux

de ceux qui, du dehors, l'étudient sans parti pris.

Ce que nous avons à décrire ce soir, mes Frères, ce sont les luttes intimes de Newman et de ses amis, ce sont les voies par lesquelles, du sein d'un anglicanisme ardent, ils sont arrivés, humbles et soumis, aux pieds du vrai Vicaire de Jésus-Christ.

J'en place les débuts à l'automne de 1833. La crise dura douze ans; mais mon dessein est de ne vous en présenter, aujourd'hui, que la première phase, c'est-à-dire les huit premières années.

*
* *

En 1833, Newman relève de maladie. L'âme renouvelée par ce particulier contact de Dieu que donne la souffrance à tout chrétien qui se résigne, il revient d'Italie avec un cœur plus que jamais ouvert à l'espérance. Il vit de cette conviction que Dieu ne l'a arraché des bras de la mort que parce qu'il veut lui faire accomplir une grande œuvre en Angleterre.

Que va donc entreprendre cet homme de trente-deux ans? Son ambition a plus de portée que s'il s'agissait de conquérir un nouveau monde; car il a résolu de renouveler la religion de son pays.

Que reproche-t-il à l'Église d'Angleterre?

Certes, il la croit légitime, il lui est attaché par le fond même de ses entrailles. Mais, plus il l'aime, plus il brûle du désir de la rendre meilleure. Il lui

adresse deux graves reproches, savoir, qu'elle manque de vie et qu'elle s'éloigne de la tradition. Il veut qu'elle accroisse sa vie, il veut qu'elle rentre et qu'elle marche plus fidèle dans la voie qu'ont tracée les anciens.

Rien de plus régulièrement agencé que ces cadres ecclésiastiques de l'anglicanisme; aucun rouage ne manque à cette hiérarchie héritée du passé. Les pasteurs y sont entretenus dans leurs divers ordres par de riches prébendes; le peuple les honore et fréquente les offices; chacun paie sa présence aux cérémonies du culte aussi exactement que l'impôt au fisc. Mais, sous ces apparences de vie, quelle mort, du moins quelle langueur! Ces pasteurs, bourgeoisement installés dans leurs confortables presbytères, ne sont-ils pas de ceux auxquels il est dit dans l'Apocalypse : « Vous êtes comptés parmi les vivants, et en réalité vous êtes du nombre des morts! » Se regardent-ils comme les successeurs des apôtres? Ont-ils le malaise du zèle apostolique? Que font-ils pour leurs peuples? Les fidèles, de leur côté, ne réduisent-ils pas leur religion à une démonstration de politesse envers le Dieu de leurs pères? Dans leurs prières, ils ne demandent rien à Dieu; dans leur vie privée, ils ne sacrifient rien pour Dieu. Newman ne voit en eux tous que des ombres de pasteurs, que des ombres de chrétiens. Ce qu'il déplore, c'est que Dieu n'est pas vie dans cette

Église, c'est que Dieu n'anime ni la pensée, ni le cœur, ni les actes de ces tenants de l'Église anglicane.

D'où vient que la vie s'est ralentie dans cette Église? d'où vient qu'elle menace de s'y éteindre? Sans aucun doute, dit Newman, c'est qu'elle abandonne la tradition : elle tourne le dos aux sources pures du christianisme antique; elle avance vers les citernes desséchées du protestantisme. Grave erreur; car, dit-il, « pour être profond en histoire, il faut cesser d'être protestant ». Malheur irréparable; car, dit-il encore, « le protestantisme conduit à l'incrédulité ». Pour lui, il a le culte du passé. Il admire l'esprit puissamment religieux des anglicans du XVIIe siècle. Il veut retrouver les vestiges de l'antique Église fondée par le moine Augustin. Remontant plus haut encore, il veut puiser l'esprit chrétien jusque dans ses premières sources : il lit avec avidité les écrits des Pères, il nourrit sa ferveur des Actes des Martyrs. Et pour vous montrer à quel point l'impressionne ce commerce des temps primitifs, laissez-moi vous lire ce qu'il en a écrit dans son *Apologia* :

« En contemplant, dit-il, le zèle triomphant de l'Église primitive à soutenir le mystère fondamental envers lequel, dès ma jeunesse, j'avais une si grande dévotion, je reconnaissais ma Mère spirituelle... Les renoncements de ses ascètes, la patience de ses martyrs, l'irrésistible vigueur de

ses Évêques, l'essor joyeux de son progrès, m'exaltaient et m'humiliaient. Je me disais : Regarde ce trait, et puis cet autre. Pour ma propre Église, j'éprouvais de l'affection, mais aucune tendresse. J'étais épouvanté des perspectives d'avenir qui s'ouvraient devant elle; j'avais de la colère et du mépris de la voir dans une hésitation qui ne faisait rien. Je voyais que les principes de la Réforme étaient incapables de la sauver. Mais la quitter, c'était une pensée qui ne me traversa pas une fois l'esprit. »

De ces excursions à travers le passé de l'Église, Newman rapportait un lot de pensées abandonnées en Angleterre depuis trois siècles; il se familiarisait avec des coutumes oubliées qu'il souhaitait ardemment de faire revivre; il sentait naître en son âme certaines croyances, voisines assurément du catholicisme romain, mais qu'il jugeait essentielles à la vérité du christianisme. Entre autres choses, il admettait, avec les Pères, et aussi avec les grands écrivains anglicans du XVIIe siècle, la nécessité d'une Église visible, puisant la grâce dans le cœur de Dieu par les canaux légitimes des rites et des sacrements; il ne concevait pas que l'Église fût dépendante de l'État, qu'elle reconnût le pouvoir civil pour autorité suprême; il lui fallait une Église apostolique, qui descendît du Christ en droite ligne à travers une succession ininterrompue de pasteurs. Ne sentez-vous pas,

mes Frères, combien ces idées étaient romaines, combien elles étaient éloignées de l'anglicanisme moderne? Déjà Newman était bien près de Rome. Il s'affligeait que l'Église anglicane fût ainsi sur son déclin, sur le penchant de la ruine. Il l'aimait cependant; et, loin de penser à fuir hors de son sein, il n'aspirait qu'à lui rendre plus de vie. Ses jeunes amis d'Oxford avaient au cœur les mêmes aspirations que lui. Partout les âmes étaient en fermentation; le moindre incident allait faire éclater la crise.

*
* *

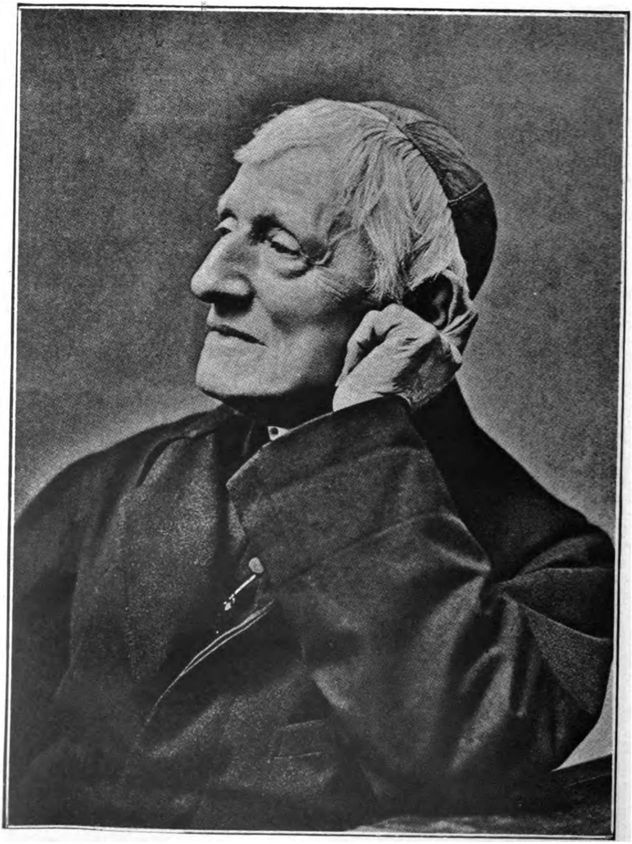
L'incident se présenta précisément en 1833. Ce fut un bill du Parlement, par lequel étaient supprimés, en Irlande, un certain nombre d'évêchés anglicans. En soi, cette mesure n'avait rien que de louable. Pouvait-on blâmer un gouvernement sage de supprimer, en un pays catholique, des évêchés anglicans dépourvus d'adhérents, où des pasteurs sans ouailles émargeaient pour de grosses sommes au budget de l'État? Mais, aux yeux des anglicans chauvins d'Oxford, cette suppression apparut comme une injure grave faite à leur Église. A l'heure même où ils rêvaient pour elle plus de gloire et plus d'extension, ils la voyaient amputée et humiliée. Si vive fut l'impression ressentie, que Keble lui-même, âme poétique et mys-

tique, retiré dans la solitude d'une cure de campagne, lui, le plus doux et en même temps le plus pieux des anglicans, prononça et publia sous le titre d'*Apostasie nationale* un discours violent qui fit sensation dans toute l'Angleterre.

Oxford était sous le coup de cette émotion, lorsque Newman arriva d'Italie. Cette heure de surexcitation religieuse lui parut une occasion favorable pour agir; aussi ne manqua-t-il pas d'entrer aussitôt en campagne. Alors commença le célèbre mouvement tractarien, appelé aussi mouvement d'Oxford, dont nous allons raconter les péripéties. Les tracts, les sermons, la piété des ardents tractariens, furent les armes avec lesquelles les jeunes hommes d'Oxford entrèrent dans la lice.

Le premier tract parut le 9 septembre 1833; il était de la main même de Newman. Les autres se succédèrent avec une telle rapidité que neuf mois après, quand on les réunit en un volume, on en comptait déjà quarante-six. Ils devinrent ensuite plus espacés; car leur publication dura huit années, et le dernier jeté dans le public porte le numéro 90.

Les tracts furent d'abord si brefs qu'ils étaient imprimés sur des feuilles volantes : le premier avait à peine trois pages. La diffusion en était ainsi plus facile, et la lecture plus rapide. La religion en faisait tous les frais. Chacun s'étonnait,



JOHN-HENRY NEWMAN

dit Palmer, d'y trouver tant de religion et si peu de politique. Qu'était la politique pour les jeunes écrivains qui versaient là le trop plein de leur cœur? Ils n'étaient pas des hommes d'affaires, mais seulement des apôtres. Le zèle qui les dévorait animait leurs écrits. D'un style alerte, ardent, les tracts étaient de vrais coups de trompette. « Si la trompette sonne sans force, disait Newman, qui se préparera au combat? »

Rien n'était épargné pour que le son nouveau et strident parvînt à toutes les oreilles. Dès qu'un tract paraissait, il était distribué dans Oxford; puis, pour suppléer aux lenteurs de la poste, Newman et ses amis saisissaient fiévreusement les exemplaires, montaient à cheval, et allaient jusqu'à de grandes distances les distribuer eux-mêmes dans les presbytères de campagne.

Il y avait trop de mordant dans cette voix pour que les âmes les plus endormies ne fussent pas tirées de leur engourdissement. Ce fut bientôt un grand émoi dans toute l'Angleterre : jamais on n'avait entendu parler un langage si haut, si pur, si désintéressé, si ardent. Dans les âmes droites, l'enthousiasme fut indescriptible : elles voyaient de ce côté le salut qu'appelait la sincérité de leurs vœux. Pour les hommes à situation faite et à foi languissante, les tracts furent comme un mauvais cauchemar. Applaudissements des uns, violentes critiques des autres : tel fut le sort des tracts.

Personne, d'ailleurs, ne pouvait les regarder avec dédain. Les questions abordées étaient trop capitales, l'accent religieux qui les animait était trop profond, la compétence qui s'y révélait était trop indiscutable, pour qu'aucun d'eux pût demeurer inaperçu. Les noms mêmes des auteurs forçaient l'attention. Car, quoique publiés sous le voile de l'anonymat, les tracts furent bientôt attribués à leurs vrais auteurs. Newman ne les avait pas tous écrits, mais il les avait tous inspirés, tant il était l'âme du Mouvement. A côté de lui se rangeaient des hommes dont le nom faisait autorité : Froude, Keble, Bowden, Wilberforce, Ward, Rogers et surtout Pusey. Il est vrai que Pusey ne donna un tract qu'en 1835, tract pesant et froid, sur le Baptême, mais important, parce qu'il affichait l'adhésion du professeur royal d'Oxford au Mouvement. « Il nous apportait du même coup, dit Newman, une position et un nom. » De l'exceptionnelle situation de Pusey dans Oxford vint que le Mouvement prit le nom de Puseyisme au lieu de Newmanisme, quoique Newman y eût déployé tout ensemble le plus d'activité et de talent.

La vigoureuse campagne qu'il menait par les tracts, Newman la soutenait par la parole. Pasteur de l'église Sainte-Marie d'Oxford, il avait fait du temple un lieu de réunion, et de la chaire une tribune. Au pied de cette chaire, où il montait

chaque dimanche, il attirait un auditoire d'élite. Tout ce qu'Oxford contenait d'esprits distingués s'y donnait rendez-vous : hommes d'Église ou hommes du monde, appelés à la plus haute célébrité, comme les Manning, les Stanley, les Gladstone, les Tait, les Faber, les Wakeley, les Dalgairns, les Morris, et cent autres; femmes cultivées, dont plusieurs étaient destinées à de nobles missions.

La parole de Newman méritait ce succès. Elle n'avait rien de banal, rien de forcé, rien de violent. Sans faire aucun geste, sans pousser aucun cri, l'orateur lisait seulement son manuscrit. Mais il lisait d'un ton que ne connaissaient point les prédicateurs d'alors, convaincu, pénétrant, saisissant l'âme par sa gravité et portant jusqu'aux moelles. Il y avait une âme dans cette voix émue, et quelle âme ardente et sincère! Écrits dans une langue sobre, mais riche de fortes images, avec une logique implacable, souvent nuancés par une ironie contenue, les sermons de Newman prenaient corps à corps les auditeurs et les entraînaient bon gré mal gré jusqu'à la conclusion. Parmi ces instructions hebdomadaires, il en est une qui resta ineffaçable dans l'esprit de ceux qui l'avaient entendue; elle posait nettement à ces chrétiens, trop oublieux de la mortification, cette question pressante : « Qu'avez-vous, jusqu'ici, risqué pour votre foi? »

Imprimés, les sermons de Newman portaient au pays entier la bonne semence. On les lisait partout; partout les âmes s'en nourrissaient et se mettaient ainsi chaque jour davantage en harmonie avec l'état d'esprit des tractariens. Rien ne montre avec plus d'évidence l'estime qu'on en faisait que l'éloge même si délicat qu'en fit Pusey à la mort de sa fille. Comme son ami Newman le consolait de la perte de cette enfant de vingt ans, Pusey l'en remercia par ces simples mots : « Elle était l'enfant de vos livres. »

Mais ni les paroles, ni les écrits, n'exercent d'influence profonde et durable, s'ils ne s'appuient sur l'autorité d'une vie sainte, Or, dans le mouvement d'Oxford, aucune place n'est faite à l'ambition; tous les actes sont inspirés par le plus pur désintéressement. Jamais nous ne proclamerons assez haut, nous catholiques, que ces hommes d'Oxford allaient au vrai de toute leur âme, et que, dans leur bonne foi, ils poursuivaient un très haut idéal de sainteté. Quelle vivacité dans leur foi! « Que l'on nous appelle papistes, si l'on veut, disaient-ils, mais nous garderons Jésus-Christ. » Newman aimait à répéter : « La vie n'a qu'un but, la sainteté. »

Conduit par cette maxime, Newman livrait son cœur à la prière. Non seulement son âme ne se désoccupait pas de Dieu, mais il disait le Bréviaire avec la régularité d'un prêtre romain, il pratiquait

la dévotion à la Sainte-Vierge, il adorait, avec une foi pleine d'amour, le Christ qu'il reconnaissait présent dans l'Eucharistie. La nuit, il se levait, et, suivant sa propre expression, il cherchait, « pour apaiser l'angoisse de la bonne voie », de la lumière et de la force au pied de la Croix.

Il ne reculait devant aucune pénitence ; il avait adopté le jeûne de l'ancienne Église, et souvent il martyrisait sa chair par des macérations dignes des plus rudes observances. De bonne heure il avait pris l'engagement du célibat perpétuel. Et pour que rien ne manquât à cette perfection de vie chrétienne, il professait pour la discipline ecclésiastique un tel respect qu'il disait : « Je me considère comme un serviteur et un instrument dans les mains de mon évêque. »

De tels hommes avaient le droit de prendre la parole et de rappeler leurs frères à la sincérité de la vie chrétienne. Ils avaient la trempe des vrais réformateurs. Si l'Église anglicane avait été capable d'un rajeunissement, elle eût été renouvelée par leurs soins. Mais la montée de sève qui se produisait dans son sein ne devait point lui profiter. Les branches qui bourgeonnent sur son tronc desséché ont puisé ailleurs la sève dont elles vivent. Elles vont naturellement se greffer sur le tronc vivace de l'Église de Rome, dont elles ont déjà inconsciemment l'esprit.

*
* *

Newman cherchait la vérité d'un cœur trop loyal pour qu'elle se dérobât à ses regards. Elle vint à lui lentement ; mais elle le prit par la main, et elle le conduisit là où il ne pensait pas aller.

Car il se défendait, dans les termes les plus vifs, d'incliner vers Rome. « En principe, écrivait-il à sa sœur, je suis nettement anticatholique. Devenir un romaniste, disait-il encore, me semble de plus en plus impossible. Nous unir avec Rome, si elle le permettait, ne serait pas impossible ; mais elle ne pourrait le permettre, sans cesser d'être Rome. » Il était donc franchement anglican, et il avait cette prétention de ne travailler que pour son Église. Lorsque ses yeux se tournaient vers Rome, c'était plutôt avec des sentiments de colère et de rancune. Il lui reprochait amèrement d'avoir connu la vérité et de l'avoir laissé échapper. Son attitude envers le catholicisme ressemblait au dépit qu'on éprouve à l'égard des êtres qu'on chérit, au fond, tendrement, mais auxquels on en veut de ne pas réaliser toutes les espérances fondées à juste titre sur leur valeur. C'est pourquoi, malgré la sévérité de ses paroles, il présentait aux observateurs une certaine affinité avec le romanisme.

Il était seul à ne pas s'apercevoir de l'inconsciente inclination qui le portait vers Rome. Les

anglicans s'en rendaient si bien compte que les uns l'en accusaient, tandis que les autres, poussant jusqu'à leurs dernières conséquences les principes qu'il avait posés, passaient catégoriquement au catholicisme. Les catholiques, à leur tour, le voyaient clairement et disaient hautement : « La vraie Église que vous cherchez, c'est la nôtre. »

Mais Newman s'obstinait, avec une bonne foi digne de tous nos respects, à tenir une voie moyenne entre le protestantisme et le catholicisme : il espérait garder une égale distance entre le romanisme et l'anglicanisme dégénéré. « Je proteste, disait-il, autant contre Calvin que contre le Concile de Trente. » Ce fut sans doute dans le dessein de conserver cet équilibre que, durant plusieurs années, il repoussa toutes les avances qui lui étaient faites du côté de l'Église romaine et publia plusieurs écrits pour réfuter ce qu'il appelait ses erreurs et ses mensonges, tandis qu'en même temps il exaltait les beautés du Bréviaire romain et livrait au public les œuvres posthumes de son ami Froude, âme toute pétrie d'esprit catholique, mais enlevée avant d'avoir atteint le dernier terme de son évolution. Qui dira les déchirements intérieurs de Newman, alors qu'il était ainsi partagé entre son cœur qui l'attachait à l'Église anglicane et son intelligence qui voyait la lumière se lever du côté de l'Église romaine? Cependant la lutte ne devint douloureuse et poignante que le jour où un doute positif se dressa

devant l'esprit de Newman sur la légitimité de son Église.

Avant 1839, jamais Newman n'avait douté de l'Église anglicane; il la trouvait languissante, mais il la croyait légitime. Que cet homme instruit, qui possédait à fond l'histoire et la théologie, qui priait jour et nuit et menait la vie austère d'un ascète, soit demeuré si longtemps dans la bonne foi, voilà une leçon qui apprend à tous les croyants quel respect ils doivent avoir pour tous ceux qui ne partagent point leur communion religieuse.

Le premier doute de Newman lui vint de l'histoire du concile de Chalcédoine. Repassant le démêlé des monophysites d'Orient avec l'Église de Rome, d'Eutychès et de saint Léon le Grand, il vit clairement que les monophysites étaient des hérétiques et que Rome avait raison contre eux. Mais la situation des anglicans à l'égard de Rome n'était-elle pas identique à celle des monophysites du VIe siècle? Les anglicans sont donc également des hérétiques. Et Newman aussitôt concluait : « Je soutiens Arius contre Athanase, Eutychès contre Léon! »

Comme ce doute l'oppressait, un article publié dans la *Revue de Dublin* par un controversiste aussi courtois que vigoureux, le docteur Wiseman, vint accroître ses perplexités. On y rapprochait les donatistes et les anglicans. Au Ve siècle, saint Augustin, pour distinguer en Afrique le vrai épis-

copat de l'épiscopat illégitime, donnait pour règle qu'il fallait voir lequel des deux était en communion avec l'Église universelle. *Securus judicat orbis terrarum*, disait saint Augustin : l'ensemble de l'Église ne peut pas être dans l'erreur. Mais les anglicans modernes ne sont-ils pas comme les donatistes d'autrefois ? L'épiscopat anglican n'est-il pas illégitime ? N'a-t-il pas rompu, depuis trois siècles, avec le reste de l'épiscopat catholique ? Et, dès lors, les oreilles de Newman entendaient toujours, comme un refrain obsédant, le mot du grand évêque d'Hippone : *Securus judicat orbis terrarum.* « Cette simple phrase de saint Augustin, dit-il, me frappait avec une puissance que je n'avais trouvée dans aucune autre. » Et il ajoutait par ailleurs : « Une perspective s'est ouverte devant moi, dont je ne vois pas la fin. »

Vers la même époque, et encore sous le coup de cette impression, consulté par Manning sur les moyens de retenir une dame tentée de se faire catholique, il écrivait : « J'ai conscience que notre Eglise n'a pas les moyens et les méthodes par lesquelles on pourrait retenir, mettre en sûreté, assagir et diriger vers le ciel, les aspirations catholiques. Notre couverture est trop petite pour notre lit... Nous développons des désirs et des goûts qu'il ne nous est pas permis de satisfaire. » Il terminait en disant de l'Église anglicane : « Je la souhaite réformée, je la désire corrigée,

je désire que Rome et elle ne fassent qu'un. »

On le voit, l'âme de Newman était blessée par le doute; la plaie ne devait plus se refermer. Il semble avoir cru que cette vive impression s'était effacée, car il dit : « Pour un moment, je pensai : Après toutes mes recherches, l'Église de Rome m'apparaîtra la vérité; puis l'impression s'effaça. »

Elle s'effaça si peu, que le problème posé par Newman continua de hanter son esprit, et qu'il essaya de se démontrer à lui-même qu'il ne devait pas aller à Rome. Il redoutait à tel point tout commerce avec les catholiques, qu'il refusa presque de recevoir le doux et pieux Spencer, ce grand converti dont le cœur s'exhalait en ardentes prières pour le retour de son pays à l'ancienne unité. Newman luttait donc contre lui-même, malgré les évidences qui éclataient à son esprit, sa volonté faisant effort pour le convaincre que l'anglicanisme était la vérité. Vainement essayait-il de s'endormir; comme Samuel, il allait entendre à nouveau la voix du Seigneur, et sa droiture lui ferait répondre : « Me voici, ô mon Dieu, car vous m'avez appelé. »

*
* *

Tandis que son cœur était en proie aux plus douloureuses contradictions, la division de son parti l'abreuva d'une nouvelle amertume. Parmi ses disciples, jusque-là si fidèles à le suivre, les

uns le quittèrent pour abjurer l'anglicanisme et se donner à Rome, et d'autres rebroussèrent chemin pour se rapprocher du protestantisme. Que faire pour arrêter les uns et les autres ? Ce double mouvement en dehors de la voie moyenne lui apparaissait comme la négation du travail accompli depuis la publication des premiers tracts. Dans l'espoir de conserver les positions acquises et de retenir tous ses amis, il rédigea le tract 90, qui fut le dernier des tracts, et qui reste comme l'irrécusable témoin de l'inviolable attachement de Newman à son Église.

L'auteur se propose d'y prouver qu'il y a une interprétation des trente-neuf articles d'Élisabeth, c'est-à-dire du Code officiel de l'anglicanisme, qui permet d'admettre tout ce qu'il y a de bon dans le catholicisme sans qu'on soit obligé de déserter l'Église établie pour aller à Rome. Et son raisonnement mérite d'être rappelé ici.

Que comprend la doctrine romaine? Trois choses : l'enseignement catholique des premiers siècles ; les dogmes formels de Rome, y compris ceux qu'a définis le concile de Trente ; certaines croyances ou coutumes adventices, qu'il dénonce comme les erreurs dominantes de Rome.

Or, les trente-neuf articles d'Élisabeth ne sont incompatibles ni avec les dogmes anciens, ni avec les définitions des plus récents conciles ; ils ne repoussent que les erreurs dominantes, les super-

fétations de la superstition romaine. Que ceux qui sentent dans leur âme de profondes aspirations catholiques se rassurent donc; qu'ils ne trahissent point leur mère l'Église anglicane, puisqu'elle leur fournit dans les trente-neuf articles bien compris toutes les croyances vivifiantes du catholicisme, puisqu'elle les met à l'abri de ces grossières erreurs dans lesquelles le romanisme ne manquerait pas de les entraîner. Par contre, que les tenants zélés de l'anglicanisme ne s'alarment point non plus du mouvement tractarien; les hommes qui s'y sont engagés sauront s'arrêter sur la pente et donner des gages de leur fidélité par la franche profession des trente-neuf articles.

La préoccupation de Newman, on le voit, était toujours de sauver l'Église anglicane en la renouvelant; à aucun prix, il n'aurait voulu la trahir.

Il lut son travail à Keble, le plus éclairé et le plus dévoué de ses amis, et Keble l'approuva. Il le montra aussi à Ward, le plus ardent de ses compagnons d'armes; Ward l'approuva aussi, mais il lui dit : « Vous allez mettre le feu aux poudres. » Ward avait raison.

Le tract 90, publié le 27 février 1841, produisit un effet immense, absolument imprévu. Après quelques jours de stupeur, ce fut un émoi indescriptible dans le monde anglican. En quelques semaines, plus de douze mille exemplaires étaient allés, sur toute l'Angleterre, annoncer aux angli-

cans surpris que, seule, l'Église de Rome était en possession de la communion religieuse traditionnelle, et que, si l'anglicanisme ne voulait pas périr, il devait interpréter son Code des trente-neuf articles de façon à s'assimiler, sauf les erreurs, tout le contenu du romanisme. Tant de hardiesse dépassait ce que l'opinion pouvait alors porter : Newman fut accusé de trahison par la presse, censuré par l'Université d'Oxford, condamné par les évêques anglicans.

Newman ne s'était point douté qu'il allait heurter à ce point la pensée de ses coreligionnaires. Le travail d'âme qui s'opérait en lui, et auquel il se prêtait avec une entière sincérité, l'avait éloigné, à un degré dont il ne se rendait pas compte, de la mentalité de la masse anglicane. De bonne foi, il se croyait toujours anglican, et il le proclamait bien haut; en réalité, sans qu'il s'en doutât, il était arrivé, par une évolution logique, presque jusqu'au cœur du catholicisme. Cette unanime levée de boucliers contre le tract 90 l'étonna donc, et l'accabla d'une profonde tristesse. Il était moins affligé de la contradiction, que de la distance où son Église était encore de la vérité.

Toutefois, il ne se déconcerta point. Il n'eut pas un instant la pensée de rétracter son écrit, puisqu'il était la fidèle expression de sa conscience. Il n'essaya pas non plus de tenir tête à l'orage déchaîné contre lui, tant il se voyait impuissant à la résis-

tance. C'est alors qu'il se retira, non loin d'Oxford, dans l'ermitage de Littlemore, où il va demeurer quatre ans entiers, isolé des hommes. conversant avec Dieu et avec sa conscience, poursuivant dans le silence le travail de sa pensée et de sa foi.

Était-ce une agonie qui commençait? On put le croire autour de lui, tant était impénétrable le mystère dont il s'était enveloppé. Mais non, c'était une germination qui se produisait dans l'ombre. Après que ce riche froment aura, plusieurs années, fermenté loin des hommes, il apparaîtra dans la vie et la gloire modeste de la résurrection. Ce qui s'opéra alors d'intime et de profond dans l'âme de Newman, nous aurons à le raconter dans notre prochain entretien.

Et pour vous inviter plus efficacement à demander à Dieu l'achèvement de l'œuvre de conversion inaugurée par Newman, laissez-moi vous lire ce qu'écrivait Newman en 1840 au sujet des prières, semblables aux nôtres, qui se faisaient alors en France pour l'Angleterre.

« Rien de plus touchant que d'apprendre, comme nous l'avons appris récemment, que des chrétiens, sur le continent, prient ensemble pour le bien spirituel de l'Angleterre. Puissent-ils arriver à la lumière, en aspirant à l'unité ! et croître dans la foi en manifestant leur amour ! Nous aussi, nous avons nos devoirs envers eux ; nous devons, non outrager, calomnier, haïr..., mais aimer avec plus d'ar-

deur encore, selon l'esprit, des frères dont, pour nos péchés et les leurs, il ne nous est pas donné de voir les visages. »

Le grand cœur qui inspirait de si belles paroles fut gagné à la foi catholique par les prières, qui, à cette époque, montaient ferventes vers le ciel. D'autres âmes, semblables à celle de Newman, attendent, mes frères, que nos prières deviennent assez puissantes pour les amener, de même, au royaume de la pure lumière et de la douce charité.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

La conversion de Newman [1].

Dans notre dernier entretien, mes chers Frères, nous avons conduit Newman jusqu'à la fin de ses luttes extérieures. En publiant le tract 90, il avait fait un colossal effort pour sauver de la ruine son Église anglicane. Il avait mis en œuvre toutes les ressources de son puissant génie pour démontrer que le Code religieux de l'anglicanisme contenait toutes les richesses de foi et de vie chrétienne que possède le catholicisme, que par conséquent sa chère Église d'Angleterre n'avait rien à envier à l'Église de Rome, et que les âmes avides d'un accroissement de vie religieuse n'avaient point à renier l'anglicanisme pour chercher un refuge dans le romanisme. Cet écrit de Newman, moins solide que subtil, consciencieux de la part de l'auteur, mais erroné dans le fond, fut vivement repoussé par les anglicans. Newman fut censuré par l'Uni-

1. Conférence du 8 mai 1904.

versité d'Oxford, condamné par les évêques de son Église, traité de faux-frère par toute la presse de son pays.

Le voilà donc à bas, notre grand lutteur; le voilà donc vaincu, cet ardent défenseur de l'anglicanisme; et il tombe sous les coups de l'Église même qu'il a passionnément aimée et qu'il a si généreusement servie. Jamais sa grandeur d'âme ne parut avec plus d'éclat que dans cette douloureuse épreuve. Il montra bien, alors, qu'il n'était ni orgueilleux, ni vulgaire. Orgueilleux, il se fût révolté, il eût bruyamment rompu avec son Église qui le méconnaissait, il eût passé, avec fracas, dans le camp opposé. Vulgaire, il se fût découragé, il se fût abandonné lui-même, il eût renoncé à son projet de sauver l'anglicanisme en le régénérant.

Ne craignez point, mes Frères, ne craignez point pour notre Newman ; par la grâce de Dieu, il restera jusqu'au bout digne de lui-même ; il n'arrivera point au catholicisme par des chemins bas ; il n'aura jamais déserté la voie de l'honneur et de la piété. « Newman est très calme », déclare son ami Pusey au lendemain des censures qui l'ont frappé. « Je n'ai conscience d'aucun ressentiment », dit Newman lui-même. Il comprend qu'il doit souffrir pour la cause qu'il soutient. « J'ai proclamé, dit-il, un grand principe pour lequel il est juste que je souffre. » Il ne désespère de rien. « Dieu soit avec moi dans l'avenir, dit-il... Et il sera avec

moi si seulement ma main peut demeurer sans tache et mon cœur sans souillure... Je ferai mes efforts pour supporter toute humiliation personnelle, pourvu que je sois préservé de trahir les intérêts sacrés que le Dieu de grâce et de force a remis entre mes mains. » Telles étaient les nobles dispositions de Newman au milieu de l'année 1841.

Mais, tandis qu'il avait jusqu'alors soutenu les intérêts de Dieu dans le feu des combats, il jugea que le moment était venu de chercher le silence, de se ressaisir dans le recueillement, de prendre plus nettement conscience de son état intérieur, d'avancer, dans son âme, par la prière et par l'étude, la solution des graves problêmes qu'il avait si courageusement soulevés devant l'opinion. Cette retraite dura quatre ans et elle aboutit, en octobre 1845, à son entrée dans le catholicisme.

D'aucuns s'étonneront peut-être, mes Frères, que cet homme, si instruit de l'histoire religieuse, plus éclairé que personne sur les insuffisances de l'anglicanisme et sur les mérites de l'Église romaine, ait hésité si longtemps à faire le pas décisif de la conversion. N'a-t-il point résisté à la grâce divine, qui, visiblement, le poussait ?

Devant le mystère intime des âmes, notre premier devoir, mes Frères, est le respect absolu ; nous n'avons jamais le droit de soupçonner en elles ni lâcheté, ni déloyauté. Dieu les mène par les chemins qu'il a choisis, tantôt plus directs,

tantôt plus sinueux : il ne nous appartient pas de scruter ses desseins.

Il me semble pourtant que la constitution même du cœur humain nous permet de comprendre les lenteurs de toute conversion religieuse, et particulièrement les lenteurs de Newman. Cette démarche libre, par laquelle un homme intelligent fixe sa destinée, exige une longue préparation de l'esprit et du cœur. Ce que l'oreille a entendu, il faut aussi que le cœur l'entende ; ce que l'esprit a saisi, il faut encore que toute l'âme le goûte. Que de préjugés à dissiper, que d'impressions à effacer ! Et comme la religion tient l'âme aux fibres les plus profondes, c'est un tempérament nouveau qui doit se substituer au tempérament ancien, c'est comme une seconde nature qu'il s'agit de créer. Or, s'il faut des mois et des années pour qu'une chair humaine se transforme par l'assimilation, à plus forte raison faudra-t-il du temps pour refaire la trempe d'une âme, pour qu'une croyance cède la place à une autre croyance, pour qu'un amour s'implante dans le cœur à la place d'un autre amour.

Mais, s'il s'agit de Newman, le temps sera plus nécessaire encore. Je dirai même que, si sa conversion se fût accomplie rapidement, elle nous laisserait un doute sur sa profondeur. Car Newman s'était engagé à fond pour l'anglicanisme ; les sentiments qu'il avait exprimés dans la con-

troverse étaient le son rendu par toute son âme. S'il avait des apparences froides et calmes, c'est que les passions religieuses s'agitaient moins à la surface qu'au fond même de son être. Son Église anglicane, il l'aimait éperduement; l'Église romaine, il l'abhorrait d'autant plus violemment qu'il jalousait davantage ses traditions et ses beautés. Changer la pente d'un tel cœur, retourner les pensées et les amours d'une telle âme, ce ne pouvait être ni l'affaire d'un jour ni l'œuvre d'un homme.

Pour que cet homme se détache de l'anglicanisme auquel il a voué sa vie, pour qu'il se pénètre de sympathies catholiques au point de se livrer à ce romanisme qu'il a si fièrement combattu, il faudra que, durant quatre années, il se soumette à la double action de la grâce et de la recherche intellectuelle.

Comment il plut à Dieu de travailler cette âme, comment, elle-même, elle déploya pour la vérité sa puissante activité, voilà, mes Frères, ce que je me propose de rechercher avec vous ce soir.

*
* *

Il y a peu d'hommes sur qui Dieu ait aussi visiblement agi que sur Newman. Car, tandis que, dans la plupart des conversions, la grâce s'associe des influences humaines, Dieu semble s'être réservé pour lui seul la transformation intérieure de cette

grande âme. Sur cet homme silencieux, solitaire, qui, dans le feu même de l'action, ne se livrait jamais tout à fait, on ne voit pas que l'apostolat catholique ait jamais exercé son empire. Newman, en effet, n'avait jamais cherché, il avait plutôt fui les bienfaisantes impressions que les rites augustes de notre culte provoquent dans les âmes sincèrement religieuses. Il n'avait jamais entamé de controverses avec nos docteurs ; il ne s'était prêté qu'avec peine aux entrevues d'hommes modestes comme le converti Spencer. Jamais anglican ne s'était plus jalousement attaché à son Église.

Mais, de bonne heure, Dieu l'avait marqué ; durant de longues années, il l'avait attiré ; lorsqu'il en prit possession dans l'Église romaine, il fut évident que cette conquête n'appartenait qu'à lui seul.

Dès avant la période des tracts, la grâce avait touché le cœur de Newman. Par les sentiments de sincère religion et de très vive piété qu'elle lui avait inspirés, par les amitiés pures et saintement chrétiennes, comme celles de Froude et de Keble, qu'elle lui avait ménagées, par les études si loyales et si profondes sur l'histoire du christianisme auxquelles elle l'appliqua, elle avait préparé dans le jeune maître d'Oxford une conscience d'une inflexible droiture, une âme ardente, capable de pousser le zèle et le dévouement jusqu'au sacrifice, un esprit admirablement doué pour explorer

et éclaircir les questions religieuses. Durant les huit années que dura la polémique soulevée par les tracts, Dieu guida par la main son serviteur dans la voie de la vérité: Il se découvrit à lui graduellement dans les livres et dans les controverses; Il développa en lui l'ardeur apostolique dans les écrits et les sermons qui émurent alors si profondément l'Angleterre; Il lui façonna un cœur de saint par ces pratiques austères de piété et de pénitence qu'Il lui inspira d'adopter dans sa vie privée. Déjà l'œuvre de Dieu était fort avancée, lorsque, la campagne des tracts terminée, après le désaveu de son attitude militante par les anglicans, Newman se retira à Littlemore: c'est là que Dieu allait achever en lui son ouvrage.

Littlemore était un hameau situé à trois milles d'Oxford et dépendant de la paroisse Sainte-Marie, dont Newman était le pasteur. Newman avait toujours eu beaucoup de zèle pour les habitants de cet humble village. Pour leur faciliter l'accomplissement des devoirs religieux, il y avait bâti une chapelle en 1836, et il y entretenait à ses frais un ministre du culte. Ce lieu solitaire était pour lui plein de charmes; déjà il aimait à y séjourner pour méditer plus à loisir ses importants travaux. Il s'y installa tout à fait en 1842, et tel était son désir d'y vivre désormais caché, qu'il y fit transporter sa riche bibliothèque.

Son premier soin fut de s'envelopper de silence

et de chercher l'oubli dans une impénétrable solitude. Il n'en sortit que le dimanche, et encore la première année seulement, pour aller donner le sermon à Sainte-Marie d'Oxford. Dans cette retraite profonde, il admit à peine quelques intimes, ceux dont l'âme traversait les mêmes tempêtes que la sienne, ceux dont le cœur battait à l'unisson du sien. La curiosité des indiscrets lui était à charge, et il souffrait des tentatives faites pour pénétrer le mystère de sa nouvelle existence. « La bête blessée, disait-il, se réfugie dans quelque tanière pour y mourir, et personne ne la lui dispute. Laissez-moi en paix, je ne vous tourmenterai pas longtemps. »

De ces longues journées de Littlemore, aucune heure ne restait inoccupée. Le temps en était fidèlement partagé entre la prière et l'étude. La prière surtout tenait une large place ; avec les différentes parties du Bréviaire romain, elle marquait les pauses de l'hymne que chantait à Dieu la vie de ces fervents solitaires. A l'office divin, on ajoutait les litanies, les examens de conscience, les méditations ; l'exercice de la confession s'y pratiquait avec humilité ; le mystère de l'Eucharistie s'y célébrait avec foi, et on y communiait dévotement. Vous eussiez dit un monastère catholique, avec son silence claustral et l'expression ininterrompue de la louange divine. On en avait, d'ailleurs, adopté toutes les austérités : les jeûnes, les privations, la simplicité, la pauvreté même, puisque ces

humbles pénitents tâchaient de suffire eux-mêmes à tous les besoins de leur communauté. L'intention qui les animait tous se révèle dans une belle parole de Newman : « Efforçons-nous, disait-il, de faire avancer et de sanctifier l'homme intérieur. Là, nous ne pouvons avoir tort. »

Quand une âme est à ce point soumise à la grâce, Dieu agit puissamment sur elle ; et, à vivre si saintement, on ne peut manquer de voir clair dans les questions religieuses. C'est pourquoi Newman, à la faveur de la retraite, et pleinement sous la main de Dieu, subit insensiblement cette évolution intérieure qui le conduisit au catholicisme. Ce qu'il y avait de réel et de profond dans son âme, ce qui avait été le fruit de ses longues controverses, prit lentement le dessus sur ce qu'il y avait de factice et d'emprunté, sur ce qu'il tenait de ses premières années. Car, chez tous les lutteurs de la pensée, il y a lieu de distinguer ce qui est à la surface de ce qui est au fond. Ce qui est à la surface, la formule de leur position intellectuelle, demeure invariable tant qu'ils font face à l'ennemi ; pendant ce temps, inconsciemment, se produit un travail intérieur qui met au point les idées et prépare la possession de la vérité. Les luttes achevées, une fois que le silence s'est fait, les hommes de combat prennent conscience du progrès qui s'est opéré en eux-mêmes et entrent en possession de la vérité qui s'est lentement développée au-dedans.

Newman n'échappa point à cette loi qui régit la vie intellectuelle des âmes ; il ne prit que par degrés conscience des sentiments qui, du fond de son cœur où ils avaient germé, montaient peu à peu à la surface, et en chassaient des attitudes créées par des sentiments désormais supplantés. Ce qui était à la surface, ce qui allait disparaître chez Newman, c'était son amour passionné pour l'anglicanisme avec son instinctive répulsion pour le catholicisme ; ce qui était réel au fond de son âme, ce qui y croissait tous les jours, ce qui allait bientôt dominer tout son être, c'était la souffrance causée par l'état de l'Église anglicane, qu'il avait tant aimée et qu'il désespérait de rajeunir, c'était l'admiration qu'il avait pour Rome et l'inclination secrète qui le portait invinciblement vers le catholicisme.

Voyez comme il tient d'abord à l'anglicanisme : « Anglican je suis né, dit-il, anglican je veux mourir. » Et il parle dans la sincérité de son cœur. Il ne veut pas que Rome fasse des conversions parmi les anglicans. « Si vos amis, écrit-il à un catholique, veulent mettre un abîme entre eux et nous, qu'ils fassent des conversions. » Il ne voit point dans ses sympathies pour Rome un motif de quitter l'anglicanisme. En quatre sermons, prononcés à Sainte-Marie d'Oxford au mois de décembre 1841, il explique comme on peut aimer Rome sans cesser d'être anglican. « Rome, dit-il en substance, c'est Jérusalem ; l'anglicanisme, c'est

Samarie. Or, pour être de Samarie, on a encore des moyens de salut; car le Seigneur donna, dans la personne d'Elie, un prophète qui parlait en son nom à Samarie. »

Cependant ces assurances ne lui donnaient point la paix à lui-même. Il avait, sur la légitimité de sa position, de telles inquiétudes, qu'il a pu écrire plus tard ce mot révélateur : « A partir de la fin de 1841, je fus sur mon lit de mort, en tant que membre de l'Eglise d'Angleterre. » Et pourquoi cette agonie intérieure? Parce que sur lui s'exerçait chaque jour davantage la fascination de Rome. « L'Église d'Angleterre a tort, disait-il, et le devoir est de se joindre à Rome. » Et, dans une lettre intime, il confesse à quel point Rome l'attire : « Le siècle, dit-il, est en mouvement vers quelque chose, et, malheureusement, la seule communion religieuse qui, parmi nous, dans ces dernières années, a été en possession de ce quelque chose, est l'Église de Rome. »

Tels étaient les sentiments contradictoires au milieu desquels se débattait la grande âme de Newmann. Ce fut l'œuvre pacifiante de la grâce, dans la solitude de Littlemore, de faire taire les uns et de donner aux autres plus de consistance et d'empire. Bientôt l'anglicanisme cessa d'être aimé par devoir ; en même temps la haine du romanisme cessa d'apparaître comme une obligation de conscience. Puis ce fut de l'indifférence pour l'angli-

canisme, avec un amour croissant pour Rome. Newman suivit dans son propre cœur cette lente transformation, et, comme il la prit pour l'œuvre même de Dieu, il la considéra sans frayeur et sans regret ; il en remarqua aussi les symptômes dans les dispositions de ses amis, et il ne s'affligea point, il ne protesta point. Il sentait bien qu'un souffle d'en-haut, celui qui l'avait toujours inspiré, le poussait vers une rive où il n'avait pas, tout d'abord, pensé aborder ; il voyait avec une égale clarté que c'était le souffle de Dieu, et que ce souffle, invinciblement, l'entraînait au catholicisme romain.

*
* *

En même temps qu'il se soumettait aux influences intérieures de la grâce, il ne négligeait rien pour s'éclairer lui-même, tant il était persuadé que, dans la conquête de la vérité, l'homme doit prêter à Dieu le concours de ses propres efforts. A travers les livres, il interrogeait l'histoire ; les yeux fixés sur les événements qui se déroulaient devant lui, il recueillait les leçons du présent. Dans toutes ses recherches, il était conduit par l'espoir de trouver dans l'Église anglicane une voie moyenne qui le conduirait, sans Rome, à un christianisme intégral. Tentative noble, mais vaine ; car il vit bientôt que la logique des faits le mènerait fatalement au protestantisme ou au catholicisme.

Le premier fait qui remplit son âme d'amertume fut l'entente conclue entre l'Église anglicane et le gouvernement prussien pour établir un évêque protestant à Jérusalem. Que son Église pût conclure une alliance avec le protestantisme, que l'archevêque anglican de Cantorbéry pût avoir la faiblesse de donner la consécration à un protestant, que le siège nouveau érigé à Jérusalem pût être rempli à tour de rôle par un anglican et par un protestant, voilà ce qui dérouta tous ses calculs de régénération pour l'Église anglicane; voilà ce qui lui donna la douloureuse conviction que la pente de son Église n'était pas vers la vérité. Car, à ses yeux, rien n'était plus éloigné du vrai christianisme que le protestantisme.

Pour lui, l'Église du Christ se composait de trois portions qu'il tenait pour également catholiques : l'Église romaine, l'Église orientale, l'Église anglicane. Il professait que la gloire de l'Église anglicane consistait en ce qu'elle pouvait se proclamer l'Église sœur de l'Église romaine, une branche vivante de l'Église universelle. Or, par son accord avec le protestantisme, l'Église anglicane se déjugeait elle-même, elle arrachait à son front, de ses propres mains, sa brillante auréole. Newman, dans l'élan de sa foi, adressa à l'archevêque de Cantorbéry une courageuse protestation ; mais ses paroles, si autorisées et si sincères qu'elles fussent, restèrent aussi impuissantes à conjurer l'événe-

ment redouté qu'à guérir la profonde blessure faite à son cœur.

Sur ces entrefaites, comme il étudiait à nouveau l'histoire de l'arianisme, il ne put se défendre d'une comparaison entre l'état religieux du IVe siècle et celui du XIXe. Il y avait, au IVe siècle, à se partager le monde chrétien, des ariens, des semi-ariens et des catholiques romains. Les ariens d'autrefois, se disait-il, ce sont les protestants d'aujourd'hui ; les semi-ariens du passé, ce sont les anglicans, qui font d'inutiles efforts pour tenir une voie moyenne entre l'erreur et la pleine vérité : Rome est toujours Rome. Rome est toujours Rome ; ce mot résonnait à son oreille comme une obsédante exhortation.

Un nouvel incident accentua bientôt l'impression fâcheuse qui, de plus en plus, l'éloignait de l'anglicanisme. Avec quelques amis, il avait entrepris de publier une série de *Vies* de Saints anglais. Mais, à peine la première eut-elle paru, que le livre fut accusé de romanisme. « Donnez-nous des *vies* de Saints, s'écrièrent les critiques ; mais que ces *vies* ne soient pas si romaines. » Sur quoi Newman répondit : « Nous n'avons point de *vies* de Saints qui ne soient romaines ; toutes fourniront matière à la même accusation. » On ne pouvait, en effet, fouiller dans les vieux souvenirs de l'Angleterre, sans trouver l'amour de Rome imprimé dans le cœur de ses plus illustres Saints. Aussi

Newman, en face d'un fait si manifeste, ne put-il contenir cette réflexion pleine d'une mélancolique tristesse : « L'Église d'Angleterre ne peut plus supporter la vie de ses Saints. »

Sous des coups si multipliés, qui le frappaient toujours au même endroit, Newman sentit que sa confiance en l'Église anglicane était ébranlée, que ses anciennes convictions se dissipaient une à une. Sa religion n'avait fait que grandir, son christianisme n'avait fait que s'affermir ; c'était la foi dans son Église qui avait chancelé, et peu à peu avait surgi, en sa place, une foi nouvelle dans l'Église romaine.

A mesure que ce travail s'était opéré dans son âme, il s'était, par degrés, détaché de l'anglicanisme. Non seulement il avait suspendu les tracts, mais il avait encore supprimé son active collaboration aux revues anglicanes, il avait mis fin aux conférences théologiques qui se tenaient chez Pusey, il avait cessé d'ouvrir sa maison aux réunions du soir, il avait diminué ses sermons de Sainte-Marie et leur avait graduellement donné un ton de tristesse qui résonnait comme un accent d'adieu. Vint enfin une heure, au commencement de l'automne 1843, où il lui sembla que la loyauté lui faisait un devoir de ne plus conserver, dans l'Église anglicane, une situation qui ne cadrait plus avec l'état de son âme. Lui, pasteur de l'église Sainte-Marie d'Oxford, n'était plus assez

anglican pour garder un bénéfice et une charge qu'il ne possédait qu'à titre d'anglican. Il se rendit à Londres pour signer sa démission, et le 24 septembre il fit entendre pour la dernière fois sa parole dans cette chaire de Sainte-Marie, d'où il avait tant de fois fait retentir des accents si pieux.

Ce fut pour le lendemain qu'il convoqua, à Littlemore, les nombreux amis auxquels il voulait adresser son dernier adieu. Toute l'élite d'Oxford descendit au petit hameau où se cachait Newman; son humble chapelle s'ouvrit ce jour-là à ce que l'Angleterre avait de plus distingué dans la religion et dans les lettres. Pusey présidait le service.

Quand Newman monte en chaire, l'angoisse serre tous les cœurs; car si tous les assistants savent le sens de la scène qui va se passer, ils sont dans l'attente troublée des paroles qui vont jaillir du cœur de ce grand conducteur d'âmes. Dans un silence fait d'émotion et de sympathie, Newman s'exprime d'une voix modérée, mais distincte, parfois hésitante, avec de longues pauses durant lesquelles il semble faire effort pour se maîtriser. Il rappelle toutes les scènes d'adieu rapportées dans la Bible, entre autres celles de David et de Jonathas. Vers la fin, les sentiments qui l'oppressent éclatent dans une plainte déchirante que je vous demande la permission de vous lire, mes Frères, afin que, dans ce long récit, un écho du

moins de la voix de Newman puisse arriver jusqu'à vous.

« O ma mère, ô ma mère, s'écrie-t-il en s'adressant à cette Église anglicane dont il avait été jusque-là le fils le plus dévoué, d'où vient que tant de belles choses ont été versées sur toi et que tu ne peux les garder? D'où vient que tu portes tes enfants et que tu n'oses pas les avouer? Pourquoi n'as-tu pas l'habileté d'utiliser leurs services, ni le cœur de te réjouir de leur amour? Pourquoi tout ce qu'il y a de généreux dans le propos, de tendre et de pénétrant dans la dévotion, tes fleurs et tes promesses, tombe-t-il de ton sein et ne trouve-t-il aucun asile dans tes bras? Qui t'a marquée de cette note, d'avoir « des entrailles qui avortent et des mamelles qui se dessèchent » ? Tes enfants, le fruit de tes entrailles, qui t'aiment et voudraient travailler pour toi, tu les regardes avec crainte, comme un présage de malheur, ou bien tu les a en aversion comme une offense, ou, au mieux, tu ne fais que les supporter, comme s'ils n'avaient droit qu'à ta patience. Tu les fais se tenir « tout le jour oisifs » ; c'est à cette condition que tu les supportes. Ou bien tu les invites à aller où ils seront mieux reçus, ou tu les vends pour rien à l'étranger qui passe. »

Dans cette scène émouvante, le cœur eut le dernier mot. « O mes Frères, dit Newman à ses amis, cœurs si bons et si chers, ô amis qui me voulez

du bien, si jamais vous avez connu quelqu'un dont le partage ici-bas a été de vous aider par ses écrits et sa parole à agir ainsi, si jamais il vous a dit ce que vous saviez ou ce que vous ne saviez pas sur vous-mêmes, s'il vous a expliqué à vous-mêmes vos besoins intimes et vos propres sentiments, et si en vous les expliquant il vous a réconfortés, s'il vous a fait sentir qu'il y a une vie plus haute que cette vie quotidienne, un monde plus beau que celui que vous voyez; s'il vous a encouragés, s'il a mis un frein à vos passions, s'il a ouvert une voie à vos recherches, s'il a apaisé vos perplexités, si ce qu'il a fait ou ce qu'il a dit vous a jamais inspiré quelque sympathie pour lui ; oh !... oh ! souvenez-vous de lui dans les temps à venir, quand même vous ne l'entendrez plus, et priez pour lui, afin qu'en toutes choses il connaisse la volonté de Dieu et qu'en toutes circonstances il soit prêt à l'accomplir. »

Ces paroles d'adieu portèrent à son comble l'émotion de l'assemblée; les sanglots éclatèrent de toutes parts; les assistants sentaient qu'en Newman ils perdaient plus qu'un ami, ils perdaient un père; car, depuis dix ans, toute l'Angleterre avait prêté une oreille attentive et sympathique à cette puissante voix qui s'était élevée du sein d'Oxford. « Je rentre le cœur brisé, écrivit Pusey le soir même de cette journée. La foule sanglotait sans contrainte. Si nos évêques savaient

seulement quels cœurs fidèles ils sont en train de briser ! »

A dater de ce jour, Newman fut perdu pour l'anglicanisme. Sitôt que la nouvelle de cette sécession se répandit, ce fut une impression de stupeur dans toute l'Angleterre. Pour rendre la désolation qui atteignit alors toutes les âmes, un des professeurs d'Oxford a écrit : « C'était comme si, au-dessus d'un homme agenouillé dans le silence de quelque vaste cathédrale, la grande cloche, sonnant à toute volée, venait tout à coup à se taire. »

Elle se tut désormais, en effet, cette cloche dont la voix pénétrante avait si puissamment remué le cœur de l'Angleterre ; elle se tut pour l'anglicanisme. Mais va-t-elle être condamnée pour toujours au silence ? Ne va-t-elle pas émigrer dans le beffroi encore solitaire du catholicisme, et, d'un branle vigoureux, annoncer à tout l'univers la renaissance de l'Église romaine sur la « terre des Saints ? » Oui, mes Frères, mais pas encore. Deux années de silence vont s'écouler avant que Newman, maintenant détaché de l'anglicanisme, entre résolument dans le sein du catholicisme.

*
* *

De ce qu'il avait quitté son Eglise, Newman ne concluait pas à la rigoureuse obligation de cher-

cher un refuge dans l'Église de Rome. Une si grave démarche ne devait être faite qu'avec la pleine certitude de la vérité du romanisme : or il éprouvait encore des doutes à cet égard. « J'avais été grandement trompé, dit-il ; comment pouvais-je être sûr de ne l'être pas une seconde fois ? Quelle preuve avais-je que je ne changerais pas encore, lorsque je serais devenu catholique ? » Dans cette perplexité, il multiplia ses prières, il redoubla ses pénitences ; mais il s'abstint de se joindre à aucune Eglise. Il avait la douce confiance que Dieu agréait la sincère religion de son cœur, et il espérait qu'un jour viendrait où ce Dieu de bonté ferait enfin luire sur son âme la pleine vérité. En attendant que Dieu le mît dans sa voie, il continua, dans l'ermitage de Littlemore, la vie austère et studieuse dont il offrait silencieusement à Dieu le mérite.

Quelle difficulté pouvait donc arrêter un homme si consciencieux, et dans le fond si chrétien, au seuil de l'Eglise catholique romaine ? Lui-même s'en était expliqué en 1841, dans le tract qui avait soulevé contre lui de si rudes tempêtes. Il reprochait au catholicisme d'avoir indûment accru, par des dogmes nouveaux, le fardeau de la foi. Par là, disait-il, a été altéré le christianisme primitif. Pour que le romanisme lui eût paru acceptable, il eût fallu le dépouiller d'abord de ce qu'il appelait des superfétations et des erreurs.

Aiguillonné par sa conscience, tourmenté d'une attente qui se prolongeait et mettait peut-être son salut en péril, il résolut d'aborder de front la difficulté qui se dressait devant lui comme une infranchissable barrière. Et la question se posa dans son esprit sous la forme suivante : Y a-t-il incompatibilité entre l'immutabilité de la croyance religieuse et la réalisation d'un certain progrès du dogme? Il se souvint alors que les Pères de l'Eglise, et particulièrement saint Vincent de Lérins, avaient exquissé une théorie du développement de la doctrine chrétienne, et que, récemment, Wiseman l'avait rappelée à ses lecteurs. Après en avoir fait, durant près de deux années, l'objet de ses méditations solitaires, il résolut, vers la fin de 1844, de mettre par écrit les idées auxquelles le conduirait logiquement l'étude approfondie de ce principe fécond. Et de ce labeur intellectuel, qui dura près d'une année, et qui ne fut interrompu que par la prière et par le plus indispensable repos, sortit ce livre d'une richesse incomparable auquel Newman donna modestement pour titre : *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*. Je vous dois, mes Frères, d'exposer ici l'idée fondamentale d'un ouvrage qui acheva la grande œuvre de la conversion de Newman, et qui reste pour nous, catholiques, une mine de grand prix que nous commençons à peine à connaître, à apprécier et à exploiter.

Newman comprit que la vérité chrétienne ne s'est point dressée au milieu des temps et ne traverse point les siècles comme un bronze inaltérable dans ses formes figées, impassible au milieu d'un monde où tout s'agite et se meut vers le progrès, inaccessible aux influences qui marquent leur empreinte sur toutes les choses d'ici-bas. Il vit nettement qu'elle avait été donnée à l'humanité comme un germe vivant capable de grandir; qu'elle avait été jetée, d'En haut, dans l'esprit et dans le cœur de l'homme comme une semence féconde, destinée à croître et à se développer par un progrès voulu de Dieu à travers tous les âges. Ainsi la vérité religieuse, loin d'être froide et insensible comme le bronze, serait vivante, active, toujours riche de sève, gardant sa vitalité par son progrès, conservant son identité immuable à travers des frondaisons nouvelles et avec des fruits de plus en plus savoureux. Rien du passé ne tombe; ce qui fut porte ce qui devient, comme les branches pleines de vie portent les jeunes rameaux. Les pousses nouvelles ne sont point une addition du dehors; elles étaient contenues dans la primitive vertu du germe, et elles ne s'épanouissent que par l'action de la force intérieure. L'histoire de l'Eglise nous permet de prendre sur le fait ce progrès continu de la pensée chrétienne, qui grandit toujours sans se trahir jamais : la croissance fut visible dès le temps des Apôtres; elle se poursuit

d'un mouvement ininterrompu, et les conciles, par leurs définitions, ne font que noter et consacrer les résultats de ce travail intérieur de la foi.

L'erreur peut se glisser de deux façons dans la croyance : ou bien par des innovations téméraires, qui introduiraient dans les symboles des adjonctions étrangères à l'esprit de la foi ; ou bien par une obstination invincible, qui comprimerait la poussée légitime de la sève vivante et arrêterait l'essor spontané de la vérité. C'est pour préserver l'Église de l'un et de l'autre péril, c'est pour démasquer les nouveautés pernicieuses et pour rassurer les timidités ombrageuses, que le Christ a dû fonder dans l'Église un pouvoir enseignant, dont l'office n'est point de créer des dogmes nouveaux, mais de déclarer, par définition, si telle formule, qui se produit à un instant de la durée, appartient ou non au dépôt sacré de la Révélation.

Par cette suite de réflexions, Newman arriva à se convaincre que le concile de Trente, dans ses nombreuses définitions, n'avait pas innové dans la foi, mais avait seulement confirmé des croyances qui, implicites au début de l'Église, étaient devenues explicites par le lent travail de la pensée chrétienne. Il ne vit pas moins clairement la nécessité, pour la vraie Église, d'un magistère infaillible qui, par l'assistance du Saint-Esprit, tranche au moment opportun les questions débattues.

A mesure que l'esprit de Newman s'ouvrait à cette lumineuse doctrine, ses doutes se dissipaient, sa foi se raffermissait, son âme retrouvait la paix; l'amour définitif de l'Église de Rome s'enracinait dans son cœur. Car, mes Frères, derrière ces pages si nourries de savoir et d'une logique si serrée, se débattaient les graves intérêts d'une grande âme, se déroulait le drame poignant d'un homme qui brisait les dernières attaches de son passé pour se livrer à la vérité. Il est vrai qu'il gardait dans son cœur le mystère des luttes intérieures, dont il était tout à la fois le champion et l'enjeu; car il écrivait quatorze heures par jour, sans que personne pût pénétrer l'inviolable secret du travail auquel il s'appliquait. De temps en temps, néanmoins, il laissait entrevoir l'issue prochaine de ses combats. Au mois de mars 1845, il écrivait : « Je suppose que Noël ne se passera pas avant la rupture. » Un mois après, il laissait entendre qu'il allait enfin tout briser. « Mes yeux se mouillent de larmes, disait-il, à la pensée de toutes les choses aimées qu'il faut abandonner. » Ses anciens amis redoutaient le moment fatal de sa sécession. Pusey, surtout, s'attristait pour le coup que cette conversion allait porter à sa « pauvre Église ». Ce « sera une déchirure comme jamais elle n'en a connu », disait l'illustre ami de Newman. Dans sa naïve droiture, Pusey ne pouvait croire que Newman passât au catholicisme

sans un dessein particulier de Dieu. « Newman, disait-il, a une mission spéciale à remplir; quoiqu'il passe à l'Église romaine, en croyant, et non en réformateur, il n'y est conduit par la Providence que pour y accomplir une grande œuvre. » Comme on sentait imminente l'heure de sa conversion, les amis et les parents de Newman redoublaient près de lui leurs supplications pour le retenir : mais son parti était pris, sa conviction était faite, et, bien qu'il fût très touché des efforts tentés pour arrêter ses pas, il ne permit point que sa démarche en fût retardée.

S'il est vrai que l'humilité est la marque la plus sûre de la sincérité des cœurs, jamais conversion ne fut plus sincère que celle de Newman. Car il voulut que tout fût simple dans la cérémonie de son abjuration. Il ne la fit point annoncer; elle s'accomplit dans l'ombre de son ermitage de Littlemore; il ne permit qu'à deux de ses disciples de s'associer à son acte et d'y participer. Il n'appela point un évêque, ni même quelque religieux en renom. Dans les premiers jours d'octobre, il écrivit seulement à un pauvre religieux passioniste, le Père Dominique, de venir à Littlemore, le 8 au soir, « pour une œuvre qui intéressait le service de Dieu » : rien de plus. Ce Père Dominique était un Italien d'obscure origine, qui, dans son enfance, avait été berger près de Viterbe. De bonne heure, la grâce l'avait poussé à prier pour

la conversion de l'Angleterre, et, depuis qu'il était religieux, il n'avait cessé de demander à Dieu le retour des anglicans à la foi catholique. Après d'amers déboires et de profondes tristesses éprouvés à Londres dans l'accomplissement de sa mission, le Père Dominique allait comprendre enfin le sens de sa vie en arrivant à Littlemore.

Il y parvint, malgré une affreuse tempête et sous une pluie battante, le soir du 8 octobre. Il ne faisait que d'entrer dans le salon austère et séchait ses habits auprès d'un grand feu, lorsque Newman, grave, modeste, le regard illuminé par la joie, apparut, et, se jetant aux pieds du Père, lui dit simplement : « Mon Père, daignez me bénir et me recevoir dans l'Église de Jésus-Christ. »

L'illustre solitaire de Littlemore commença alors sa confession, que sa conscience délicate, désireuse de tout éclaircir, prolongea bien avant dans la nuit. La prière se poursuivit jusqu'au matin. Il y reçut de si fortes impressions de grâce, qu'il écrivit dès le matin à un ami : « Oh! si ma foi atteignait seulement la dixième partie de la certitude intellectuelle que j'ai de posséder la vérité! »

Le 9 octobre, au soir, avec ses deux intimes, il prononça son abjuration devant l'image du Christ et reçut, suivant le rite de la sainte Église, le baptême sous condition. Le lendemain, dès l'aube, les trois nouveaux convertis communiaient pour la première fois à notre mystère de l'Eucharistie,

et sentaient le Christ se révéler à leurs âmes « dans la fraction du pain. »

C'en est donc fait : Newman est catholique. Sans plus tarder, il va quitter Littlemore, il va rompre avec tout un passé qu'il a si noblement aimé ; puis il se rendra à Oscott, où l'attend cet évêque, d'esprit élevé et de cœur généreux, qu'est Wiseman, et il se plongera, comme une humble unité, dans ce milieu catholique qu'il ne connaît pas, auquel il se donne avec la confiance aveugle que là est la vérité.

Il y vécut quarante-cinq années de vie catholique, sans que jamais aucun doute ne vînt altérer la paix et le parfait contentement de son cœur. Et ce n'est pas un médiocre argument en faveur de l'Église catholique, qu'un homme aussi éclairé et aussi loyal que Newman, une fois catholique romain, ait si longtemps éprouvé le calme d'un voyageur enfin entré au port.

Je n'essaierai pas, mes Frères, de vous décrire l'émotion considérable que produisit en Angleterre ce simple fait qu'un homme avait changé de religion. Parce que cet homme était Newman, le bruit s'en répandit avec la promptitude et l'éclat d'un coup de foudre. Au dire de Pattison, « on eut la sensation d'une fin subite de toutes choses, sans le commencement de rien de nouveau. » L'historien Leccky déclare « qu'il n'y a pas eu de plus grand événement religieux depuis les Stuarts. » Et le

grand homme d'État que fut Gladstone, depuis sa jeunesse ami et admirateur de Newman, assura que cette conversion « faisait époque dans l'histoire de l'Église d'Angleterre. »

Nous aurons à dire, mes Frères, ce que devint Newman, et quelle part il prit, comme catholique, dans le mouvement de l'anglicanisme vers l'Église romaine. Pour ce soir, afin que ce soit Newman lui-même qui ait parmi nous le dernier mot, je vous lirai seulement les effusions de joie par lesquelles il célébrait lui-même le bonheur de sa conversion. Il s'adresse à l'Église catholique romaine.

« O toi, dit-il, que j'ai longtemps cherchée, que j'ai trouvée bien tard, désir de mes yeux, joie de mon cœur, vérité après tant d'ombres, plénitude après tant d'avant-goûts, ô toi, mon foyer après tant d'orages, venez donc à elle, pauvres voyageurs; car c'est elle, et elle seule, qui peut vous dérouler le secret de votre existence et le sens de votre destinée. »

HUITIÈME CONFÉRENCE

Le Père Ignace Spencer et les associations de prières pour l'Angleterre[1].

Dans nos entretiens de l'an dernier, — vous ne l'avez pas oublié, mes bien chers Frères, — nous avons suivi d'un regard ému les phases de cette fermentation religieuse, faite de sincérité et de foi, qui, après avoir ébranlé les plus nobles âmes de l'anglicanisme, aboutit, en 1845, à la conversion de Newman et de ses amis, et créa en Angleterre ce mouvement vers le catholicisme qu'on peut évaluer, depuis lors, à près de dix mille abjurations par an.

1. Conférence du 13 novembre 1904. Voir Appendice E : Ouvrages à consulter sur Spencer.

Notice biographique. — Georges Spencer naquit à Londres le 21 décembre 1799, au palais de l'Amirauté. En octobre 1817, il entra à Trinity-College de Cambridge, où il prit le titre de maître ès arts. En 1819, il visita la France et l'Italie avec son père et sa mère. A son retour, il se prépara à entrer dans le clergé anglican, dans lequel il reçut l'ordre de prêtrise le 13 juin 1823. Il fut ensuite nommé recteur à Brington où il se dépensa avec une grande charité. Pressé de se marier, il opta, après mûre réflexion, pour le célibat. Vers 1826, se firent jour en son esprit des doutes sur la légitimité de son



Georges SPENCER
En religion, P. Ignace de Saint-Paul, Passionniste.

Notre attention s'est longuement arrêtée, et avec complaisance, sur le chef incontesté de la généreuse phalange des tractariens : en Newman, nous avons admiré, avec la profondeur du sens religieux, la logique vigoureuse de l'esprit, la flamme et la tendresse du cœur, la haute droiture du caractère et la ténacité de la volonté, de sorte que nous avons salué comme un événement inappréciable son heureuse entrée dans le catholicisme. Après que nous l'avons vu si angoissé dans la recherche de sa voie, nous aimerons à le contempler marchant d'une foi assurée et avec un dévouement désintéressé à travers sa longue carrière. Mais, si attrayant que soit pour nous ce sujet, nous croyons, avant de nous y engager, qu'il sera plus utile de revenir sur nos pas, afin de découvrir l'agent mystérieux et surnaturel, qui, semblable au levain caché, souleva les âmes anglicanes dans le mouvement d'Oxford.

A s'en tenir aux apparences, ce mouvement fut

Église : il travailla à les éclaircir, consulta de divers côtés, et ne retrouva la paix de l'âme que par son entrée dans l'Église catholique, au mois de janvier 1830. Il partit aussitôt pour Rome, étudia la théologie au collège anglais, que dirigeait alors le Dr Wiseman. Ordonné prêtre à Rome, il fut successivement curé d'une paroisse pauvre, West-Bromwich, puis supérieur du collège d'Oscott. En 1846, il se fit passionniste et prit le nom d'Ignace de Saint-Paul. Après dix-huit ans consumés en missions, quêtes, œuvres de propagande, il mourut d'apoplexie le 1er octobre 1864. Il consacra toute sa vie à la prédication d'une croisade de prières pour le retour de l'Angleterre à l'unité catholique.

tout spontané, produit par la seule action de la force religieuse demeurée au sein de l'anglicanisme ; il semble que les catholiques y soient restés tout à fait étrangers, puisque ni leurs prédications, ni leurs rares publications n'avaient atteint les docteurs de la célèbre Université. L'effort intellectuel, les recherches savantes, les controverses subtiles, dérobent même, tant elles y ont pris de place, la part qui revient à la grâce intérieure et aux sollicitations divines dans de si saintes démarches religieuses.

Ce sera donc faire un acte de vérité et de justice, que de raconter quelle fut l'intervention des catholiques dans cette mémorable tourmente anglicane, comment ils travaillèrent, par la prière et par la controverse, à ramener à la vraie foi leurs frères séparés.

La controverse n'y prit qu'une part très humble, à peine saisissable ; mais le rôle de la prière fut immense par les grâces dont elle assura le concours.

La controverse fut maniée par Wiseman, dont nous dirons le zèle dans notre prochain entretien. La campagne de prières fut menée, et vous allez voir avec quelle ardeur, par le Père Spencer.

Tout mon dessein, pour aujourd'hui, est de vous expliquer comment Spencer organisa la prière pour la conversion des anglicans, et quelle force cette prière apporta à l'entreprise aposto-

lique que ce fervent religieux poursuivait dans sa patrie.

I

Georges Spencer, — c'est ainsi qu'il s'appelait dans le monde, — appartenait à l'une des plus nobles familles de l'Angleterre. Il naquit à Londres, le 21 décembre 1799, au palais de l'Amirauté, où son père, le comte Spencer, avait succédé à lord Chatam comme premier lord. Ses proches tinrent, dans l'État, un rang si distingué, à travers tout le XIXe siècle, que son propre neveu, lord Spencer, fut vice-roi d'Irlande et devint ministre du cabinet Gladstone en 1892. Cette haute naissance servira plus tard les intérêts de Dieu; par l'éclat dont elle environnera la personne de Georges Spencer, elle donnera plus de rayonnement à l'œuvre de prières dont il sera le promoteur infatigable, elle attirera l'estime d'une race fière sur l'humble froc religieux dont se revêtira le Père Ignace de Saint-Paul.

Rien de saillant ne signala la jeunesse de Georges Spencer. Il parcourut le cycle des études convenables à son rang, et il termina à l'Université de Cambridge son éducation. Il était du nombre de ces natures complètes et équilibrées, qui grandissent sans heurt, et qui ne révèlent que dans les circonstances favorables les richesses

dont elles sont dépositaires. Si grands que fussent ses moyens intellectuels, Spencer ne devait point donner, dans les travaux de l'esprit, la mesure de sa puissante vie; homme de cœur et de zèle avant tout, il lui fallait le contact des âmes, des pauvres à nourrir et des affligés à consoler, pour mettre en évidence les trésors de charité et de dévouement dont la main de Dieu l'avait enrichi.

On s'en aperçut, en effet, sitôt après qu'il eut reçu l'ordination anglicane en 1823. S'étant donné à Dieu dans toute la sincérité de son âme, il prit à tâche d'honorer son ministère dans la petite cure qu'on lui confia à Brington. Tandis que ses proches n'y avaient vu qu'un riche bénéfice qui serait le point de départ de sa fortune, le jeune pasteur, au contraire, soudainement éveillé à sa vocation providentielle, ouvrit son cœur à toutes les inspirations d'un zèle très pur et vécut en père tendre et généreux au milieu des ouailles confiées à ses soins. Sa religion prit nettement le caractère d'une piété très ardente. Dans les contacts divins de la prière s'alluma la sainte flamme de la charité : dès lors, il fut le pourvoyeur des pauvres de sa paroisse; aux indigents il donnait son argent; aux malades, qu'il pansait de ses propres mains, il portait le soulagement; sa maison ressemblait parfois à un hôpital, tant elle était l'asile de toutes les souffrances. Invité à contracter mariage, ainsi que le font les ministres angli-

cans, il refusa de s'engager, pressé qu'il était par la parole du grand Apôtre : « Celui qui n'est point marié s'occupe de plaire à Dieu[1]. » Il voulut, comme Paul, rester libre de vaquer aux choses de Dieu et de se livrer entièrement au bien des âmes, et il se promit à lui-même de garder le célibat.

Une vie si pure, si loyale, si apostolique, ne pouvait manquer de plaire à Dieu. Tant de vertus méritaient d'avoir pour récompense la plénitude de la vérité et de la grâce chrétienne.

Né anglican, en dehors de toutes relations catholiques, Georges Spencer, au cours même de ses études, ne s'était jamais posé de question sur la légitimité de son Église. Il tenait pour certain que le catholicisme était une corruption du christianisme, et cette persuasion, durant un long voyage à travers les pays catholiques, l'avait rendu indifférent et froid en face des plus belles œuvres liturgiques et apostoliques de l'Église romaine. Mais lorsque, par la franche sainteté d'un cœur droit, il eut établi Dieu au centre de son être et au sommet de sa vie, Dieu rayonna sur toutes ses facultés et fit lever la vérité sur une existence qui se donnait si totalement à la pratique du bien. Ce fut par l'amour du bien que Georges Spencer arriva à la possession du vrai, par la charité qu'il conquit la vérité.

1. I Cor., VII, 32.

La conversion de Spencer n'offre point l'intérêt dramatique et poignant de celle de Newman. De premiers doutes sur la position de l'Église anglicane naquirent de la droiture même de son âme. Il s'en ouvrit avec naïveté à ses supérieurs hiérarchiques; mais, plus on essaya de les dissiper, plus ils prirent de consistance. Se détournant alors de ses coreligionnaires impuissants à le calmer, il s'adressa aux docteurs catholiques, dont les raisonnements lui apportèrent la paix. Dans ce travail intérieur, qui dura près de deux ans, intervint une âme d'élite, vraie messagère d'en haut, récemment arrivée elle-même à la vérité catholique; mise au courant des doutes de Spencer, elle lui écrivit, sans se dévoiler, des lettres qui étaient moins des exhortations que l'histoire fidèle des luttes qu'elle avait dû livrer elle-même pour parvenir à la pleine lumière [1]. Pressé tout ensemble par la grâce intérieure et par les providentielles sollicitations du dehors, Georges Spencer abjura l'anglicanisme et devint catholique au mois de Janvier 1830.

Dieu s'emparait ainsi de cette grande âme, dès le début de sa maturité, pour l'accomplissement d'une mission toute surnaturelle, au succès de

1. Spencer apprit plus tard que la personne anonyme, qui l'avait pressé de se faire catholique, était entrée au noviciat des Dames du Sacre-Cœur, et y était décédée. Elle se nommait Miss Drolling.

lequelle concourraient tout ensemble le prestige de son nom, l'éclat de ses vertus et l'ardeur de son zèle. Il était à peine rendu à Rome, étudiant la science catholique sous la direction du jeune et sympathique recteur Wiseman, dont nous étudierons bientôt la noble figure, que Georges Spencer eut le pressentiment de sa vocation, et comprit que Dieu l'avait destiné à provoquer une immense croisade de prières pour le retour de l'Angleterre à l'unité catholique. « Il n'y a que la prière, dit-il, qui puisse convertir l'Angleterre. » Cette conviction sera désormais le mobile intérieur de toute sa vie ; ce mot, il le répètera plus de trente années à ses contemporains étonnés de sa foi, et ce sera le dernier qu'on recueillera encore sur ses lèvres. « Tout par la prière et rien sans elle, » telle sera désormais sa devise.

C'est à Rome, au foyer de la vie surnaturelle, que s'alluma cette flamme en son cœur. Là, il se lia d'amitié avec un saint religieux Passioniste, celui-là même qui aura la consolation, et la gloire aussi, de recevoir, en 1845, l'abjuration de l'illustre Newman. Le Père Dominique, héritier en cela de la pensée et de la grâce du fondateur de son Ordre, saint Paul de la Croix, persuadé que Dieu l'appelait à travailler en l'Angleterre, se consumait du moins en prières pour la conversion de ce puissant empire. Car il connaissait l'extase à la suite de laquelle saint Paul de la Croix avait dit à

ses fils : « O mes enfants, j'ai vu ce matin de si belles choses en Angleterre! Oui, oui, de si belles choses! J'ai vu mes fils en Angleterre! »

Ensemble, l'ancien pâtre de Viterbe et le glorieux rejeton des lords anglais, vivant de la même foi catholique et animés des mêmes espérances, établirent à Rome, pour la conversion de l'Angleterre, une première association de prières, à laquelle furent bientôt affiliés tous leurs amis, et spécialement tous ces jeunes clercs, qui, sous la pieuse et intelligente impulsion donnée par Wiseman, se préparaient, au Collège anglais de Rome, à devenir les apôtres intrépides de la vérité catholique parmi les anglicans. Georges Spencer, le cœur encore tout plein des merveilleuses clartés qui l'ont illuminé dans la solitude, et les mains tout humides de l'onction sacerdotale qu'il vient de recevoir, va sortir de cette féconde retraite, dès le mois de mai 1832, pour porter à ses compatriotes le bienfait de sa parole apostolique, et pour enrôler le monde entier, — car c'est son ambition, — dans une croisade de prières.

Il sera, durant sept années, humble vicaire de Blomfield, ranimant la ferveur des fidèles par sa parole ardente et soulageant par ses largesses la misère des pauvres; la confiance de son Évêque l'appellera ensuite au collège Sainte-Marie d'Oscott, où, durant sept années encore, ses exemples et ses exhortations prépareront les jeunes clercs aux

labeurs de la vie apostolique; libre enfin de suivre l'attrait religieux qui l'inclinait depuis longtemps vers les fils de saint Paul de la Croix, il consacrera les dix-huit dernières années de sa vie à la tâche souvent rude du missionnaire, tantôt prédicateur écouté, tantôt moine abreuvé d'humiliations, tantôt quêteur essuyant les plus amers refus, toujours apôtre zélé du Maître dont l'amour le soutient; mais à travers des ministères si divers, près des riches comme près des pauvres, devant les anglicans aussi bien que devant les catholiques, il apparaîtra constamment obsédé par cette idée maîtresse que l'Angleterre sera plutôt convertie par la prière que par la controverse; il mendiera partout, comme la seule aumône dont son cœur sente profondément le besoin, de ferventes prières pour le retour de son pays à la foi catholique.

Il en demande, d'abord, aux catholiques anglais, dont il est devenu le frère, puis le père et le soutien. A ces fidèles, si fermes dans leur foi, mais qu'une longue persécution a rendus timides et fuyants, il persuade que la prière, ardente et persévérante, fera la conquête des persécuteurs.

Désireux d'entraîner la piété française dans ce mouvement de prières, il vient à Paris, il sollicite une entrevue du vénérable Archevêque; et c'est ici, dans ce séminaire et dans cette église de Saint-Sulpice, que fut créée, en France, la première Association de prières pour la conversion des An-

glais. Fort de l'exemple donné par Paris, Spencer parcourut toute la France, remua tous les diocèses, et obtint de la plupart des évêques des lettres pastorales fort pressantes en faveur de son œuvre apostolique.

Rome ne pouvait que bénir et encourager une telle croisade. Aussi l'humble Passioniste reçut-il de Pie IX le plus paternel accueil. Non content de prêcher dans Rome et dans la campagne romaine sa pieuse croisade, il eut à cœur d'obtenir un monument public qui consacrât son œuvre devant tout l'univers chrétien, et qui l'enrichît des plus hautes faveurs spirituelles dont dispose l'Église Il ne fait pas seulement comprendre que « convertir l'Angleterre serait gagner le monde »; mais, avec une délicatesse digne de son noble cœur, il demande et il obtient « que le mot d'hérétique ne soit point employé pour désigner ceux qui sont l'objet de nos prières. Car, ajoute-t-il, je ne me suis jamais avoué coupable d'hérésie avant ma conversion. » Ah! qu'un homme si respectueux de la bonne foi des autres devait bien savoir trouver le chemin des âmes!

De Rome, il passe en Autriche. En traversant cette terre catholique, il annonce à tous l'objet de son entreprise, il veut gagner à son idée le clergé et les fidèles, il va droit à la cour et demande à être entendu du jeune empereur François-Joseph « Je voyage, lui dit-il, pour intéresser tous les

catholiques du monde au retour de ma patrie à la vraie foi ; de là dépend, j'en suis convaincu, le bonheur de mon pays, et je crois que rien ne saurait mieux contribuer au bonheur des autres nations du monde. Or, le principal moyen à employer est la prière... — Je m'y intéresserai moi-même autant que possible », lui répondit l'empereur. Et le prince accepta, pour en prendre connaissance, les notices imprimées que Spencer distribuait pour propager son œuvre.

Aucune prière ne lui tenait plus au cœur que celle de l'Irlande. L'Irlande est un pays de ferveur religieuse ; mais l'Irlande est surtout un peuple martyr. C'est de l'Angleterre que l'Irlande a souffert, que, durant des siècles, elle a été la victime foulée aux pieds dans sa foi et dans ses biens. Eh bien ! il faut que l'Irlande, à l'exemple de son Maître souffrant au Calvaire, prie pour ses persécuteurs ; il faut qu'elle obtienne la conversion de l'Angleterre. Le Père Ignace Spencer le veut ; il va le dire à l'Irlande ; à ceux qui regimbent il fait entendre qu'ils ne sont pas chrétiens. Sa voix est si persuasive que l'Irlande, tout en luttant pour ses plus chères libertés, devient unanime dans ses supplications pour la nation anglaise.

Mais l'ambition de Spencer n'est point encore satisfaite ; à la prière des catholiques, il entreprend de joindre la prière des anglicans eux-mêmes. Ah ! il connaît, pour avoir été dans leurs rangs, la

bonne foi de ces frères égarés; il se rappelle de quel cœur il priait alors; la prière loyale de ces âmes sincères ne peut pas être rejetée de Dieu. Il se rend donc à Oxford, dans cette citadelle de l'anglicanisme ; il va frapper à la porte de ces hommes d'étude, que la grâce travaille au dedans et que les controverses ébranlent au dehors; il va droit à leur chef, John Newman; et Newman a beau se dérober, il faut qu'il entende les exhortations de cet infatigable apôtre de la prière. Que Newman, alors aux prises avec les questions théologiques les plus épineuses, affecte de dédaigner Spencer qui ne parle que de prier, qu'il aille jusqu'à dire qu'il a trouvé en ce prêtre catholique un homme « tristement froid », cependant l'image du saint prêtre le poursuivra dans les heures de solitude, et, sous l'obsession de ce souvenir, il redoublera ses prières et ses pénitences pour arriver au vrai.

Ajouterai-je que Spencer ne craignit pas d'aborder les ministres du gouvernement royal, et de leur avouer l'espérance qu'il avait conçue d'aboutir, par la seule force de la prière, à faire rentrer l'Angleterre dans l'unité de l'Église catholique romaine? La reine Victoria elle-même le connaissait; car, avant de monter sur le trône, elle l'avait entendu, nouveau converti, développer son apostolique projet de convertir l'Angleterre par la vertu de la prière commune.

Voilà comment Spencer travailla, plus de trente

années, à la conquête pacifique de son pays à la foi catholique. Prêtre séculier, humble religieux sous la bure, soit qu'il prêche, soit qu'il quête, après qu'il a rempli son ministère, il en vient toujours à demander des prières. Sa parole, dans un sujet qui lui est si cher, rend un son particulier qui émeut. Ses auditeurs comprennent qu'en lui c'est le cœur qui parle. L'argent qu'il mendie lui importe peu; il ne tient vraiment qu'à la prière. Donnez ou refusez à ce quêteur les livres sterling, il n'en est point troublé; mais vous ne lui refuserez pas la promesse de prier pour l'Angleterre; cette aumône, il vous fait sentir qu'il la veut, il vous presse de vous y engager. Et chacun cède à des sollicitations si désintéressées. Car, déjà, ce prêtre porte autour du front une auréole lumineuse de sainteté ; son regard s'éclaire de ses relations intimes avec Dieu ; ses traits portent l'empreinte d'une mortification rigoureuse ; ce riche seigneur porte les insignes de la pauvreté et il essuie en silence les opprobres de l'humiliation ; sa charité, aussi généreuse dans ses dons que tendre et miséricordieuse dans sa compassion, touche les âmes ; on raconte même que, parfois, ses vertus ont été récompensées du privilège insigne des miracles, et que les bénédictions de sa main ont souvent rendu aux infirmes la santé. Comment une telle prédication ne serait-elle pas victorieuse ? Qui pourrait résister à l'entraînement d'une parole qu'autorisent tant de signes

divins? Ne soyez donc pas surpris que la prière pour l'Angleterre ait éclaté partout, et que, sous le souffle puissant d'Ignace Spencer, des associations, provoquées par les évêques, aient groupé dans une même supplication toutes les âmes zélées de l'univers catholique.

II

Il nous reste maintenant à rechercher, mes Frères, ce que valut à l'Église cette ardente campagne de prières, si cette action apostolique créa vraiment une force en faveur du catholicisme, et de quelle façon une telle force peut profiter à la religion.

Vous êtes trop croyants, mes Frères, pour que j'aie à développer devant vous une thèse sur l'efficacité de la prière. Vous avez tous présentes dans vos cœurs ces paroles du Sauveur : « Toutes les fois que deux ou trois d'entre vous s'assembleront pour prier, je serai au milieu d'eux [1]... Demandez et vous recevrez [2]... Tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, il vous l'accordera [3]. » Et vous savez quel est le principe qui donne à la prière sa puissance ; car vous avez appris de l'apôtre saint Paul, que c'est l'esprit même de Jésus qui

1. Matth., XVIII, 20.
2. Jean, XVI, 24.
3. Jean, XIV, 13.

prie en nous et qui, par des soupirs ineffables, dit à Dieu : « Abba, Père[1]. »

Si généreuse et si universelle fut la prière pour l'Angleterre, que ses fruits durent être visibles durant la vie même de Spencer. Malgré tout le mystère qui enveloppe l'action de la grâce dans les âmes, un fait tangible s'impose néanmoins à notre observation et nous permet d'affirmer que la prière provoquée par le Père Ignace fut féconde en salutaires influences. Voici, en effet, de merveilleuses coïncidences. C'est en 1832 que Georges Spencer, à Rome, organise la première association de prières ; et c'est l'année suivante, en 1833, que commence l'ère si lumineuse et si consolante du mouvement d'Oxford. Et tandis que l'effort de prières atteint son apogée et que toutes les nations catholiques, émues des brûlants appels de Spencer, intercèdent pour la conversion de la race anglo-saxonne, on assiste, au même moment, au retour des plus illustres docteurs, les Newman, les Faber, les Manning, et on voit se dessiner, même dans le peuple, un ébranlement qui amène des milliers d'hommes chaque année au catholicisme romain. Et sitôt que, vers 1864, s'éteint dans la mort ce grand foyer de zèle que fut le père Ignace Spencer, sitôt que la prière se ralentit dans les assemblées des fidèles, on constate avec tristesse un arrêt dans le mouve-

1. Rom., VIII, 15.

ment des conversions ; elles ne sont ni si éclatantes, ni si nombreuses, comme si le souffle qui ranimait la flamme catholique au sein de l'anglicanisme s'était épuisé, comme si les mains de Moïse priant sur la montagne étaient tombées de lassitude et avaient cessé de soutenir ceux qui combattent dans la plaine.

Et c'est parce qu'il avait été frappé de ces coïncidences, que le grand Pontife d'illustre mémoire, Léon XIII, recueillant comme un précieux héritage la pensée de Spencer, résolut, en 1897, de raviver la prière attiédie et créa l'Archiconfrérie qui nous réunit ce soir, confiant à la paroisse et au Séminaire de Saint-Sulpice les destinées d'une œuvre dont il escomptait déjà les conséquences pour la gloire de l'Église.

La prière chrétienne, ce mouvement d'ordre surnaturel qui se déroule silencieusement dans le secret des âmes, serait-elle donc la force par excellence capable d'atteindre et de changer profondément les cœurs? Oui, mes Frères ; et nous n'en saurions douter. La prière est plus puissante que les armes ; car les armes, en pliant les corps par violence, irritent les âmes au lieu de les conquérir. La prière est plus efficace que la science ; car la science, si elle éclaire l'esprit, n'a pas le don de toucher les cœurs, ni de les tirer de la froideur stérile. La prière est plus agissante que l'éloquence elle-même ; car l'éloquence, si elle remue momen-

tanément les cœurs, ne crée pas autour d'eux cette atmosphère de bienfaisante chaleur nécessaire à la lente pénétration de la grâce de conversion. Seule, la prière atteint les âmes dans leur fond, par une influence insoupçonnée, mais réelle, persévérante, triomphante, d'autant plus assurée de son succès, qu'elle ne froisse point par des coups qui mettent l'âme en garde contre son action.

Et comment s'exerce cette vertu cachée de la prière? Cette action est-elle si mystérieuse que nous ne puissions d'aucune manière en saisir le mécanisme divin?

Pour expliquer l'avantage réel qu'a la prière sur la parole, en fait d'influence sur les âmes, on a coutume de dire : « Tandis que la parole touche le cœur des hommes, la prière touche le cœur de Dieu et l'incline à transformer le cœur des hommes; dans la parole, c'est le prédicateur qui agit, au lieu que, par la prière, c'est la force même de Dieu qui entre en ligne. Le chrétien qui prie est donc tout-puissant, parce qu'il détermine Dieu lui-même à accomplir sa propre volonté. »

Mais il est à remarquer, mes Frères, que le cœur de Dieu, à notre égard, est toujours un cœur touché. C'est un cœur de Père : il est donc tout imprégné d'amour, de miséricorde et de bonté. Nous n'avons point à l'amollir, point à l'apaiser, point à l'incliner : car il est tendre, il est patient, et sa pente naturelle le porte vers les hommes. Ah ! ce sont

nos cœurs qui sont durs, ce sont nos cœurs qui sont révoltés, ce sont nos cœurs qui s'égarent dans des voies de perdition qui nous éloignent de lui. Ce sont donc nos propres cœurs qu'il faut changer, qu'il faut tourner vers Dieu, qu'il faut ouvrir à Dieu.

Aussi la prière, considérée dans son fond, est-elle moins un acte par lequel l'homme va toucher le cœur de Dieu ,qu'une démarche par laquelle l'homme va se faire toucher le cœur par la main paternelle de Dieu. Oui, c'est nous, mes Frères, nous que la prière touche, nous que la prière attendrit, nous que la prière apaise, nous que la prière pénètre de grâce divine, nous que la prière élève et fortifie, nous que la prière arme pour l'accomplissement des tâches austères. La prière n'a point pour effet de nous dispenser du travail, en mettant Dieu en mouvement pour qu'il tienne notre place ; la prière a pour effet de nous grandir en nous divinisant, de nous remplir de la vertu même de Dieu, pour que, par lui, nous soyons à la hauteur de tout notre devoir. La prière transfigure l'homme qui prie.

Je vous entends, mes Frères, car vous me dites : « Si la prière est à ce point personnelle, comment serait-elle sociale? Si elle a pour effet de transformer celui qui prie en le rendant meilleur, comment peut-elle être utile à d'autres? Que devient la prière d'intercession ? Comment des catholiques en prière

peuvent-ils espérer qu'ils obtiendront la conversion des anglicans ? »

La difficulté n'est qu'apparente. Non seulement le caractère personnel de la prière ne l'empêche pas d'avoir un résultat social ; mais nous devons être assurés que, plus elle est personnelle, plus elle est sociale ; c'est dans la mesure même où elle nous rend meilleurs, qu'elle devient agissante autour de nous. Car Dieu nous honore à ce point que, lorsqu'il exauce les prières que nous faisons pour les autres, c'est par nous, par notre influence même, qu'il se plaît à agir sur les âmes pour lesquelles nous intercédons.

C'est un mystère que nous comprendrons sans trop de peine si, écoutant les leçons de la foi et celles mêmes de la nature, nous sommes avertis des étroits liens qui unissent tous les hommes.

Avez-vous jamais médité, mes Frères, le dogme si consolant de la Communion des Saints ? Déjà, dans l'Évangile, le Christ en esquissait les grands traits, lorsqu'il disait à ses disciples : « Je suis le cep de la vigne, et vous en êtes les branches[1]. » Ce que les rameaux sont au tronc de l'arbre, voilà ce que nous sommes au Christ ; ce que les rameaux attachés au même tronc vivant sont entre eux, voilà ce que nous sommes entre nous. Une même sève circule dans le tronc et dans les branches : les

1. Jean, XV, 5.

racines la puisent dans le sol pour toutes les parties. C'est donc une même vie, c'est donc un même être, que forment ensemble toutes les portions de l'organisme chrétien.

L'apôtre saint Paul rend plus au vif encore cette intime union, lorsqu'il compare les fidèles aux membres d'un même corps[1]. Dans le corps vivant, il n'y a qu'une âme qui vivifie tous les éléments, il n'y a qu'une tête qui commande à tous les membres. Un même sang coule à travers toutes les veines et alimente toutes les parties. Qu'un membre soit malade, tous les autres souffrent; mais aussi qu'un membre devienne plus prospère, tous les autres en bénéficient. La plus humble cellule est liée à la vie de toutes les autres; si elle souffre, toutes pâtissent; si son activité s'accroît, toutes en profitent. Telle est bien l'image qu'évoque en nous la Communion des Saints. Non, nous ne sommes pas étrangers les uns aux autres. Un milieu surnaturel, mystérieux mais réel, perçu par la foi, nous tient tous unis. A travers cet élément divin, nos âmes communiquent entre elles : les âmes affaiblies diminuent la valeur de toutes les autres; mais les âmes qui se rendent meilleures agissent puissamment sur la santé morale de toutes les autres.

Au reste, la nature elle-même nous presse de

1. I Cor., XII.

croire à cette union des âmes; car elle nous montre assez clairement que les hommes ne sont pas des unités indépendantes, mais qu'une solidarité profonde les attache les uns aux autres. D'où viennent, par exemple, ces sentiments de sympathie ou d'antipathie, instinctifs, antérieurs à toute réflexion, qui surgissent dans l'âme dès la première rencontre de deux hommes? Pourraient-ils ainsi s'harmoniser ou se froisser, avant d'avoir conscience de se connaître, si d'invisibles éléments, agissant à travers le milieu qui les porte, n'avaient déjà produit entre eux un accord ou un désaccord? Avez-vous remarqué, mes Frères, comment, aux grandes époques de l'histoire, des idées et des sentiments, qui semblaient n'avoir été l'apanage que d'un petit nombre, éclatent subitement avec une redoutable intensité, dans l'esprit et dans le cœur de tous, comme si l'état intellectuel et moral d'un noyau restreint avait rayonné brusquement et s'était emparé de tout le corps social? Oui, cette diffusion se fait. L'humanité tout entière, le corps religieux des chrétiens surtout, est une masse dont les éléments sont solidaires, où la moindre étincelle se communique à toutes les parties. Certes, mes Frères, je vous avouerai que la science actuelle est loin d'être en mesure d'expliquer cette puissante solidarité. La science de l'avenir pourra-t-elle jeter sur ce mystérieux problème plus de jour? Je l'ignore; mais ce que je sais bien, c'est que cette

solidarité physique et morale s'impose à nous comme une sorte d'axiome, quoique nous soyons impuissants à en démontrer les termes.

Voyez maintenant, mes Frères, quelles sont les conséquences. Ne sentez-vous pas à quel point chacun de nous est responsable pour tous? Ne sentez-vous pas, de même, à quel point chacun de nous est puissant sur tous? Vous souvenant que le moindre de vos actes, que la plus intime de vos pensées, a un retentissement si infaillible et si lointain, prenez-garde de porter atteinte aux âmes par la corruption de vos désirs ou par la perversité de vos actions. Si vous n'avez aucun souci de votre être, du moins ayez pitié des autres : vous perdant, vous les perdez; vous sauvant, vous les sauvez. Ah! qui ne voudrait, du moins pour l'amour des autres, devenir meilleur? Et quelle ressource pour servir les plus nobles ambitions? Vous voulez que votre vie ait une longue portée, vous voulez que votre vie compte pour le progrès et pour le bonheur de l'humanité : vous n'avez ni besoin de vous agiter, ni besoin de courir le monde ; soyez seulement excellents à tous égards, et tout l'univers des âmes s'en ressentira. De tous les apostolats, il n'en est point qui ait plus d'efficacité que notre application à nous rendre meilleurs.

Or, est-il un moyen de nous rendre bons qui soit comparable à la prière? Car c'est dans la prière que, nous étant recueillis, nous nous mettons en

communion avec Dieu. Ce contact divin nous purifie, nous illumine, nous inspire de saints désirs, nous met au cœur de saintes résolutions. Le foyer de notre âme se rallume ou du moins s'avive davantage sur cet autel du Seigneur. De toute prière nous sortons meilleurs dans toutes les parties de notre âme. Dès lors, nous rayonnons autour de nous plus de bien, plus de foi, plus de pureté, plus de religion, plus de générosité, et par nous tout le corps chrétien se sent plus rempli de Dieu. Ceux pour qui nous avons prié, ceux vers lesquels nous avons dirigé les courants de notre vie religieuse ainsi activée, participent à notre état; leur âme se met en harmonie avec notre âme; les mêmes pensées éclairent leur esprit, les mêmes sentiments font battre leur cœur.

Pardonnez-moi, mes Frères, de fixer ainsi votre attention sur ces vérités générales; mais il me semble qu'elles doivent tant nous consoler tous. Vous surtout, pauvres chères âmes pieuses, qui passez votre vie dans le silence et qui priez si longuement dans les églises, vous de qui on a dit tant de fois que votre prière profitait plus à la conversion des pécheurs et au triomphe de l'Église que la parole des plus éloquents prédicateurs, comprenez donc une bonne fois la grandeur de votre rôle, soyez donc confiantes dans le résultat assuré de vos intercessions près de Dieu, devenez donc plus ferventes encore dans vos suppli-

cations : c'est de vous que nous vivons tous, puisque c'est la sève que vous aspirez dans le sein de Dieu qui nourrit tous les rameaux de l'arbre chrétien.

Et tandis que je vous ai développé ces pensées, mes Frères, je n'ai perdu de vue ni notre cher Ignace Spencer, ni la grande œuvre de prières qu'il établit dans toute l'Europe. Nous voulions savoir comment cette prière universelle pouvait servir l'Église et ramener les anglicans au sein de l'unité catholique. Nous pouvons maintenant le comprendre. Si tous les catholiques prient, ils seront promptement rendus meilleurs par leur prière : ils seront plus religieux, ils seront plus vertueux, ils seront plus unis; ils rendront un plus éclatant témoignage à la vérité de la religion qu'ils professent. Mais c'est trop peu de cet exemple donné par les catholiques au monde anglican, bien qu'il ne puisse manquer de frapper les regards et de provoquer la réflexion. La prière a plus de profondeur : elle est un ébranlement divin, dont la propagation est mystérieuse mais certaine; elle fait rayonner autour de tant de gens qui prient une lumière et une chaleur qui lentement pénètrent les âmes. Que tant de foyers catholiques concentrent sur l'Église anglicane les rayons de leur pure flamme, et elle ne pourra se soustraire à cette douce et victorieuse influence. Sans parler de cette action transcendante que Dieu peut toujours exercer

à son gré sur les âmes qu'il veut conquérir, il est certain que cette force cachée de la prière a une vertu, qui, pour échapper aux yeux qui observent, n'en transforme pas moins les âmes qui en subissent l'atteinte. Le docteur Pusey en était bien persuadé, lorsque, au plus fort de la crise d'Oxford, il s'écriait : « On dit que toute la France prie pour Newman ; Newman est donc perdu pour nous. »

Ce doux, ce charitable, ce généreux, ce saint apôtre de la prière que fut le Père Ignace Spencer, dont je vous ai présenté ce soir la physionomie sympathique, avait de toutes ces vérités une conviction si profonde qu'il disait : « Seule, la prière convertira l'Angleterre. » Il a beaucoup prié, il a fait beaucoup prier, et il a eu la joie de voir s'épanouir, sous le souffle ardent de sa prière, la plus belle floraison de conversions qui ait paru dans l'histoire de ces derniers siècles.

J'ai voulu, mes Frères, mettre sous vos yeux ce grand exemple, persuadé qu'il serait la meilleure des exhortations. Hélas ! ce mouvement de prières, créé par ce fils des lords devenu Passioniste mendiant, s'était ralenti ; la flamme était tombée, presque éteinte. Et c'est chez vous, mes Frères, dans cette église de Saint-Sulpice, que le foyer central en a été replacé. Oh ! puissent vos cœurs y devenir tout embrasés de prières, et

rayonner au loin, vers cette Angleterre dont la conversion vous est confiée, des effluves de lumière, de chaleur et de vie, qui préparent cette pleine résurrection qu'appellent tous nos vœux.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Wiseman et son influence sur la conversion des Anglicans [1].

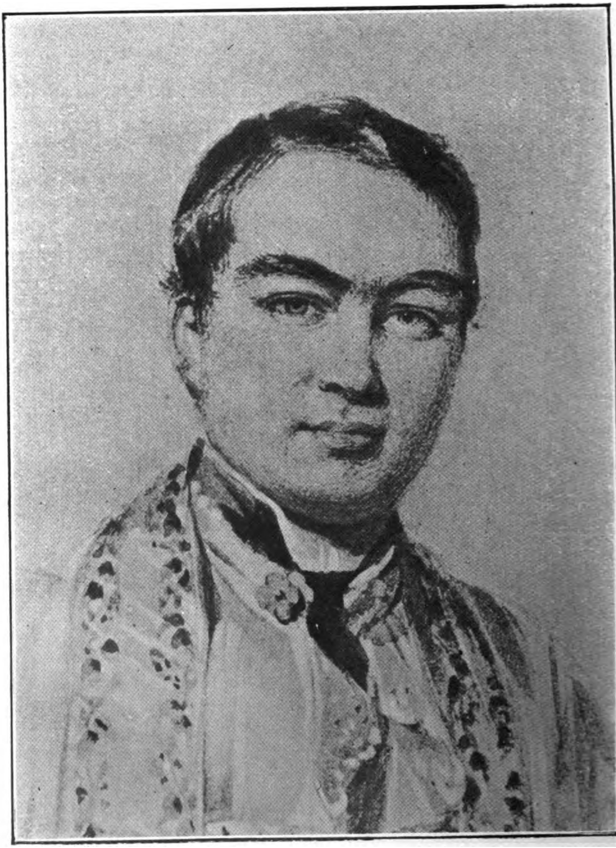
Ce m'est une joie, mes Frères, d'avoir à vous parler ce soir d'un homme que vous connaissez tous. Car il n'est personne parmi nous qui n'ait lu et goûté ce beau livre qui a pour titre *Fabiola*, dans les pages duquel le cardinal Wiseman, en nous racontant la glorieuse histoire des Catacombes, a jeté sur les choses de la foi de si vives clartés et gagné à l'Église du Christ de si chaudes sympathies.

1. Conférence du 12 février 1905. Voir Appendice F : bibliographie des ouvrages de Wiseman.

NOTICE BIOGRAPHIQUE. — Wiseman naquit à Séville (Espagne), le 2 août 1802, d'une famille d'origine irlandaise. Il fit ses études à l'école de Waterfood, puis au collège d'Ushaw, en Angleterre, sous la direction de Lingard. En 1818, il est envoyé au collège anglais à Rome. Là, il apprend les langues savantes, est reçu docteur en théologie en 1824, puis est ordonné prêtre le 10 mars 1825. Il publie bientôt ses *Horæ syriacæ*, qui lui font aussitôt une place très honorable dans le monde savant. Tout jeune, il professe les langues orientales, prêche à la colonie anglaise, est nommé recteur du

Jamais auteur ne fut plus fidèlement incarné dans un livre : qui connaît *Fabiola* connaît tout Wiseman. Chaque page, en effet, révèle le savant controversiste, l'érudit éminent, qui sait à fond les choses d'Église et pour qui l'antiquité chrétienne n'a plus de secrets. Mais on y sent, en même temps, vibrer une âme, une âme qui dit ce qu'elle aime, une âme qui prétend faire aimer ce qu'elle dit, une âme qui touche le lecteur par un ton de bienveillance et de piété qui en fait l'originalité. Et ce qui achève de peindre l'homme et d'attacher à l'œuvre, c'est que ces pages, fruit de la maturité d'un grand évêque, ont été, pour la plupart, écrites au chevet d'un jeune clerc malade, dont le cardinal Wiseman s'était fait le tendre gardien de jour et de nuit dans une humble villa de la campagne romaine.

collège anglais de Rome à vingt-huit ans. En 1835-1836, il fait un voyage en Angleterre, donne de nombreuses conférences, fonde avec O'Connel la *Dublin Review*. Puis il fait un nouveau séjour à Rome, jusqu'en 1840, où il est nommé coadjuteur de Mgr Walsh, vicaire apostolique du Centre. Il s'établit à Oscott, dont il est nommé Président, devient le centre du mouvement intellectuel du catholicisme en Angleterre. En 1845, il confirme Newman. A partir de 1847, il travaille au rétablissement de la hiérarchie catholique. A la fin de septembre 1850, il est nommé cardinal et archevêque de Westminster. De retour de Rome, il tient tête à la révolution qu'a déchaînée à Londres la nouvelle du rétablissement de la hiérarchie, et en fait l'apaisement par son *Appel au peuple anglais*. Dans les quinze années qui suivirent, il conquit une telle popularité, que sa mort, arrivée le 15 février 1865, y prit toute l'importance d'un deuil public.



NICOLAS-PATRICE WISEMAN
Recteur du Collège anglais de Rome.

Ce que je veux, aujourd'hui, vous montrer de Wiseman, ce n'est ni le haut dignitaire de l'Église, archevêque et cardinal, si grave dans la majesté des pompes religieuses, ni le restaurateur de la hiérarchie catholique, si ferme d'attitude en face des contradictions de tout un peuple révolté, ni même le séduisant écrivain de *Fabiola*, si habile à éveiller la foi et à émouvoir les cœurs; mais seulement l'apôtre zélé consacrant sa vie à la conversion de son pays, à préparer le retour de l'Église nationale au centre de l'Église catholique romaine.

Et tandis que le doux Spencer travaillait secrètement les âmes par la mystérieuse action de la prière, Wiseman, son illustre ami, agissait visiblement sur elles par la puissance de ses controverses et par les charmes de sa personne.

Wiseman, dont la vie se déroule de 1802 à 1865, ne parut point d'abord avoir reçu du ciel la mission spéciale de ramener à la vraie Église les anglicans.

Sa riche nature, trop comprimée durant les études classiques qu'il fit à Ushaw sous la direction du savant historien Lingard, ne s'épanouit à l'aise et ne donna sa mesure qu'au Collège anglais de Rome, où il entra à l'âge de seize ans. Là, ses brillantes facultés prirent un tel essor, qu'en peu d'années, en dépit de sa jeunesse, il fut classé parmi les hommes les plus érudits de l'Europe.

Prêtre et docteur en théologie à vingt-trois ans, il poussa très avant l'étude des langues orientales, publia à vingt-cinq ans des dissertations, fort remarquables pour l'époque, sur une version syriaque de l'Ancien Testament, devint ensuite recteur du Collège anglais, prédicateur très écouté de la colonie anglaise de Rome, professeur très recherché de langue syriaque, curieux de toutes les découvertes scientifiques. En vérité, c'est une belle carrière de savant qui s'ouvre devant ce jeune homme : le monde instruit le dit bien haut; Wiseman lui-même le croit.

Mais la Providence a sur lui d'autres vues : elle veut en faire un apôtre. Sa science lui sera une auréole et lui donnera du relief; mais sa vie sera un apostolat. Pour l'orienter dans cette voie nouvelle, Dieu lui adresse un saint, un converti, un étudiant en théologie. Georges Spencer n'est que son élève, en apparence; mais, en réalité, il va devenir son maître. Spencer apporte à Rome ce qu'aujourd'hui nous appelons une idée-force; il veut ramener son pays à la vraie Église du Christ; et ce qu'il veut, il faut bien, de gré ou de force, que les autres le veuillent. « Eh quoi! dit-il à Wiseman, son recteur, que ne faites-vous quelque chose de plus pratique que du syriaque et de la géologie, quand il y aurait tant à faire en Angleterre? » Sous la suggestive influence de ces paroles qu'il entendit durant deux années, Wise-

man sentit que son âme inclinait doucement, du monde de la pure science, vers les horizons plus féconds de l'apostolat pratique.

Spencer était à peine parti de Rome, que Wiseman y reçut la visite de deux hommes dont le contact acheva de le déterminer. Froude et Newman, déjà tourmentés du malaise religieux, voyageaient à travers les pays catholiques et faisaient un séjour prolongé au centre de la catholicité. Des Anglais ne pouvaient vivre à Rome sans voir Wiseman. Wiseman leur plut : lui-même fut très frappé de leur état d'esprit. Il leur plut si bien que Froude écrivit à cette date : « C'est triste de penser combien peu on a ici pour son temps et pour son argent. La seule acquisition qui en vaille la peine est la connaissance de Mgr Wiseman. » Et, cependant, ce n'est point par faiblesse de caractère qu'il les gagne ; car Froude dit assez qu'il ne céda rien du dépôt sacré de la foi. « Il nous a dit, ajoute-t-il, qu'il faudrait avaler tout le Concile de Trente. » Wiseman exprima plus tard quelles avaient été alors ses impressions : « Du jour où je vis Newman et Froude, dit-il, je n'eus plus de doute qu'une ère nouvelle eût commencé pour l'Angleterre ; je me consacrai à ce grand objet : les études chères à mes premières années furent abandonnées, et je n'eus plus en vue que ce seul but. »

Wiseman nous est donc lui-même témoin que,

de bonne heure, il changea sa voie. Il est donc vrai qu'il renonça à l'intellectualisme savant pour se livrer, cœur et esprit, au grand apostolat de la renaissance catholique en Angleterre. Et si nous voulons, avant d'en retracer l'histoire, dire déjà quel en fut le succès, écoutons le P. Tyrrel écrivant à ce sujet : « C'est par lui que le flambeau, depuis trois siècles caché sous l'autel, a été rapporté devant le public et remis sur le chandelier. »

Je ne vous raconterai point, mes Frères, par le menu, tout ce que Wiseman a fait pour cette grande cause, les innombrables conférences qu'il a données, les articles qu'il a publiés dans la *Dublin Review*, les soucis qui ont rempli les vingt-cinq années de son épiscopat. Je veux seulement vous montrer comment il fut l'apologiste de sa foi et comment il gagna le cœur de ses adversaires religieux.

Se mettant résolument en face de son pays, il se demanda à lui-même : Pourquoi ce peuple est-il si fièrement anglican? Pourquoi ce peuple est-il si violemment anticatholique? Et il se répondit : L'Angleterre hait le catholicisme et le catholique. Elle repousse le catholicisme comme doctrine; elle méprise le catholique comme homme. Eh bien! se dit-il, je ferai connaître le catholicisme, et on l'estimera; je montrerai le catholique si sympathique et si bienveillant, qu'on l'aimera.

Ce fut tout le programme de son apostolat, et j'ai à vous dire comment il le remplit.

I

L'œuvre apologétique de Wiseman, prise dans son ensemble, s'attaque aux trois principaux reproches que les anglicans raisonneurs font au catholicisme. C'est une religion d'autorité, disent-ils, et elle est en cela un défi jeté à la raison humaine; c'est une religion changeante, qui n'a point gardé les caractères de ses origines, et elle est en cela un outrage à la stabilité des choses divines; c'est une superstition par l'importance qu'elle attache aux pratiques extérieures, et elle est en cela une corruption de la religion en esprit et en vérité que le Christ a établie sur la terre.

Que le catholicisme soit une autorité doctrinale, non seulement Wiseman ne le nie pas, mais il revendique ce caractère comme une des marques les plus saisissantes de la vérité du catholicisme. Ce trait n'est point sa faiblesse, dit-il, c'est sa force [1]. Veuillez suivre, mes Frères, la logique de ses raisonnements.

Si le catholicisme n'était qu'une école de philo-

1. Pour exprimer la pensée, — dispersée à travers ses controverses, — de Wiseman sur ce point, nous avons fidèlement suivi les analyses de M. Wilfrid Ward et du P. Tyrrel, aux ouvrages indiqués à la bibliographie, pages 361 et 364.

sophie sans portée pour la vie, s'il n'était fait que pour une élite, peut-être lui suffirait-il de faire appel à la raison, et il n'y aurait aucun dommage à ce que la raison d'un petit nombre seulement pût la saisir. Mais il est fait pour la multitude, il veut être la religion des millions, que dis-je? de tous les hommes ; et il faut que tous le connaissent et l'embrassent, puisqu'il se présente à tous comme un indispensable moyen de salut éternel. Or les multitudes ne sont pas susceptibles de raison personnelle, elles ne sont accessibles qu'à l'autorité ; religion de raison, le catholicisme échouerait près des masses ; religion d'autorité, il réussira.

D'ailleurs, l'histoire ne nous montre-t-elle pas l'impuissance de la raison? Même pour les élites, la raison a-t-elle jamais fondé une morale ou une religion? Elle a pu en dessiner les traits ; mais elle ne l'a jamais fait recevoir.

Et pourquoi, du reste, se choquer de ce qu'en religion l'autorité doive prévaloir? N'est-ce pas en toutes choses qu'il faut se conduire par autorité? Est-il rien de plus humain? Dans l'usage quotidien de la vie, tout le monde se plie à l'autorité, à la tradition. Ne pas croire serait un comble de déraison. Tout ce à quoi nous sommes le plus attachés, nous l'admettons de la tradition, de l'imitation, de l'aveugle répétition. Bien qu'il puisse s'y mêler quelque erreur, nous y croyons, parce que, autrement, nous ferions « comme celui qui

aimerait mieux mourir de soif que de ne pas boire du plus pur champagne. » C'est donc une loi de nature que, pour rendre la vie possible, nous croyons sur la foi de la tradition des choses que nous n'avons, personnellement, ni analysées ni expérimentées.

En matière religieuse, l'autorité nous est plus nécessaire encore. Il nous faut d'abord croire des dogmes. Mais les dogmes chrétiens, fruit de la révélation divine, ne sont point à la portée de la raison : ils ne peuvent être reçus que par un acte d'assentiment à une autorité légitime. Il nous faut ensuite accepter des traditions, des croyances publiques, des usages anciens, des légendes respectables, qui ne se présentent point avec la garantie entière des vérités évangéliques, et qu'il nous serait cependant dommageable de rejeter en bloc; car, dit un vieux proverbe, « à secouer trop vivement l'arbre, pour faire tomber les feuilles mortes, on risque aussi de sacrifier plus d'un rameau vert. » Or, ces traditions, que nous ne devons pas dédaigner, et que cependant nous ne pouvons pas contrôler, c'est l'autorité seule qui rend raisonnable la confiance salutaire que nous leur accordons.

Ce n'est pas que le catholicisme méconnaisse les droits de la raison. Il invite, au contraire, ses adeptes à mettre en œuvre toutes ses ressources. Dans ses écoles, la raison est en honneur aussi

bien que la foi : c'est à la raison qu'il appartient d'établir les fondements de la foi, de rechercher les harmonies de nos dogmes, d'épurer la masse énorme de nos traditions populaires. Le catholicisme est même si jaloux des droits de la raison, qu'il tiendrait pour une erreur toute croyance qui la heurterait de front.

Mais il tient la raison pour insuffisante. Il ne veut pas qu'elle se présente comme le seul guide vers la vérité, ni qu'elle ait la prétention de donner une expression entière de la vérité. En convainquant la raison de sa faiblesse en face des vérités fondamentales, devant les problèmes qu'à tout prix il faut résoudre dans les crises aiguës de l'existence, il ne lui fait pas injure, mais il vient à son secours; il ne l'enveloppe pas de ténèbres, mais il lui ouvre de lumineux horizons; il n'emprisonne pas l'homme, mais il le délivre.

Sur ces principes, Wiseman avait raison d'affirmer que Rome seule avait conservé le moyen d'opérer le salut des peuples. Et ce n'était point, on le sentait bien, comme antianglican, comme l'homme d'une secte, qu'il combattait pour le catholicisme, mais avec désintéressement, en vertu d'une vue profondément juste du caractère protestant et de son impuissance à satisfaire les besoins religieux du temps.

Le protestantisme, disait-il, n'a pas le salut, parce qu'il n'a que la raison, si bornée et si con-

tradictoire. Si dignes de sympathie que soient ceux qui réclament pour leur Église une autorité divine d'enseignement, leur prétention est tout à fait dénuée de fondement. Leurs docteurs forment un corps fort respectable d'hommes cultivés : mais ils parlent au nom de leur science, et non de la part d'une autorité divine; et leur influence est d'autant plus battue en brèche, qu'ils appartiennent à des sectes religieuses très diverses, qui se contredisent sur les points les plus graves. Ni la Bible ni l'Église primitive ne sont une autorité : elles sont des documents qui ont besoin d'être interprétés; c'est le passé, ce n'est pas le présent; l'autorité doit être présente et vivante.

Le catholicisme, au contraire, est une autorité présente et vivante, une autorité qui lie ensemble tous les croyants dans une puissante unité, une autorité qui rattache constamment la pensée et la pratique d'aujourd'hui à la pensée et aux pratiques d'hier, une autorité attentive à surveiller les nobles aspirations des générations humaines qui se succèdent afin de leur donner, en tous les temps, une juste satisfaction. Le catholicisme s'impose donc à quiconque veut raisonner sa foi.

*
* *

Cette autorité vivante, qui fait du catholicisme une religion, et une religion à la portée de mil-

lions d'hommes, lui est d'autant plus nécessaire qu'il doit à la fois garder la tradition et s'ouvrir au progrès. Elle lui permet d'éviter le double écueil où les protestants, à tour de rôle, prétendent que la barque de l'Église a misérablement fait naufrage. Car, tantôt ils l'accusent d'être immuable et fermée au progrès, tantôt ils lui reprochent d'être changeante et infidèle à ses origines.

Le catholicisme, s'il est la vérité, ne doit donner prise ni à l'une ni à l'autre de ces deux critiques. Il doit être immuable dans ses attaches au passé d'où il sort; il doit être progressif et s'adapter aux conditions si variables des siècles qu'il traverse, afin d'être, à chaque moment de la durée, un instrument de salut pour la génération qui passe. Détaché du sol où il a pris naissance, il périrait comme un arbre qu'on a déraciné; figé et cristallisé dans ses formes primitives, son aspect seul témoignerait qu'il n'a point de vie. Pourra-t-il donc croître sans changer? Ces deux termes ne sont-ils point contradictoires?

Wiseman se trouva en face de ce problème doctrinal en 1839, et il l'aborda hardiment dans l'un de ses plus mémorables sermons. Cinq ans avant que Newman commençât ce livre incomparable qui a pour titre *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, Wiseman montra avec quelle liberté d'esprit un prêtre catholique peut traiter un sujet si grave et si délicat. Il prit à tâche

de combattre cette thèse anglicane, que Rome, qui traita de novateurs les réformateurs protestants, était elle-même coupable d'innovation, puisque son enseignement actuel diffère de l'enseignement des premiers siècles.

Prenant pour texte cette parole évangélique : « Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé, » Wiseman prouva que l'Église, étant une institution vivante, doit présenter dans son histoire un naturel accroissement, et que l'Église de nos jours est à l'Église primitive ce que l'homme fait est à l'enfant, ce que l'arbre épanoui est à l'humble semence d'où il sort. De l'extérieur, on dirait qu'un changement s'est fait; mais, si on prend la loi de la vie, on constate que l'être, resté identique à lui-même, n'a fait que subir un développement nécessaire. Ce n'est pas un autre être, aux yeux de quiconque en suit les phases; l'être est le même, mais grandi. La révélation judaïque, dit-il, malgré sa rigidité, avait admis un certain développement des idées religieuses; le christianisme, plus souple dans ses adaptations aux besoins de l'humanité, devait à plus forte raison se montrer susceptible d'accroissement. « Il fallait s'attendre à voir accumulés dans son sein des principes actifs, des germes innombrables d'admirables institutions qui exigeraient de longues périodes de culture attentive, avant que le moment fût venu pour chacun d'eux de s'éveiller

à la vie, de croître et de donner des fruits, chacun suivant son espèce. »

Wiseman creuse si avant cette idée du développement, qu'il en vient jusqu'à dire : « Si, dès le premier jour de la descente du Saint-Esprit, l'Église, comme le grain de sénevé, commença son évolution extérieure, elle n'en commença pas moins également son développement intérieur. Tout grandit graduellement. » Wiseman fait de cette pensée maîtresse d'intéressantes applications : au culte en général, à la hiérarchie, aux prérogatives de la papauté, au culte de la Sainte-Vierge en particulier, aux preuves de la religion, aux définitions dogmatiques elles-mêmes.

Je m'en voudrais, mes Frères, de ne pas vous faire entendre ici la page si éloquente dans laquelle il volatilise l'objection protestante : « Mais enfin, dit-il, des hommes se levèrent qui pensaient autrement. Ils s'imaginaient que tout ce que le christianisme avait acquis dans sa forme extérieure, depuis son institution, était une interpolation de sa foi ; que tout développement manifesté dans sa vie extérieure ou intérieure était une addition à ce que Dieu avait révélé. S'ils n'arrivaient pas à découvrir dans la parole écrite de Dieu les pratiques en usage, dans toute leur étendue, dans les termes mêmes qui les désignent, comme ils n'admettaient d'ailleurs dans l'Église aucune puissance de déve-

loppement, ils rejetaient en bloc toutes les conséquences de ce développement, et généralement, avec elles, tous les principes d'où elles avaient graduellement évolué. Ils voyaient bien comment, suivant la vision du prophète, la religion était vraiment devenue « un arbre grand et fort, dont la hauteur allait jusqu'au ciel, et qui paraissait s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre ; son feuillage était très beau, ses fruits très abondants, et les oiseaux du ciel demeuraient sur ses branches. » Mais ils disaient : « Abattez l'arbre par le pied, coupez-en les branches, faites-en tomber les feuilles, répandez-en les fruits, et que les oiseaux s'envolent de dessus les branches. » Et ils ajoutaient, toujours suivant la parole du prophète : « Laissez néanmoins en terre la tige avec ses racines, et qu'elle soit liée avec des chaînes de fer et d'airain » (Dan., IV, 8-12). Oui, telle était bien, semble-t-il, l'idée de ces hommes qui, au XVI[e] siècle, entreprirent de réformer l'Église. Sans pitié, ils abattirent les branches que le progrès des siècles avait produites sur cet arbre glorieux, et ils en dispersèrent les fruits précieux qui avaient fourni à tant de saintes âmes l'aliment de la perfection ; et après avoir, par ces mutilations, ramené l'arbre à ce qu'ils jugeaient être la tige primitive et sans ornement sortie de la petite semence, ils la lièrent avec des chaînes si froides et si serrées qu'elle devint, en effet,

incapable de pousser de nouvelles branches[1]. »

A ces vigoureux accents, il semblerait, mes Frères, que c'est Newman qu'on entend. Quelques années plus tard, à la veille de sa conversion, Newman approfondira ces fécondes idées. Mais personne n'aura le droit de dire qu'il importe cette victorieuse apologétique de l'anglicanisme chez nous, puisque déjà un prêtre catholique, le docteur Wiseman, l'avait solennellement promulguée, en 1839, du haut de la chaire de Derby.

* * *

Moins laborieuse, sans doute, mais non moins opportune, fut l'application de Wiseman à repousser l'accusation d'idolâtrie et de superstition portée par les anglicans contre le catholicisme. Car, si grossière qu'elle soit, et bien qu'elle ait été mille fois résolue, cette objection se retrouve sans cesse sur les lèvres des protestants.

La religion primitive, disent-ils, était pure ; le christianisme des premiers siècles adorait Dieu en esprit et en vérité. Peu à peu le paganisme s'y est introduit ; l'idolâtrie règne dans le culte de la Vierge et de l'Eucharistie, des Reliques et des Saints ; le formalisme des cérémonies a pris la place de la religion intérieure ; les formules ont pris une

1. Voir Wilfrid Ward, *Le Cardinal Wiseman et son temps*, traduction Cardon, t. I, pp. 332-340.

telle importance qu'elles ont ramené la superstition.

Ce fut pour venger le catholicisme de ces injustes attaques, que Wiseman écrivit ses *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Église catholique*.

Dans le discours que nous citions tout à l'heure sur le *Développement*, il mit admirablement en lumière la façon dont s'était faite l'éclosion de certaines dévotions, comme celles qui ont pour objet l'Eucharistie et la Très Sainte-Vierge. Toujours légitimes, elles ne s'épanouirent cependant que lorsque le sentiment des fidèles eût été provoqué par des injures publiques adressées à la Vierge ou au Sacrement de l'autel.

Wiseman n'eut d'ailleurs qu'à suivre l'enseignement communément donné dans l'Église catholique, pour expliquer les motifs des honneurs que nous rendons aux Saints et de la vénération dont nous entourons les Reliques. Il pouvait dire, avec Pascal, que « si c'est être superstitieux de mettre son espérance dans les formalités, c'est être superbe de ne vouloir s'y soumettre. » Car, pour entretenir au foyer du cœur la flamme religieuse, rien n'est plus nécessaire que les exercices extérieurs. Parmi les anglicans convertis, Faber et Newman ont dit cent fois combien le catholicisme savait s'adapter à la nature de l'homme, en prenant le chemin de son cœur par la porte de sa sensibilité. Écoutez comment parle Newman : « Tu sais apaiser le

cœur, ô Église de Rome, le bercer et l'endormir par le cercle varié de tes offices et tes veilles infatigables dans la maison de ton Sauveur. »

Si tant de préjugés se dissipèrent peu à peu dans l'âme des tractariens, jusqu'à les amener au seuil de l'Église catholique, le mérite en revient certainement pour une large part à l'activité apologétique que développa Wiseman durant la période du mouvement d'Oxford. Il fut toujours sur la brèche, multipliant les conférences, écrivant de nombreux articles, s'adressant même par correspondance privée à ceux qu'il croyait plus proches de la vérité catholique. Il aborda tous les sujets de controverse qui divisent les catholiques et les anglicans, et il les traita avec dignité, sans invectives, doublant par sa modération la force de ses arguments. Habile à saisir les occasions, ce fut lui qui éveilla, par son article sur les donatistes, en 1839, les premiers doutes qu'éprouva Newman sur la légitimité de l'Église anglicane. Newman suivait avec intérêt les travaux de Wiseman et s'applaudissait de tout ce que ses écrits rappelaient de vérités au monde anglican : « Nous entendons avec sérénité, dit-il, les rumeurs de l'impression faite par les conférences du docteur Wiseman sur la multitude mélangée de Londres. Le romanisme renferme de grandes vérités que nous autres, de cette génération, avons presque oubliées, et que ses prédicateurs amèneront plus d'un dissident ou

d'un ministre de l'Église à reconnaître ». C'est faire le meilleur éloge de l'apologétique de Wiseman, que de rappeler en quelle estime la tenait le puissant esprit de Newman encore anglican.

Cette apologétique nous reste, et les apologistes modernes seront sages d'y recourir comme à un riche filon qui vaut la peine d'être exploité. Si la partie qui concerne les sciences a vieilli, la controverse protestante est toujours actuelle. L'œuvre de Newman a plus de profondeur, plus de personnalité, une plus haute portée; mais celle de Wiseman, plus accessible à tous, ne doit point rester dans l'oubli.

II

En même temps qu'il défendait le catholicisme doctrinal par ses travaux apologétiques, Wiseman s'attachait à délivrer le catholique de la haine séculaire et du mépris traditionnel dont il était l'objet.

Depuis trois siècles, il n'y avait point en Angleterre de sentiment plus universel ni plus indiscuté dans le peuple anglais que l'aversion pour le catholique. C'était le « papiste », et quiconque portait cette tare du papisme, était honni, repoussé, mis hors la loi. Ce n'était plus un Anglais; ce n'était pas même un homme; c'était un « papiste ». Le papiste était une sorte d'être contre nature, en qui il ne restait ni honneur ni vertu, capable de toutes

les bassesses et de toutes les trahisons : on s'en défiait, on le fuyait, on le combattait.

Ainsi au ban de l'opinion, isolé, traqué, le catholique se mettait lui-même comme hors de la vie. Se sentant le rebut de la société anglaise, il était timide, fuyant, honteux de lui-même, rasant les murs, comme un banni à l'intérieur.

Telle était encore la situation lamentable des catholiques anglais durant la première moitié du XIX[e] siècle.

Personne n'a travaillé plus efficacement que Wiseman à dissiper ces préjugés, à transformer ce caractère. Il l'a fait par cette bienveillance inlassable, qui, plus encore que son érudition, donne la note propre de son apostolat.

Pour être bienveillant il n'avait, du reste, qu'à suivre la pente de sa nature. Quoiqu'il fût Anglais de race, il n'avait de l'Anglais ni la froide réserve ni les calculs habiles. Né à Séville, ayant passé sous le ciel de Rome les longues années de sa jeunesse, il avait dans les veines du chaud soleil d'Espagne et d'Italie. Aussi était-il expansif, aimant la vie, ouvert aux hommes. Tout en lui respirait l'affabilité, la bonté, le dévouement, la confiance : il était de ces hommes qui ne redoutent personne parce qu'ils n'ont eux-mêmes de fiel pour qui que ce soit. Facile à aborder, homme du monde toujours prêt à vous accueillir, cœur débordant, parole chaude et enveloppante, on se sentait invincible-

ment porté vers lui. D'une sensibilité délicate, il passait par des alternatives de gaîté exubérante et de timidité silencieuse, d'optimisme sans bornes et de découragements passagers mais profonds, de simplicité touchante et d'amour enfantin pour les pompes extérieures. Il ne fut jamais ni frivole, ni vaniteux, ni ambitieux, ni déplaisant. Il fut sincère, fidèle, aimant la vérité, croyant à la loyauté des hommes : en un mot, c'était un grand cœur.

De ce grand cœur il aima non seulement son Église, mais aussi les anglicans, mais aussi son siècle.

*
* *

Les anglicans ne furent jamais pour lui des ennemis, mais des frères séparés. Il eut toujours pour eux des sentiments de frère.

Il croit à leur sincérité, et tient pour assuré que, dès qu'ils auront vu la vérité, ils l'embrasseront. Durant le mouvement tractarien, il suit avec angoisse le travail intérieur que la grâce opère dans leurs âmes. Il soupire après leur conversion, il prie pour eux, et, de concert avec Georges Spencer, il multiplie les associations de prières pour le retour de son pays à l'unité romaine. A la vue de ces docteurs d'Oxford, savants, pieux, mystiques, il ne conçoit aucun sentiment de jalousie : « Ils sont plus saints que nous », dit-il,

et leur vertu, que d'autres eussent redoutée, lui devient un sujet de joie. S'ils sont meilleurs que nous, pense-t-il avec humilité, leur entrée dans l'Église nous renouvellera. Plus il désire leur conversion, plus il travaille à les instruire. Mais il les instruit sans les froisser, sans les presser. Jamais l'injure ni l'invective ne tombe de ses lèvres; jamais il n'abaisse ses adversaires ; il leur parle avec désintéressement, sans les solliciter. Il les aura éclairés ; la grâce les touchera.

Et, lorsqu'en effet la grâce les eut touchés, que tous vinrent à lui, il les reçut à bras ouverts, et sa bonté fraternelle les dédommagea de tous leurs sacrifices. Ces hommes d'Oxford étaient si grands, et l'édifice catholique en Angleterre était alors si petit, qu'on avait lieu de se demander comment les nouveaux convertis trouveraient place et respireraient à l'aise dans une atmosphère si comprimée ; mais la Providence avait préparé, pour les recevoir, le cœur de Wiseman. Si large en était l'entrée, si vaste en était la contenance, si riches étaient les ressources de cette âme, que jamais les convertis ne s'y sentirent à l'étroit. Que fût-il advenu, s'ils n'eussent été abrités et protégés par l'inépuisable bienveillance de Wiseman? Car il dut bientôt les défendre contre la jalousie.

Il y eut à l'égard des nouveaux venus une telle défiance dans les anciens milieux catholiques, que le docteur Rathborne osa écrire : « Le baiser de

Newman est le baiser du traître », comme si, dit mélancoliquement Newman, « il était resté un peu d'hérésie au fond de nous. »

Dans l'inévitable crise qui résulta de cette rencontre sous le même toit des nouveaux convertis et des anciens catholiques, Wiseman fut un centre de paix, de concorde, de mutuelle sympathie. Il donna confiance aux convertis, parce qu'il leur fit sentir qu'il les aimait, qu'il avait foi dans leur parfaite orthodoxie, qu'il escomptait leur vaste savoir et leur ferveur religieuse pour le rajeunissement de l'Église catholique en Angleterre. Il fut si doux à ces hommes de se reposer sur lui avec sécurité !

Il n'avait ni moins de tendresse ni moins de respect pour les vieux catholiques. Mieux que personne, lui qui avait reçu une si large éducation, il comprenait leurs lacunes : ce manque de culture et cette étroitesse d'idées qui caractérisent des hommes élevés dans un clan, dans une école fermée, en dehors des grands courants de la vie nationale, et dès lors antipathiques à la masse populaire sur laquelle cependant ils devraient agir. Mais il voit en eux les descendants des martyrs, les victimes toujours fidèles de persécuti ns séculaires, les gardiens du flambeau sacré de la foi, la racine vivace qui avait conservé la sève ancienne et qui allait maintenant bourgeonner pour des fruits nouveaux. Pour eux, il n'eut jamais un regard de dédain, il ne prononça jamais une parole de mé-

pris ; jamais il ne les humilia pour exalter les nouveaux venus. Son cœur était assez vaste pour les embrasser tous.

*
* *

Ce fut avec la même bienveillance que Wiseman alla au-devant de son siècle et caressa le beau rêve de le réconcilier avec l'Église. Dans tous les temps, l'Église s'est adaptée sans peine aux civilisations diverses au contact desquelles elle a vécu. Pourquoi ne le ferait-elle pas encore ? Car, pensait Wiseman, le divorce entre le siècle et l'Église est préjudiciable à l'un et à l'autre. L'Église a besoin du siècle et le siècle ne peut se passer de l'Église.

L'Église a besoin du siècle : elle a besoin de son langage, pour se faire comprendre de lui, pour lui parler sur un ton et dans des formes qui ne la fassent point tenir pour une étrangère ; elle a besoin de son savoir, de son immense acquit de science et de critique pour en nourrir sa théologie ; elle a besoin de son âme même, de sa sève, de sa vie, de ses courants d'idées, de ses tendances, de ses préférences, afin de s'harmoniser avec lui.

Mais le siècle, à son tour, a besoin de l'Église ; non pas seulement d'une autorité dogmatique qui ordonne ses idées ; non pas seulement d'un frein qui comprime ses passions ; mais aussi de lumières et d'espérances qui comblent ses plus nobles désirs,

qui répondent à ses plus hautes aspirations. Jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'Église, jusqu'à ce qu'il ait renouvelé avec l'Église son antique alliance, le siècle se débattra dans une angoisse indicible, comme un homme qui manque d'air et de pain.

Ces fortes pensées remplissaient l'âme de Wiseman. Il souffrait de voir tant d'hommes se perdre par suite de la mésalliance de l'Église et du siècle; il gémissait de voir que certains membres de l'Église se tenaient systématiquement à l'écart du siècle qu'ils avaient pourtant mission de sauver. Et, dans un généreux élan de cœur, il disait : « C'est à l'Église à marcher la première. Il ne lui sied pas d'être boudeuse. »

Hanté par ces idées apostoliques, il ne craint pas, lui, évêque et cardinal, le premier chef de l'Église catholique en Angleterre, il ne craint pas d'aller au siècle. Il lui parle partout, à toute occasion, à Rome, à Londres, en Irlande, dans toute l'Angleterre ; non content de la chaire catholique, il parle dans les théâtres, dans les salles de réunions publiques. C'est trop peu de s'adresser aux gens cultivés ; il ouvre, à Londres même, une série de conférences populaires.

Le trait qui distingue sa parole est la bienveillance. Sans jamais trahir aucun intérêt de la cause catholique, il a le talent de ne point blesser son public. Il n'attaque pour ainsi dire pas l'erreur; mais il expose et défend clairement la vérité.

Représentant d'une Église méconnue, il dit : « Voyez ce que nous sommes. Nous ne sommes ni des bêtes sauvages, étrangères aux sentiments humains ; ni des émissaires de la puissance des ténèbres, hostiles à tout progrès ; ni des conspirateurs, prêts à étrangler l'esprit avec un système dogmatique. Nous ne craignons ni la science, ni l'histoire. Nous ne sommes fermés à aucune lumière ; nous nous ouvrons à toute forme de vie. Nous ne sommes ni un formalisme, ni une superstition, mais une vie, une vie qui veut s'épancher, une vie assez puissante pour utiliser toutes les formes variables des civilisations qui se succèdent, une vie assez riche pour satisfaire tous les appels d'âme des générations modernes. »

Voilà bien, mes Frères, ce qu'en résumé Wiseman a dit à son siècle, et il l'a dit sur un ton d'une telle sincérité et d'une si touchante sympathie, qu'on a bien senti qu'il poursuivait avec zèle la réconciliation. Si la réconciliation ne s'est pas faite, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre. De part et d'autre, les âmes n'étaient pas mûres pour une entente. D'ailleurs, que peut un homme, s'il est seul, sur la masse humaine qui l'enveloppe ? Il ne peut être que le point de départ d'une fermentation intérieure qui, à longue échéance, la soulèvera.

*
* *

Mais un tel homme, avec des idées si larges, avec un cœur si grand, avec une bienveillance si ouverte, avec un plan d'apostolat si vaste, ne pouvait manquer de souffrir. Wiseman souffrit en effet. Et s'il eut des heures heureuses où son optimisme lui découvrit de brillants horizons, il connut des heures très sombres où son âme goûta les amertumes du plus profond découragement.

Il souffrit de la solitude, de cette solitude douloureuse qu'expérimentent tous ceux qui tiennent les premiers rangs, de cette solitude déprimante commune à tous ceux qui, par leur talent ou leurs aspirations, dépassent leur milieu. Personne n'eut plus besoin que Wiseman d'épanchements cordiaux : aussi personne ne sentit plus vivement que lui l'isolement des grandeurs.

Il souffrit du manque de sympathie. Cet homme, qu'épanouissait le moindre rayon de confiance, fut souvent en butte aux traits acérés de la critique, ou battu par les vents froids de la défiance. Il aimait son siècle ; et autour de lui on voulait garder encore l'attitude de l'isolement. Il aimait les nouveaux convertis et leur ouvrait les bras ; et autour de lui on était résolu de les tenir à distance. Il aimait Rome, le Pape, et il voulait se conformer en tout aux usages romains ; et autour de lui régnait

une sorte de gallicanisme anglais, qui redoutait l'appellation de mission italienne. Restaurateur de la hiérarchie et organisateur au grand jour d'une Église qui jusque-là s'était comme dissimulée dans les souterrains, il fut souvent autoritaire et personnel par nécessité ; et on l'accusa de violer les saints canons de l'Église catholique.

Il souffrit du manque d'aide. Si abondante et si promptement mûrie fut la moisson catholique à la suite du mouvement d'Oxford, qu'il eût fallu de nombreux ouvriers pour la recueillir. Or, les ouvriers ne suffisaient pas au travail. Wiseman eut la grande tristesse de voir dans l'abandon de vastes champs qui ne demandaient qu'à être cultivés. Ce n'est pas que les bras fissent tout à fait défaut : mais ils ne se prêtaient pas à le seconder. Les religieux, dont il avait favorisé le développement, demeuraient, à son grand regret, trop enfermés chez eux. Il déplorait que ces valeurs, au lieu d'être exploitées, restassent en coffres-forts ; que les règles religieuses, faites seulement pour contenir la vie, la tinssent prisonnière et l'empêchassent de s'épancher. Et, faute d'apôtres, la foi catholique ne progressait pas à son gré.

Et pour que cette grande âme connût toutes les amertumes de l'épreuve, Dieu permit qu'il souffrît dans sa conscience et qu'il essuyât aussi les tortures du doute religieux. Certes, chez lui, la crise de la foi fut passagère, et il en sortit victorieux ;

mais, destiné à rassurer tant d'âmes dans la croyance, il fallait que, pour les comprendre et compatir à leurs peines, il eût goûté à toutes leurs angoisses.

Cette auréole de morale beauté, dont la douleur éclaire le front d'un homme, ne manqua donc point à Wiseman. Heureux et optimiste toujours, il eût éveillé moins de sympathie; marqué du sceau de la souffrance, il achève de gagner les cœurs.

Elle est donc belle à tous égards, cette noble figure de Wiseman que j'ai tâché, ce soir, d'évoquer devant vous. Elle est restée longtemps cachée dans l'ombre de Manning, son successeur. Mais, devant l'avenir, elle retrouvera tout son éclat. Ce sera pour Wiseman une gloire incomparable d'avoir présidé au mouvement de renaissance catholique en Angleterre. Sa tâche était grande : recevoir les premiers convertis, réorganiser l'Eglise. Il eut le talent, le cœur et le caractère à la mesure de la situation. Peut-être son optimisme lui fit-il escompter de trop nombreuses conversions, un trop rapide retour de l'Angleterre à l'unité catholique. Mais il n'a pas eu tort de prédire le triomphe de l'Église. Car c'est un vrai triomphe pour l'Église, qu'elle soit toujours debout en dépit des forces politiques liguées contre elle, et qu'elle se présente au siècle, tant devant l'Angleterre que devant les autres nations, comme la seule puissance religieuse vivante qui offre un abri sûr aux âmes modernes que le tourment religieux pousse vers Dieu et vers son Christ.

DIXIÈME CONFÉRENCE

Wiseman et le rétablissement de la hiérarchie en Angleterre [1].

Dans notre dernier entretien, mes Frères, nous avons considéré l'apôtre zélé que fut Wiseman. Nous l'avons admiré dans la controverse, où il se montra aussi infatigable qu'érudit : nous avons subi l'ascendant de cette inépuisable bienveillance, par laquelle il exerça sur son siècle une si profonde influence. Il nous est apparu comme l'homme marqué de Dieu pour recevoir les premiers anglicans convertis ; d'une intelligence si élevée et d'un cœur si large, qu'il donnait à tous les nouveaux venus cette heureuse impression de majesté et d'attirance que doivent sentir toujours ceux qui approchent de l'Église catholique romaine.

Après avoir montré comment il fut, par son savoir et par sa bonté, l'apôtre des anglicans, je voudrais aujourd'hui dessiner à grands traits l'histoire

1. Conférence du 14 mai 1905.

de ce que fit Wiseman pour l'organisation de l'Église catholique en Angleterre, particulièrement dans ce fait capital du rétablissement de la hiérarchie. Nous verrons comment il en prépara l'acte solennel, et comment il triompha de la redoutable tempête qui, à cette occasion, fut soulevée en Angleterre.

I

Depuis près de trois siècles, il n'y avait plus d'Église catholique en Angleterre. La Révolution religieuse d'Henri VIII et d'Élisabeth en avait brisé tous les cadres, et des lois savamment tyranniques avaient pourvu à ce que les débris n'en pussent jamais être rapprochés pour une nouvelle construction.

Sans doute, il restait encore quelques catholiques fidèles, quelques rares familles qu'aucune menace n'avait pu faire fléchir ou qui avaient échappé au regard des persécuteurs. Mais toujours sous le coup du soupçon, toujours exposés à la spoliation, sinon à la mort, toujours entravés dans l'exercice d'un culte proscrit, ces catholiques étaient pauvres, isolés, timides, fuyants, incapables de se compter, dépouillés de toute influence politique et sociale. Leurs prêtres, il est vrai, les connaissaient et les soutenaient dans la pratique de leur foi. Mais ces prêtres étaient peu nombreux ; ils étaient pour

la plupart aumôniers de châteaux, où ils avaient la vie assurée, bornant leur ministère au petit groupe de fidèles abrités à l'ombre des vieux manoirs. Leur éducation s'était faite hors de l'Angleterre, soit en France, soit en Espagne, de sorte qu'ils n'avaient qu'à demi le tempérament du peuple qu'ils devaient évangéliser. En principe, ils étaient soumis à l'autorité des vicaires apostoliques, qui, au nombre de quatre, dirigeaient les catholiques anglais au nom du Saint-Siège. Mais ces vicaires apostoliques n'avaient souvent qu'une juridiction illusoire sur des prêtres qu'ils n'avaient ni choisis, ni nommés ; et, en tant qu'ils représentaient le Pape, ils étaient l'objet d'une défiance universelle qui annihilait leur action, tant du côté des anglicans, qui voyaient en eux les émissaires du papisme, que du côté des catholiques eux-mêmes, qui craignaient qu'une alliance trop étroite avec Rome n'appesantit sur eux le fardeau déjà si lourd de la persécution.

S'il restait encore en Angleterre quelques catholiques clairsemés, il n'y avait point d'Église catholique, puisqu'il n'y avait point de hiérarchie organisée et respectée.

Mais, au milieu du XIXe siècle, la situation se trouva notablement changée. Depuis vingt années, le nombre des catholiques anglais s'était considérablement accru. Le bill d'émancipation de 1829 avait donné du courage aux anciens catholiques;

n'étant plus hors la loi, désormais admis aux charges publiques, ils osèrent se montrer, se compter et agir. Et on vit bien que la flamme de la foi catholique en Angleterre s'était conservée vivante dans plus d'âmes qu'on ne l'avait pensé. A ces fidèles demeurés sur place, vinrent s'ajouter les Irlandais, que l'immigration répandit sur l'Angleterre et sur toutes ses colonies. Enfin le mouvement d'Oxford, qui amena à l'Église catholique d'illustres recrues comme Newman, Faber et Manning, détermina vers le catholicisme un courant d'âmes si accentué, que ce fut chaque mois par milliers que l'on compta les abjurations d'anglicans.

Vers 1847, il sembla que les catholiques formaient une armée assez forte, assez compacte, assez unie, pour qu'on pût les grouper dans les cadres d'une hiérarchie. Wiseman fut, à Londres et à Rome, le premier et le principal négociateur de l'entreprise.

Les négociations exigeaient d'autant plus d'habileté, qu'on pouvait craindre que les deux pouvoirs ne prissent ombrage de l'institution projetée. Le gouvernement anglais ne serait-il point jaloux d'une organisation religieuse qui se dresserait comme un défi en face de l'Église officielle? Rome accepterait-elle de se dessaisir de l'action immédiate que, par ses vicaires apostoliques, elle exerçait sur les catholiques anglais? La nature à la fois si loyale et si

insinuante de Wiseman devait écarter toutes les difficultés.

Il commença par négocier avec Londres. Il représenta que, déjà, la hiérarchie catholique était établie dans les colonies anglaises, en Irlande, au Canada, en Australie, etc... ; que partout elle unissait avantageusement les catholiques entre eux, sans créer aucun ombrage ni au pouvoir civil qui la protégeait, ni à l'Église anglicane qui l'ignorait ; que son rétablissement dans la Métropole ne pouvait donner lieu à aucune complication politique. On lui répondit : « Faites ce que vous voudrez, mais ne nous demandez rien. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire que vous vous appeliez vicaires apostoliques ou évêques, muftis ou mandarins? Nous n'avons pas le droit de vous empêcher de prendre entre vous tels titres qu'il vous plaira. » Ces paroles, dédaigneuses d'apparence, étaient au fond très libérales. Elles uvraient aux catholiques des voies qui, jusqu'alors, leur avaient été injustement fermées. Elles confirmaient bien surtout les déclarations qu'avait faites, en 1845, le premier ministre lord John Russel, à savoir : Qu'il y avait lieu d'abroger la loi qui interdisait à un évêque catholique de prendre un titre déjà possédé par un évêque de l' « Église établie » ; qu'aucune loi ne pouvait empêcher les catholiques anglais de communiquer librement avec Rome.

De tels propos ne laissaient donc aucun doute

sur les dispositions bienveillantes du gouvernement : la hiérarchie catholique n'exciterait aucun trouble en Angleterre.

En parfaite sécurité de ce côté, Wiseman entra en pourparlers avec Rome. Il y était d'autant mieux accrédité que, récemment nommé vicaire apostolique de Londres, il était, aux yeux du Pape, la première autorité catholique de l'Angleterre.

Les catholiques anglais étaient encore gouvernés suivant les règles qu'avait édictées, en 1753, une Constitution apostolique de Benoît XIV. Cet acte pontifical suppose les catholiques réduits à un tout petit nombre, dispersés par la persécution, incapables de vivre suivant les lois communes de l'Église universelle. Or, dit Wiseman, la situation actuelle est profondément différente, le nombre des catholiques va croissant, ils sont libres, ils peuvent se réunir, leur condition ressemble à celle des autres fidèles : pourquoi ne leur appliquerait-on pas désormais la loi commune ?

Que ne gagnerait-on pas, d'ailleurs, si à des vicaires apostoliques étaient substitués des évêques, tous unis sous la haute direction d'un archevêque ? Chaque évêque, ayant un diocèse bien délimité à gouverner, se sentirait investi d'une plus pleine autorité : ses initiatives seraient plus hardies ; il se formerait un corps de prêtres qu'il aurait entièrement sous sa main ; il créerait un Séminaire et un Chapitre ; les cérémonies religieuses, se déployant suivant les

règles de la liturgie romaine, revêtiraient une majesté qui donnerait aux catholiques une juste fierté et attirerait dans les églises les anglicans avides de voir les anciennes pompes chrétiennes. Par dessus tout, les évêques s'uniraient et formeraient, avec l'archevêque, un épiscopat, c'est-à-dire un organisme religieux vivant et puissant. Les catholiques, dès lors, au lieu d'être une poussière d'hommes que le moindre souffle pouvait balayer, seraient une masse compacte, importante, sur laquelle les tempêtes les plus violentes n'auraient aucune prise, vrai centre d'attraction autour duquel aimeraient à se grouper, pour y trouver le repos, toutes les âmes hésitantes, lasses enfin de flotter au gré du doute religieux.

Ces raisons parurent à Rome si décisives, que Pie IX résolut, dès 1847, de rétablir en Angleterre la hiérarchie catholique. Le projet transpira, mais sans inspirer ni surprise ni colère. Nul doute que la réalisation dût suivre sans retard, si la Révolution de 1848, forçant le Pape de s'exiler à Gaëte, n'eût ajourné toutes les affaires ecclésiastiques.

Mais, une fois le Pape rétabli dans Rome, la question de la hiérarchie anglaise fut promptement reprise et activement poussée. Ce fut au mois de mai 1850 que Wiseman fut avisé qu'enfin tout était terminé et qu'il serait créé cardinal au Consistoire de septembre.

Cependant il ne devait point, tout d'abord,

entrer dans la nouvelle combinaison épiscopale. Son élévation au cardinalat, en le fixant à Rome, lui serait tout ensemble un honneur et un exil. Mais il était, désormais, trop enraciné dans sa patrie, pour que l'honneur pût le consoler de l'exil. « L'événement m'accable, me brise, je dirai m'enterre à jamais pour cette vie, écrit-il à cette occasion : donc cela *doit* m'être bon. N'est-ce pas pour moi comme quand un fermier voit les champs dont il s'enorgueillissait, sur lesquels il répandait tout son labeur, bouleversés par une inondation qui anéantit tout son ouvrage? Et si cela est, n'est-ce pas un jugement et un châtiment que l'on doit accepter comme tels? Aussi, pendant que je m'incline devant cet ordre, expression de la volonté divine, je ne puis pas ne pas y voir un reproche que mon œuvre a été mal faite et doit être retirée de ma main pour passer dans d'autres! »

Ne sentez-vous pas, mes Frères, tout ce que ces paroles contiennent de douleur contenue? Cette douleur, Wiseman n'avait pas mérité de la subir : il avait été à la peine, il devait être au triomphe. D'ailleurs, quel autre avait cette valeur, ce prestige, cette vertu, cette universelle sympathie qu'il fallait au premier archevêque catholique de Westminster?

On vit bien, dans cette circonstance, qu'à Rome la sagesse a toujours le dernier mot : car, à la fin de septembre, Wiseman reçut tout ensemble son

titre d'archevêque et la dignité cardinalice; du même coup, il était créé prince de la sainte Église romaine et chef de la hiérarchie catholique en Angleterre. Le bref qui rétablissait la hiérarchie était daté du 29 septembre 1850, et le Consistoire où Wiseman reçut le chapeau de cardinal se tint le lendemain. On put croire que l'opinion anglaise ne se troublerait pas de ces événements, puisque, le jour même du Consistoire, le correspondant romain du *Times* écrivait, avec une emphase où ne manquait point la complaisance, un article où il décrivait le pompeux cérémonial de la remise du chapeau.

Confiant dans les sympathies du peuple anglais, Wiseman annonça officiellement le grand événement aux catholiques dans le célèbre Mandement daté *Hors la porte Flaminienne de Rome.* Vous ne me pardonneriez pas, mes Frères, si je ne vous citais ici une page de ce document, si haut d'inspiration religieuse, si pénétré d'enthousiasme ému :

« Le grand œuvre est accompli, dit-il, et ce que vous avez longtemps désiré et demandé vous est octroyé. Votre bien-aimée patrie prend place parmi les belles églises qui, constituées d'une manière normale, forment le splendide corps de la communion catholique. L'Angleterre catholique a retrouvé son orbite dans le firmament religieux, d'où sa lumière avait longtemps disparu, elle reprend son cours et son mouvement régulier, gravitant au-



Le Cardinal WISEMAN
Premier archevêque de Westminster.

tour du centre d'unité, source de juridiction, de lumière et de force... Aussi, ce jour est-il vraiment un jour de joie et de bonheur, jour qui couronne de longues espérances et ouvre une brillante perspective!... Les saints de la patrie, romains ou anglais, saxons ou normands, du haut de leur séjour béni, abaissent un regard de jubilation sur ce nouveau témoignage en faveur de la Foi et de l'Église qui les a conduits à la gloire ; ils sympathisent avec ceux qui les ont suivis dans des siècles de mauvais renom, pour l'amour de la vérité, et recueillent aujourd'hui le fruit de leur patience et de leur longue souffrance. Tous les martyrs bénis des derniers siècles, qui ont lutté pour la foi au milieu du découragement, et qui ont gémi moins sur leurs fers ou leurs peines personnelles que sur la désolation de Sion et la perte de la gloire religieuse de l'Angleterre, combien ils doivent bénir Dieu qui a de nouveau visité son peuple! Comme ils doivent partager notre joie à la vue de la lampe du temple qui, rallumée, brille et éclaire, et des anneaux de cette chaîne qui reliait leur pays au siège de Pierre, changés en or, n'ayant rien gagné en solidité, mais gagnant tout en splendeur! »

Après avoir lancé vers l'Angleterre cette lettre pastorale, dont il attendait les plus heureux effets, Wiseman se remit en marche vers son pays, à petites journées, à travers l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne et la Belgique, persuadé que la paix

la plus profonde règnait au delà de la Manche et qu'il n'aurait, à son retour, qu'à recueillir les excellents fruits que le nouvel état de choses ne manquerait pas de produire.

II

Mais tandis que Wiseman, très rassuré, cheminait doucement à travers l'Europe, un formidable orage éclatait en Angleterre, aussi violent qu'imprévu.

Le *Times* l'avait déchaîné par un article en date du 14 octobre. En moins de quinze jours, une mystérieuse influence avait tourné contre Rome et contre Wiseman la puissance de ce grand conducteur de l'opinion anglaise. « Il est possible, y lisait-on, que l'élévation du Dr Wiseman n'ait ni plus de sens ni plus d'importance que si, par exemple, en vertu de son bon plaisir, le Pape se permettait de conférer à l'éditeur du *Tablet* le rang et le titre de duc de Smithfield. Mais si cette nomination est autre chose qu'une grossière et maladroite plaisanterie, nous avouons ne pas la considérer autrement que comme l'un des plus grands actes de folie et d'impertinence que la Cour de Rome se soit risquée à commettre depuis que la Couronne et le peuple d'Angleterre ont secoué son joug. » Quelques jours plus tard, le *Times* ajoutait : « Est-ce donc là, à Westminster, et près du trône anglais, qu'un prê-

tre italien va diviser la puissance spirituelle de ce pays, et se servir des renégats de notre Église nationale pour rétablir une usurpation étrangère sur les consciences et semer la division dans notre société politique, par une hostilité non déguisée et systématique à l'égard d'institutions identifiées pour ainsi dire avec notre liberté et notre foi nationales? Ou bien un pareil projet doit être une mauvaise plaisanterie, et elle est intolérable, ou bien il est l'erreur d'un cerveau fanatique ou d'une trahison vis-à-vis de la Constitution. »

Il n'en fallait pas davantage pour que l'opinion anglaise se mît à fermenter. Sur ces entrefaites, parurent dans la presse le Bref pontifical et la Lettre pastorale de Wiseman. Aussitôt, l'émotion fut à son comble, et ce fut, dans toute l'Angleterre, comme une explosion de colère furieuse. Alors, se vérifia, à la lettre, cette parole de Wiseman, que le peuple anglais, si raisonnable et si pondéré sur tout le reste, perdait tout sens commun dès qu'il était question de l'Église catholique.

La presse, naturellement, donna le ton. « Le Pape, libéral et bienveillant, écrit le *Times*, est transformé en un pape cruel et fanatique... Il revendique toutes les prétentions d'un Hildebrand... Lui et son clergé expédient un cardinal archevêque à Westminster pour attraper les sots avec son titre et asservir les bigots de leur espèce par son usurpation d'autorité et de dignité. »

Le gouvernement rivalisa de violence avec la presse. Le premier ministre, lord John Russel, oublieux des assurances qu'il avait, à plusieurs reprises, données aux catholiques, s'emporta jusqu'à qualifier l'acte du Pape « d'agression insolente et insidieuse ». Et tournant ses paroles de réprobation contre ce qu'il y avait de plus pur et de plus religieux dans l'Église nationale, maudissant les plus pieuses innovations du mouvement d'Oxford, il taxait de « procédés perfides » les efforts de ceux qu'il appelait « d'indignes fils de l'Église d'Angleterre », et auxquels il reprochait d'introduire « les mômeries de la superstition » pour « rétrécir l'esprit et asservir l'âme ». Quelle modération pouvait-on attendre de la populace, lorsque le ministre disait bien haut qu'il comptait « sur le bon sens du peuple anglais » pour en finir avec ce qu'il osait nommer « les mascarades de la superstition ? »

Faisant écho à la parole de lord Russell, le lord Chancelier cita, dans un grand dîner, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, ces deux vers dont je vous donne la traduction :

Sous nos pieds nous foulerons ton chapeau de cardinal,
Malgré le Pape et les princes de l'Église.

De tels écarts de langage pouvaient encore se comprendre sur les lèvres d'hommes politiques accoutumés à flatter les passions populaires. Mais

que dire de ces évêques anglicans qui ne surent pas garder en cette occurrence la dignité qui convenait à leur situation, et qui laissèrent éclater en expressions d'une malveillance outrée les sentiments de jalousie qu'ils éprouvaient en face de cette hiérarchie rivale qui allait se dresser devant la leur? L'acte du Pape est traité « d'usurpation révoltante et effroyable », d' « agression sans pareille » ; son Bref est « un document frivole et méprisable », « une démonstration effrontée, un audacieux manifeste de l'ambition romaine ». Le Pape est « un prince insolent dans sa dégradation ». « Rome reste attachée à ses abominations » ; c'est une « sentine », « la coupe du sorcier » ; elle est « artificieuse et impure » ; ses revendications sont « profanes, blasphématoires et antichrétiennes ». Si telles étaient leurs paroles, s'ils manquaient à ce point de tolérance et de gravité, faut-il être surpris que tous les évêques anglicans, à l'exception seulement de deux, aient signé une adresse à la reine, où l'acte du Pape est traité « d'inexcusable insulte », où sa Majesté est suppliée de « déjouer, par tous les moyens constitutionnels, les prétentions et les usurpations de l'Église de Rome. »

Il n'en fallait pas tant pour mettre le peuple en effervescence. Une fois excitée par les chefs religieux et politiques, la fureur populaire ne garda plus de mesure. Dans presque toutes les villes d'Angleterre, la foule se livra à de grossières paro-

dies du culte catholique, et en cent endroits Pie IX et Wiseman furent brûlés en effigie après avoir été couverts d'insultes. Je prends, au hasard, dans les journaux du temps, un récit de ces odieuses cérémonies « *Ware*. Sa Sainteté Pio Nono a été brûlée en effigie sur une éminence en face de la ville. Le mannequin était revêtu de tous les ornements pontificaux, avec la triple couronne sur la tête et une paire de grandes cornes de cerf. Sur la voiture se trouvait un baudet représentant son Excellence le Cardinal Archevêque de Westminster. Après un défilé solennel dans les rues, l'effigie, escortée d'un immense concours de peuple, arriva à Musley-Hill, où elle fut solennellement pendue, par le cou, à une potence élevée au-dessus d'un amoncellement de fagots et de tonneaux de goudron, et brûlée au milieu des vociférations et des malédictions de la foule. »

Et qu'on ne pense pas que ce fussent là des jeux et des plaisanteries d'enfants. Si ardente était la haine, qu'elle était une perpétuelle menace pour les catholiques. Quelque prêtre catholique était-il reconnu dans la rue, la multitude le couvrait d'outrages et le poursuivait de ses huées. Des rassemblements se formaient devant les églises catholiques, et on en brisait les fenêtres. On se crut, tous les jours, durant ce dernier trimestre de 1850, à la veille de voir se renouveler les grandes « émeutes de Gordon ».

*
* *

Et tandis que l'Angleterre était en feu, Wiseman, ignorant ce qui se passait, voyageait, paisible, à travers l'Europe. Les premières rumeurs de cette Révolution lui arrivèrent à Vienne. Quelle ne fut pas, dès lors, son angoisse, et comme il hâta sa marche !

A Bruges, les journaux l'attendent et lui apprennent l'horrible réalité. Il n'hésite pas ; il doit être là où sévit l'orage ; s'il y a du danger à courir, il veut être au premier rang. Le voilà donc à Londres, lui que Londres et toute l'Angleterre maudissent et brûlent en effigie ! Que va-t-il faire ? Le moment est solennel ; l'heure est d'une grandeur incalculable. Wiseman sera-t-il aussi grand que la situation le comporte ? Oui, mes Frères, Wiseman fut à la hauteur de sa tâche. Et avant que de raconter comment il tint tête à l'orage et en triompha, laissez-moi vous citer, à sa gloire, l'hommage que rendit à son activité un témoin qui se connaissait en hommes, Newman lui-même. « Il est fait sur mesure pour le monde, écrivait alors Newman, et il s'élève au niveau des événements. Si haut que j'estimasse les dons de sa nature, je ne m'attendais cependant pas à un déploiement de vigueur, de puissance, de jugement, d'énergie soutenue, pareil à celui dont les deux derniers mois

nous ont fourni la preuve. J'avais entendu dire à un de ses plus intimes amis, avant qu'il eût remis le pied en Angleterre, que la nouvelle de l'opposition qui l'attendait le tuerait. Comme il s'est trompé ! C'est l'événement du moment. Pour autant que je me rappelle, je n'ai jamais rien vu de pareil. »

Rentré à Londres le 11 novembre, Wiseman, sans perdre un instant, sans être décontenancé par les huées du peuple ni par les pierres lancées sur sa voiture, Wiseman se mit à l'œuvre pour dissiper les malentendus et calmer l'irritation.

Des négociations furent entamées avec le gouvernement, mais elles demeurèrent infructueuses. Lord Lansdowne, alors président du Conseil, satisfait des explications qui lui furent données, avoua que la conduite de Wiseman avait été parfaitement droite et honnête, et qu'on n'avait pas eu la moindre pensée agressive ou insultante pour l'Angleterre. Il déplora l'énorme malentendu qui avait égaré l'opinion publique. Mais il ne pensait pas qu'on pût contenir le sentiment populaire, ni le ramener à des idées plus calmes autrement que par des mesures vexatoires contre les catholiques.

Désespérant d'obtenir une intervention officielle du pouvoir, Wiseman résolut de s'adresser directement au peuple. En quatre jours, malgré de continuelles interruptions, il rédigea cet *Appel au peuple anglais*, si mouvementé, d'inspiration si haute, d'une émotion si touchante, qui restera

comme l'un des monuments les plus glorieux de l'histoire du catholicisme en Angleterre. Le succès de la brochure fut immense. Le 19 novembre, vingt journaux de Londres, et le *Times* lui-même, la publièrent *in-extenso*. En quelques jours, plus de trente mille exemplaires furent vendus. L'*Appel* éclata comme un coup de foudre sur l'Angleterre; toute l'attention se concentra sur lui; et, s'il ne mit pas fin à la bataille, il produisit du moins, toute une semaine, une trêve d'étonnement et de silence.

Après avoir exposé à quels excès la masse populaire surexcitée venait de se livrer, le grand Archevêque écrit ces fières paroles : « Tout accès à la justice publique nous étant fermé, n'ayant aucun espoir que la porte du premier ministre s'ouvre devant nous, si nous y frappions, non pas pour demander des pensions et de l'argent, mais une simple audience pour nous expliquer...; il nous reste cependant un tribunal qui, après la Providence infaillible de Dieu, est celui en qui nous plaçons le plus justement notre confiance; il nous reste le sens droit et le cœur honnête d'un peuple généreux, cet amour de la probité et de la loyauté qui est l'instinct naturel de l'Anglais en toutes choses. »

Il explique alors, devant ce tribunal de l'opinion publique, comment la hiérarchie catholique ne sera pas une atteinte à la suprématie royale; que cette suprématie royale, intacte dans les choses tempo-

relles, ne sera pas traitée par les catholiques, dans les choses spirituelles, autrement que par les méthodistes, quakers, presbytériens, unitariens, et autres dissidents qui jouissaient paisiblement en Angleterre de toute la liberté religieuse; que d'ailleurs, en 1846, le lord Chancelier avait déclaré, à la Chambre des Lords, que si le catholique « se borne à reconnaître et à défendre, *comme il est tenu de le faire*, la suprématie spirituelle du Pape, il n'est coupable d'aucune offense envers son supérieur. D'ailleurs, ajoute le Cardinal, la tolérance de la religion catholique implique pour elle le droit d'exister suivant sa constitution; or, la hiérarchie épiscopale est une partie essentielle de sa constitution; ce serait donc lui accorder une tolérance menteuse que de lui refuser l'organisation sans laquelle elle ne peut être elle-même. »

Et comme le Chapitre de Westminster avait été le premier à réclamer contre le titre archiépiscopal que Pie IX avait donné à Wiseman, celui-ci calme leurs appréhensions avec une éloquence où l'esprit apostolique de détachement prend une saveur de piquante ironie. Je ne résiste pas, mes Frères, au désir de vous en citer ici la page la plus saillante. « Autour de l'abbaye de Westminster, dit-il. s'étendent des labyrinthes de ruelles, de cours, d'allées, de bouges, hideux repaires de l'ignorance, du vice, de la dépravation et du crime, en même temps que de la malpropreté, de la misère noire et

de la maladie. L'atmosphère de ces lieux est le typhus; leur ventilation est le choléra. Une population presque innombrable, qui est en grande partie catholique (de nom du moins), y fourmille; ce sont des cloaques d'immondices qu'aucun comité d'assainissement ne peut purifier; de ténébreuses cavernes qu'aucune compagnie d'éclairage ne peut illuminer. Voilà la seule partie de Westminster que je convoite, que je serai heureux de réclamer, de visiter comme un pâturage béni, où je garderai les brebis de la sainte Église; car c'est là que l'Évêque doit remplir son devoir sacré de consoler, de convertir et de préserver du mal. Et si, comme je l'espère humblement avec la grâce de Dieu, la culture spéciale résultant du rétablissement de notre hiérarchie donne des fruits d'ordre et de tranquillité, de décence, de religion et de vertu, il se peut qu'on n'accuse plus le Saint-Siège d'avoir agi peu sagement, en rattachant l'âme et le salut du premier pasteur à l'âme et au salut d'une cité dont le nom sans doute est glorieux, mais dont les entours sont infâmes; où la magnificence des édifices publics n'est, en quelque sorte, qu'un manteau servant à dérober aux yeux les péchés et les misères sans nombre dont elle est pleine. Si les richesses de l'abbaye restent inactives et ne se répandent pas, si on ne les emploie pas à tirer la population environnante de l'abîme où elle est plongée, qu'on ne porte pas envie à

l'homme, quel qu'il soit, qui, sous un nom quelconque, n'ambitionne que cette dernière part, sans rien prétendre à celle des avantages temporels. »

Il y avait, dans cet *Appel au peuple anglais*, tant de dignité, tant de modération, tant de solidité de raisonnement, tant d'émotion sincère, que l'opinion publique en fut saisie et rendit hommage au courage et à la loyauté de l'homme qui affrontait si résolument un tel orage. La presse se déclara aussitôt en sa faveur. « C'est le plus fin et le plus courtois disputeur de son temps », dit un journal. « Il n'y a pas à mettre en doute sa puissance de controverse, » dit un autre. « Il est si modéré, si logique, dit une autre feuille populaire, que le regret public en est accru qu'il n'ait pas été publié un mois plus tôt, avant que le mal fût fait, avant que se fût répandu sur le pays ce flot d'amertume théologique. »

Le *Times* lui-même, première cause de la tempête déchaînée, parla du cardinal en termes sympathiques. Des hommes d'État, comme Disraeli et Rœbuck, blâmèrent ouvertement le gouvernement anglais de l'attitude contradictoire qu'il avait prise en cette affaire. Les Puseyistes à leur tour protestèrent contre la lettre du ministre John Russell. L'un d'eux, le pasteur Bennet, osa lui dire : « Je prie Dieu, Milord, de vous épargner d'être, dans la main du Seigneur, l'instrument

de l'Église d'Angleterre... Quant à nous, plus furieuse sera la démence de la foule, plus grande sera notre patience; plus violents seront les cris de la malédiction, plus ardentes et plus prolongées seront nos prières. »

Tandis qu'en dehors de l'Église catholique on faisait ainsi écho à l'*Appel*, Wiseman continuait d'agir. Non content d'utiliser la puissance de la presse, il recourut aux conférences publiques. Il en donna trois lui-même dans la cathédrale Saint-Georges, à Londres, et elles furent suivies par une foule immense de catholiques et d'anglicans. Il pria Newman de donner de sa personne, et ce fut à cette occasion que l'illustre converti fit entendre, à Birmingham, les *Lectures* qui forment le volume intitulé : *La position présente des Catholiques en Angleterre*, ouvrage de premier ordre, qui n'a point vieilli, et qui demeure la plus intéressante et la plus vigoureuse Apologie du catholicisme au regard de l'anglicanisme.

Sous l'action de tant et de si fortes influences, l'orage anticatholique s'apaisa peu à peu; le calme se fit dans les esprits, et, après une démonstration toute platonique faite au Parlement sur les titres ecclésiastiques, le gouvernement laissa la nouvelle hiérarchie catholique exercer tous ses pouvoirs dans le calme et la liberté. Depuis lors, dans l'Angleterre et dans les immenses colonies anglaises, les évêques catholiques n'ont jamais vu

mettre d'entraves officielles à l'exercice de leur juridiction.

Là prirent fin les luttes de Wiseman avec les adversaires du catholicisme. Les difficultés qu'il éprouva au sein de sa propre Église, l'opposition qu'il eut à subir de la part de collaborateurs qui ne partagèrent pas toujours ses idées ou se plaignirent parfois d'une certaine mollesse dans son administration, je n'ai pas à vous les exposer ici, parce qu'elles appartiennent à cette classe d'événements qui ne sont épargnés à aucun homme de situation élevée, qui dépriment les âmes vulgaires, mais stimulent et épurent les âmes élevées.

Wiseman n'eut qu'à suivre la pente de sa bonne nature pour faire la conquête d'un peuple qui s'était tout entier soulevé contre lui. En moins de quinze années, il y avait réussi à ce point, que, lorsque l'Angleterre eut à célébrer le centenaire de son grand poète national Shakespeare, ce fut Wiseman que la voix publique désigna pour prononcer le discours solennel au nom de la nation, et que, lorsqu'il eut rendu son âme à Dieu, le 15 février 1865, sa mort fut tenue pour un deuil national et son cortège funèbre suivi dans Londres par un peuple innombrable, comme si on eût perdu l'un des plus hauts dignitaires de l'État.

Ces hommages de la dernière heure, juste compensation des outrages dont on l'avait abreuvé dans un accès de démence populaire, la postérité

les sanctionnera de plus en plus. La mémoire de Wiseman sera honorée et exaltée, parce que, sans parler du talent, de la bienveillance et de la loyauté qui, en lui, distinguèrent l'homme, il se montra toujours à la hauteur des circonstances exceptionnelles qu'il traversa, en dirigeant vers le catholicisme le Mouvement d'Oxford, et en présidant, avec un rare courage, au rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre.

ONZIEME CONFÉRENCE

Le Père Faber [1].

Quand je commençai, l'an dernier, mes bien chers Frères, à vous parler de Wiseman, je me félicitais d'avoir à vous présenter un homme connu de tous. Non moins connu, et plus aimé

1. Conférence du 10 novembre 1905. Voir Appendice G : Bibliographie de Faber.

NOTICE BIOGRAPHIQUE. — Frédéric-William Faber naquit le 28 juin 1814, au presbytère de Calverley, dans le Yorkshire. Il perdit sa mère en 1829 et son père en 1833. Il acheva ses études à Oxford, au collège de Balliol, où il obtint une bourse en 1833. Dès sa jeunesse, il se distingua par sa piété, par la pureté de sa vie, et par de brillantes études. En janvier 1837, il fut reçu agrégé à l' « University college », prit le diaconat le 6 août suivant, et deux ans après la prêtrise dans le clergé anglican. S'étant étroitement attaché à Newman, il se fit catholique un mois après lui, le 18 novembre 1845. Il fonda aussitôt, avec quelques amis les « Wilfridiens » ou « Frères de la Volonté de Dieu », fut ordonné prêtre catholique le 3 avril 1847. Le 17 février 1848, sa jeune Congrégation se fondit dans l'Oratoire dont Newman était le supérieur. En 1849, il créa l'Oratoire de Londres, dont il fut le supérieur jusqu'à sa mort, qui arriva le 26 septembre 1863. Faber fut principalement prédicateur très écouté, directeur de conscience très recherché, écrivain ascétique dont les ouvrages sont très estimés.

encore, est le Père Faber. Vous avez lu *Bethléem, le Pied de la Croix, le Progrès de l'Ame*, ou du moins *Tout pour Jésus*. Si familières sont pour vous ces pages empreintes d'une si vive piété, que Faber est parmi vous et dans toute la France un homme populaire.

J'ai à vous parler de lui, parce que, dans cette galerie des grands convertis anglais au XIXe siècle que nous parcourons d'un regard si sympathique, Faber nous présente l'une des plus belles et des plus attachantes figures. Ce n'est point qu'il ait été l'un des chefs du mouvement de conversion, ni qu'il ait marqué parmi eux par les tourments qui auraient agité son âme avant son entrée dans l'Église romaine. Il a pourtant, au milieu d'eux, une place à part; de toute sa personne émane un rayonnement qui le distingue, celui de la piété; car, soit comme anglican, soit comme catholique, il a possédé au plus haut degré, et il a exprimé dans sa vie, avec le plus séduisant éclat, ce sens religieux et chrétien qui a produit la renaissance catholique en Angleterre.

C'est à tel point que j'ose à peine, au sujet de Faber, prononcer le mot de conversion. En un premier temps, il fut compté parmi les anglicans; en un second temps, il fut rangé parmi les catholiques. Mais, anglican ou catholique, ce fut toujours le même Dieu qu'il rechercha avec la même intensité de désir, ce fut toujours le même Christ

qu'il embrassa avec un amour qui croissait avec l'âge; et toujours aussi, ce fut la vraie Église du Christ qu'il eut l'ambition de servir, qu'il crut d'abord posséder dans l'anglicanisme, et qu'il eut le bonheur de découvrir dans le catholicisme romain. Aussi n'ai-je aucun contraste saisissant à mettre en relief dans cette existence uniforme. Je n'ai qu'à vous montrer comment elle se déroule, sous la main de Dieu, durant les trente-deux premières années dans l'anglicanisme, et durant les dix-huit autres années dans le catholicisme.

I

Faber était né anglican, mais de parents si attachés à leur foi, qu'on peut affirmer que le christianisme coulait dans le sang de ses veines et imprégnait toute sa chair. Il était issu d'une de ces familles calvinistes que la révocation de l'Édit de Nantes avaient expulsées de France, et qui veillaient sur leurs restes de foi religieuse avec cette passion jalouse que la politique a toujours nourrie dans les cœurs huguenots.

Dès l'enfance, il révéla ce sens religieux qui devait être le caractère dominant de sa vie. Sa piété, qui l'inclinait vers les cérémonies sacrées, s'illumina des rayons de la poésie; et, toute sa vie, il fut le chantre inspiré en même temps que l'apôtre infatigable des sentiments que lui mettait

au cœur son amour pour Dieu. Ses tendances mystiques empruntèrent, durant sa jeunesse, un éclat tout particulier à l'inviolable chasteté qu'il sut préserver des périls de l'âge. De tous ces traits de beauté morale se dégageait un charme qui agissait puissamment sur ses amis de collège, à tel point que l'un d'eux put dire, à Oxford : « Je ne sais comment, mais il est de fait que Faber fascine tout le monde. »

Il avait vingt ans quand il arriva à Oxford : c'était en 1834. La vieille cité universitaire venait d'entrer dans cette phase si mémorable de fermentation religieuse qu'on a justement nommée le Mouvement d'Oxford. Les premiers *tracts* de Newman et de ses amis avaient jeté dans l'émoi toute l'Angleterre. L'inquiétude religieuse agitait toutes les âmes sincères; et, dans l'élan de piété ardente qui s'était subitement fait jour au sein de l'anglicanisme vieilli, il était aisé de discerner la main de Dieu et l'appel de la grâce sur nombre d'âmes d'élite. On ne doutait pas encore de « l'Église établie » ; mais on sentait qu'il fallait la galvaniser pour la rajeunir; et ce devait être quelques années plus tard, lorsqu'on aurait constaté que l'anglicanisme ne pouvait se vivifier qu'en puisant aux sources romaines, que l'on arriverait à cette conviction que l'œuvre d'Henri VIII était stérile pour avoir voulu se séparer de Rome.

Tel était alors le prestige du chef des tracta-

riens, que le jeune Faber ne tarda point à subir l'ascendant de Newman. Lui aussi, il pria ardemment, il se mortifia sévèrement, il chercha la vérité avidement. Dès l'abord, il sentit pour l'Église romaine de vives sympathies. L'anglicanisme était trop étroit pour sa grande âme ; il aspirait à cette dilatation de cœur que lui donneraient les vastes horizons du catholicisme. Son instinct de charité était blessé par la façon même dont se définit l'hérésie : « Je me défie, disait-il, d'une religion où l'on me définit l'Église comme une corporation opposée aux dissidents, et non pas comme un tout mystique. »

A peine, cependant, était-il devenu newmanien, qu'il se prit à hésiter. Ce jeune homme, tout vibrant de sentiment, se défia du sentiment même qui l'entraînait, et crut un moment que sa raison protestait contre ses inclinations. L'œuvre de Newman et de Pusey lui sembla moins faite de logique que de piétisme; à ses yeux, « elle nourrissait le cœur aux dépens de la tête. » Ce fut, dans sa vie, l'heure vraie de son angoisse religieuse. Il s'en exprima lui-même avec une vivacité qui laisse entrevoir une grande souffrance : « Il n'y a pas huit jours, écrit-il, mon cœur était le temple du Saint-Esprit, avide de joie et de paix dans la foi. Et maintenant, c'est l'enfer. Les eaux profondes ont inondé mon âme et je ne vois pas où je vais. Je sens que je succombe. »

Même pour les âmes pures, ouvertes, promptes, comme était celle de Faber, la possession de la vérité doit être le prix d'une laborieuse conquête. Notre jeune étudiant de vingt-trois ans, troublé mais plein d'espoir en Dieu, « reprit en sous-œuvre les fondements de son éducation religieuse. » Deux années durant, il compulsa les textes de la Bible et des Pères, non point pour y nourrir son âme de poète, mais pour y éclairer son esprit avide de lumière. Si loyale fut sa recherche, si pénétrante fut l'action de la vérité, que Faber sentit lentement son cœur se détacher de l' « Église établie », et qu'il entra avec conviction dans le courant qui emportait si visiblement Newman et Pusey vers l'Église de Rome. Et lorsqu'il se fut mis à l'unisson des grands docteurs d'Oxford, lorsqu'il eut retrouvé la paix en pensant et en aimant comme Newman, il put écrire : « Au moment même où je me sentais tomber, tomber dans l'affreux tourbillon, j'ai senti sous moi les bras éternels me ramener une fois de plus à la lumière du jour. »

Son âme est désormais attachée à l'âme de Newman : ensemble ils iront vers Rome, du même pas, conduits par les mêmes convictions et par les mêmes besoins. Le disciple ne devancera point le maître : Faber n'entrera dans l'Église catholique que lorsque Newman lui-même en aura franchi le seuil. Il était même si loin de croire, dans les

débuts, que l'évolution logique de sa vie et de sa pensée le conduirait un jour à ce terme, qu'en 1839, âgé de vingt-cinq ans, il reçut l'ordination anglicane de prêtrise, et qu'il faillit céder aux attraits d'une affection pure qui l'inclinait vers le mariage, et dont il a célébré les chastes émotions dans un poème intitulé *Premier Amour*.

Depuis le jour où le tourment de son esprit fut apaisé, fidèle à suivre les traces de Newman et de Pusey, il s'adonna aux jeûnes rigoureux et aux plus austères macérations; il adopta l'usage des prières catholiques, non seulement le Bréviaire romain, mais les Litanies de la Vierge et les autres pratiques pieuses que le ritualisme empruntait alors si largement à notre Église; nos livres faisaient ses délices, et sa piété y trouvait un aliment dont elle se délectait. Ainsi son âme devenait peu à peu catholique.

Mais la tendance devait s'accentuer encore durant les deux voyages qu'il fit en Italie de 1840 à 1843. Ce ne fut pas en vain qu'il respira cet air tout parfumé de dévotion à la Vierge, qu'il vit de près les augustes cérémonies de notre culte, qu'il posa le pied sur le sol encore riche des souvenirs des plus grands Saints. Les monastères, surtout, avaient sur lui un vrai pouvoir de fascination. Qu'ils fussent encore pleins de moines fervents, ou rendus déserts par le malheur des temps, il aimait, sous les voûtes de leurs cloîtres, à se

remettre en mémoire ces paroles de Pétrarque aux Chartreux : « Mes vœux sont accomplis. J'ai été en Paradis et j'ai vu les anges sous la forme d'hommes. » Il s'indignait contre ces touristes qui, le cœur froid et les yeux secs, promenaient leur indifférence et leur dédain à travers ces ruines vénérables : « Ces chercheurs de boue, disait-il, râclent les égouts de l'Europe pour défigurer Rome. »

Comme il goûte la mystique de sainte Thérèse au milieu de la Ville Éternelle si peuplée de religieux contemplatifs ! Avec quel pressentiment de l'avenir il visite la maison qui garde les souvenirs bénis de saint Philippe de Néri ! De quels yeux avides il dévore les pages, si lumineuses pour lui, de la théologie du P. Perrone ! Quels accents de pure et profonde religion trouve sa poésie pour chanter la Passion du Sauveur ! Quelle répulsion lui inspire le protestantisme, en face des splendeurs et des manifestations de vie du catholicisme ! Car il en vient jusqu'à s'écrier : « Si Dieu le permet, ma vie entière sera une croisade contre la détestable et diabolique hérésie du protestantisme. »

Il ne pouvait traverser Rome sans aller prendre les bénédictions du Pape. En se jetant aux pieds de Grégoire XVI, n'avait-il pas déjà le droit de se déclarer son fils ? Ce fut dans une âme toute filiale qu'il recueillit les paternels avis de l'austère

et doux Pontife : « N'attendez pas, lui dit le Pape, que votre Église se mette en mouvement. Pensez d'abord personnellement au salut de votre âme. » Et comme le pieux Faber courbait le front sous la main du Vicaire de Jésus-Christ, il entendit tomber des lèvres augustes du Pontife ce cri répété : « Angleterre! Angleterre ! » L'heure qui suivit fut, pour Faber, un temps de cruelle douleur : il hésitait, il souffrait de ses hésitations jusqu'à en perdre la tête. Devait-il aller tout droit au Collège anglais pour y faire son abjuration? Toute son âme était catholique : pourquoi tarder encore à se déclarer au dehors?

Si forte que fût son inclination, il attendit pourtant. Il pensa à Newman, son maître, le directeur auquel il avait confié sa vie. Newman n'avait pas encore achevé son évolution. Newman avait résigné sa cure de Sainte-Marie d'Oxford; il n'était plus anglican; mais il n'était pas encore rendu à la communion catholique. Faber ne voulut donc pas devancer Newman.

En attendant que sonnât l'heure définitive de la grâce, Faber, rentré en Angleterre, devint recteur anglican du village d'Elton, en 1843. Avec une grande franchise, il tenta de greffer sur le tronc anglican toutes les pratiques catholiques, car il se flatta de diriger sa paroisse dans l'esprit de saint Alphonse de Liguori et de saint Philippe de Néri.



Le Père FABER

Supérieur de l'Oratoire de Londres.

Ce fut un spectacle assurément point banal que ce jeune pasteur anglican formant ses ouailles suivant les principes et dans le culte du plus rigide catholicisme. Aux offices du dimanche il donna l'ampleur et la solennité de nos cérémonies; notre chant d'Église y fut en usage; nos ornements sacerdotaux donnaient à l'extérieur le même aspect. La confession y fut mise en honneur, ainsi que la Communion conforme à la foi anglicane. On y vit fleurir la dévotion à la Sainte-Vierge, le culte du Sacré-Cœur. Le peuple d'Elton devint même si fervent, sous l'action du pasteur, qu'on eût dit une communauté formée des anciens Pères du désert. Comment s'étonner, dès lors, que Faber ait pu écrire en 1844 : « Il me semble que je suis chaque jour plus romain, et que c'est du sein de l'Église romaine que je vous écris. »

Newman s'inquiéta même d'un mouvement si rapide et tenta de le ralentir. En vain le conjura-t-il de ne point prier la Vierge et de ne point invoquer les Saints. Faber était emporté par un tel élan que rien ne pouvait plus le retenir. Dans la *Vie de saint Wilfrid* qu'il publia, étant encore anglican, il alla jusqu'à écrire : « Se tourner vers Rome est un instinct catholique qui semble mis en nous pour la sûreté de la foi. »

Vous le voyez bien, mes Frères, tout en Faber est catholique. Que Newman se hâte donc, et Faber le suivra de près. Voilà, en effet, que

Newman, le 9 octobre 1845, entre humblement dans le catholicisme et fait son abjuration entre les mains du plus inconnu des religieux. Faber n'a pas plutôt appris cette démarche, qu'il se met en mesure de quitter Elton et de prendre place dans ce catholicisme romain, où, depuis longtemps déjà, son cœur a élu domicile. En vain ses paroissiens d'Elton font effort pour le retenir parmi eux : la grâce qui le sollicite le rend plus fort que tous les obstacles. A la fin de novembre 1845, Faber était devenu notre frère dans l'Église catholique romaine.

II

A peine âgé de trente-deux ans, que va-t-il faire de sa jeunesse ? Quel emploi Dieu va-t-il trouver à cette noble vie ? Une âme si pleine de ressources, si riche des dons de la nature et de la grâce, doit avoir une mission à remplir. Quel sera son rôle ?

On put croire, d'abord, qu'il serait fondateur d'Ordre. Car, dès qu'il eut fait son abjuration, il assembla quelques disciples chers, et, cédant à ses inclinations pour le mysticisme, il entreprit de mener la vie monastique. Retiré dans une maison solitaire, au fond d'un quartier pauvre de Birmingham, il s'adonna librement à toutes les effusions de la piété, aux méditations prolongées, à la récitation de l'office divin, aux austères mortifica-

tions des Ordres religieux les plus fervents. La table y était plus que frugale, le silence rigoureux ; mais la joie inondait l'âme des ardents néophytes. Faber et ses amis ne s'étaient affiliés à aucun Ordre existant. Ils s'étaient mis sous le patronage de saint Wilfrid, dont ils empruntèrent le nom ; et l'obéissance était si fort en honneur parmi eux, qu'ils voulurent s'appeler les ***Frères de la Volonté de Dieu.*** Personne, parmi eux, ne portait le titre de Supérieur : l'autorité était tout entière aux mains de saint Joseph, dont Faber n'acceptait d'être, près de ses amis, que le très humble mandataire.

Il parut bien que cette humilité était de bon aloi, lorsqu'en 1848, Faber étant déjà devenu prêtre de l'Église catholique, les Wilfridiens consentirent à se fondre dans le nouvel Oratoire que venait de fonder Newman. Pour qui connaît l'attachement des religieux à leur Ordre, et la ténacité avec laquelle ils le défendent contre toute tentative de dissolution, le désintéressement des Wilfridiens, consentant à se laisser absorber par l'Oratoire, est un exemple si rare, qu'il mérite d'être cité à la louange de ceux qui surent accomplir un tel sacrifice. Grâce à leur générosité dans le renoncement, on vit, au lieu de deux sociétés qui fussent restées malingres et sans action sociale, se former ce puissant Oratoire anglais qui devait si utilement servir les intérêts de l'Église dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Faber devint donc simple novice de l'Oratoire. Ce n'est pas que l'immolation ne lui ait rien coûté, puisqu'il a écrit : « Mon union à l'Oratoire a été pour moi une union de sang et de circoncision. » Mais si dure qu'elle pût être, il l'accomplit allègrement ; aussi en fut-il promptement récompensé par la joie intérieure : « Depuis mon admission, écrivit-il bientôt, je suis d'humeur à chanter tout le jour. »

Newman, qui se connaissait en hommes, et qui, d'ailleurs, tenait depuis quinze ans l'âme de Faber dans sa main, comprit de quelle ressource un tel homme serait pour Londres, et en 1849 il le désigna pour fonder, dans la capitale anglaise, cette maison de l'Oratoire, si célèbre par les grandes âmes qui s'y sont donné rendez-vous, et par les merveilles de grâce qui s'y sont opérées par le ministère du Père Faber et de ses compagnons. L'Oratoire de Londres est comme identifié avec le Père Faber.

Faber n'y vécut que quatorze ans, tant il eut vite fait d'épuiser, dans un labeur qui ne connaissait aucune mesure, les énergies d'un organisme délicat. Il y fut conférencier infatigable, poète divinement inspiré, écrivain dont les pages aviveront pendant des siècles le sentiment religieux dans les cœurs chrétiens, directeur intime recherché et apprécié, dont les sages avis ont relevé tant de pécheurs et consolé tant d'âmes

affligées. De cet apostolat si actif, il ne nous reste que les livres, mais livres pleins de son âme, riches de sève chrétienne, qui mettent Faber au premier rang parmi les mystiques du dernier siècle.

Dieu répartit ses dons avec tant de sagesse, que les hommes ne se répètent point les uns les autres, et que leurs voix diverses répondent à des besoins différents de l'âme humaine. Newman et Faber furent les deux grands écrivains de l'Église anglaise rajeunie; mais chacun a son genre, son talent, sa mission. Le maître et le disciple ont servi la même cause, avec une égale sincérité; Faber, plus goûté du public, acquit dès l'abord une grande réputation; Newman, plus profond, ne devait que tardivement être apprécié à sa juste valeur.

Newman, philosophe pénétrant, à la fois métaphysicien pour tirer de savantes déductions et psychologue clairvoyant pour analyser les sentiments de l'âme, Newman est un hardi pionnier, qui marche en avant de la troupe, qui fraie des chemins à travers des terres encore mal explorées, qui marque les sommets par les flambeaux qu'il y allume. Comme beaucoup de gens ont le regard trop court pour atteindre les lointains horizons où il s'enfonce, il donne le vertige, il cause des appréhensions, il devient l'objet d'ardentes critiques. Il ne sera pleinement compris que lorsque, la génération qui

le suit ayant parcouru une nouvelle étape de l'évolution intellectuelle, on sera tout heureusement surpris de trouver en Newman un guide sûr qui a déjà tracé la route à prendre.

Faber, lui, est resté au milieu de la troupe, et il marche avec elle. Il parle comme un père qui vit parmi ses enfants. Il ne sait point d'autre langue que la leur ; il est en communion avec toutes leurs idées. Au centre de la maison commune, je veux dire dans l'assemblée des fidèles, son âme chaude est comme un foyer qui répand, avec des clartés, de la vie, de la joie, de l'activité. A l'écouter, on éprouve des sentiments de bonheur, de l'entraîn pour la vertu, de la confiance en Dieu et en soi. Y étant heureux, on y devient meilleur.

L'originalité de la pensée n'est point la note qui le distingue. Ce qu'il dit n'a rien qui soit nouveau, rien qui excite la curiosité de l'esprit, rien qui suspende l'attention à des raisonnements dont la trame ne puisse être démêlée qu'au prix d'un grand effort. Il n'y a donc point de travail à l'entendre. Et c'est précisément ce qui donne au cœur toute sa liberté : le cœur parle, le cœur écoute. En Faber, tout éveille le sentiment : le mouvement de la pensée, la richesse de la poésie, la douceur et la sincérité de l'émotion, les intonations même de la voix. Tout est vibration religieuse dans les instructions de Faber : d'instinct, les âmes se met-

tent à l'unisson et répètent au dedans le bienfaisant cantique entonné à haute voix par le sympathique orateur.

Et, puisque rien ne servirait de le flatter, ajoutons que souvent il manque d'ordre, que la suite de ses discours déroute notre logique française. Ses conférences ne ressemblent en rien, comme les nôtres, à une troupe d'idées rangées suivant une sévère discipline. Mais c'est en cela même que ses écrits sont une si fidèle image de la vie, où tout est spontané, tumultueux, en apparence inconséquent, variable avec les circonstances. La vie a sa logique à elle, où les événements sont enchaînés par des fils qui souvent se dérobent aux regards. De même, pour qui voudrait y voir de près, les idées de Faber aussi s'enchaînent, quoique le lien qui les unit soit difficile à saisir.

Ses auditeurs y trouvaient une si juste expression de la vie, qu'ils l'écoutaient avec jouissance. Que prétendons-nous, d'ailleurs, produire dans les âmes avec tous nos discours? Nous voulons créer un état, un état sympathique à la religion, un état d'inclination vers la vertu, un état qui nous arme efficacement contre nos passions. Or, cet état intérieur de bonté morale, Faber le produisait dans son auditoire, comme il le produit encore dans ses lecteurs. C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses œuvres.

Ces œuvres de Faber, nous les mettons sur notre

table à côté de l'Évangile, de l'Imitation ; nous les lisons comme saint Bonaventure ou saint Alphonse de Liguori. Elles sont un pain succulent au palais, nourrissant à l'âme. Je ne saurais dire combien de cœurs elles ont consolés, quelles espérances elles y ont éveillées, combien de courages elles ont affermis.

Aussi, de tous les auteurs anglais du XIXe siècle, Faber n'est pas seulement le plus connu et le plus aimé, mais il est encore celui dont on se souviendra le plus dans l'avenir. Car, tandis que les autres se sont attachés à des questions qui ne passionnent que temporairement, Faber, en exprimant le cœur humain, a parlé la langue qui s'entend sous toutes les latitudes et qui traversera tous les siècles. Aimons donc les œuvres de Faber. Dans les heures de calme, lisons *Le Créateur et la créature* ; excitons-nous à l'effort moral par le *Progrès de l'âme* ; passons devant le Tabernacle des heures silencieuses avec le *Saint-Sacrement ;* le *Tout pour Jésus* nous dilatera dans l'espérance ; *Bethléem* nous donnera les joies de la Sainte Enfance ; et, dans nos chagrins, nous trouverons de la douceur à verser nos larmes sur les pages du *Précieux Sang* ou du *Pied de la Croix ;* parmi ses *Conférences*, celles qui ont pour objet la Bonté distilleront la bienveillance et la compassion dans nos pensées, nos paroles et nos actions.

Ces livres, si pleins de substance chrétienne, Faber les composa en cinq années seulement, aux heures qu'il dérobait à ses innombrables relations. Si leur composition fut hâtive, le jet de la vie y est néanmoins toujours puissant [1].

Après cette période de surmenage, qui dura de 1853 à 1858, Faber n'eut plus que cinq années d'infirmités et de souffrances. Car Dieu voulut qu'il goûtât largement à ce calice des douleurs dont il avait tant parlé, qu'il montât lui-même sur cette croix au pied de laquelle il avait conduit tant d'âmes. Il eut le loisir, alors, de se nourrir lui-même des sentiments qu'il avait si divinement exprimés pour consoler les autres.

Et quand la mort vint frapper à sa porte, en 1863, bien qu'il eût moins de cinquante ans, Faber ne fut ni surpris ni chagrin. En regardant en arrière, il pouvait se rendre le témoignage qu'en peu d'années il avait beaucoup vécu. Mais, fidèle à la parole de l'Apôtre, détournant du passé ses regards, il les fixait en avant sur l'objet de son amour, et il n'aspirait qu'à réaliser la consommation en Dieu qu'il avait si bien décrite en son *Tout pour Jésus*. Nul doute qu'il ait alors éprouvé ce que lui-même avait

1 Ouvrages du P. Faber, traduits en français et en vente à la librairie Retaux: *Bethléem*, *Le Créateur et la Créature*, *Le Progrès de l'âme*, *Le Pied de la Croix*, *Le Précieux Sang*, *Tout pour Jésus*, *Le Saint-Sacremeut*, *Conférences spirituelles*, *La Bonté*, *De la Dévotion au Pape*, *De la Dévotion à l'Eglise*, *Considérations sur saint Joseph*.

promis à tant d'autres : « Ne servez Jésus que par amour, et avant que vos yeux soient fermés, les cantiques des Cieux auront frappé vos oreilles. et la gloire de Dieu aura brillé à vos yeux pour ne s'éteindre jamais. »

DOUZIÈME CONFÉRENCE

La conversion de Manning[1].

Il n'est personne parmi vous, mes Frères, qui n'ait entendu prononcer le nom et louer le grand caractère de l'homme illustre dont j'ai à vous raconter ce soir la conversion. Car il y a quatorze ans, à peine, qu'est mort Henry-Edward Manning, archevêque catholique de Westminster, cardinal de la sainte Église romaine.

Sa conversion au catholicisme, arrivée en 1851, au moment où il atteignait la pleine maturité de

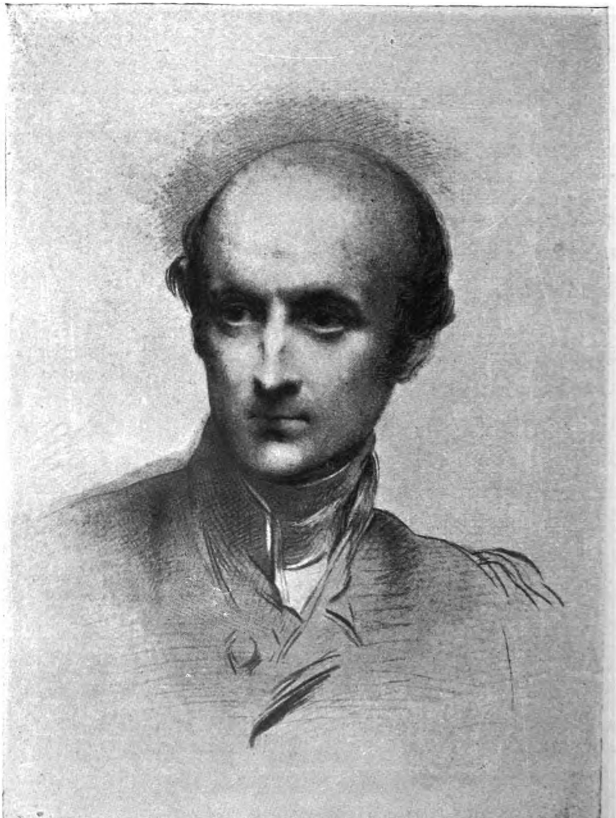
1. Conférence du 11 février 1906. Voir Appendice H : bibliographie de Manning.

NOTICE BIOGRAPHIQUE. — Henry-Edward Manning naquit le 15 juillet 1808. Son père était banquier à Londres et membre du Parlement. Après des études classiques faites à Harrow, il entra à Oxford en 1827, au collège de Balliol. Il s'y lia d'une étroite amitié avec Gladstone. Son père s'étant ruiné, il dut prendre un emploi au ministère des Colonies. En janvier 1833, étant entré dans les ordres, il devint adjoint du recteur de Lavington, dont il épousa la fille. Bientôt il succéda à son beau-père. Devenu veuf en 1837, il s'attacha à Newman, devint tractarien, fut nommé archidiacre de Chichester en 1840. La conversion de Newman (9 octobre 1845) l'attrista profon-

l'âge, — car il avait alors quarante-quatre ans, — prit aux yeux des contemporains une importance égale à celle de Newman, si bien que le grand homme d'État Gladstone laissa échapper cette mémorable parole : « Il me semble que, maintenant, j'ai perdu mes deux yeux. »

Malgré l'inclination que j'aurais aujourd'hui à exalter Manning, l'histoire, qui n'aime que la justice, me fait un devoir de reconnaître que, devant elle, la conversion de Manning n'a pas toute l'importance de la conversion de Newman. Même après l'entrée de Manning dans le catholicisme, la parole de Disraéli reste vraie, à savoir que « la conversion de Newman est le plus grand événement religieux qui se soit passé en Angleterre depuis Henri VIII. » C'est qu'à Newman est due la grande fêlure qui s'est produite dans l'Église anglicane au XIX[e] siècle ; mais de tous ceux qui ont passé par la brèche ouverte pour aller à Rome, Manning est assurément le plus considérable. A

dément. Mais la grâce travaillait aussi son âme, et, après six années d'hésitation, il abjura à son tour, le 6 avril 1851. Deux mois et demi après, il fut ordonné prêtre catholique par le cardinal Wiseman. Après trois ans passés à Rome, il devint l'auxiliaire de Wiseman dans ses travaux, fonda une communauté d'Oblats pour aider le clergé séculier, devint prévôt du chapitre de Westminster et directeur du collège S. Edmund. Choisi pour succéder à Wiseman le 30 avril 1865, et créé ensuite cardinal, il poursuivit jusqu'à sa mort (14 janvier 1892) le progrès de l'Eglise catholique en Angleterre, par une forte administration intérieure et par une participation constante aux plus grandes œuvres sociales.



HENRY-EDWARD MANNING
Avant sa conversion.

Newman revient l'honneur d'avoir posé nettement la question et de l'avoir résolue en faveur du catholicisme; Manning, plus homme d'État que philosophe, plus enclin à l'action qu'à la pensée, n'a fait que se ranger à la solution déjà trouvée.

Une fois marquée la place respective de ces deux grands hommes, il n'en reste pas moins vrai que la conversion de Manning est un fait religieux du plus haut intérêt. Manning avait, dans l'Église anglicane, tant par la dignité de son caractère que par la profondeur de son influence, une situation exceptionnelle ; l'entrée de Manning dans l'Église catholique entraîna plus de conversions que n'avait fait la sécession de Newman lui-même ; enfin Manning, devenu catholique romain, chef de la hiérarchie catholique anglaise, brilla d'un tel éclat sur le siège de Westminster et sous la pourpre cardinalice, que son nom et son action, dépassant les limites du Royaume-Uni, débordèrent jusque sur l'Église universelle.

Sa conversion présente diverses étapes. Pour mettre dans un meilleur jour les conquêtes successives de la grâce divine sur cette âme d'élite, je vous montrerai : 1° comment Dieu l'amena d'abord à la religion; 2° par quelles voies Dieu le conduisit ensuite à la piété, je dirais presque à la sainteté; 3° comment enfin, malgré son attachechement à l'Église anglicane, Manning fut déterminé à devenir catholique.

I

Si étrange que cela paraisse pour un tel homme, la grâce dut commencer son œuvre en gagnant à la religion le cœur de Manning. Ses premières inclinations, en effet, ne le portèrent point vers l'Église. Dominé, dès son adolescence, par des rêves d'ambition politique, il aimait à résumer ses aspirations dans cette devise de jeune homme : *Aut Cæsar aut nihil, Ou César ou rien.* A cette époque de la vie où les fantômes de l'imagination tiennent dans l'âme plus de place que les réalités, il se voyait déjà chef d'un parti puissant, arbitre des destinées de son pays, illuminé de la double auréole que donnent l'éloquence et le pouvoir. Ses mains encore novices s'apprêtaient déjà à tenir les rênes de l'État. Et pourquoi, d'ailleurs, n'eût-il pas gravi les degrés qui mènent au premier rang ? Gladstone, son ami de jeunesse, qui n'était que son rival en caractère et en génie, n'est-il pas devenu, à son heure, premier ministre de l'Angleterre ?

Mais Dieu, qui avait sur Manning d'autres desseins, mit en œuvre, pour changer l'orientation de son âme, les deux forces qui agissent le plus profondément sur le cœur des hommes : la douleur et l'amitié.

La douleur le toucha, lorsque la ruine s'abattit

sur la maison paternelle : avec la fortune de ce monde, le jeune Manning vit s'évanouir ses belles espérances. La Chambre des Communes se fermait devant lui : il dut se résigner à prendre, pour vivre, une modeste situation de scribe au Ministère des Colonies. En même temps s'écroulait pour lui le projet d'un mariage honorable : sans avenir assuré dans le monde, il ne pouvait poursuivre le riche parti qu'il avait en vue.

Mais au moment où le jeune homme de vingt-trois ans courbait le front sous le poids de l'infortune et de l'humiliation, il rencontra sur son chemin une physionomie consolante, miss Bevan, fervente *evangelical*, dont la parole ardente releva ce pauvre cœur abattu, tourna ses pensées vers Dieu, et lui fit entendre « qu'à défaut des espérances terrestres qui lui échappaient, il en était de célestes qui ne lui étaient point interdites. » Influence bénie, d'autant plus ménagée par Dieu même qu'elle venait d'un instrument plus humble. Elle ouvrit les perspectives infinies de la religion à une grande âme devant laquelle se fermaient les horizons terrestres.

Manning, docile aux leçons de la Providence, appliqua dès lors son esprit et son cœur aux choses religieuses. Durant ses études d'Oxford, il avait donné plus d'attention aux sciences qui forment l'homme d'État qu'à celles qui préparent l'homme d'Église. Dans l'année 1831, un changement nota-

ble se produisit dans le cours de ses idées et de ses sentiments. Il s'adonna assidument à la lecture de l'Écriture Sainte et des écrivains religieux; il pratiqua fidèlement la prière et suivit les offices de son Église. Insensiblement se forma en lui un tempérament chrétien, d'où émergea bientôt une âme d'apôtre. Aux ambitions humaines qui avaient enflammé sa jeunesse, allaient se substituer des ambitions apostoliques qui devaient passionner son âge mûr.

A mesure qu'en lui croissait la foi religieuse, il sentait naître le désir d'entrer dans le clergé. Sans rien précipiter, tout en vivant de son humble emploi, il s'y prépara dans l'étude et la prière, et ce fut le 23 décembre 1832 qu'il reçut, des mains de l'évêque d'Oxford, les ordres anglicans. Dès les premiers jours de l'année suivante, il était adjoint au recteur de Lavington, diocèse de Chichester, dont il devait, à bref délai, prendre la succession et épouser la fille.

On pourrait craindre que des motifs intéressés n'eussent poussé le jeune Manning, dénué de fortune, à entrer dans un clergé où l'attendait la richesse. Mais, outre qu'il avait l'âme trop haute pour se livrer à de si bas calculs, il a pris soin de témoigner lui-même des dispositions qui l'avaient animé dans cette démarche. Il n'y eut point, dit-il, « la moindre étincelle d'ambition ecclésiastique. Ce fut uniquement un appel de Dieu. » Renoncer

au monde, et vivre pour Dieu et pour les âmes, ce fut tout le motif de sa résolution.

II

Manning exerça, près de dix-huit ans, le ministère de pasteur anglican à Lavington. S'il fut, dès les débuts, irréprochable dans ses mœurs, il ne fut pas exempt, néanmoins, de mondanité. Le clergyman, en lui, n'étouffa point le gentleman élégant, amateur de chevaux, épris de luxe, avide de relations extérieures. Le confortable était venu à lui par la prébende ecclésiastique ; il ne crut pas que sa vocation exigeât de lui des renoncements que ses égaux ne pratiquaient pas. Mais Dieu avait sur lui des vues plus hautes. Une âme si grande et si apte à marquer son empreinte parmi les hommes ne pouvait pas être enfermée dans une existence banale.

Un coup très douloureux au cœur de Manning changea brusquement le cours de ses pensées et les allures de sa vie. En 1837, après quatre années d'une heureuse union, il perdit sa femme, Caroline Sargent, dont les grâces avaient répandu tant de charme sur l'intérieur de sa maison. Le chagrin qu'il conçut de ce deuil imprévu fut si profond, qu'il s'enferma dans un isolement impénétrable. Il voulut porter seul le poids de sa douleur. Non seu-

lement il s'éloigna du monde ; mais il ne permit pas même à ses meilleurs amis d'être les témoins compatissants de ses larmes. Cette solitude dans la tristesse, si funeste aux âmes vulgaires, incapables de se suffire, devint au contraire pour Manning une source de salut. Car ce fut durant cette sorte de retraite intime, dont la durée fut de six ans, qu'il sentit le besoin de se donner plus à Dieu, et qu'il entra, autant que l'anglicanisme s'y prêtait, dans les voies de la sainteté.

Il n'eut du reste qu'à se joindre à ce groupe d'âmes d'élite qui, à la suite de Newman et de Pusey, cherchaient à renouveler la vie religieuse en Angleterre. Il ne tarda pas, en effet, à prendre sa place dans ce Mouvement d'Oxford, dont le souvenir restera dans l'histoire religieuse du XIXe siècle, comme l'une des plus intéressantes et des plus édifiantes manifestations de la vitalité chrétienne. Sous quelles influences Manning se laissa-t-il entraîner ? « C'est le besoin de la vérité », écrivait-il à Gladstone. Cependant, à l'amour de la vérité, il est juste d'ajouter l'attraction des hommes du Mouvement, et particulièrement de Newman, qui en était le chef. Au reste, Manning, dans sa correspondance intime avec Gladstone, ne dissimule point l'ascendant que prend sur lui Newman : « La marche de Newman, écrit-il, exerce une étrange fascination... La lettre de Newman m'a profondément ému, et m'a fait désirer impatiemment d'être

à l'éternel repos. Il paraît me dire que d'avoir passé six années dans le chagrin, l'ennui et la solitude, est une ombre sur ma vie. Le monde entier me dirait cela, que j'en aurais moins de souci que de l'entendre de lui seul. »

Ce n'était pas, néanmoins, le génie de Newman qui captivait les âmes. Son nom, si grand qu'il fût, n'était qu'un symbole. Mais ce qu'il symbolisait, la renaissance chrétienne au sein de l'anglicanisme, avait alors sur toutes les grandes âmes un pouvoir séducteur. On y distinguait une vie, une doctrine, une tendance. Manning partagea cette vie, goûta cette doctrine, mais résista longtemps à cette tendance.

C'était sous forme de *vie* qu'avait débuté le Mouvement d'Oxford. Ses initiateurs, Froude, Newman, Keble, puis Pusey lui-même, étaient avant tout des mystiques profondément pénétrés du besoin de Dieu, pieusement avides d'union à Jésus-Christ. L'anglicanisme de « l'Église établie » est, à leurs yeux, trop dépourvu de religion; ils y étouffent; leur âme s'y dessèche. Certes, ils ne veulent pas porter une main sacrilège sur une Église qu'ils tiennent encore pour leur mère ; mais, persuadés qu'elle languit, ils entreprennent de la vivifier en lui infusant un sang nouveau. Mais où iront-ils emprunter la sève active qui les renouvellera ? Ils la demanderont à cette Église catholique romaine qu'ils blasphèment encore aujourd'hui,

mais qu'ils confesseront demain. De ses prières, ils font leurs prières ; ses pratiques de dévotion pénètrent dans leurs habitudes ; son Bréviaire est dans leurs mains ; ses litanies de la Vierge passent sur leurs lèvres ; l'apparat de ses solennités s'étale dans leurs églises. Dans leur messe, ils pensent produire la présence réelle du Christ. La confession, elle-même, d'abord facultative, bientôt recommandée comme le moyen par excellence de sanctification, est en honneur parmi eux.

Après que Manning se fut joint aux hommes d'Oxford, on le vit prier comme eux, jeûner comme eux, mener comme eux une vie austère. Son église de Lavington renouvela ses cérémonies religieuses et revêtit une certaine apparence d'église catholique. Il y adopta même, un peu plus tard, la pratique de la confession, et il donna aux âmes, qui vinrent apporter à ses pieds leurs aveux et prendre ses conseils, de si fortes impulsions vers le bien, qu'il fut bientôt réputé, dans la nouvelle école, comme le plus éclairé et le plus saint des directeurs.

Mais la religion des réformateurs d'Oxford ne se bornait pas à une sorte de piétisme ; elle contenait aussi une *doctrine*. Les pratiques de piété demeuraient même si intimes et si cachées parmi eux, que, pour le grand public, la doctrine nouvelle était le trait principal qui caractérisait le Mouvement. Les *Tracts*, depuis 1833, se répandaient à profusion

sur toute l'Angleterre, et, s'ils y causaient une si profonde émotion, c'est qu'ils heurtaient de front nombre d'idées reçues.

Par haine du romanisme, l'Église anglicane avait lentement mais constamment dévié vers le protestantisme. En rompant avec Rome, elle avait compté garder la pensée traditionnelle de l'Église. Par une pente fatale, tout en conservant des cadres religieux voisins du catholicisme, elle s'était laissé gagner à la doctrine protestante : le libre examen, dans l'interprétation des Livres Saints, y était l'unique règle de foi. Or, le thème que s'attachèrent à développer les tractariens, c'est que l'Écriture ne suffit pas à constituer la foi, qu'il n'est pas loisible à chaque fidèle de l'entendre à sa guise, qu'elle doit être lue et comprise dans le sens de la Tradition, qu'il faut même, à tout moment de la durée, une Église vivante qui ait autorité pour trancher les différends créés par les pensées individuelles, pour préserver la société chrétienne de l'anarchie religieuse.

Manning entra si bien dans cette voie doctrinale, qu'en 1838, ayant à prononcer un grand discours devant son évêque, dans la cathédrale de Chichester, il prit pour sujet *la Règle de foi*, et exposa avec une grande fermeté les idées qui avaient cours parmi les tractariens. Il s'y appliquait, il est vrai, à garder une égale distance entre l'Église infaillible de Rome et le libre examen du protestantisme. De

fait, il s'engageait, conduit par la droite logique et par un sentiment vrai de ce que doit être le christianisme, dans un chemin qui le ferait tôt ou tard aboutir à Rome.

Le parti de l'évangélisme, dont il avait été l'un des plus fidèles adhérents, ne se méprit pas sur l'évolution de son esprit : on souleva des tempêtes contre lui, et on cria à la trahison. Si vives que fussent les protestations, Manning ne perdit point l'estime ni les faveurs de son évêque. Nommé, deux ans plus tard, archidiacre de Chichester, il eut la facilité d'étendre, sans quitter sa paroisse de Lavington, le cercle de sa bienfaisante influence. « C'est l'homme le plus saint que j'aie jamais connu », a dit de lui Sydney Herbert. Cette parole nous donne le secret de l'action religieuse si efficace qu'il avait sur les âmes.

Manning, toutefois, ne suivait pas les tractariens jusqu'au bout. La *tendance* du Mouvement d'Oxford était manifestement vers Rome : Newman et ses amis ne s'en cachaient pas. Or Manning était nettement hostile au romanisme. Soit qu'il eût de plus profondes attaches dans la hiérarchie anglicane, soit qu'il ne participât que d'une façon superficielle, — étant avant tout homme d'action, — à la pensée tractarienne, il ne voulait pas s'orienter vers Rome. En cela, il différait à tel point de ses amis, que Newman lui écrivait : « Je vous considère comme un témoin du dehors. »

Pour comprendre cette divergence entre deux esprits aussi droits et aussi réfléchis, d'ailleurs intimement liés, que l'étaient Manning et Newman, peut-être suffira-t-il de rappeler à quel point leurs natures étaient opposées. Newman, philosophe, logicien, dominé par la pensée et le sentiment, range sa vie à ses idées, adapte sa vie aux exigences de ses convictions : voilà pourquoi il arrivera de bonne heure à l'Église romaine. Manning, au contraire, moins philosophe qu'apôtre, plus actif que penseur, plus pratique que méditatif, pense conformément à sa vie, adapte ses convictions à sa vie ; voilà pourquoi, offrant moins de prise à la force des idées, il n'entrera dans l'Église romaine que six ans après Newman.

On vit bien, durant de longues années, combien était enracinée la répugnance de Manning pour l'Église romaine. Sa correspondance avec Gladstone exhale sa confiance dans l'Église anglicane. « Rien au monde, lui dit-il, ne peut ébranler ma foi à la présence du Christ dans l'Église anglicane et dans ses sacrements. Je me sens incapable d'en douter. Depuis trois cents ans, les saints mûrissent pour le ciel autour de nos autels. Je ne puis pas ne pas me tenir en sûreté. »

En 1838, il fit le voyage de Rome avec Gladstone, fut témoin des solennités et des œuvres de l'Église catholique, sans qu'aucun spectacle pût ébranler son instinct antipapiste. Il glorifie la

Réforme du XVI[e] siècle et proclame qu'elle est « l'ouvrage de la main purifiante de Dieu. » Quand, en 1841, le tract 90 donna un si vigoureux coup de barre vers Rome à la barque du groupe tractarien, il ne craignit pas de se séparer de ses amis et de désavouer la brochure. En 1842, dans un discours sur *l'Unité de l'Église*, il se rattacha à « l'Église établie », en revendiquant pour elle la succession apostolique et le pouvoir sacramentel. Et comme on l'accusait toujours de sympathies pour les tractariens et pour Newman, le 5 novembre 1843, dans l'église Sainte-Marie d'Oxford, dans ce sanctuaire où avait tant de fois retenti la voix de Newman, quelques jours seulement après que le chef des tractariens s'était retiré dans la solitude de Littlemore, Manning prêcha un sermon où il prit violemment à parti le romanisme et blâma ouvertement ceux qui inclinaient vers le papisme. A ceux qui lui représentaient que son Église était entachée d'hérésie et esclave de l'État, il répondait que ce n'était pas un motif suffisant pour la déserter, qu'il suffisait de la purifier, de lui conquérir l'indépendance, et qu'on pouvait toujours, en demeurant dans son sein, communier à l'Église catholique de tous les siècles et de tous les pays du monde.

Lorsque, en 1845, s'ouvre l'ère des grandes conversions au catholicisme, Manning apparaît comme l'un des plus fermes remparts de l'anglicanisme

ébranlé. On le trouve au nombre des docteurs qui condamnent l'ouvrage romanisant de l'intrépide Ward. Il écrit, pour son archidiaconé, un mandement sur les misères et les scandales de l'Église romaine, espérant ainsi retenir les hésitants. Newman converti, il traite de péché et de « chute » une sécession si longtemps mûrie, et lui écrit ce billet : « Mon cher Newman, si je connaissais des mots capables de vous exprimer toute l'affection de mon cœur sans ternir ma conscience, je voudrais en faire usage. » Le jeune Lockhart étant entré à son tour dans l'Église romaine, Manning écrivit à sa mère : « J'aimerais mieux suivre le convoi d'un ami vers sa tombe, que d'apprendre un tel pas. »

Des paroles, il passa aux actes : car il était prêt à tout entreprendre pour sauver les restes de son Église.

Newman avait achevé son évolution vers le catholicisme en écrivant l'*Essai sur le Développement*. Ce livre, où l'auteur concilie si magistralement la stabilité traditionnelle avec les adaptations imposées par le mouvement des siècles, répondait à deux objections très spécieuses que l'anglicanisme jetait tour à tour à la face des catholiques, L'impression produite par cet écrit donnait à la démarche de Newman une importance qui pouvait être désastreuse à l'anglicanisme. C'est pourquoi Manning considéra comme un devoir apostolique

de le réfuter. Mais, suivant le mot de Gladstone, « Manning n'était pas de force à lutter avec Newman ; il était homme d'État ecclésiastique, très ascétique, non théologien, ni profondément instruit. »

Son échec sur le terrain de la controverse ne le désarma point. Se rapprochant de Keble et de Pusey, ces deux amis de Newman restés anglicans, il déploya toute son activité morale pour conserver à son Église les âmes nombreuses qu'avait troublées la conversion de Newman. Doué d'une grande autorité sur les consciences, il les rassurait dans leur foi anglicane : à l'entendre, « l'Église établie » n'avait qu'un défaut qu'elle finirait bien par secouer tout à fait, sa dépendance de l'État : en attendant, il formait les âmes à l'austérité de la vie, il leur faisait pratiquer la communion ; comme directeur spirituel, il avait un ascendant irrésistible. « Il avait en lui, déclare une pénitente, je ne sais quoi de particulièrement respectable qui nous eût fait honte d'une pensée mauvaise ou d'une parole légère, et il était néanmoins affectueux et tendre comme une femme. » Combien d'âmes religieuses attachèrent leurs destinées à la sienne, on put le voir, lorsque son entrée dans l'Église romaine fut suivie d'un si grand nombre de conversions.

Car, je vous l'ai dit déjà, Manning est marqué de Dieu pour l'Église romaine. Quelque résistance que, de bonne foi, il fasse à la grâce qui le sollicite,

il finira par se rendre à la lumière de la vérité. Par quelles voies intérieures Dieu acheva de gagner une âme si bien préparée à le servir dans la vraie Église, c'est ce qui me reste maintenant à vous raconter.

III

Tandis que Manning luttait avec une loyauté si généreuse pour son Église, il avait pourtant un doute tout au fond de lui-même. Il y résistait, mais il ne pouvait le chasser. Son Église lui apparaissait entachée d'hérésie et induement captive de l'État. Il fallait qu'elle brisât ces deux chaînes; ce n'est qu'après avoir conquis cette double liberté qu'elle pourrait être considérée comme une vraie portion de l'Église catholique. Mais comment s'affranchir? Tandis que Newman était persuadé que, seule, l'union avec Rome serait la délivrance, Manning, au contraire, espérait que l'Église anglicane se suffirait pour conquérir son indépendance.

Malgré cette conviction, l'allure de Newman ne laissait pas de le troubler. « Il exerce une étrange fascination, disait-il... Ses discours sont merveilleux. Qu'un si puissant esprit puisse nous abandonner, c'est à faire douter de tout, de la vie, du monde et de nous-mêmes » (Lettre à Gladstone, janvier 1844.) Dans la lettre même où il avait écrit à Gladstone sa confiance en l'Église anglicane, il ajoutait : « J'ai la

crainte, qui est presque une certitude, que l'Église d'Angleterre ne se brise en morceaux. »

Lorsque Newman eut fait son abjuration, le chagrin qu'en conçut Manning s'accrut de toute la sympathie qu'il gardait au grand converti : « Je ne puis m'abstenir de vous parler de notre cher Newman, écrit-il à son confident. Que ne lui dois-je pas? Aucun homme vivant n'a si puissamment agi sur moi, et il n'y a aucun esprit que j'aie tant respecté. Il était si peu semblable à ceux qui l'entouraient, si pénétrant, si mâle, si vrai, si maître de lui, si exempt de formalisme et d'artifice. Toutes ses démarches sont pour moi pleines de crainte, bien que j'aie la claire et pleine conviction qu'une mystérieuse inclination l'a jeté hors de la vérité sur les points qui nous divisent. » Voilà bien l'angoisse de Manning nettement exprimée : son cœur est avec Newman, mais son esprit n'y est pas encore.

Cependant l'esprit lui-même n'est pas si loin qu'il pense. Car, tandis qu'il étudie l'*Essai sur le Développement* dans l'espoir d'en écrire la réfutation, il exprime à Gladstone ses impressions sur le ton d'une singulière sympathie : « Je l'ai lu à la suite avec un extraordinaire intérêt. Jamais livre n'avait si bien, du commencement à la fin, retenu mon attention. Tout le livre témoigne d'une portée intellectuelle telle que bien peu d'esprits peuvent s'élever à de si hautes régions. J'en augure de

grands effets, mais très divers. J'ai peur qu'il n'ouvre dans notre pauvre corps malade une plaie par où s'écoule notre vie. Ce qui rend à mes yeux l'ouvrage singulièrement formidable, c'est l'élévation du ton, les égards nobles, respectueux, charitables qu'on y montre pour l'Église d'Angleterre et pour une théologie qu'on aime à se rappeler[1]. »

Telles étaient les pensées qui tourmentaient Manning, lorsque, au commencement de 1847, il fut atteint d'une maladie grave, qui le remit plus sensiblement en face de sa conscience et lui donna le loisir des réflexions prolongées. Toute maladie est un repos et une retraite : l'âme, moins divisée par les affaires, est rendue à elle-même; son activité, concentrée au dedans, lui permet d'aller plus au fond des problèmes qui se posent devant elle. Manning éprouva le bienfait de cette longue solitude : « Temps béni! s'écrie-t-il; je n'ai jamais été si seul à seul avec Dieu, jamais si près de lui... » Et il ajoutait : « Je ne puis assez bénir Dieu pour cette maladie, sans laquelle je serais mort éternellement. » Ecoutez encore cette humble confession : « J'ai discouru comme un saint, rêvé de moi-même comme d'un saint; je me suis flatté moi-même comme si je faisais l'œuvre d'un saint; et maintenant je trouve que je ne suis pas digne d'être appelé un pénitent. »

1. Nous empruntons toutes ces citations à l'article *Manning and Gladstone*, publiés dans *Dublin Review*, janvier 1906.

Ainsi la souffrance, jointe au chagrin que lui causa la mort de sa mère, rapprocha Manning de Dieu. Mais plus il se rapprochait de Dieu dans son cœur, plus aussi il sentait d'inclination vers l'Église romaine. « Je sens, dit-il, comme si une lumière était tombée sur moi. Quelque chose est là qui me fait me dresser et qui me dit : « Vous finirez dans l'Église romaine. » Un séjour prolongé qu'il fit alors en pays catholique, et principalement à Rome, accentua encore ce mouvement intérieur qui le poussait vers le catholicisme. En 1838, Rome l'avait laissé indifférent ; en 1848, tout l'intéressait au centre de la catholicité : les cérémonies religieuses qu'il suivit assidument, le Pape dont il obtint deux audiences, les maisons d'études théologiques où il rencontra Newman... Voici une parole, extraite d'une lettre écrite à Rome, qui montre à quel point l'idée catholique faisait en lui du progrès : « Le protestantisme, dit-il, est une hérésie, et le nationalisme religieux est du judaïsme. »

Quand Manning reprit, à l'automne de 1848, la direction de sa paroisse de Lavington, il n'était déjà plus le même qu'auparavant. La pensée catholique gagnait en lui la prépondérance. Sous cette influence nouvelle, il allait prendre une attitude tout autre que par le passé à l'égard des âmes qui le consultaient et en face des événements qui troublaient alors l'Église anglicane.

Sa mission de directeur d'âmes devenait fort délicate. Que dire à celles qui lui exposaient des doutes sur la légitimité de « l'Église établie ? » Leur conseiller d'en sortir, tandis que lui-même y demeurait encore, c'eût été à la fois se contredire et trahir son mandat d'archidiacre anglican. Les retenir dans l'Église officielle, c'eût été marcher sur les convictions qui s'affermissaient en lui tous les jours davantage. Sa perplexité fut parfois très grande. Tantôt il écrivait : « Je ne puis dire que je rejette la théologie anglicane ; je ne la connais plus, tout simplement, et je n'y crois plus. » Tantôt il répondait à une âme très avancée dans la conversion : « La place de celui qui croit les dogmes catholiques est dans l'Église catholique. » Tantôt enfin il donnait des motifs provisoires de tranquillité, et réservait l'avenir. Évidemment, il ne pouvait rester longtemps aux prises avec des embarras si inextricables. Les affaires extérieures précipitèrent la solution qui déjà s'imposait.

L'Église anglicane était, en 1849, aux prises avec les plus redoutables difficultés. Au plus fort même de la crise, le Révérend Denison Maurice écrivait : « Il n'y a qu'un homme capable, s'il le veut, de sauver l'Église de la confusion où elle se débat, et cet homme, c'est Manning. » Or, cette confusion même détermina Manning à faire le pas définitif vers l'Église romaine.

Tandis que Newman avait été conduit par des

motifs d'ordre spéculatif, Manning fut amené par des raisons d'ordre pratique. Newman s'était converti en controversiste qui a découvert la vérité; Manning est un homme de discipline qui fuit le désordre.

L'anarchie était, en effet, le grand reproche que faisait Manning à l'Église anglicane. A ses yeux, c'était moins une Église qu'une cohue sans règle, sans unité dans la dévotion et dans l'administration des sacrements, dépourvue de toute vie sacerdotale, incrédule aux mystères chrétiens et insensible au monde invisible, incapable d'exercer une influence sur la conscience populaire. Mais rien ne l'exaspérait comme sa complicité avec le protestantisme et sa dépendance de l'État.

Cette complicité avec le protestantisme venait d'éclater au grand jour dans deux événements d'un retentissement fort scandaleux. Le premier était l'entente conclue avec le gouvernement prussien pour nommer un évêque unique à la tête des communautés anglicane et luthérienne de Jérusalem ? Un tel pacte ne contenait-il pas l'aveu formel que l'Église d'Angleterre ne différait pas, au fond, du protestantisme luthérien ou calviniste ? Une telle alliance déroutait l'esprit de Manning. Le second événement était la nomination du docteur Hampden, dont les tendances étaient notoirement protestantes ou même rationalistes, d'abord à une chaire de théologie à Oxford, puis à l'évêché d'Héresford.

Accepter qu'un pareil maître fût chargé officiellement d'enseigner, n'était-ce pas professer, en matière doctrinale, la plus évidente indifférence ? Or Manning n'entendait pas qu'une Église chrétienne pût se désintéresser de la doctrine religieuse.

Quant à la mainmise de l'État sur l'Église anglicane, elle apparut coup sur coup en trois affaires qui surgirent à la même époque.

La nomination du docteur Hampden à l'évêché d'Heresford fut imposée par le pouvoir civil. En vain le clergé anglican, du moins en partie, s'éleva-t-il contre une telle ingérence de l'État. Le ministre lord Russel passa outre à la protestation. Et l'archevêque de Cantorbéry, résigné à cette usurpation du gouvernement sur le spirituel, consacra Hampden en disant : « Je remplis le devoir de ma charge, en exécutant les ordres de Sa Majesté. » Sa Majesté était donc l'arbitre des choses les plus sacrées de l'Église anglicane.

L'affaire Gorham prit un caractère encore plus aigu, et Manning s'engagea à fond pour sauver son Église de ce qu'il estimait la pire des humiliations. Gorham était un ministre anglican dont la foi sur le baptême était positivement condamnable. Comme il s'était acquis une charge dans le diocèse d'Exeter, l'évêque le traita d'hérétique et lui refusa l'institution. Ayant porté sa cause devant le tribunal ecclésiastique de Cantorbéry, Gorham y vit son appel rejeté. Mais il se pourvut alors devant le

Comité judiciaire du Conseil privé de la Reine, et ce tribunal purement laïque décida en sa faveur contre les juges d'Église. La Couronne s'arrogeait donc visiblement le pouvoir suprême dans les causes religieuses : l'anglicanisme, qui avait répudié le Pape, retrouvait un maître sur le trône. Tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le clergé anglican protesta contre une telle usurpation. Manning prit l'affaire si à cœur, qu'après avoir signé une protestation chez Gladstone avec ses meilleurs amis, après en avoir fait signer une autre à la plupart des ministres de son archidiaconé de Chichester, il lança un appel aux vingt mille membres du clergé anglican pour les inviter à signer une déclaration contre les prétentions de la Couronne en matière spirituelle. Dix-huit cents seulement répondirent à son appel ; et devant cette défaillance de ses collègues quand il s'agissait de sauver les droits imprescriptibles de son Église, il comprit que l'anglicanisme était descendu trop bas pour être régénéré.

On en était à l'été de 1850. Quelques mois après, Manning, dont l'esprit et le cœur n'étaient déjà plus dans l'Église anglicane, achevait de s'en détacher à l'occasion des affaires du cardinal Wiseman.

Wiseman avait été créé cardinal et archevêque de Westminster, chef de la nouvelle hiérarchie catholique, à la fin de septembre 1850. Cet évé-

nement, pour lequel Rome avait pris d'abord l'agrément du Cabinet anglais, souleva, en Angleterre, l'orage formidable que nous avons raconté ailleurs. Dans tous les diocèses anglicans, des protestations violentes furent signées contre l'acte pontifical. Quand Manning fut requis de dresser et de faire signer la protestation de son archidiaconé de Chichester, il répondit fièrement à son évêque : « Je dois vous déclarer que je répudie absolument les opinions qui seront émises dans les débats qui vont s'ouvrir. On y reconnaîtra l'autorité de la Couronne en matière spirituelle, et je la rejette. On protestera contre l'autorité du Pape, et je l'accepte. »

C'était faire clairement sa profession de foi. Retenons-en la date : elle est du 17 novembre 1850. A partir de ce jour, Manning ne fut plus anglican : aussi, dès le 8 décembre suivant, quittait-il sa paroisse de Lavington et le troupeau qu'il avait si religieusement gardé et dirigé durant dix-huit années.

Pour ne rien précipiter, il prit quelques mois de réflexion solitaire. Il les employa à étudier de plus près les titres de l'Église catholique, et à dissiper les derniers préjugés qu'il pût garder contre Rome. Car il avait si longtemps combattu le papisme, qu'il en était resté dans son esprit comme des stigmates que le temps seul pouvait effacer.

Au mois de mars 1851, jugeant son âme prête à la démarche suprême, il résigna, par devant notaire, son bénéfice anglican, et, pour remercier Dieu d'avoir ainsi brisé les liens qui le rattachaient au passé, il fit son entrée dans la voie nouvelle par un *Ave Maria* dévotement récité dans la cathédrale catholique de Saint-Georges.

Quelques jours auparavant, il s'était trouvé dans une église anglicane à côté de Gladstone. Le moment de la communion venu, il avait dit à son ami : « Je ne saurais plus communier dans l'Église d'Angleterre, » et mettant la main sur l'épaule de Gladstone, il avait ajouté : « Venez. » Gladstone ne le suivit pas, et de cette heure historique date la divergence qui marquera les destinées de deux hommes faits pour occuper dans l'État et dans l'Église le premier rang.

Toutes les séparations étant achevées, Manning fit son abjuration le 6 avril 1851, entre les mains du jésuite Brownbill. Huit jours après, le dimanche des Rameaux, il reçut la confirmation et fit sa première communion des mains du cardinal Wiseman. Ainsi s'achevaient des combats intérieurs dont les débuts remontaient à plus de quatorze ans. La paix, une paix d'âme qui dura pendant quarante et un ans de vie catholique, fut l'heureux fruit de tant de luttes. Tout le reste de sa longue carrière, il eut dans le cœur les sentiments de joie qu'il exprimait six mois après sa



LE CARDINAL MANNING
Deuxième archevêque de Westminster.

conversion : « Quelle issue bénie ! écrivait-il à Hope, son compagnon d'abjuration... Ce qui jusque-là n'était qu'une conclusion de la raison devint dès lors une conviction intime de l'âme. Une conception de la vérité, basée sur une certitude surnaturelle et vraiment divine, avait tellement rempli mon cœur et mon âme, qu'il ne s'éleva plus un seul instant l'ombre d'un doute dans mon esprit et dans ma conscience. Tout au contraire je m'étonnais qu'une vérité, évidente pour nous maintenant, eût pu échapper aussi longtemps à notre connaissance. Tout ce que je pourrais dire se résume donc en ceci : je sais une chose, c'est qu'auparavant j'étais aveugle et que maintenant je vois [1]. »

Quelques mois plus tard, le *Times*, comme pour enrayer le mouvement de conversions qui suivit l'abjuration de Manning, répandit le bruit du retour de Manning à l'anglicanisme. Manning répondit sans retard au journal : « J'ai trouvé dans l'Église catholique tout ce que je cherchais, et plus même que je n'aurais pu imaginer avant de lui appartenir [2]. »

Ces paroles, mes Frères, nous suffisent pour nous convaincre de la sincérité et de la profondeur des sentiments catholiques de Manning. Sa vie, du reste, en sera la démonstration prolongée.

1. Cité dans *Hemmer, Vie du cardinal Manning*, pp. 77-78.
2. Cité dans *Hemmer*, p. 78.

Aucune hésitation ne vint plus troubler le nouveau catholique romain. Son mérite lui fit bientôt dans l'Église une telle place qu'il parut bien que, si l'Église lui procura la paix dans la vérité, il était prédestiné à honorer et à soutenir l'Église par ses hautes vertus et sa puissante volonté.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Pourquoi Pusey ne s'est pas converti [1]

A cette galerie des grands convertis anglais dont je vous ai, mes Frères, retracé l'histoire, il manque une noble et belle figure, celle d'Edouard Bouverie Pusey. Bien que Pusey, s'arrêtant en

1. Conférence du 13 mai 1906. A consulter : H. S. Liddon, *Life of Edward Bouverie Pusey*. 4 vol., 1893-1894, Londres, Longmans ; — Thureau-Dangin, *La renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle*, 3 vol. in-8°, Paris, Plon ; l'histoire de Pusey s'y trouve disséminée dans les trois volumes ; — H. Brémond, *L'inquiétude religieuse*, chapitre premier, *L'inquiétude de Newman et la sérénité de Pusey*, in-18, Paris, Perrin, 1901 ; — L. Dumolin, *Le docteur Pusey*, notice publiée dans la collection des *Contemporains*, in-4°, Paris, 5, rue Bayard.

Notice biographique. — Edouard Bouverie-Pusey naquit en 1800, d'une famille de huguenots réfugiés en Angleterre. En 1818, il vint à Oxford au collège de Christ-Church, et fut reçu, quelques années après, *fellow* ou gradué d'Oriel. Après de fortes études, poursuivies en Allemagne, il fut nommé professeur d'hébreu au collège de Christ-Church. Il épousa miss Barker, qu'il associa à sa vie de savant, et dont il eut plusieurs enfants. Ami intime de Newman, il fut entraîné par lui dans la campagne des tracts, et telle était son autorité parmi les tractariens, que ce fut lui qui donna son nom (Puseyisme) au nouveau parti anglo-catholique dont Newman

chemin, n'ait pas osé franchir le seuil de l'Église catholique romaine, nous, catholiques romains, nous n'avons pas le droit de taire son nom, lorsque nous glorifions Newman, Spencer, Faber et Manning. Il s'était mis en route avec eux; il les avait animés de sa voix et soutenus de sa puissante autorité ; son âme était à l'unisson des mêmes pensées et des mêmes sentiments; et, lorsqu'ils eurent abordé à l'autre rive, lui, resté en arrière, il les regarda avec une profonde tristesse, mais il ne les maudit jamais, disons même qu'il les aima toujours.

Mon dessein n'est pas de vous dire de quelle évolution religieuse le cœur de Pusey fut le théâtre;

était le chef. Jusqu'à 1845, Newman et Pusey marchèrent la main dans la main, partageant les mêmes idées. Mais Pusey ne suivit pas Newman dans l'Église romaine. Il resta dans l'anglicanisme et y devint le centre de toutes les âmes qui s'étaient ouvertes au renouvellement religieux, N'étant ni catholique ni franchement anglican, il constitua ce parti à mi-chemin si connu en Angleterre sous le nom de ritualisme, dans lequel les cérémonies du culte catholique ont été presque intégralement adoptées, Pusey ne manquait point de courage. Ayant appris que l'évêque de Londres avait écarté des Ordres un clergyman qui admettait la présence réelle dans l'Eucharistie, il osa formuler lui-même dans un discours un acte de foi solennel à ce dogme catholique. Les autorités anglicanes d'Oxford s'en émurent et le suspendirent de sa chaire pour trois ans. Pour rajeunir l'anglicanisme auquel il tenait toujours, Pusey y fonda diverses congrégations religieuses de tous points imitées des nôtres. Il mourut à l'âge de quatre-vingt deux ans (16 septembre 1882), sans avoir fait la démarche suprême, que tant de ses disciples avaient accomplie, d'une conversion à l'Église catholique romaine.

car vous la connaissez déjà par le récit que je vous ai fait des luttes intimes de Newman et de Manning. Je voudrais plutôt rechercher ce soir pourquoi Pusey, si semblable à Newman et à Manning par les idées et les aspirations, n'a pas abouti comme eux à l'heureux terme du catholicisme romain. Pourquoi Pusey ne s'est pas converti, voilà la question que nous tâcherons d'élucider.

Ne me dites point, mes Frères, que la question est trop étroite, puisqu'il s'agit d'un seul homme, ni qu'elle est trop hardie, puisqu'il s'agit de sonder les mystères d'une âme aussi profonde que celle de Pusey.

Ce n'est point nous enfermer dans un cercle étroit : car l'âme d'un homme, surtout quand cet homme s'appelle Pusey, est toujours un vaste champ d'exploration; de plus, c'est toute l'âme anglicane, dans ce qu'elle a de plus foncièrement religieux, qui se concentre et s'offre à notre étude dans l'âme de Pusey; et enfin, mes Frères, tandis que je vous parlerai de Pusey, de cet homme si honnête et si bon qui pourtant ne se convertit pas, votre pensée évoquera peut-être des physionomies qui vous sont chères, d'autres Pusey qui vivent dans votre entourage, dont vos vœux appellent la conversion, et dont les retards mystérieux trouveront en ceux de Pusey leur explication.

Ne craignez point non plus qu'il y ait trop de

hardiesse à vouloir surprendre les secrets d'une grande âme ; car les âmes se livrent à ceux qui les interrogent avec persévérance, et les révélations intimes qu'on entend alors paient au centuple la peine qu'on a prise pour aller jusqu'au fond.

Allons donc tout droit à notre sujet, et, après avoir dit comment se pose le problème, nous essaierons de le résoudre.

I

J'ai à vous ramener encore une fois au cœur de ce mouvement d'Oxford, qui tient une place si importante dans l'histoire chrétienne du XIX[e] siècle, et vers lequel se tournent, avec une curiosité toujours croissante, les philosophes avides de connaître les grandes expériences religieuses. Cette étrange fermentation, qui se déclare d'une façon si soudaine dans les meilleures âmes anglicanes, nous présente toutes ses phases avec ses résultats les plus opposés dans les deux plus illustres docteurs d'Oxford, Newman et Pusey : deux noms inséparables devant l'histoire, précisément parce que la crise intérieure ne se dénoua pas de la même façon chez l'un et chez l'autre.

Newman et Pusey étaient du même âge. De bonne heure, ils se rencontrèrent dans les mêmes collèges, entendirent les leçons des mêmes maîtres, subirent l'influence religieuse et morale du même

milieu. Quoique différents de nature, — Newman étant à la fois philosophe et artiste, Pusey plus positif et moins vibrant, — ils manifestèrent d'abord les mêmes goûts et ouvrirent leur âme aux mêmes aspirations. Telle était cependant la vénération inspirée par la personne de Pusey, que Newman, timide et gauche, n'était pas entré du premier coup dans son intimité. « Je l'avais surnommé ὁ μέγας, dit-il ; son érudition, son activité prodigieuse, son dévouement à la religion me subjuguaient. » Quand la réserve eut cédé la place à la plus fraternelle amitié, Newman fut l'hôte habituel de la maison de Pusey, il fut de part dans toutes les joies comme dans tous les deuils de Pusey. C'est à Newman que Pusey confie ses plus douloureux secrets. « Ma chère femme, lui écrit-il, approche de la fin de sa vie terrestre ; quand le soleil se lèvera demain, elle sera par la miséricorde de Dieu dans le sein du Christ, là où il n'y a pas besoin de soleil. Voulez-vous prier pour qu'elle ait dès cette vie un avant goût de la joie et de la paix du ciel. » Seul, Newman est admis près de Pusey à l'heure de cette suprême séparation, et Pusey écrit que ce fut pour lui « comme la visite d'un ange. » Les enfants de Pusey étaient si attachés à Newman, que Pusey lui écrit, à la mort de sa fille : « Elle était l'enfant de vos sermons. »

Les esprits n'étaient pas moins unis que les

cœurs. Ils adhéraient du même amour à cette Église anglicane qu'ils appelaient leur Mère. Ensemble ils étudiaient l'histoire des siècles passés, ils fouillaient les textes des anciens Pères et des divines Écritures, tant pour établir la légitimité de leur Église que pour y renouveler la ferveur chrétienne des premiers âges. Car, si adonnés qu'ils fussent à l'érudition, ils regardaient comme très vaine « la science qui ne tourne pas à aimer », et les recherches consciencieuses auxquelles ils se livraient devenaient en leurs mains un instrument de prosélytisme. Newman, curé de Sainte-Marie d'Oxford, et Pusey, professeur d'hébreu au collège de Christ-Church, étaient des hommes apostoliques non moins que des savants.

Dans cette voie où les porte leur zèle, ils vont d'abord du même pas. Avec Froude, leur commun ami, ils subissent l'heureuse influence que les poésies religieuses de Keble, dans l'*Année chrétienne*, exercent sur les âmes pieuses de l'anglicanisme. Ils applaudissent surtout au magistral discours que prononce Keble, en juillet 1833, sur l'*Apostasie nationale*, et prédisent à coup sûr que cette parole vibrante a sonné l'heure d'une rénovation religieuse en Angleterre.

Devant l'agitation profonde produite par la brochure de Keble, Newman pense que le temps d'agir est venu. Sans tarder, il ouvre cette campagne de tracts qui durera huit ans et qui réveillera

de leur torpeur, jusque dans les plus humbles hameaux, les pasteurs anglicans assoupis depuis deux siècles dans la paisible possession de leurs bénéfices. Newman, parce qu'il a plus de fougue, s'est élancé le premier à l'assaut de la vieille Église anglicane, pour la conquérir à une religion plus active. Mais Pusey est avec lui de cœur ; il se déclare même pour lui ouvertement. Bientôt, non content d'approuver les tracts, il y collabore. En 1835, il publie et signe lui-même un tract sur le baptême : œuvre savante, pesante et froide, assurément, et par là très différente des brochures au ton vif et alerte qu'avait jusqu'alors répandues le groupe tractarien. Mais toute l'importance du livre était dans la signature de Pusey. Que cet homme, professeur à l'Université, si vénéré pour la dignité de sa vie, si admiré pour ses vertus morales et sa vive piété, si estimé pour sa haute science, que cet homme, dis-je, entrât si manifestement dans la campagne tractarienne, c'était un appoint du plus grand prix pour les ardents réformateurs d'Oxford. « Il nous apportait, dit Newman, une position et un nom. Il avait, ajoute-t-il, une grande influence, due à ses convictions solides, aux munificences de ses aumônes, à son titre de professeur, à ses alliances de famille, à ses rapports familiers avec les autorités universitaires. »

Dès lors, le mouvement tractarien reçut le nom de *Puseyisme*, non que Newman cessât d'en être

l'âme comme il en avait été le principe, mais parce que Pusey était, de ce groupe, le personnage socialement le plus considérable.

Pendant quatre ans, Newman et Pusey vécurent si unis, dans les mêmes prières, dans les mêmes aspirations, dans les mêmes idées religieuses, qu'ils semblaient n'avoir qu'une même âme.

Le goût de la piété fut le signe le plus apparent de leur progrès religieux. Non contents des exercices pieux qu'ils trouvaient dans le *Prayer Book* anglican, ils faisaient de larges emprunts à la liturgie de l'Église romaine. Ils se délectaient dans la récitation de notre Bréviaire ; ils aimaient les invocations de nos litanies. Peu à peu, ils adoptèrent, sans l'imposer, l'usage de la confession secrète. Revenus à la foi de la Présence réelle, ils recherchèrent dans l'Eucharistie les consolations de l'intime contact de Jésus-Christ. Et pour entourer le Maître de plus d'honneur, ils tempérèrent peu à peu la glace des cérémonies anglicanes par l'extérieur plus chrétien et plus humain des pompes catholiques. La mortification se développa en même temps que la piété. Au lieu du confortable et du bien-être, Newman et Pusey mirent en honneur le jeûne et les macérations monastiques, entrainant à leur suite dans les voies de l'abnégation une légion de jeunes disciples.

Forts de tels exemples d'austérité, ils avaient le droit de prêcher, dans les tracts, la rénovation

religieuse à leurs compatriotes. On leur prêtait une oreille attentive, lorsqu'ils disaient que la religion n'est pas une redevance dont on s'acquitte envers Dieu comme d'un impôt envers l'Etat, mais une vie qui pénètre et transforme tout l'être, qui fait puiser en Dieu par la prière la grâce d'être résolument meilleur.

Mais ce qui troubla le plus profondément l'opinion anglaise, ce furent les idées qu'ensemble Newman et Pusey répandirent sur la question religieuse. Certes, ils n'agitaient point les problèmes fondamentaux autour desquels se meut notre pensée contemporaine, ils ne doutaient ni de Dieu, ni de l'âme, ni de la nécessité d'une religion, ni de la révélation chrétienne; ils n'élevaient même aucun doute sur la légitimité de leur Église anglicane. Mais ils réclamaient pour la vraie Église un pouvoir enseignant, qui fût doué d'infaillibilité; ils voulaient que cette Église remontât en droite ligne jusqu'à Jésus-Christ par une apostolicité hors de conteste; ils louaient la pratique de la Confession auriculaire et parlaient avec sympathie de la Présence réelle. Tout ce langage tranchait trop sur l'anglicanisme et résonnait trop évidemment comme un écho du romanisme, pour que les anglicans n'en fussent pas émus, pour que ce levain nouveau ne soulevât pas la masse anglicane jusque-là plongée dans une bourgeoise apathie. Les protestations ne manquèrent point de se pro-

duire ; mais que pouvaient-elles contre cette jeune école d'Oxford, qui recrutait ses disciples parmi les étudiants les mieux doués et les plus fervents, et dont les chefs étaient si unis et si fidèles à proclamer qu'ils n'avaient point d'autre mère que l'Église anglicane ?

En 1839, l'harmonie qui régnait entre Newman et Pusey commença à se rompre. La ligne de séparation fut d'abord imperceptible, mais elle s'élargit d'année en année, et à la fin il y eut, entre ces deux grandes âmes, un fossé profond et infranchissable. Newman douta de la légitimité de son Église, tandis que, selon toute apparence, Pusey n'en douta jamais : de là cette division qui sépara bientôt ces deux esprits. C'est à dessein que je dis ces deux esprits, car les cœurs ne furent jamais divisés. Pusey garda si avant dans le cœur l'affection de Newman, qu'il ne prononça jamais une parole de blâme au sujet de la conversion de son ami. Newman, de son côté, après des tentatives infructueuses pour attirer Pusey dans l'Église romaine, respecta jusqu'au bout la bonne foi de son ancien collègue d'Oxford.

Newman en vint donc à douter de son Église. A travers ses études historiques, il lui apparut que les anglicans du XIX[e] siècle étaient en face de l'Église romaine comme les monophysites du VI[e] siècle. Ses troubles s'accrurent encore à la lecture d'un article du D[r] Wiseman, dans la *Dublin*

Review. Il vit, dans les pages du savant controversiste, que les anglicans n'étaient pas plus de l'Église que les donatistes combattus au ve siècle par saint Augustin. Pusey lut à son tour ce qu'avait lu Newman : mais il resta impassible devant ce qui avait ébranlé Newman. Pusey ne vit donc pas ce qu'avait vu Newman ; il ne sentit pas ce qu'avait senti Newman. Et pour comprendre cette différence, qui tient assurément à la constitution même des âmes, il faut se rappeler la parole que disait un jour La Mennais au bord de la mer : « Tous ces gens regardent ce que je regarde; mais personne ne voit ce que je vois. »

Il est vrai que la première impression de Newman se dissipa ; peut-être fut-ce sous l'influence du calme de Pusey. Mais cette paix ne fut pas de longue durée : l'angoisse revint bientôt au cœur de Newman. Son parti se divisa ; parmi ses disciples, les uns se livrèrent au protestantisme, qu'il regardait comme une détestable hérésie, les autres se rangèrent du côté de Rome, où il sentait bien qu'étaient les réserves de vie chrétienne. Pour endiguer ce mouvement vers Rome et « sauver sa pauvre Église », comme il disait, il tenta un suprême effort dans le tract 90, où il s'évertua à démontrer que tout ce qu'il y a d'enviable dans l'Église romaine est contenu dans les dix-neuf articles fondamentaux de l'anglicanisme. Mais, condamné par son Église et par l'Université pour

cet essai de conciliation, persuadé que son Église ne voudrait pas rentrer dans les voies de la vérité, Newman se replia d'abord sur lui-même, en proie à une douloureuse tristesse de ce qu'il avait échoué dans le renouvellement de son Église; puis il s'isola tout à fait de son milieu d'Oxford en se retirant dans sa petite campagne de Littlemore: et après des années de combats intérieurs, de prières ardentes et d'études incessantes, il entra humblement dans l'Église romaine le 9 octobre 1845. Pusey fut, durant six ans, le témoin de ces luttes intimes; il en suivit les moindres péripéties; toujours il eut l'espoir que Newman guérirait de ses doutes et deviendrait l'inébranlable colonne de l'anglicanisme; il ne cessa de prier pour que la crise de son ami se dénouât conformément à ses propres désirs. Quant à lui, sa confiance dans son Eglise ne fut jamais atteinte. Il connut toutes les hésitations de Newman, et il n'hésita point. Il vit Newman désespérer de l'Église anglicane; pour lui, bien qu'il vît ses profondes misères et se désolât de sa léthargie, il n'en désespéra point. Et tandis que Newman partit vers Rome, il demeura.

Après Newman, ce fut le tour de Faber, de Wilberforce et de bien d'autres; Pusey les regretta, et il demeura.

Six ans plus tard, il vit Manning se détacher, et ce départ de Manning produisit dans le clergé

anglican une large déchirure : toujours impassible, il demeura.

Ce qu'il y avait de plus savant, de plus pur, de plus religieux dans l'Église anglicane se mettait en route vers Rome ; Pusey s'en affligeait, mais sa confiance ne se troublait pas.

A partir de 1845, la longue vie de Pusey semble enveloppée d'une intense mélancolie. Autour de lui se groupent les âmes les plus ferventes de l'anglicanisme ; sous le nom de Ritualisme, elles pratiquent un christianisme moins froid, moins protestant, plus voisin du catholicisme. Devenu le chef de ces chrétiens arrêtés à mi-côte, Pusey doit sentir qu'il n'est pas avec son monde. Son monde à lui, le monde de ses amis, le monde du Mouvement tractarien, le monde de Faber, de Newman et de Manning est à Rome. Demeuré dans son Église, malgré la vénération dont on l'entoure, Pusey n'en est pas moins un exilé dans son pays. Fidèle à lui-même, il y demeurera jusqu'à la fin de sa carrière, servant Dieu dans l'amour du Christ, confessant que l'Église doit être une, catholique et apostolique, mais n'osant jamais avouer qu'elle n'est elle-même que dans l'Église romaine.

II

Cette obstination de Pusey dans l'Église anglicane, voilà bien le problème que nous nous propo-

sons d'éclaircir. Nombre de catholiques français en ont été surpris, et plusieurs scandalisés. La grâce aurait-elle manqué à Pusey ? Y aurait-il eu dans la conscience de cet homme un défaut de sincérité ou d'humilité ? Ou bien l'Église romaine n'aurait elle pas des notes de vérité assez évidentes pour entraîner l'adhésion d'un esprit éclairé ? Autant de suppositions erronées ou injurieuses qu'il nous faut d'abord écarter.

Comment la grâce de la conversion aurait-elle manqué à Pusey ? Dieu la lui aurait-il refusée, ou bien Pusey aurait-il trop peu prié ?

Ne disons point que Dieu a refusé à Pusey la grâce de la conversion. Certes, la distribution des grâces divines est un grand mystère, l'inégalité paraît n'être point douteuse ; nous ne saurions dire au juste ce qui en ouvre si largement les canaux sur certaines âmes, ni ce qui en diminue le courant sur certaines autres. Les desseins de Dieu sont impénétrables, et l'aptitude des hommes à mériter ses dons ne l'est pas moins. Mais ce qui ne peut être mis en doute, c'est la volonté formelle de Dieu de sauver tous les hommes, c'est qu'il donne à tous les moyens suffisants d'arriver à connaître la vérité. En doutant que Dieu ait accordé à Pusey la grâce convenable, bien loin d'éclairer la question qui nous occupe, nous ne ferions qu'ajouter des ténèbres aux ténèbres.

D'ailleurs, Pusey ne semble point avoir failli au

devoir de la prière. De bonne heure, il avait bien montré que la religion n'était, à ses yeux, ni un sentiment vague, ni une philosophie stérile. Son christianisme avait toujours été une vie s'exprimant en actes pieux. Pusey avait prié dans sa jeunesse. Sa ferveur avait redoublé durant la période si ardente du mouvement tractarien. Voyez sur quel ton de piété il racontait à Newman la mort de sa fille : « Que le nom du Seigneur soit béni ! dit-il, vos prières et celles de mes amis ont été entendues, l'enfant de vos sermons a été acceptée par Dieu, et elle est en paradis... Souvent, dans la nuit, je m'étais servi avec elle de la prière *Anima Christi*. Je lui répétai la formule : Puisse la Face de Notre Seigneur Jésus-Christ t'apparaître douce et joyeuse... Elle se tourna vers moi et alors passa sur ses lèvres un sourire céleste, si plein d'amour aussi... Il y a quelques jours, sa mort me paraissait le plus épouvantable malheur ; maintenant, je ne donnerais pas ce sourire pour le monde entier ». Dites-moi, mes Frères, si de tels accents ne sont pas ceux d'un homme à qui le contact de Dieu est familier, et si la prière convaincue et confiante ne montait pas naturellement à ses lèvres. Si, même, nous cherchons le trait qui doit caractériser Pusey devant l'histoire, nous ne dirons pas qu'il fut savant et homme d'étude, mais plutôt qu'il fut pieux et homme de prière. C'est la piété qui, par dessus tout,

se dégage de cette haute physionomie morale.

Dirons-nous, pour expliquer son obstination sereine dans l'anglicanisme, qu'il ne connut pas assez le catholicisme ? Non, nous ne le dirons pas. Car il connut, au contraire, le catholicisme mieux que ne le connaissent même un grand nombre de prêtres catholiques. Il le connut dans ses origines scripturaires et historiques ; ses recherches savantes entraient même pour une si large part dans sa vie, qu'il y associa sa bien-aimée compagne. En épousant miss Barker, ne lui avait-il pas déclaré qu'elle prenait un *student*? Il le connut sous sa forme la plus moderne, dans ses rites et ses dévotions qu'il emprunta souvent, dans ses controverses théologiques qu'il suivit de près, dans son organisation disciplinaire qu'il tenta d'imiter jusque dans la création d'ordres hospitaliers ou contemplatifs. Du catholicisme, rien n'échappa au regard averti de Pusey, ni son histoire ni ses institutions.

Serait-ce donc que le catholicisme romain ne porte point assez visiblement les marques de la véritable Église ? Loin de nous ce blasphème. Car il est aisé de reconnaître que l'Église romaine possède, et possède seule, toutes les notes que doit présenter l'Église du Christ : seule, elle constitue l'unité parfaite des croyants sous l'autorité d'un même chef ; seule, elle remonte jusqu'à Pierre, l'élu de Jésus-Christ, par une suite non interrompue de pasteurs légitimes ; seule, elle embrasse

toute la terre dans son apostolat efficace, et appartient à toutes les nations en se tenant indépendante à l'égard de tous les pouvoirs ; seule, elle exerce sur tous les fidèles une discipline intellectuelle par l'enseignement infaillible. A qui cherche d'un cœur sincère l'Église fondée par Jésus-Christ, l'Église romaine répond avec assurance : c'est moi. Les preuves de sa divine origine, assez visibles pour être reconnues de ceux qui veulent la découvrir, n'entraînent pas, néanmoins, si invinciblement l'adhésion, qu'il ne reste un pas à franchir par la bonne volonté, un mérite à conquérir par la foi.

Dirons-nous que Pusey vit clairement la vérité, mais que, mentant à sa propre conscience qui le sollicitait, il n'eut pas le courage d'accomplir la démarche de la conversion ? Non, nous ne dirons pas cela non plus. Car la longue et noble vie de Pusey proteste contre ce manque de sincérité et de générosité. Il ne semble pas que le respect humain ait jamais eu prise sur lui. Lorsqu'il fut convaincu que certaines croyances devaient être mises en évidence devant l'Église anglicane, comme la foi en la Présence réelle, ou l'influence salutaire de la Confession, ou la nécessité d'une autorité enseignante dans l'Église, il ne calcula jamais avec les inconvénients d'ordre temporel qui en résulteraient pour lui. Etre mis au ban de l'opinion dans son pays, se voir renié par les digni-

taires de son Église, être accusé de connivence avec Rome, être condamné à descendre pour un temps de sa chaire de professeur : rien de tout cela ne suspendit jamais sur ses lèvres une parole qu'il jugeait vraie et utile à dire, rien de tout cela ne ralentit jamais son zèle dans l'établissement des formes religieuses qu'il jugeait nécessaires à la rénovation de son Église. La droiture de cœur et la vaillance du caractère ne lui manquèrent pas plus que le savoir et la piété.

Mais, alors, le problème se complique et devient angoissant. En apparence, il ne manque rien à Pusey pour qu'il se convertisse ; et cependant Pusey résiste toujours au courant qui emporte ses amis ; il vit et il meurt, l'âme sereine, dans l'anglicanisme. Il y a là une énigme dont il nous faut découvrir le secret. Allons donc encore plus avant.

*
* *

Partons de cette première remarque : Newman a douté de son Église, Pusey n'en a jamais douté.

Une heure vint où Newman. entraîné par la logique de ses pensées, se dit à lui-même : « Nous ne sommes pas une portion de la véritable Église. Divisés dans la foi et dans les rites, nous ne formons une unité ni entre nous ni avec le reste des chrétiens. Dépourvus d'une autorité enseignante,

nous ne pouvons nous rassembler dans les mêmes croyances ni dans les mêmes pratiques. Depuis la violente séparation opérée par Henri VIII, nous sommes une branche séparée du tronc primitif, et la succession de nos pasteurs, bien qu'ininterrompue, ne nous rattache plus d'une façon légitime au collège des apôtres. Là est la cause, ajoutait tristement Newman, du dépérissement religieux qui est si manifeste dans l'Église anglicane. La vie ne lui sera rendue active et féconde que si, de nouveau, elle se greffe sur le tronc ancien d'où elle a été violemment arrachée. »

Tout autres étaient, à la même heure, les raisonnements de Pusey. Si fort et si tendre était son amour pour l'Église anglicane, que, sans fermer les yeux sur ses profondes défectuosités, il s'excitait à croire quand même à sa légitimité. « Sans doute, disait-il, notre Église a des lacunes et des faiblesses ; mais n'est-ce pas notre devoir d'y remédier ? Si elle est en léthargie, il y a espoir, en la galvanisant, d'y ramener la vie. Elle est notre Mère ; nous sommes tenus d'être pour elle des fils dévoués. L'autorité doctrinale semble s'y être éclipsée ; mais la science de ses Docteurs la lui rendra. Elle est extérieurement séparée de l'Église de Rome et de l'Église grecque ; mais ces trois églises ne sont-elles pas trois branches également légitimes issues du même tronc antique, et n'est-ce pas la même sève de l'esprit du Christ

qui circule dans les trois ? Si « notre pauvre Église » est languissante, rendons lui sa verdeur primitive par notre ferveur religieuse ». C'était à peu près dans ces termes que Pusey s'encourageait lui-même à demeurer, malgré tout, dans son Église. Il tenait pour accessoires les difficultés que Newman considérait comme fondamentales. Ce que Newman voyait d'irrémédiable dans l'anglicanisme lui paraissait, au contraire, guérissable. Il ne doutait donc pas ; il gémissait seulement.

Mais pourquoi Pusey est-il si ferme là où Newman doute ? Tous deux sont en face des mêmes objections : il doit y avoir un argument qui met Pusey dans la paix, et qui laisse Newman à toutes ses inquiétudes. Oui, et c'est l'argument de l'expérience religieuse.

Voyez l'action prépondérante qu'il exerça sur l'esprit de Pusey. Autour de lui, Pusey a vu de près des âmes vertueuses et saintes. Les vertus morales ont fleuri à son foyer ; les admirables dispositions de sa femme et de sa fille, au lit de la mort, ont laissé dans son âme une empreinte ineffaçable. Or ces vertus ont été le fruit de la piété, de la piété vécue dans l'Église anglicane. Lui-même, il prend conscience de tout ce que sa foi religieuse opère en lui de saintes énergies morales ; il tient ces hautes aspirations et cette force de vaincre le mal des exercices pieux et des pénitences austères qu'il accomplit. Le groupe

tractarien d'abord, puis l'association ritualiste, tire de la même vie religieuse le même profit moral. L'Église anglicane fait donc des saints. Et comme les saints ne sont produits que par la vertu divine, la vertu divine réside donc dans l'Église anglicane. Dès lors, pourquoi sortir d'une Église bénie de Dieu par la sanctification des fidèles ? Obsédé par cet argument de l'expérience religieuse, Pusey ne tenait plus compte d'aucune autre considération. Né dans une Église à laquelle il croyait que Dieu donnait sa grâce, il n'en voulut jamais sortir. Cet unique motif suffit à écarter le doute.

Newman n'ignorait point les vertus qui fleurissaient alors dans l'anglicanisme. N'avait-il pas, plus que personne, activé du souffle de son âme le foyer de la renaissance religieuse? N'était-il pas le chef avéré de ceux qui avaient éveillé de plus hautes ambitions morales en ranimant la piété chrétienne ? N'avait-il pas lui-même expérimenté comment, par plus de prière, on réalise en soi une vie meilleure ? Assurément. Mais, plus logicien que Pusey, il savait aussi que l'expérience religieuse n'est ni le seul ni le principal critère de la valeur d'une Église. Soit : il y avait de la piété dans l'Église anglicane ; mais il y en avait aussi, et non moins vive, dans l'Église romaine ; c'était même à cette Église romaine que les tractariens avaient emprunté leurs exercices les plus religieux pour rajeunir la vie chrétienne dans leur

Église. Soit : il y avait de réelles vertus, héroïques même, dans l'Église anglicane ; mais il y en avait aussi, et de non moins généreuses dans l'Église romaine ; c'était même à cette Église romaine que Pusey allait bientôt emprunter les pratiques austères de la perfection monastique. Dès lors, l'expérience de l'Église romaine valait l'expérience de l'Église anglicane. Que conclure de là, sinon que les deux Églises étaient légitimes, quoique séparées? C'était la conclusion de Pusey ; ce ne pouvait être la conclusion de Newman. Aux yeux de Newman, l'Église perdait ainsi son unité, et il ne concevait pas que l'Église du Christ n'eût pas une unité. D'ailleurs, il admettait bien qu'il y eût de la piété et des vertus des deux côtés, dans l'Église légitime et dans l'Église illégitime. Car, en quelque lieu et sous quelque confession que prie l'homme de bonne foi, Dieu entend sa prière et la vivifie de sa grâce, comme l'air emplit les poumons de tous ceux qui dilatent leur poitrine : Dieu ne manque jamais à l'homme qui l'invoque d'un cœur sincère. Néanmoins, si une Église est légitime et dans la voie des desseins de Dieu, Dieu s'y rend plus présent par sa grâce que dans celle qui est illégitime ; il impose même aux hommes le devoir de rechercher laquelle des deux possède le vrai héritage du Christ, et d'adhérer par l'esprit et par la pratique à celle qui porte la marque du Christ. Donc, concluait Newman, on ne peut s'en tenir

à l'expérience. A supposer qu'il y eût une puissance de vie religieuse égale de part et d'autre, — ce qui ne peut pas être, puisque le principe de vie aura toujours plus de fécondité du côté de la vérité, — il resterait encore à rechercher quelle est l'Église unique qui est la vraie dépositaire des grâces authentiques du Christ.

Ce fut à cette recherche que s'adonna Newman, tandis que Pusey prenait son repos dans l'expérience religieuse. Et pourquoi cette inquiétude dans Newman, et cette paix dans Pusey ? Ici nous allons toucher au fond du problème, et nous en trouverons la solution dans la divergence des deux natures de Newman et de Pusey. Et vous n'en serez pas surpris, mes Frères, si, vous observant vous-mêmes, vous avez appris à quel point notre nature influence tous nos mouvements d'âme, nos idées et nos sentiments.

Newman est inquiet par nature ; il cherche ; il veut plus de vérité ; il a besoin de profondeur et de précision ; les solutions superficielles, qui laissent possibles les surprises, ne lui plaisent pas ; son regard ne s'accommode pas des à peu près, il exige que les objets soient mis au point. Pusey est, au contraire, une âme sereine par nature ; il aime la vérité de tout son être, mais il est tranquille avec la part qu'il possède ; il sait qu'on ne va au fond de rien, et il se contente de ce qu'il atteint ; persuadé que l'homme gagne plus à bien

vivre de ce qu'il a qu'à chercher plus avant, il se tient paisible dans la jouissance de la vérité acquise ; il ne se trouble pas de ce qui lui échappe, il ne cherche pas.

Dès que Newman, dans ses recherches, a découvert la difficulté, il travaille, impatient, à la supprimer ; elle l'offusque, elle le fait souffrir, il ne peut vivre avec elle ; ayant rencontré de graves objections contre sa foi anglicane, il devait ou bien les résoudre ou bien passer du côté de Rome ; ce fut pour trouver la paix qu'en effet il passa du côté de Rome. Pusey, de lui-même, n'aperçoit pas les difficultés ; si elles s'imposent à lui, parce qu'on les lui signale, il ne s'en émeut pas jusqu'à l'inquiétude, il ne fait pas effort pour les supprimer ; il s'arrange avec les difficultés, parce qu'il pense qu'il n'y a aucun chemin sans fondrières ; comme, sur lui, la vie a plus d'empire que la pensée, il maintient l'ordre de sa vie en dépit des obscurités de sa pensée.

Pour aller jusqu'au bout, nous dirons que Newman organise sa vie d'après sa pensée, tandis que Pusey abandonne à sa vie l'organisation de sa pensée. Newman sait, assurément, tout ce que la vie suggère à l'esprit ; dans sa carrière apologétique, il paraîtra même à plusieurs donner la prépondérance à ces suggestions de la vie sur la pensée. Cependant, croyons-nous, pour qui va jusqu'au fond de sa philosophie, du moins à l'épo-

que de sa conversion, Newman livre à sa pensée la direction de sa vie ; il est logicien, il agira comme il pense ; il quittera l'anglicanisme, parce qu'il ne croit pas que ce soit la vraie Église ; il embrassera la communion romaine, parce qu'il est persuadé que l'Église de Rome est seule en possession de l'héritage du Christ. — Tout autre, à mon avis du moins, apparaît Pusey. Pusey n'est pas tant un logicien qu'un praticien. En lui, c'est la vie qui commande à l'esprit ; il pense comme il vit. Né dans l'Église anglicane, formé à la piété et à la vertu dans l'Église anglicane, faisant chaque jour l'expérience de l'action intime de Dieu sur son âme dans l'Église anglicane, il en conclut que l'Église anglicane est la vraie héritière du Christ, qu'on plait à Dieu quand on y demeure. Jusqu'à la fin de sa longue carrière de quatre-vingt-deux ans, il gardera cette conviction que l'Église anglicane est légitime, puisqu'il s'y sanctifie en y demeurant, et qu'avec lui des milliers d'âmes y prient Dieu avec ferveur et y confessent Jésus-Christ avec fidélité.

Je ne sais, mes Frères, si vous serez satisfaits de la solution que je vous présente. Je l'espère cependant. Car, si Pusey n'a eu ni moins de conscience, ni moins de savoir, ni même moins de piété que Newman, ainsi que l'histoire de ces deux grandes âmes en fait foi, il faut bien admettre que la divergence qui sépara si profondément

leurs deux existences, tira son origine de la constitution si différente de leurs tempéraments intellectuels et moraux.

*
* *

Mais de cette analyse d'âmes et de situations se dégagent pour nous d'importantes conclusions.

La première est que nous n'avons point le droit de juger sévèrement Pusey. Certes, nous devons regretter, pour lui et pour nous, qu'il ne soit point arrivé à la pleine lumière de la vérité catholique. Quelles joies n'eut-il pas goûtées en buvant aux sources abondantes et pures de la piété de notre chère Église romaine, lui qui savourait avec tant de bonheur les gouttes qui en jaillissaient jusqu'à lui ! Quelle force n'eût-il pas apportée à notre Église ! Certes, la conversion de Newman fut une conquête dont l'histoire ne perdra jamais le souvenir ; mais la conversion de Pusey, même avec un moindre retentissement, eût entraîné de plus heureuses conséquences. Pusey étant resté anglican, toutes les âmes religieuses, à qui des études personnelles n'ouvraient pas les portes de la vérité catholique, se sont autorisées de son nom pour demeurer dans l'anglicanisme et se sont groupées autour de lui comme autour d'un foyer de vie. Si, au contraire, Pusey s'était converti, nous

avons le droit de penser que la brèche faite par son départ dans les murs de l'anglicanisme eût été si large et si profonde, qu'un nombre incalculable d'anglicans l'eussent suivi sur le chemin de Rome.

Dieu n'a point permis cette conversion. Il avait assurément ses desseins, que nous pouvons timidement pressentir en finissant.

Pusey converti, une plus large déchirure se fût produite dans l'anglicanisme, mais en même temps une distance plus infranchissable eût séparé l'Église anglicane de l'Église catholique. Le passage de l'une à l'autre eût été plus malaisé et, partant, plus rare.

Au contraire, Pusey s'étant obstiné dans l'anglicanisme, par lui l'esprit religieux se renouvelle dans toute l'Angleterre, par lui s'établit une station d'avant-garde où, sans être encore catholique, on n'est déjà plus guère anglican. Du vieil anglicanisme au Ritualisme de Pusey, la route est aisée. Une fois établis dans le Ritualisme, les anglicans voient de si près le catholicisme qu'ils cessent de le haïr, et ils lui font de si larges emprunts, qu'ils arrivent promptement à souhaiter d'en vivre entièrement. Aussi ne faut-il pas être surpris que les conversions se produisent principalement parmi les disciples de Pusey. En créant le Ritualisme, Pusey a donc élevé une sorte de portique devant le temple de Dieu : ceux qui y pénètrent sont

naturellement inclinés à frapper à la porte de la vraie Église.

Dans l'histoire religieuse du XIXe siècle, la figure de Pusey apparaîtra comme celle d'un pilote bienfaisant, qui accueille sur sa barque de nombreux passagers et les conduit à l'autre rive d'un grand fleuve, sans jamais aborder lui-même sur cette terre où il dépose les voyageurs.

Pie IX l'avait justement défini d'un mot piquant, lorsqu'il l'avait comparé aux cloches qui, dans le beffroi, sonnent à grandes volées pour appeler les fidèles, et qui n'entrent jamais dans l'église prendre part à l'office qui s'y célèbre.

APPENDICES

APPENDICE A

PRÊTRES FRANÇAIS EN ANGLETERRE PENDANT LA RÉVOLUTION

I. — Archives.

BRITISH MUSEUM.

a) ***Minutes of Committee of Subscribers for the Relief of the french Clergy;*** Comptes rendus des séances du Comité des souscripteurs pour subvenir aux besoins des ecclésiastiques proscrits. 3 vol. in-4°, 1792-1796.

b) ***Puisaye papers.*** Grand nombre de volumes in-4°, renfermant des détails intéressants sur l'Emigration.

RECORD OFFICE. CHANCERY LANE.

a) ***Papers relating to the french Clergy refugees in British Dominion.*** 24 liasses.

b) ***Minutes of Committee for the relief of the french Clergy.*** Plusieurs in-4°.

c) ***Letter Books.*** Recueils de lettres au secrétaire du comité.

d) ***Muster Books.*** Livres de bord des vaisseaux anglais avec listes d'ecclésiastiques bannis.

e) ***General Entry Books of prisoners of War at Mill***

prison. Plymouth, nos 252-258, registre de listes d'ecclésiastiques.

ARCHIVES DE LA SEINE-INFÉRIEURE.

Mémoires du chanoine Baston, écrits vers 1793, 3 vol. in-8°, Paris, Picard, 1898.

II. — Auteurs anglais.

BURKE. — *Speeches of the Right Hon. Ed. Burke*. Vol. IV.

BUTLER. — *Philological and Biographical works*. 5 vols. 1817 (*in* vol. V : « *Historical memoirs of the Church of France* » : *reception in England*).

HUSENBETH. — *The Life of the R. R. John Milner D. D. bishop of Castabala* by F. C. Husenbeth D. D., in-8, Dublin, 1862.

JERVIS. — *The Anglican Church and the Revolution by Henley Jervis*.

LAITY. — *Laity's Directory* for 1792-1840 (annuaire avec liste d'ecclésiastiques morts en Angleterre).

MATHIAS. — *The Pursuits of Literature* by Thomas James Mathias. 1 vol. in-8, 4 part. 1794-1797 (pamphlets du poète Mathias sur les réfugiés français).

MILNER. — *The History civil and Ecclesiastical and Survey of the Antiquities of* Winchester. 2 vols. in-4, Winchester, 1798-1801. Other editions, 1800, 1801, 1839.

PRIOR. — *Memoirs of the Life and Character of the Right Hon. Ed. Burke*, by Sir James Prior. 1 vol. in-8, London, 1824. 2 vols. in-8, London, 1826.

PITT. — *Discours au parlement en* 1793, sur les secours accordés aux ecclésiastiques français réfugiés.

PIUS. — *Life of Father Ignatius*, by the Rev. father Pius, passionist.

JOURNAUX. — *Public Advertiser. The Times. Gentleman's Magazine. Annual Register.*

III. — Ouvrages français.

BARRUEL. — *Histoire du clergé pendant la Révolution.*

CHATEAUBRIAND. — *Mémoires d'Outre-Tombe*, avec introduction, notes et appendices, par E. Biré. 6 vol. in-8, Paris, Garnier, 1898-1900.

P. DE COURCY. — *Notice sur Mgr de La Marche*, par P. de Courcy, de Saint-Pol-de-Léon, dans la Biographie bretonne de Levot. 2 vol. in-4, Vannes, 1857.

FORGUES. — *Correspondance de Lamennais.* Lettres de l'abbé Carron à Lamennais. Notes et souvenirs de E. Forgues.

FORNERON. — *Histoire générale des Emigrés pendant la Révolution française*, par H. Forneron. 2 vol. in-12, Paris Plon, 4e édit., 1884.

DE GRANDMAISON. — *Chapelle française de King-Street.*

GOSSELIN. — *Vie de M. Emeri.*

HAUSSONVILLE. — *Souvenirs du comte d'Haussonville.*

HOEFER. — *Biographie.*

HOUSSSAYE. — *L'abbé Carron, histoire de sa vie.* In-8, Paris, 1864.

JANSIONS. — *Vie de l'abbé Carron par ùn bénédictin de la Congrégation de France* (dom Jansions). 2 vol., in-12, Paris, Douniol, 1866.

KERVILER. — *Bio-bibliographie bretonne.* 13 vol.

LEBON. — *L'Angleterre et l'émigration française de 1794 à 1801*, par André Lebon. Préface de M. Albert Sorel. In-8, Paris, Plon, 1882.

LEVOT. — *Biographie bretonne.* 2 vol., in-4, Vannes, 1857. (*Notice sur Mgr Le Mintier*).

LUBERSAC. — *Journal historique et religieux de l'émigration et déportation du clergé de France en Angleterre*, par l'abbé de Lubersac. In-8, Londres, 1802.

LANGLAIS. — *Essai historique sur le clergé de Rouen pendant la Révolution française*, par l'abbé Langlais.

MALAIS. — *Quelques jours d'un jeune Anglais en Normandie*, par l'abbé Malais.

MIGNE. — *Dictionnaire des Hérésies*, tome Ier (*Le Blanchardisme*).

Pelletier. — *Journal de Pelletier,* rédigé à Londres en 1801.

Plasse. — *Le clergé français réfugié en Angleterre,* par F. X. Plasse, chanoine de Clermont. 2 vol. in-8, Paris, Palmé, 1886.

Tresvaux. — *Histoire de la persécution en Bretagne.*

X. — *Le clergé français réfugié en Angleterre.* 2 vol. in-8, Paris, Palmé, 1886.

IV. — Revues.

Ami de la religion, t. III. *Notices sur Mgr de la Marche et Mgr Le Mintier.*

Annales philosophiques, morales et littéraires. Frimaire, an IX.

Journal de Nantes, 3 août 1814.

Le Publiciste, 19 Germinal, an XI.

Revue de Bretagne et de Vendée.

1867. — (E. de la Gournerie). *Sur la vie de l'abbé Carron,* t. I : p. 94 à 105, p. 185 à 197.

1869. — *L'abbé Carron et l'Institution des Feuillantines en* 1817, t. I, p. 127 à 132.

APPENDICE B

BIBLIOGRAPHIE DE MILNER

I. — Ouvrages anglais.

1781. *Funeral Sermon of Bishop Challoner.*

1789. *Sermon* (On Deut. XXXII, 39) preached at Winchester 23 April 1789, being the general thanksgiving Day for His Majesty's happy recovery, with notes historical, explanatory etc. In-4, London, 1789.

1791. *The Divine Right of Episcopacy.* In-8, 1791.

1792. *Ecclesiastical Democracy detected.* In-8, 1792.

1792. *An historical and Critical Enquiry into the existence and character of St George, patron of England, of the Order of the Garter, and of the Antiquarian Society;* in which the assertion of Edward Gibbon, esq. (History of Decline and Fall, cap. 23) and of certain other modern Writers concerning this saint are discussed. In-8, London, 1792.

1793. *The funeral Oration of Louis XVI, pronounced at the funeral service performed by the French Clergy of the King's House Winchester, at St-Peter's Chapel in the said City.* 12 april 1793.

1797. *A Serious Expostulation with the Rev. Joseph Berington, upon his theological Errors concerning Miracles and other Subjects.* 1797.

1798. *Dissertation on the Modern Style of altering ancient Cathedrals, as exemplified in the cathedral of Salisbury.* London, 1798.

1798. *Life of Bishop Challoner, prefixed to that prelate's Grounds of the Old Religion*. London. 1798.

1798-1801. *The History civil and Ecclesiastical, and Survey of the Antiquities of Winchester*. 2 vols. in-4, Winchester, 1798-1801, with supplement, 1800, with second appendix, 1801 ; 3rd edit., with supplement and memoir of the author, by F. Husenbeth D. D., 2 vols. in-8, Winchester, 1839.

1800. *Letters to Prebendary, being an Answer to Reflexions on Popery by the Rev. J. Sturges LL. D., with Remarks on the opposition of Hoadlyism to the Doctrines of the Church of England, and on various Publications occasioned by the late civil and Ecclesiastical History of Winchester*. In-4, Winchester, 1800. In-8, Cork, 1802. In-8, London, 1822. In-16, Derby, 1843.

1801. *The Case of Conscience solved in Answer to Mr Reeves on the Coronation Oath*, 1801.

1805. *Authentic Documents relative to the Miraculous cure of Winefrid White of the town of Wolverhampton at Holywell in Flintshire*. London, 1805.

1808. *An Inquiry into certain vulgar opinions concerning the Catholic Inhabitants and the Antiquities of Ireland in a Series of Letters*. London, 1808. 3rd, with copious additions including the account of a second tour through Ireland by the author, and answers to Sir. R. Musgrave, Dr Ryan, Dr Elrington, etc. In-8, London, 1810.

1808. 10 Aug. *A Pastoral Letter addressed to the Roman Catholic Clergy of his District of England*. Showing the dangerous tendency of Various Pamphlets lately published in the French Language by certain Emigrants and more particularly cautioning the faithful against two publications by the abbé Blanchard, and Mons. Gaschet. London and Dublin, 1808.

1809. *Dr Milner's Appeal to the Catholics of Ireland deprecating attacks made upon him by Sir R. Musgrave, T. Le Mesurier, etc*. In-8, Dublin, 1809.

1810. *An Elucidation of the Veto*. In-8, London, 1810.

1811. *Treatise on the Ecclesiastical Architecture of England during the Middle Ages.* In-8, London, 1811.

1811. *Instructions addressed to the Catholics of the Midland Counties of England on the State and Dangers of their Religion.* In-8, Wolverhampton, 1811.

1811. *Letters to a Roman Catholic Prelate of Ireland in refutation of Counsellor Charles Butler's Letter to an Irish catholic Gentleman :* to which is added a Postscript containing a Review of Doctor O'Connor's Works entitled Columbanus ad Hibernos on the Liberty of the Irish Church. In-8, Dublin, 1811.

1818. *The End of Religious Controversy in a friendly Correspondence between a Religious Society of Protestants and a Roman Catholic Divine.* Addressed to Dr. Burgess in Answer to his Lordship's Protestant Catechism. In-8, London, 1818. 5th edit. with considerable emendations by the author, 1824. 8th edit. with a Vindication of the Objections raised by R. Griev.

1819. *A Brief Summary of the History and Doctrine of the Holy Scriptures.* In-8, London, 1819.

1820. *Supplementary Memoirs of English Catholics addressed to Charles Butler esq. author of Historical Memoirs of the English Catholics.* In-8, London, 1820. Additional notes to this valuable historical work were printed in 1821.

1820. *The catholic Scriptural Catechism,* 1820.

1821. *On Devotion to the Sacred Heart of Jesus,* 1821.

1822. *A Vindication of « The End of Religious Controversy » from the exceptions of Dr. Thomas Burgers, bishop of St David's, and the Rev. Richard Grier.* In-8, London, 1822.

1823. *A Letter to the Catholic Clergy of the Midland District* [on « *a Certain new Creed or Formulary published in this District, called Roman Catholic Principles in reference to God and the Country* »]. In-8, London, 1823.

1824. *Strictures on the Poet Laureate's* (i. e. Robert Southey's) *Book of the Church.* In-8, London, 1824.

1825. *A Parting Word to the Rev. Richard Grier D. D... With a Brief Notice of Dr. Samuel Parr's posthumous Letter to Dr. Milner.* London, 1825.

II. — Traduction.

MIGNE. *Fin de la Controverse religieuse entre une société protestante et un théologien catholique : Migne; Démonstrations évangéliques*, t. XVII.

III. — Ouvrages sur J. Milner.

AMHERST. *The History of Catholic Emancipation and the Progress of the Catholic Church in the British Isles* (Chiefly in England) *from* 1771 *to* 1820, by Rev. William J[h]. Amherst, S. J. 2 vols. in-8, London, 1886.

ASHE. *A Letter to the Rev. J. Milner, occasioned by his Aspersions* [in his History of Winchester] *on the Memory and Writings of Benjamin Hoadley, formerly Bishop of Winchester.* By Rev. Robert Hoadley Ashe. In-8, 1799.

BRADY. *The Episcopal Succession in England, Scotland and Ireland A. D.* 1400 to 1875 by Rev. William Mazière Brady D. D. 2 vols. in-8, Rome, 1876-1877.

BRADY. *Annals of the Catholic Hierarchy in England and Scotland A. D.* 1585-1875 *with a Dissertation on Anglican Orders.* In-8, Rome, 1877. London, 1883.

BUTLER. Cf. *Life and books.*

FLANAGAN. *A History of the Church in England from the earliest period to the Re-establishment of the Hierarchy in* 1850. 2 vols. in-8, London, 1857 (cf ii 537).

HOPKINS. *The End of Controversy controverted; A Refutation of Milner's End of Controversy; in a Series of Letters addressed to the Roman Archbishop* (*Kenrick*) *of Baltimore.* 2 vols, in-12, 1854.

HUSENBETH. *The Life of the R.R. John Milner D.D., Bishop of Castabala* by F. C. Husenbeth D. D. In-8, Dublin, 1862.

HUSENBETH. *Memoir* by Husenbeth prefixed to 3rd edit. of History of Winchester.

JARVIS. *A Reply to Dr. Milner's End of Controversy, so far as the Church of the English Communion is concerned* by Samuel Farmer Jarvis. In-12, New-York, 1847.

LOWNDES. *The Bibliographer's Manual of English Literature* by William Thomas Lowndes, ed. Bohn, t. VI, p. 1554.

NICHOLS. *Literary Anecdotes* by John Nichols, 9 vols. in-8, 1817... Cf ix, p. 215.

ROBERTS. *Animadversion on the work « Authentic Documents relative to the miraculous Cure of Winefrid White etc... by Milner*, 1805 », by Peter Roberts, 1814.

STURGES. *Reflections on the Principles and Institutions of Popery* by Dr John Sturges, London, 1799.

UPCOTT. *Bibliographical account of the Principal Works relating to English Topography*, 1818 (t. I, p. 288-292).

WILLIAMSON. *A Defence of the Doctrines... of the Church of England from the Charges of the Rev. J. Milner* by J. B. Williamson D. D. 1790.

Laity's Directory, 1795, 1796, 1797. Account of the Communities of British Subjects sufferers by the French Revolution, 1827 with portrait.

Smith's Brewood, 2nd edit. 1874, p. 49.

Oscotian, new ser : IV, 118; with portrait, vi, 64; also Jubilee 1888, p. 28.

Biographical Dictionary of Living authors, p. 235.

Catholic Miscellany, 1826, V. 376, 393, new ser, 1828, I, 21.

IV. — Articles de Revues.

Blackwood's Magazine (Edinburgh), XXIV, 23, — XXIX, 903.

Brownson's Quarterly Review, 2nd ser, ii, 20.

Catholicon, 1816, ii, 75 — vi, 61, 396. Passim : nombreux articles de Milner.

Gentleman's Magazine, 1826 : ii, 175, 303, 392.
Home and Foreign Review, 1863 : ii, 531.
London Quarterly Review, 1810 : t. III, pp. 347, 368.
Rees's Cyclopædia. On Gothic Architecture.
Tablet. 1862 (4 oct.), 1870 (8 oct. p. 454), 1874 (29 aug. p. 271).
The Orthodox journal (articles de Milner-passim).
United States Catholic Magazine (Baltimore), 1848 :, t. 7, p. 57-113.

APPENDICE C

BIBLIOGRAPHIE DE NEWMAN

I. — Œuvres en anglais.

Les volumes marqués d'un astérisque ne sont pas dans les œuvres complètes.

1821 *. *St Bartholomew's Eve, a Tale of the Sixteenth Century. In two cantos* (by J. H. Newman and J. W. Bowden).

1830. *Suggestions on behalf of the Church Missionary Society.*

1833. *The Arians of the Fourth Century, their Doctrine, Temper and Conduct chiefly as exhibited in the Councils of the Church between A. D. 325 and A. D. 381.* In-8.

1833 *. *Five Letters on Church Reform, addressed to the « Record ».*

1834. *Tracts for the Times by members of the University of Oxford.* 6 vols. Tracts 1, 2, 3, 6, 7, 8, 10, 11, 15, 19, 20, 21, 31, 33, 34, 38, 41, 45, 47, 71, 73, 74, 75, 79, 82, 83, 85, 88, 90, are by Newman (71, 73, 83, 85, 90 sont dans les œuvres complètes.)

1834 *. *Lyra Apostolica* (Cf. « Verses on Various Occasions ».)

1835. *The Restoration of Suffragan Bishops recommended as a means of effecting a more equal Distribution of Episcopal Duties, as contemplated by his Majesty's recent Ecclesiastical Commission.* In-8.

1835 *. *Letter to Parishioners on Laying the First Stone to the Church at Littlemore.*

1836 *. *Elucidations of Dr. Hampden's Theological Statements.* Oxford, in-8. Anonymous.

1836. *Letter to the Margaret Professor of Divinity on Mr. R. H. Froude's Statements on the Holy Eucharist.* In-8, Oxford, 1836.

1837. *Lectures on the Prophetical Offices of the Church, viewed relatively to Romanism and popular Protestantism.* In-8, Oxford, 1837.

1837-1842. *Parochial Sermons*, 6 vols. in-8. 1837-1842.

1838 *. *A letter to the Rev. G. Faussett on certain Points of Faith and Practice*, In-8.

1838. *Lectures on Justification.* In-8, 1838.

1841. *The Tamworth Reading Room. Letters to the « Times » on an Address delivered by Sir Robert Peel, Bart... on the Establishment of a Reading Room at Tamworth.* By Catholicus.

1841. *A letter addressed to the Rev. R. W. Jelf. D. D. in Explanation of n° 90 in the Series called « the Tracts for the Times »*. By the Author, (J. H. N.). In-8, p. 30, Oxford, 1841.

1841. *A Letter to Richard (Bagot) Bishop of Oxford, on Occasion of n° 90 in the Series Called « the Tracts for the Times »*.

1842. *The Church of the Fathers.* In-8, London, Rivington, 1842.

1842. *Sermons bearing on Subjects of the Day.* In-8.

1842-1844 *. *The historical History of M. l'abbé Fleury*, edited by Newman (1842-1844), 3 vols. in-8.

La Préface « *Essay on Ecclesiastical Miracles* » est dans les œuvres complètes.

1842-1844. *Select treatise of St. Athanasius, translated with notes and Indexes.*

1843. *Plain Sermons* (i. e. vol. V of the « *Plain Sermons* », 10 vols 1840-1848, by the Authors of « Tracts for the Times ».)

1843. *Sermons chiefly on the Theory of Religious Belief preached before the University of Oxford.* In-8, 1843.

1843*. *An Essay on the Miracles recorded in the Ecclesiastical History of the Early Ages.* In-8, 1843.

1843-1844. *Lives of the English Saints* (the Lives of St. Bettelin, prose portion only, St. Edilward and St. Gundleas are by Newman), 14 vols. in-8.

1845. *An essay on the Development of Christian Doctrine.* In-8.

1847. *Dissertatiunculae quaedam critico-theologicae.* In-8, Romae.

1848. *Loss and Gain.* In-12, London, (Anonymous).

1849. *Discourses addressed to Mixed Congregations.* In-8.

1850. *Lectures on certain Difficulties felt by Anglicans in submitting to the Catholic Church.* In-8.

1850. *Certain difficulties felt by Anglicans in catholic teaching, considered in twelve lectures addressed in* 1850 *to the Party of the religious Movement of* 1833.

1851. *Lectures on the Present Position of Catholics in England, addressed to the Brothers of the Oratory.* In-8, London.

1852. *The Idea of a University : nine Lectures addressed to the Catholics of Dublin.*

1853. *Verses on Religious Subjects.* Dublin, 1853, anonymous; not all of these are included in « *Verses on various occasions.* »

1854. *Hymnus for the Use of the Birmingham Oratory.* Dublin, 1854.

1854. *Lectures on the History of the Turks in its relation to Christianity.* By the Author of Loss and Gain. In-12, pp. X-287, Dublin, 1854.

1855. *Who's to Blame?* Letters to the « Catholic Standard ». 1855.

1856*. *Office and Work of Universities.* In-12, 1856.

1856*. *Remarks on the Oratorian Vocation* (privately printed).

1856. *Callista : a Sketch of the Third Century.* In-8. London.

1857. *Sermons preached on Various Occasions.*

1858. *University Subjects discussed in Occasional Lectures and Essays.* In-12, London.

1860*. *Hymn Tunes of the Oratory.* Birmingham. (Privately printed and anonymous).

1860. *Verses for Penitents,* (Anonymous, privately printed and these are contained in « *Verses on Various Occasions* »).

1864. *Mr. Kingsley and Dr. Newman; a Correspondance on the question Whether Dr. Newman teaches that Truth is no virtue, with Remarks by Dr. Newman* (London).

1864. *Apologia pro Vita sua;* being a Reply to a Pamphlet by the Rev. C. Kingsley entitled « *What, then. does Dr. Newman mean?* » In-8, London.

1864. *P. Terentii Phormio expurgatus in usum puerorum with English Notes and Translations.*

1866. *Pincerna ex Terentio* (i. e. Eunuchus).

1866. *A Letter to the Rev. E. B. Pusey on his recent « Eirenicon »*. In-8, London.

1866. *The Dream of Gerontius, published under Newman's initials;* first contributed to the « Month » May-June, 1865. In-16, London.

1867. *Maxims of the Kingdom of Heaven.* In-8, London.

1868. *Verses on various Occasions.* In-8, London, 1868, later editions 1874 and 1880 : a collection of reprints from the « *Lyra apostolica* » translations from the Hymns in the Breviary and the « *Dream of Gerontius* ».

1870. *An Essay in aid of a Grammar of Assent.* In-8, London.

1870. *Miscellanies from the Oxford Sermons.* In-8, London.

1871. *Essays, Critical and Historical.* 2 vols. in-8, London.

1872. *Historical Sketches,* 2 vols. in-8, London.

1872. *Causes of the Rise and Success of Arianism.*

1873. *The Trials of Theodoret.*

1874. *The Heresy of Appolinaris.*

1875. *A Letter addressed to His Grace the Duke of Norfolk, on occasion of Mr. Gladstone's recent Expostulation.* In-8, London.

1877. *The via media of the Anglican Church.* 2 vols. in-8, London.

1880*. *Two Sermons Preached in the Church of St. Aloysius, Oxford, on Trinity Sunday.* (Printed for private circulation).

1883*. *Terentii Andria.*

1884*. *What is of obligation for a Catholic to believe concerning the Inspiration of the Canonical Scriptures?* Being a Postcript to an Article in the « *Nineteenth Century Review* » in Answer to Professor Healy.

1893. *Meditations and Devotions.*

Edition complète et définitive :

37 vol. London, 1870-1879, dont
33 vol. chez Longmans, Green, London, et
4 vol. chez Burns and Oates, London.

II. — Articles de Revues publiés par Newman.

1824. — *Encyclopaedia Metropolitana. Personal and Literary : Character of Cicero.*

1824. — *Encyclopaedia Metropolitana. Apollonius Tyanaeus.*

1826. — *Encyclopaedia Metropolitana. Essay on the miracles of Scripture.*

1829. — *London Review. Aristotele's Poetics.*

1833-1835. — *British Magazine. The Church of the Fathers.*

1833-1836. — *British Magazine. Primitive Christianity.*

1834-1835. — *British Magazine. Convocation of Canterbury.*

1836 (Mars-Avril). — *British Magazine. Home thoughts abroad.*

1837. — *British Critic. Fall of de La Mennais.*

1838. — *British Critic. Mediæval Oxford.*

1839. — *British Critic. Palmer's View of Faith and Unity.*

1839. — *British Critic. Anglo-American Church.*

1839. — *British Critic. Theology of the Seven Epistles of St. Ignatius.*

1839. — *Prospects of the Anglican Church.*

1840. — *British Critic. Selina, Countess of Huntingdon.*

1840. — *British Critic. The Catholicity of the Anglican Church.*

1840. — *British Critic. The protestant Idea of Anti-Christ.*

1840. — *British Critic. Milman's View of Christianity.*

1841. — *British Critic. The Reformation of the Eleventh Century.*

1841. — *British Critic. Private Judgment.*

1842. — *British Critic. John Davison, Fellow of Oriel.*

1843. — *Conservative Journal. Retractation of Anti-Catholic Statements.*

1846 (juin). — *Dublin Review. John Keble, Fellow of Oriel.*

1854. — *Catholic University Gazette* (Dublin) *The office and Work of Universities.*

1858. — *Atlantis. On St Cyril's Formula of the* μία φύσις.

1858. — *Atlantis. The Mission of St. Benedict.*

1859. — *Atlantis. The Benedictine Schools.*

1870. — *Atlantis. The Ordo de Tempore in the Roman Breviary.*

1859. — *The Rambler. The Northmen and Normans in England and Ireland.*

1859. — *The Rambler. On the Rheims and Douay Version of Scripture.*

1859*. — *The Rambler. On Consulting the Faithful in Matters of Doctrine.*

1860. — *The Rambler. St. Chrysostom.*

1864-1866*. — *The Month. Saints of the Desert.*

1865. — *The Month. Dream of Gerontius.*

1866. — *The Month. An internal Argument for Christianity.*

1884* (février). — *Nineteenth Century. On the Inspiration of Scripture.*

1890 (septembre). — *Fortnightly Review. A Letter of Newman,* 27 juin 1882.

1905. — *Tablet* (20 may 1905). *Lettre à Lord Brogc de* 1882.

1906 (janvier). *Dublin Review. A Letter on Anglicanism old and new.*

III. — Préfaces écrites par Newman aux livres ci-dessous.

1838. — *Remains by Froude* (jointly with Keble).

1838. — *Godly Meditations by Sutton.*

1838. — *Sacra privata by Bishop Wilson.*

1838. — *Translation of St Cyril's Catechetical Lectures,* by Dean Church.

1839. — *Rationale by Bishop Sparrow.*

1839. — *Treatise by St Cyprian* (in the Library of the Fathers, ed. Pusey).

1840. — *Rich Man's Duty by Wells.*

1840. — *Homilies on Galatians and Ephesians by St Chrysostom* (Library of the Fathers).

1842-1844. — *Treatises against Arians by St Athanasius.*

1843. — *Historical Tracts by St Athanasius.*

1845. — *Thoughts on the Work of the Six Days of Creation by J.-W. Bowden.*

1865. — *Devotions by Bishop Andrewes.*

1874. — *Church and the Empires by H.-W. Wilberforce.*

1879. — *Anglican Ministry by A.-W. Hutton.*

1882. — *Notes of a Visit to the Russian Church by Palmer.*

IV. — Traductions françaises de Newman.

1847. — *Développement de la doctrine chrétienne. Preuves de la vérité de la foi catholique.* Traduct. sur la 2e édit., par L. Boyeldieu d'Auvigny. In-8, Lagny frères, Paris, 1847.

1848. — *Histoire du développement de la doctrine chrétienne. Motifs de retour à l'église catholique.* Trad. sur la 2e édit., par Jules Gondon. In-8, Sagnier et Bray, Paris, 1848.

1850. — *Conférences prêchées à l'Oratoire de Londres. Traduites et augmentées d'une préface,* par Jules Gondon. In-8, Sagnier et Bray, Paris, 1850.

1850. — *Discours sur la théorie de la croyance religieuse prononcés devant l'Université d'Oxford.* Traduct. par l'abbé Deferrière. In-8, Sagnier et Bray, Paris, 1850.

1853. — *Conférences adressées aux protestants et aux catholiques.* Traduct. de Jules Gondon. In-8, 2e édition, Sagnier et Bray, Paris, 1853.

1857. — *Callista.* Traduct. de l'abbé A. Goemare. Bruxelles, 1857.

1859. — *Callista ou une histoire du IIIe siècle.* In-12, Casterman, Tournai, 1859.

1859. — *Perte et Gain. Histoire d'un converti.* Traduction sur la 3e édition, par l'abbé Segondy. Notes du traducteur. Conférence de M. Oakeley. In-12, Casterman Tournai, 1859.

1860. — *Nouvelles conférences. Le catholicisme travesti par ses ennemis.* Traduct. de Jules Gondon. In-8, Courcier, Paris, 1860.

1860. — *Sermons prêchés en diverses circonstances.* Traduct. sur la 2e édit. In-18, Casterman, Tournai, 1860.

1865. — *De l'anglicanisme au catholicisme ou Histoire de ma vie et de mes croyances.* Introduction par le traducteur. In-12, Casterman, Tournai, 1865.

1866. — *Du culte de la Sainte Vierge dans l'Eglise catho-*

lique : lettre au docteur Pusey. Traduct. de Georges du Pré de Saint-Maur. In-12, Paris, Douniol, 1866.

1866. — *Histoire de mes opinions religieuses.* Traduct. de Georges du Pré de Saint-Maur. In-8, Paris, Douniol, 1866.

1867. — *Le Pape et la Révolution : suivi de quelques considérations sur l'auteur.* In-18, Paris, Dillet, 1867.

1869. — *Le songe de Gérontius.* Traduct. de F. G. Trebutien. In-8, Leblanc-Hardel, Caen, 1869.

1874. — *Callista.* Esquisse du IIIe siècle. Traduct. de Marie Guerrier de Haupt. In-8, Barbou, Limoges, 1874.

1875. — *Callista,* drame en 4 actes, 6 tableaux, d'après le roman anglais du R. P. Newman, par La Madeleine. In-12, Sarlit, 1875.

1882. — *Le songe de Gérontius ou départ d'une âme pour le lieu de rafraîchissement.* Traduct. de Amédée Leblanc. In-12, Lecoffre, Paris, 1882.

1906. — *Le Chrétien* : 1re série : *la profession de foi; le royaume.* Choix de discours, extraits de sermons. Traduction et préface de R. Saleilles. In-16, Lethielleux. Paris, 1906.

2e série : *les Disciples, les Maîtres.* In-12, Lethielleux, Paris 1906.

1906. — *La foi et la raison.* Six discours empruntés aux discours universitaires d'Oxford. Traduc. Saleilles. Introduction de Dimnet. In-12, Lethielleux, Paris.

1906. — *Méditations et prières,* par Newman. Traduct. de Marie-Agnès Pératé, avec une étude sur la piété de Newman, par Henri Brémond. In-18, Lecoffre, Paris.

V. — Travaux français sur Newman.

ALLEAUME. — *Newman et les conversions anglaises au catholicisme,* par l'abbé Charles Alleaume. In-8, 37 pages, Rouen, Leprêtre, 1900.

BAUDIN. — *La philosophie de la foi chez Newman,* par l'abbé E. Baudin. In-8°, Montligeon, 1906.

BLENNERHASSET (LADY). — *J. H. C. Newman. Ein beitrag zur religiosen Entwicklungsgeschichte der Gegenwart.* Berlin, Paetel, 1904.

BRÉMOND. — *Inquiétude religieuse : Aubes et lendemains de conversions*, par H. Brémond. In-12, Paris, Perrin, 1901.

— *Newman : Essai de biographie psychologique*, par H. Brémond. 1 vol. in-12, Paris, Bloud, s. d.

— *Newman : Le développement du dogme chrétien.* In-12, Paris, Bloud, 1905.

— *Newman : La psychologie de la foi.* In-12, Paris, Bloud, 1905.

— *Newman : La vie chrétienne.* In-12, Paris, Bloud, 1906.

CAPECELATRO. — *Newman e religione cattolica in Inghilterra ovvero l'Oratorio inglese dalla S. Em. Alfonse Cardinale Capecelatro.* Roma. Tournai, Desclée Lefèvre.

CARRY. — *Les années anglicanes du Cardinal Newman*, par l'abbé Eugène Carry, Genève, Garin, 1901.

CLÉMENT. — *Newman par William Barry*, traduit par Albert Clément. Petit in-8, Paris, Lethielleux, 1906.

DIMNET. — *La pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine*, par l'abbé Ernest Dimnet. 1 vol. in-12, Paris, Lecoffre, 1905.

FAURE. — *Newman, sa vie, ses œuvres,* par Lucie Félix-Faure. In-16, Paris, Perrin, s. d.

GONDON. — *Notice biographique sur le R. P. Newman, de l'oratoire de St. Philippe de Néri,* par Jules Gondon. In-8, Paris, Sagnier et Bray, 1853.

GOUT. — *Du protestantisme au catholicisme : J.-H. Newman,* par Raoul Gout. Anduze, Castagnin.

GRABINSKI. — *La Renaissance catholique en Angleterre et le cardinal Newman, d'après une étude du cardinal Capecelatro,* par le comte Joseph Grabinski (extrait de l'Université catholique). In-8, Lyon, Vitte, 1893.

GRAPPE. — *J.-H. Newman. Essai de psychologie religieuse,* par George Grappe, Préface de P. Bourget. In-18, Paris, Beduchaud, 1902.

Janssens (E.). — *La philosophie et l'apologétique de Pascal* (rapprochement entre Pascal et Newman). In-12, Paris, Alcan, 1906.

Joye. — *Théorie du cardinal Newman sur le développement du dogme chrétien.* Thèse de théologie protestante par Désiré Joye. In-8, Paris, Imprim. Noblet, 1896.

Leblanc. — *Le cardinal Newman avec des notes sur le mouvement d'Oxford et ses partisans, par John Oldcastle,* suivi du *Songe de Gérontius, par le cardinal Newman,* traduit de l'anglais par Amédée Le Blanc. In-8, 224 pages et portrait, Paris et Lille, Lefort, 1889.

Madaune. — *Newman et l'école d'Oxford en 1833,* par l'abbé J.-M. de Madaune. In-8, 1875.

Semeria (G.). — *Il Card. Newman.* Roma, Pustet.

VI. — Revues françaises sur Newman.

Bulletin de Littérature ecclésiastique.

1903, juin. *New... et la connaissance religieuse.*

Les Contemporains, rue Bayard, 5.

Le cardinal Newman, n° 317 (Louis Dumolin).

Le Correspondant.

1844 : 2e vol., pp. 752... (Audley).

1848 : 10 décembre (abbé G. Darboy). *Histoire du développement de la doctrine chrétienne.*

1849 : t. 12, p. 899. *Lettre du P. Dominique, passioniste, sur la conversion de Newman et de ses disciples.*

1864 : août, pp. 745-788 (Audley). *Histoire d'une âme.*

Etudes religieuses des RR. PP. Jésuites.

1860, t. 5, p. 301 (J. Noury) *Perte et gain : Histoire d'un converti.*

1866, t. 15, p. 286. *Une réponse au Dr Pusey par le R. P. Newman.*

1866, t. 16, p. 287 (C. D.). *Histoire de mes opinions religieuses.*

1866, t. 17, p. 462 (C. Daniel). *A Letter to the Rev. Pusey on his recent Eirenicon.*

1874, t. 30, p. 321. *Idea of a University.*

1875, t. 32, p. 247 (H. Ramière) *Le P. Newman et M. Gladstone.*

1896, octobre, t. 69, p. 250-271, (H. Brémond). *Manning et Newman.*

1897, 5 août, t. 72, p. 343 (H.Brémond) *Les sermons de Newman.*

1906, 20 décembre, et

1907, 5 janvier (L. de Grandmaison). *John Henry Newman considéré comme maître.*

Journal des Débats, 1896, 27 mai (A. Filon) *Newman.*

Le Monde (édition semi-quotidienne).

1644 : 26 juin, 26 octobre, 25 novembre.

Revue catholique des Eglises.

1904, octobre (Rev. Lacey) *Newman.*

Revue du clergé français.

1898, 1er décembre (A. Firmin-Loisy) *Développement chrétien d'après le cardinal Newman.*

1901, 15 mars et 15 avril (F. Godet) *Newman.*

1903, 1er et 15 avril, p. 249-457 (L. Dimnet) *Quelques aspects du cardinal Newman.*

1906, 1er avril (Dimnet) *Newman vu par un protestant.*

Revue pratique d'Apologétique.

1906, 15 avril (H. Brémond). *L'œuvre apologétique de Newman.*

1907, 15 janvier (J. Lebreton). *Autour de Newman.*

VII. — Travaux anglais sur Newman.

Abbott. *Philomythus : an antidote against incredulity. A discussion of cardinal Newman's Essay on Ecclesiastical Miracles,* by E. A. Abbott. London, Macmillan, 1891.

Abbott. — *The Anglican Career of cardinal Newman.* by Edwin A. Abbott, 2 vols. in-8, London, Macmillan, 1897.

BARRY. — *Outline of the Life of cardinal Newman*, by Dr. William Barry. Catholic truth Society.

BELLASIS. — *Newman as a musician* (article du Month 1891, tiré à part).

BUTLER. — *Letters on Romanism, a Reply to Dr. Newman's Essay on development*. In-8, 1854.

FAIRBAIRN. — *Catholicism, Roman and Anglican*.

FLETCHER. — *A Short Life of Card. Newman*.

GATES. — *Three studies in Literature* by Lewis E. Gates (*Cardinal Newman as a prose writer*). In-18, New-York, Macmillan, 1899.

HUTTON. — *Essay on some modern guides of English Thought, in matters of Faith* (Carlyle, Newman, etc...), by Richard Holt Hutton. In-8, London 1887.

HUTTON. — *Cardinal Newman*, by R. Hutton. 1 vol., London, Methuen, 1892.

JENNINGS. — *Cardinal Newman. The Story of his Life*, by Henry J. Jennings. Birmingham, Houghton and C°. London, Simpkin Marshall. 1 vol., in-16, 2th edit., 1882

LILLY. — *Essays and speaches*, by Samuel Lilly. In-8, London, 1897.

LOCKHART. — *C. Newman. Reminiscences of 50 years*, by William Lockhart.

MEYNELL. — *Cardinal Newman*, by Wilfrid Meynell. 1 vol.

MEYRICK. — *But isn't Kingsley right after all?* In-8, London, 1864.

— *On Dr Newman's Rejections of Liguori's Doctrine of Equivocation*. In-8. London, 1864.

MOZLEY. — *The Theory of Development : a Criticism of Dr Newman's Essay*, by James Bowling Mozley. In-8, London, 1878.

MOZLEY. — *Letters and Correspondence of J. H. Newman during his Life in the English Church, with a brief autobiography*, edited by Anne Mozley. 2 vols. in-8, London, Longmans, 1884.

NEVILLE. — *Review of Newman's lectures on Romanism*, by Rev. Christopher Neville. 1 vol., in-12, London.

NEVILLE. — *Addresses to Card. Newman with his replies* 1879-1881, by W. Neville. 1 vol., 1905.

NEWMAN. — *Contributions chiefly to the Early History of the late C. Newman*, or *The Early Life of C. Newman*, by F. W. Newman.

PATTISON. — *Memoirs*, by Pattison. In-8, London, 1885.

SHAIRP. — *John Keble : An Essay*. Edinburgh, 1867.

— *Studies in Poetry and Philosophy*. In-12, Edinburg, 1868.

WHYTE. — *Newman : an Appreciation in two Lectures with the Choicest Passages of his writings selected and arranged*, by Alex. Whyte D. D. The Appendix contains six of his Eminence's Letters not hitherto published. In-12, 252 p., New-York, Longmans, Green and C°.

VIII. — Revues anglaises sur Newmann.

Academy (London), t. 1, p. 229 (Mark Pattison, t. 7, p. 79).

1890, t. 38, p. 130 (W. A. Greenhill).

T. 38, p. 173. *Letters of New...*

T. 38, p. 270. *Two Stages of New...*

T. 38, p. 412 (L. Johnson).

1891, t. 39, p. 273, 317 (W. A. Greenhill) *Reminiscences of New...*

T. 39, p. 553 (J. Owen).

Alias, t. 1, p. 229 (Mark Pattison). *Grammar of Assent*.

American Catholic Quarterly (Philadelphia).

1882, t. 7, p. 601 (J. C. Earle). *New... as a man of Letters*.

1890, t. 15, p. 624 (A. F. Marshall).

T. 15, p. 774 (H. J. Henser).

1891, t. 16, p. 225. *New... as a Preacher*.

American Church Review (New-Haven and New-York).
1866, t. 17, p. 1 (S. Buel).
1871, t. 23, p. 433.
1875, t. 27, p. 161 (T. M. Clark).

Andover Review (Boston).
1885, t. 4, p. 97 (F. B. Hornbrook). *Life of New...*
1890, t. 14, p. 292.

Appleton's Journal (New-York).
1881, t. 25, p. 460. *New... and John Keble.*

Arena (Boston).
1890, t. 2, p. 524 (J. T. Bixby). *New... and the Catholic Reaction.*
1891, t. 4, p. 475 (W. M. Salter). *Another view of New...*

Art Journal (London).
1891, t. 43, p. 314 (W. Meynell). *Portraits of New...*

Athenaeum (London).
1882, t. 1, p. 86. *Life of New... by Jenning.*
1890, t. 2, p. 224.
1890, t. 2, p. 254. *New... as a Man of Letters.*
1892, t. 1, p. 5993. *Abbott on Newman.*
Cf. nº 3277.

Atlantic Monthly (Boston).
1890, t. 66, p, 834. *Life of New... by Hutton.*

Bibliotheca Sacra (Oberlin-O.).
1891, t. 48, p. 144 (H. Hayman) *Tribute to New...*

Blackwood's Magazine.
1820, t. 6, p. 679.

Boston Review (Boston).
1865, t. 5, p. 31 (J. T. Tucker). *Apologia pro vita sua.*

British and Foreign Evangelical Review (London).
1843, t. 15, p. 293.
1844, t. 16, p. 1, 528.

1886, t. 35, p. 462. *New... and the Oxford movement.*

British Critic.

T. 24, p. 82. *Lectures on justification.*

Cf. *Indexes.*

British quarterly Review.

1844, t. 1, p. 37.

1845, t. 3, p. 392.

1846, t. 5, p. 418.

Brownson's Quarterly Review (Boston and New-York).

1846, t. 3. p. 342. *Theory of Christian Doctrine.*

1847, t. 4, p. 39, 485. Id.

1848, t. 5, p. 265. Id.

2e ser., t. 3, p. 24.

Canadian Monthly (Toronto).

1875, t. 8, p. 317 (M. J. Griffin). *New... and F. W. Newman.*

Catholic World (New-York).

1868, t. 7, p. 609 (H. W. Wilberforce). *Poems.*

1871, t. 12, p. 602 (O. A. Brownson) *Grammar of Assent.*

1879, t. 28, p. 184 (P. Girard). *New... and Dr. Pusey.*

1890, t. 51, p. 712 (A. P. Hewit).

1891, t. 52, p. 9 (W. Barry). *Philosophy of Religion.*

1899, t. 69, p. 602 (A. E. O'Hare). *Influence of New...*

1900, t. 71, p. 81 (H. O'Keeffe).

1901, t. 73, p. 602 (W. H. Sheran). *Letters of New...*

1905, août (G. Tyrrell).

Century (New-York).

1882, t. 2, p. 273 (C. K. Paul).

Christian Examiner (Boston).

1839, t. 27, p. 174 (G. E. Ellis).
1840, t. 28, p. 257.
1840, t. 29, p. 138.
1841, t. 30, p. 41.
1843, t. 35, p. 45 (S. Osgood).
1843, t. 35, p. 273 (G. E. Ellis).
1845, t. 38, p. 72 (E. S. Gannet).
1865, t. 79, p. 343 (J. W. Chadwich). *Apologia pro vita sua.*

Christian Literature (New-York).
T. 10, p. 24[a] (T. V. Tymms).

Christian Observer (London).
1864, t. 64, p. 661. *Apologia pro vita sua.*
1870, t. 70, p. 727. *Grammar of Assent.*

Christian Remembrancer (London).
1844, t. 7, p. 102. *Sermons.*
1846, t. 11, p. 167. *Secession to the Romish Church.*
1847, janv.
1857, t. 33, p. 124. *Callista.*
1864, t. 48, p. 162. *Apologia pro vita sua.*

Church Review (New-York).
1891, t. 60, p. 218.

Congregationalist (London).
1881, t. 10, p. 572.

Congregational Magazine (London).
1840, t. 23, p. 349. *Church of the Fathers.*

Congregational Review (London).
1890. t. 4, p. 309.

Contemporary Review (London).
1869, t. 10, p. 37 (E. T. Vaughan). *New... as a Preacher.*
1870, t. 14, p. 151 (F. D. Maurice). *Grammar of Assent.*
1875, t. 19, p. 381 (E. S. Ffoulkes). *Essays.*
1876, t. 27, p. 764 (J. Hunt).

1884, t. 45, p. 642 (R. H. Hutton).

1886, t. 49, p. 327, 514 (R. H. Hutton). *New... and Matthew Arnold.*

1890, t. 58, p. 313 (W. Meynell).

1891, t. 59, p. 30 (E. A. Abbott). *Early life of New...*

1891, t. 60, p. 32 (W. Ward). *Abbott's Philomythus.*

1892, t. 61, p. 49 (H. Goodwin).

1899, t. 76, p. 357. *Five Letters by New...*

Cornhill Magazine (London).

1901, nov., t. 84, p. 615 (Sir R. Blennerhasset). *Some of my Recollections of Card. New...*

Critic (New-York).

1890, t. 17, p. 83.

1890, t. 17, p. 122. *New... as a Man of Letters.*

Critical Review (Edinburgh).

1891, t. 1, p. 119 (A. M. Fairbairn).

Daily Chronicle (London).

1899, 8 July. *Newman.*

Dial (Chicago).

1891, t. 11, p. 374 (W. M. Lawrence). *Letters.*

Dublin Review (Dublin).

1850, t. 28, p. 181. *Sermons.*

1854, april, pp. 121-122.

1854, july, pp. 156-160.

1863, july, pp. 170-190. (Oakley) *Historical Notes of Tractarian Movement.*

1863, october, pp. 495-508.

1864, t. 55, p. 156. *Apologia pro vita sua.*

1864, january, pp. 164-178. (Oakley) *Historical Notes of Tractarian Movement.*

1864, july, pp. 181-199.

1868, t. 64, p. 309. *Parochial Sermons.*

1869, april.

1875, t. 77, p. 273. *On Ecclesiastical Prudence.*

1875, t. 77, p. 500. *Letter to the Duke of Norfolk.*

1879, t. 85, p. 187.

1890, t. 107, p. 391. *In memoriam.*

1890, t. 107, p. 402 (R. M. Stanton). *Reminiscences of early days in Roman Catholic Church.*

1890, t. 107, p. 408 (W. Lockhart). *Reminiscences of New...*

1890, t. 107, p. 424 (H. Hayman). *Tribute to New...*

1906 january (W. S. Lilly). *Anglicanism old and New...*

Dublin University Magazine (Dublin and London).

1846, t. 27, p. 105. *Theory of Christian Doctrine.*

Eclectic Magazine (New-York).

1881, t. 96, p. 664.

1881, t. 97, p. 37. *New... and John Keble.*

1884, t. 103, p. 32 (R. H. Hutton).

1886, t. 106, p. 721.

1890, t. 115, p. 535.

1890, t. 115, p. 704. *Aspects of New...*

1893, t. 121, p. 661 (T. V. Tymms). *Lead, Kindly Light.*

1899, t. 133, p. 915.

Eclectic Review (London).

1840, t. 71, p. 631. *On Justification.*

1852, t. 96, p. 435. *Works of New...*

1864, t. 120, p. 182.

Cf. 4° sér. t. 2, p. 558, t. 7. 514.

T. 15, p. 34, 333; t. 17, p. 209; t. 18, p. 212; t. 24, p. 294.

Edinburgh Review (Edinburgh).

1836, t. 63, p. 44. *The Arians of the Fourth Century.*

1836 April (Th. Arnold). *The Oxford Malignants.*

1838, t. 66, p. 208.

1838, t. 67, p. 264 (Henry Rogers).

1844, t. 80, p. 163 (Id.)
1851, t. 93, p. 274.
1851, t. 94, p. 270.
1870, t. 132, p. 382. *Grammar of Assent.*
1891, t. 173, p. 526. *In the English Church.*
1893, t. 178, p. 248. *New... and bishop Lightfoot.*

English Review (London).
T. 4, p. 386. *On development of Christian Doctrine.*

Fortnightly Review (London).
1877, t. 28, p. 680 (L. Stephen). *Theory of Belief of New...*
1879, t. 32, p. 1 (W. S. Lilly).
1890, t. 54, p. 418 (Id.)
1900, t. 74, p. 39 (W. Ward). *Two Mottoes of New...*
1901, t. 75, p. 808 (W. Ward). *New... and Sabatier.*

Fraser's Magazine (London).
1839, t. 20, p. 549.
1841, t. 23, p. 594, 629.
1842, t. 26, p. 715.
1845, t. 31, p. 343.
1846, t. 33, p. 253.
1864, t. 70, p. 265. *Apologia pro vita sua.*
1870, t. 81, p. 561 (J. A. Froude). *Grammar of Assent.*

Galaxy (New-York).
1871, t. 12, p. 643 (J. M. Carthy). *New... and F. W. Newman.*

Gentleman's Magazine (London).
1841 (new. series), t. 9, p. 33. *New... and F. D. Maurice.*

Good Words (London).
1881, t. 22, p. 262 (J. A. Froude). *New... and John Keble.*
1890, t. 31, p. 662 (R. H. Hutton).

1893, t. 34, p. 665 (T. V. Tymms). *Lead, Kindly Light.*

Harvard Monthly (Cambridge-Mass.).

1890, t. 11, p. 191 (R. M. Lovett). *Poetry of New...*

1893, t. 15, p. 99 (R. M. Lovett).

International Journal of Ethics (Philadelphia).

1890, t. 1, p. 224 (W. L. Sheldom). *Ethics of Doubt.*

Irish Monthly (Dublin).

1879, t. 7, p. 169 (H. Bedford).

1881, t. 9, p. 519. *Lady's Notes on Books of New...*

1890, t. 18, p. 500.

Literary World (Boston).

1890, t. 21, p. 286.

Littell's Living Age (Boston).

1852, t. 34, p. 277. *New... and Dr. Achilli.*

1864, t. 81, p. 147. *New... and Charles Kingsley.*

1869, t. 102, p. 151. *Parochial Sermons.*

1870, t. 107, p. 131. *Poems.*

1879, t. 142, p. 541 (W. S. Lilly).

1884, t. 161, p. 579 (R. H. Hutton).

1886, t. 169, p. 95.

1890, t. 186, p. 756-759.

1890, t. 187, p. 3.

1890, t. 187, p. 631. *From his own Point of View.*

1896, t. 211, p. 148. *Recollections of New...*

1897, t. 214, p. 347 (W. Barry). *New... and Renan.*

1899, t. 223, p. 251. *Five Letters of New...*

1901, t. 231, p. 793. *Recollections of New...*

London Quarterly Review (London).

1865, t. 23, p. 115. *New... and Charles Kingsley.*

1868, t. 30, p. 477. *Poems.*

1871, t. 35. p. 363. *Grammar of Assent.*

1884, t. 63, p. 291.

1890, t. 75, p. 205.

1891, t. 77, p. 404 (H. H. Milman).

1893, t. 81, p. 146-71.

Lutheran Quarterly (Gettysburg. Pa).

1901, t. 31, p. 39 (J. A. Hall). *New .. and the Oxford Movement.*

Lyall's Agonistes.

1856, p. 125.

Macmillan's Magazine (London).

1864, january (Kingsley). *Froude's History of England.*

1864, t. 10, p. 289. *Wately and Phenakism.*

1866, t. 13, p. 424. *Answer to Dr. Pusey's Eirenicon.*

Magazine of Christian Literature (New-York).

1891, t. 3, p. 20.

1891, t. 3, p. 107 (W. Ward). *Influence of New...*

1891, t. 3, p. 404 (St. G. Mivart). *Leo XIII and Louvain.*

Methodist Quarterly Review (New-York).

1841, t. 1, p. 58.

Methodist Review (New-York).

1897, t. 57, p. 47.

Metropolitan (New-York).

V. 1-4, t. 2, p. 17. *Style and Method of New...*

Month (London).

1866, t. 5, p. 615. *New... in France.*

1870, t. 12, pp. 358, 599, 667 (Harper).

1870, t. 13, pp. 31, 159.

1879, t. 35, p. 465.

1879, t. 36, p. 288. *New... and Dr. Döllinger.*

1879, t. 37, p. 125. *New... and Canon Liddon.*

1881, t. 41, p. 584. *New... and Mr. Froude.*

1881, t. 42. p. 126. *New... and Mr. Froude.*

1890, t. 70, p. 153. p, 305. *Loyalty of New...*

1891, t. 71, p. 305. *Early life of New...*

1891, t. 73, p. 1 (E. Bellassis). *New... as a musician.*

1891, t. 98, p. 127 (E. V. Wilks). *Philosophy of New...*

1903. Janu. Febr. Mar. April. *The Month and J. H. New...*

1904. Jan. (G. Tyrrell).

Monthly Register, april 1902 (W. Ward). *New... and Renan.*

Nation (New-York).

1890, t. 51, p. 127.

1891, t. 52, p. 245 (J. W. Chadwick). *Hutton's life of New...*

1891, t. 52, p. 296 (Fitzedward Hall). *A day with New...*

1891, t. 52, p. 341 (F. H. Sean).

National Review (London).

1856, t. 3, p. 449 (J. Martineau). *New... and present Theology.*

1891, t. 16, p. 335 (C. S. Jerram). *From his own points of view.*

1897, t. 29, p. 557 (W. Barry). *New... and Renan.*

New Englander (New-Haven).

1847, t. 5, p. 342.

New England Magazine (Boston).

N. S. 1891, t. 3, p. 199 (J. F. Genung). *New... as a writer.*

New Review (London).

1890, t. 3, p. 208 (C. K. Paul).

New York Review (New-York).

1839, t. 5, p. 136.

Nineteenth Century (London).

1890, t. 28, p. 263 (W. Ward). *Aspects of New...*

1891, t. 29, p. 179 (L. Stephen). *Scepticism of New...*

1891, t. 29, p. 768 (Mrs. M. A. Ward). *Abbott's Philomythus.*

1891, t. 29, p. 979 (W. Ward). *J. H. New... not a Spectic. Reply to Stephen.*

1891, t. 30, p. 217 (H. Ryder). *Attitude toward Ecclesiastical Miracles. Reply to Abbott and to Mrs. Ward.*

1896, t. 40, p. 315 (Aubrey de Vere). *Recollections of New...*

North British Review (Edinburgh).

1844, t. 1, p. 146.

1848, t. 5, p. 418.

1864, t. 45, p. 85. *Apologia pro vita sua.*

1870, t. 52, p. 428. *Grammar of Assent.*

Open Court (Chicago).

1890, t. 4, pp. 2529-2543 (M. D. Conway).

Presbyterian Review (New-York).

1884, t. 4, p. 139 (A. Alexander). *New... and the Oxford Movement.*

Princeton Review (Princeton).

1838, t. 10, p. 84.

1871, t. 43, p. 234. *Grammar of Assent.*

Quarterly Review (London).

1846, t. 77, p. 217. *Theory of Belief of New...*

1864, t. 116, p. 528 (S. Wilberforce). *Apologia pro vita sua.*

Reformed Quarterly Review (Philadelphia).

1890, t. 37, p. 487 (W. F. Faber).

Saturday Review (London).

T. 17, p. 785. *Apologia pro vita sua.*

T. 19, p. 768.

T. 25, p. 144. *Verses on Various Occasions.*

T. 27, p. 746. *Parochial and plain Sermons.*

T. 29, p. 515.

T. 35, p. 221. *Historical Sketches.*

1882, t. 53, p. 726. *Paul's Sketch of New...*

1890, t. 70, p. 185.

1891, t. 71, p. 233.
1892, t. 73, p. 519. *Abbott on New...*
Cf. 1869 (Church).

Scribner's Magazine (New-York).
1888, t. 3, p. 735.

Spectator (London).
1882, t. 55, p. 831. *New... and the Oxford Movement.*
1890, t. 65, pp. 205, 210, 270.
1892, t. 68, p. 296. *Isaac William on New...*
1892, t. 68, p. 712. *Abbott on New...*
1893, t. 71. p. 172. *Edinburgh Review on New...*
1896, t. 77, p. 74. *New... and Tennyson.*
Cf. t. 44, p. 1071. *Essays.*
Cf. t. 53, p. 1043. *Terentius.*

Sunday Magazine (London).
1891, t. 20, p. 331 (J. Telford). *New... and John Wesly.*

Tablet (London).
1905, 20 may. *Newman.*
1906, 13 october.

Temple Bar. (London).
1869, t. 27, p. 176. *Poems.*

Theological Review (London).
1864, t. 1, p. 306. *Apologia pro vita sua.*
1870, t. 7, p. 355. *Grammar of Assent.*

Tinsley's Magazine (London).
1889, t. 45, p. 368. *C. Ward and the Oxford Movement.*

Universalist Quarterly Review (Boston).
1844, t. 1, p. 48 (H. Greely).
1891, t. 48, pp. 81, 182 (C. F. Lee).

Westminster Review (London).
1864, t. 82, p. 357. *Apologia pro vita sua.*
1872, t. 98, p. 79.

APPENDICE D

BIBLIOGRAPHIE DU MOUVEMENT D'OXFORD

I. — Ouvrages anglais.

ABBOTT. — *Life and Letters of Benjamin Jowett*, by Dr Evelyn Abbott and Dr Lewis Campbell. 2 vols., 1897.

Letters, 1899.

ACTON. — *Letters of Lord Acton to Mary Gladstone*, 1 vol.

ALLIER. — *The Church of England cleared from the Charge of Schism, upon testimonies of Councils and Fathers of the first six centuries*. 1 vol., 1846.

ALLIES. — *The Formation of Christendom, 1865-1875*, by Thom. William Allies. 3 vols., in-8.

Dr Pusey and the Ancient Church, 1866.

Per Crucem ad Lucem. 2 vols., in-8, 1879.

A Life's Decision. In-8, London, 1880.

Church and State. In-8, London, 1882.

The Holy See and the Wandering of the Nations. In-8, 1881.

BELLASIS. — *Memorials of M. Serjeant Bellasis*. 1 vol., 1893.

BENSON. — *Life of E. W. Benson, archbishop of Canterbury*, by his eldest son Mr. A. C. Benson. 2 vols.

BLACKFORD. — *Letters of Frederic Blackford*. 1 vol.

Birkbeck. — *Russia and the English Church during the last fifty years... Correspondence between M. R. W. Palmer, ... and M. Komiakoff in the years 1844-1854,* by W. J. Birkbeck, London, Rivington and C°, 1895.

Blomfield. — *A Memoir of C. J. Blomfield D. D. bishop of London,* In-8, London, 1863.

Brooke. — *Life and Letters of Fred. W. Robertson,* by Stapford. A. Brooke. 2 vols., in-8, London, 1865.

Browne. — *History of the Tractarian Movement,* by Edward George Kirwan Browne. In-8, Dublin, 1856, republished in 1861 as *Annals of the Tractarian movement.*

Browne. — *The Trials of Faith,* by the Rev. E. G. Kirwan Browne. 2e édit., in-12, London, 1860.

Browne. — *Historical account of the Laws Enacted against Catholics,* by J. B. Browne, London. 1813.

Bruno. — *Catholic Belief,* by Dr Di. Bruno, 1883.

Butler. — *Historical Memoirs of the English Irish and Scottish Catholics since the Reformation,* by Charles Butler. 4 vols., in-8, London, 1822.

An Historical and Literary Account of the Formularies, Confession of Faith or Symbolic Books of the Roman Catholic Greek and Principal Protestant Churches, by Charles Butler. In-8, 1816.

The Book of the Roman Catholic Church. In-8, 1825.

Reminiscences, by Charles Butler. 1 vol., 1822, 2e 1827.

Carter. — *Hariett Monsell, a Memoir,* by the Rev. Thomas Carter. In-8, London, 1884.

Church. — *Occasional Papers,* by Dean R. W. Church. 2 vols.

The Oxford Movement. Twelve Years 1833 to 1845, by Dean Church. In-8, London, 1891.

Life and Letters of Dean Church, edit., by Mary Church. 1 vol., 1895.

Creighton. — *The Life and Letters of M. Creighton,* (recently edited by his widow).

Cross. — *The Life of G. Eliot,* by Cross.

DAVIDSON. — *The Life of Archibald Campbell Tait arch. of Canterbury*, by R. Th. Davidson and W. Benham. 2 vols., London, Macmillan, 1891.

DENISSON. — *Notes of my Life, 1805-1878.* 1 vol. in-8, Oxford and London.

DEVITT. — *Are anglican orders valid*, by J. Mac Devitt D. D. for many years professor of Ecclesiastical History. Dublin, Sealy Breyers and Walker, 1896.

DICKINSON. — *A Pastoral Epistle from his Holiness the Pope to some members of the University of Oxford, faithfully translated from the Original Latin*, by Dr Dic Kinson.

DOYLE. — *Reminiscences and opinions 1813-1885*, by Sir F. Doyle. In-8, London, 1886.

EVEREST. — *The Gift of the Keys and other Essays*, by the Rev. W. F. Everest B. A. In-8. XV-185 p., London, Rivington Percival and C°, 1895.

FAIRBAIRN. — *Catholicism, Roman and Anglican.*

FAUSSET. — *Sermons : Revival of Popery*, by Dr. Godfrey Fausset. In-8, 1838.

FITZGERALD. — *Fifty Years of Catholic Life and Social Progress, under Cardinals Wiseman, Manning, Vaughan and Newman with an account of the various personnages, events and movements during the Era*, by Percy Fitzgerald. 2 vols. in-8, London, Unwin, 1901.

FORBES. — *An Explanation of the Thirty-Nine Articles*, by A. P. Forbes, Bishop of Brechin, with a dedication to Pusey. 2 vols. in-12, Oxford, Parker, 1868.

FROUDE. — *The Nemesis of Faith*, by J. A. Froude. In-12, London, 1849.

Short Studies on Great Subjects, by J. A. Froude. 2 vols. in-8, London. 1867. — 2° ser., Lond., in-8, 1871. — 3° ser., 1877. — 4° ser., in-8, 1882.

GLADSTONE. — *Remarks on the Royal Supremacy at it is defined by Reason, History and the Constitution.* A Letter to the Lord Bishop of London. 1 vol.

The Vatican Decrees in their bearing on civil allegiance : a political Expostulation. In-8, London, 1874.

Rome and the newest Fashions in Religion; Three Tracts : The Vatican Decrees. Vaticanism. Speeches of the Pope. In-8, London, 1875.

GREEN. — *Short History of English People.*

HALIFAX. — *The Agitation against the Oxford Movement. « Read at the Annual meeting of the Church House », 15 juin 1899*, by Lord Halifax. London, office of Union, 35, Wellington Street.

HODDER. — *The Life and Work of the Seventh Earl of Shaftesbury*, by Edwin Hodder. 3 vols. in-8. London, 1886.

HORT. — *Life and Letters of T. J. Anthony Hort*, by A. P. Hort. 2 vols., 1896.

HUNT. — *Religious Thought in England in the Nineteenth century : a contribution to the History of Theology 1870-1873*, by John Hunt. 3 vols. in-8.

HUTTON. — *Essays on some modern Guides of English Thought in Matters of Faith (Carlyle, Newman, Matthew Arnold George Eliot and F. D. Maurice)*, by Richard Holt Hutton. 1 vol. in-8, London, Macmillan, 1887.

JOHNSTON. — *Life and Letters of H. P. Liddon*: by J. O. Johnston. 1 vol.

KEGAN. — *Memories*, by Paul Kegan, 1 vol.

KEBLE. — *The Christian Year : Thoughts in Verse for the Sundays and Holidays throughout the year 1827*, 2 vols. in-8.

KEBLE. — *Sermons occasional and parochial.* In-8, Oxford, 1868.

KEBLE. — *Sermons academical and occasional.* In-8, 1847.

KEBLE. — *Remains of the late H. R. Froude 1838-1839*, by Newman and Keble.

LAKE. — *Memorials of William Charles Lake Dean of Durham 1869-1894*, edited by his widow, Katharine Lake, with a Preface by Georges Rawlinson. In-8, London, Edward Arnold, 1901.

LANG. — *The Making of religion*, by Andrew Lang.

LATHBURY. — *Leaders of the Church : Dean Church*, by Lathbury. 1 vol.

LIDDON. — *Life of Edward Bouverie Pusey*, by H. S. Liddon, late Canon of St Paul's — edited by the R. R. Johnston and Wilson. — 4 vols., London, Longmans, 1893-1894.

LILLY. — *Essays and Speaches*, by W. S. Lilly.

LITTLEDALE. — *Defence of Church Principles : Secessions to Rome*, by Richard Frederick Littledale (1833-1890), and other works.

LOCK. — *J. Keble*, 1 vol.

MAC CARTHY. — *History of Our Own Times*. 2 vols.

MADDEN. — *Penal Laws against Roman Catholics*, by Madden.

MAURICE. — *Life of Frederick Denison Maurice chiefly told in his own Letters*, edited by his son Frederick Maurice. 2 vols., 1884.

MEYRICK. — *Narrative of three Years of undergraduate Life at Trinity College Oxford 1844-1847*, London, 1872.

MOLESWORTH. — *History of the Church of England from 1660*, by Canon Molesworth.

MORRIS. — *Catholic England in Modern Times*, by the Rev. Morris. 1 vol.

MOZLEY. — *Reminiscence of Oriel College and the Oxford Movement*, by the Rev. T. Mozley. 2 vols. in-8, London. Longmans, 1882.

MOZLEY. — *The theory of Development : a Criticism of Dr Newman's Essay*, by J. B. Mozley. In-8, London, 1878.

MOZLEY. — *Letters of Canon J. B. Mozley*, edit, by his Sister, Anne Mozley. In-8, London, Longmans. 1884.

MOZLEY. — *Life of Gladstone*, 3 vols.

MURPHY. — *The Position of the Catholic Church in England and Wales during the last two Centuries*, by Thomas Murphy, with a preface by the Lord Braye. In-8, London, Burns and Oates, 1892.

OAKELEY. — *Historical Notes on the Tractarian Move-*

ment 1833-1845, by Frederick Oakeley. 1 vol. in-8, London, 1864.

ORNSBY. — *Memoirs of James Robert Hope-Scott*, by R. Ornsby. 2 vols. in-8, London, 1884.

OSBORNE. — *Life of Father Dolling.*

OVERTON, — *The evangelical Revival in the Eighteenth Century « Epochs of Church History »*, by Rev. John Henry Overton. In-12, London, 1886.

PALEY. — *A view of the Evidence of Christianity*, by Paley. 3 vols. in-12, 1794.

PALMER. — *A Narrative of Events connected with the Publication of the « Tracts for the Times » with Reflections on existing Tendencies to Romanism*, by William Palmer. In-8, X-115 p., 1843.

PARSPARTIS. — *Some Side-Lights on the Oxford Movement*, by Minima Parspartis.

PATTISON. — *Memoirs of Mark Pattison*. In-8, London, 1885.

PAYNE. — *Old English Catholic Missions*, by Payne.

PEEL. — *Memoirs of Robert Peel*, 2 vols. in-8, 1842.

PERCEVAL. — *A collection of Papers connected with the Theological Movement of 1833*, by A. P. Perceval. In-8, 1842.

POYNTER. — *Christianity or the Evidences and Characters of the Christian Religion*, by William Poynter. In-8, London.

PREVOST. — *Autobiography or Life of Isaac Williams*, edited by Prevost. In-8, London, 1892.

PROTHERO. — *Life and Correspondence of A. P. Stanley*, by Rowland E. Prothero, with the Cooperation and sanction of S. S. Bradley. 2 vols.

PURCELL. — *Life and Letters of Ambroise Philipps de Lisle*, by Purcell and Edwin de Lisle. 2 vols.

PUSEY. — *An Earnest remonstrance to the author (Dr C. Dickinson) of the Pope's pastoral Letter*. In-8, 1836.

Case as to the Legal Force of the Judgment of the Privy Council. Sept. 1864.

Spiritual Letters of Pusey, edited by Johnston and Newbolt, 1 vol.

Reid. — *Life and Times of the Rev. Sydney Smith*, by Stuart J. Reid.

Rivington. — *Anglican Fallacies or Lord Halifax on Reunion*, by R. P. Luke Rivington, M. A. In-16, 114 p. London, Catholic Truth Society, 1895.

Roberts. — *The History of the English Church of Union 1859-1894*, by the Rev. G. Bayfield Roberts, B. A., London, W. C., The Church printing Company, Burleigh Street.

Roundell. — *Memorials personal and political*, by Roundel Palmer, Earl of Selborne, 2 vols.

Russell. — *A. H. Mackonochie : A Memoir*, by Ed. J. Russell. 1 vol.

Ryder. — *A Reply to Littledale's Plain Reasons*, by P. Ryder.

Shrewsbury. — *Reasons for Not Taking the Test for Not Conforming to the Established Church, etc.*, by John, Earl of Shrewsbury. London, Booker, 1828.

Smith. — *Reasons for rejecting Anglican Orders*, by the Rev. Sydney Smith S. J. In-16, 150 p. London, Catholic Truth Society.

Smith. — *Letters of Peter Plymley*, by Sydney Smith, 1806.

Stanley. — *Life and Correspondence of Th. Arnold*, by Stanley. 2 vols.

Stanley. — *The Catholic Religion*, by the Rev. Vernon Stanley. 1 vol.

Stanton. — *Memories of a Sister of Saint Saviour's Priory*, with a preface by Father Stanton.

Thom. — *The Life of the Rev. Joseph Blanco White*, edited by John Hamilton Thom. 3 vols. in-8, 1845.

Tollemache. — Benjamin Jowett, master of Balliol, by L. A. Tollemache. 1 vol. 1895,

Tyrrell. — *The Faith of the Millions*, by George Tyrrel, S. J. 2 vols., London, Longmans, Green and C°.

ULLATHORNE. — *The Anglican Theory of Union as maintained in the Appeal to Rome to the Clergy of the Diocese of Birmingham.* In-8, London, 1866.

ULLATHORNE. — *The History of the Reformation of the Catholic Hierarchy in England,* by Rev. William Bernard Ullathorne, bischop of Birmingham. In-16, London, 1871.

ULLATHORNE. — *The autobiography of archbishop Ullathorne,* with Selections from his Letters. 2 vols. in-8, London, 1891-1892.

VIATOR. — *Ten Years in Anglican Orders,* by Viator. 1 vol.

WAKEMAN. — *History of Religion in England « Highways of History »,* by H. O. Wakeman. 1 vol. in-8, 1886.

WALPOLE. — *Life of John Russell,* by Spencer Walpole.

WARD. — *The Ideal of a Christian Church considered in comparison with Existing Practice,* by William George Ward. In-8, Oxford, 1844.

WARD. — *William George Ward, and the Oxford Movement.* 1 vol. London, 2e edit, dec. 1889.

WARD. — *William George Ward and the Catholic Revival.* 1 vol., London, Macmillan, april 1893.

WARD. — *Witnesses to the Unseen,* by Wilfrid Ward. 1 vol. in-8, London, Macmillan, 1893.

WARD. — *One poor Scrupule,* by Mrs W. Ward. London, Longmans, 1899.

WARD. — *Aubrey de Vere. A memoir,* by Wilfrid Ward.

WARD. — *Problems and Persons,* by Wilfrid Ward. 1 vol. in-8, London, Longmans, 1904.

WALSH. — *The secret History of the Oxford Movement.* In-8, London Swan, Sonnenschein and C°, 1897.

WALSH. — *The History of the Romeward Movement in the Church of England 1833-1864.* In-8, 440 p., London, Nisbet, 1900.

WALWORTH. — *The Oxford Movement in America.*

WILBERFORCE. — *The Life of Samuel Wilberforce,* by

his son, Reginald G. Wilberforce. 3 vols. in-8, 1879-1881-1882-1888.

WYNNE. — *The Church in Greater Britain*, by G. Robert Wynne. In-8, 270 p., London, Trubner.

The City of Peace by those who have entered it.

Life and labours of the People in London. Third Series : Religious influences. 7 vols.

Records of the Church, 1835 et suiv.

Tracts for the Times, 1833-1838.

Essays and Reviews. 1 vol. 1860 (Wilson, Temple Rowland Williams, Goodwin, Jowett, Boden-Powell, Pattison).

Litterae apostolicae de ordinationibus Anglicanis.

II. — Revues anglaises.

British Magazine.
1832 et seq. (Hugh Rose).

Catholic World (New-York).
1899 Aug. *Reminiscences of a Catholic crisis in England.*

Catholic Magazine, 1837.

Catholic Spectator, 1824, March.

Christian Remembrancer.
1846, Jan. (J. B. Mozley).
1850, April (Church).

Contemporary.
1874, Oct. (Gladstone).

Dublin Review (Dublin).
1836, May.
1845, Déc.
1846, March (Oakeley).
1884, July. (Saint George Mivart). *The Conversion of England.*
1892, April. *Reminiscences.*

Edinburgh Review.
1861, April (Stanley). *On Essays and Reviews.*

The Guardian.
1846, 21 janv. Fondation protestante.
The Lamp.
1857, 6 June. On « *Religious Education* ».
London and Dublin Weekly orthodox Journal.
1837.
Month.
1890, April.
1891, March. (Father Morris).
1891, Aug.
1893, Nov. *On the Road to Rome.*
1899, Febr. (P. Rickabey). *On Pusey.*
1903, March.
Newbery House Magazine.
1890, Oct.
1892, April.
Nineteenth Century.
1896 (Wilfrid Ward). *The Rigidity of Rome.*
1898, Nov. (Dr Lee). *The O. C. R. C.* (*Order of Corporate Reunion*) *and its work.*
Pall Mall Magazine.
1896, 1 April. (Lord Halifax). *La réunion chrétienne est-elle possible?*
Quarterly Review.
1844, *Gladstone.*
Standard.
1905, 15 May.
Tablet.
1840.
Times.
1866. 31 March (Church).
1885, 2 Sept. (Lord Braye). *A Letter to The Times.*
Weekly Register.
1867, April.
1885, 18 Nov. (P. Lockhart). *On Eirenicon.*

III. — Ouvrages français.

Boudinhon. — *De la validité des ordinations anglicanes*, par A. Boudinhon. In-8. Paris, Lethielleux, 1896.

Chevrillon. — *Sydney Smith et la Renaissance des idées libérales en Angleterre au XIXe siècle*, par A. Chevrillon. In-12, Paris, Hachette, 1894.

Craven (Mme). — *Deux Incidents de la question catholique en Angleterre*, par Mme Craven (Pauline de la Ferronnays). In-12, Paris, Didier, 1875.

Vie de Lady Georgina Fullerton, par Mme Craven, In-8. Paris, Perrin, 1888.

Chapman. — *L'âme anglicane*, trad. de Ragey, avec une introduction. In-12, Paris, Briguet, 1899.

Denny et Lacey. — *De Hierarchia Anglicana*, par Denny et Lacey. In-8, Paris, Oudin, 1896.

Dimnet. — *La pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine*, par Ernest Dimnet. In-12, Paris, Lecoffre, 1906.

Gondon. — *De la réunion de l'église d'Angleterre à l'église catholique*, par Jules Gondon.

Halifax. — *L'union des Eglises : l'Eglise d'Angleterre et l'Eglise romaine*, Discours à Bristol, 14 février 1895; trad., Brunet. préf. de Fernand Dalbus. In-8, Paris, Poussielgue, 1895.

Jager. — *Le Protestantisme aux prises avee la doctrine catholique ou controverses avec plusieurs ministres anglicans, membres de l'Université d'Oxford*, par l'abbé Jager. 1 vol. in-8, Paris, Debecourt, 1836 (1re livrais., in-8, Paris, Delossy, 1835).

Puller. — *Les ordinations anglicanes et le sacrifice de la messe*, par le P. Puller. In-8, London, James Parker; Paris, Oudin, 1896.

Ragey. — *La crise religieuse en Angleterre*, par le P. Ragey. In-12, Paris, Lecoffre, 1896.

Ragey. — *L'Anglo-Catholicisme*, par le P. Ragey. Préface du cardinal Vaughan. In-16, Paris, Lecoffre, 1897.

Ragey. — *L'âme anglicane de Chapman.* Traduction et Introduction par le P. Ragey. In-12, Paris, Briguet, 1899.

Ragey. — *Le mouvement catholique en Angleterre au XIXe siècle.* 3 vol. I. *L'Anglicanisme;* II. *Le Ritualisme;* III. *Le catholicisme en Angleterre,* par le P. Ragey, mariste. 3 vol. in-16, Paris, Bloud (Collection Science et Religion).

Thureau-Dangin. — *La Renaissance Catholique en Angleterre au XIXe siècle.*

1re partie. Newman et le mouvement d'Oxford. In-8, Paris, Plon, 1899.

2e partie. De la conversion de Newman à la mort de Wiseman 1845-1865. In-8, Paris, Plon, 1903.

3e partie. De la mort de Wiseman à la mort de Manning, 1865-1892, In-8, Paris, Plon, 1906.

De Tredern. — *Discussion amicale sur l'église anglicane et en général sur la réformation,* par de Tredern, évêque d'Aire. 2 vol. in-8, 2e édit. Paris, Potey, 1824.

IV. — Revues francaises.

Annales de philosophie chrétienne.

1901, fév. (abbé G. Chargebœuf). *L'idée directrice des conversions anglaises : volonté ou raison.*

Canoniste contemporain.

1896 (A. Boudinhon), p. 5-10, p. 212-225, p. 368-380.

Correspondant.

1875, 15 janv. *Lettre d'un catholique anglais à l'occasion du pamphlet de M. Gladstone.*

1875, 25 janv. (Mme Craven). *M. Gladstone et les catholiques anglais.*

1898, 25 oct., 10 et 25 nov. (Thureau-Dangin). *La Renaissance catholique en Angleterre.*

1901, 10 mars (Thureau-Dangin). *Les Convertis (1845-1847).*

1901, 25 mars. *Manning au lendemain de la conversion de Newman (1845-1847).*

1901, 25 juin. *Les mécomptes du Puséyisme (1846-1850).*

1901, 10 juillet. *Conversion de Manning (1850-1851).*

1902, 25 avril. *Pusey et l'évêque Wilberforce après la conversion de Manning (1850-1860).*

1902, 25 oct. *Les divisions des catholiques (1861-1865).*

1906, 10 janv. *Manning à l'arch. de Westminster.*

1906, 25 janv. *Manning et Newman.*

1906, 10 fév. *Avant, pendant et après le Concile.*

1906, 25 fév. *Les deux cardinaux.*

1906, 10 mars. *Les dernières années de Manning et de Newman.*

Deutsche Rundschau.

1891 (F. K. Kraus).

Etudes religieuses des R. P. Jésuites.

1866, janv., fév., mars. *On Eirenicon.*

1896, 15 janv. (Tournebize), *Mouvement vers l'union religieuse en Angleterre.* — (Bremond), *Pusey.*

1896, 15 sept. (R. P. Sydney Smith). *Mouvement vers la réunion en Angleterre.*

1896, 15 oct. (Bremond). *Manning et Newman.*

1896, p. 840 (Madaune). *Histoire de la Renaissance du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle.*

1897 (Bremond). *Eloquence religieuse en Angleterre.*

Cf., t. 62, p. 5 (W. Ward). *William Ward and the Oxford Movement.*

Mémorial catholique.

1824, juin (J. de Maistre). *Lettre inédite à une dame protestante sur la maxime qu'un honnête homme ne change jamais de religion.*

1824, juillet, p. 25-36. *De l'état des catholiques en Angleterre* (trad. de Haller).

1824, août, p. 75-84. *De l'état des catholiques en Angleterre* (trad. de Haller).

1824, sept. p. 120-128 (C.). *De l'état des protestants en France comparé à celui des catholiques en Angleterre.*

1824, nov. (M. F.). *Lettre sur l'état des écoles catholiques d'Irlande.*

1825, janv. *Lettre sur l'Irlande et la religion catholique en Angleterre.*

Revue anglo-romaine.

1895, 7 déc. n° 1 (A. Boudinhon). *Le pouvoir des clefs et l'épiscopat.*

1895, 21 déc. n° 3 (George A. Spottiswoode). *L'Eglise anglicane vue du dedans.*

1896, 11 janv. n° 6 (Austin Richardson). *Un prêtre anglican.*

1896, 18 janv. n° 7 (W. H. Hutton). *William Land arch. de Cantorbéry.*

1896, 1er fév. n° 9 (Puller). *Les ordinations anglicanes et le sacrifice de la messe.*

1896, 15 fév. n° 11 (Gasparri). *De la valeur des ordinations anglicanes.*

1896, 22 fév. n° 12 (Samarin). *M. Komiakoff et l'église orthodoxe par George Samarin.*

1896, 29 fév. n° 13 (...). *Les ordinations anglicanes à propos d'une brochure.*

1896, 29 fév., n° 13 (Austin Richardson). *Une visite au Dr Pusey.*

1896, 21 mars, n° 16 (Austin Richardson). *Les partis de l'Eglise anglicane.*

1896, 21 mars, n° 16 (F. Portal). *La crise religieuse en Angleterre à propos d'un livre récent : La crise religieuse en Angleterre par Ragey.*

1896, 28 mars, n° 17 (Vivia). *L'English Church Union.*

1896, 28 mars, n° 17 (J. Crowe). *Les ordres anglicans et la théorie de l'intention du Ministre.*

1896, 4 avril, n° 18 (Lord Halifax). *La réunion des Eglises.*

1896, 11 avril, n° 19 (Boudinhon). *Les aspects moraux de la question des ordres anglicans.*

1896, 18-25 avril, n°s 20 et 21 (Boudinhon). *Primauté, schisme et juridiction.*

1896, 6 juin, n° 27 (Gladstone). *Mémoire sur la question des ordinations anglicanes.*

1896, 6 juin, n° 27 (Portal). *Léon XIII et Gladstone.*

1896, 20 juin, n° 29 (Lacey). *De l'unité de l'Eglise d'après les théologiens anglicans.*

1896, 24-31 oct., n°s 47 et 48 (Lord Halifax). *De l'union des Eglises. Discours à Bristol, 14 fév. 1895.*

Revue du clergé français.

1896, 1er mai (Félix Klein). *Anglicans et Romains.*

1896, 1er juin (J. Tresal). *La réunion de l'Eglise anglicane.*

1899, 15 sept. (E. Dimnet). *La Renaissance catholique en Angleterre à propos du premier volume de M. Thureau-Dangin.*

1900, 1er janv., 15 avril, 1er juin, 1er juillet (Dimnet). *Le doyen Stanley et l'Eglise large.*

Revue des Deux Mondes.

1896, 1er mai (de Pressensé). *Cardinal Manning.*

1906, 15 décembre (H. Brémond). *La religion de George Eliot.*

Revue du Monde catholique.

1897, mai, pp. 232-248 (Derouet). *Les conquêtes du catholicisme dans l'empire britannique.*

Science sociale.

1896, oct. t. 11, pp. 358-376. *Les protestants anglo-saxons et l'Eglise catholique.*

APPENDICE E

OUVRAGES SUR SPENCER

PIUS. *Life of Father Ignatius*, by the Rev. Father Pius, passionist.

BONY. *Ignace Spencer*, par l'abbé Bony. In-8, Paris, Oudin, 1896.

GAUME. *Les Trois Romes*, par Mgr Gaume.

MADAUNE. *Ignace Spencer et la Renaissance du catholicisme en Angleterre (1828-1872)*, par l'abbé Madaune. In-8° et in-12, 1873.

RAGEY. *Nouveaux catholiques en Angleterre.*

Christian Remembrancer (London).

1866. t. 51, p. 397. *Life of Spencer, Father Ignatius.*

Les Contemporains (rue Bayard, 5).

(Louis Dumolin). *Lord Spencer, Ignace de Saint-Paul, 1799-1864* (n° 318).

Etudes religieuses des PP. Jésuites.

1873, t. 29, p. 455 (C. Sommervogel). *Abbé de Madaune : Ignace Spencer et la Renaissance du catholicisme en Angleterre.*

APPENDICE F

BIBLIOGRAPHIE DE WISEMAN

I. — **Ses ouvrages en anglais.**

1828. *Horae Syriacae seu commendationes et Anecdota Res vel Litteras Syriacas spectantia.* Nicolas Wiseman S. T. D. tomus I. In-8, Romae, 1828.

1835. *Two Letters on Some Parts of the Controversy concerning I John v. 7. containing also an Enquiry into the Origin of the First Latin version of Scripture commonly Called the Italic.* In-8, Roma, 1835.

1836. *Twelve Lectures on the Connection between Science and Revealed Religion,* delivered in Rome. 2 vols. in-8, 1836.

1836. *The Real Presence of the Body and Blood of Our Lord Jesus-Christ in the Blessed Eucharist, proved from Scripture in eight Lectures,* delivered in the English College, Rome. In-8. London, 1836.

1836. *Lectures on the Principal Doctrines and Practices of the Catholic Church,* delivered at St. Mary's, Moorfields. In-8, 1836.

1836. *Letters to John Poynder Esq. upon his Work entitled « Popery in Alliance with Heathenism ».* In-8, London, 1836.

1839. *Reply to the Rev. Dr. Turton's Roman catholic Doctrine of the Eucharist considered. Philalethes Canta-*

brigiensis, the British Critic and the Church of England quarterly Review. In-8, 1839.

1839. *Four Lectures on the Offices and Ceremonies of Holy Week as performed in the Papal Chapels.* In-8, Roma, 1839.

1841. *A Letter addressed to the Rev. J. H. Newman upon Some Passages in his Letters to the Rev. Dr. Jelf.* In-8, London, 1841.

1841. *Remarks on a Letter from the Rev. William Palmer, M. A. of Worcester College.* In-8, Oxford, 1841.

1841. *High-Church Claims : or a Series of Papers on the Oxford controversy.* In-8, 1841.

1842. *A Letter on Catholic Unity addressed to the Right Hon. the Earl of Shrewsbury.* In-8, 1842.

1850. *A Pastoral appointed to be read in all Catholic Churches and Chapels in the Archdiocese of Westminster and the diocese of Southwark.* In-32, 16 p., 1850.

1850. *An Appeal to the Reason and Good Feeling of the English People on the Subject of the Catholic Hierarchy.* In-8, 32 p., 1850.

1850. *Three Lectures on the Catholic Hierarchy; delivered in St. George's, Southwark.* In-8, 1850.

1853. *Essays on Various Subjects, chiefly from the Dublin Review.* 3 vols. in-8, 1853.

1854. *Two Lectures* : I. *The Highways of Peaceful Commerce have been the Highways of Art to Liverpool Merchants.* II. *On the Connection between the Arts of Design and the Arts of Production to Manchester artisans.* In-8, 1854.

1855. *Fabiola : A Tale of the Catacombs.* In-8, 1855.

1858. *Recollections of the Last Four Popes* (Pius VII, Leo XII, Pius VIII, and Gregory XVI) *and of Rome in their Times;* with Four Portraits. In-8, London, 1858.

1858. *The Sermons, Lectures and Speaches delivered by his Eminence cardinal Wiseman, archishop of Westminster, during his Tour in Ireland in August and September 1858;* with his Lecture delivered in London on the *Impression of his Tour.* In-8, Dublin, 1859.

1858. *The Hidden Gem : A Drama, in two Acts*, composed for The College Jubilee of St. Cuthbert's. Ushaw, 1858.

1863. *Vespera cantica, the Psalms chanted at Vespera and Complin*. In-4, London, 1863.

1863. *Points of Contact between Science and Art : a Lecture at the Royal Institution* : Jan. 30, 1863. In-8, 93 p., 1863.

1863. *On Self-Culture : a Lecture at the Harthley Institution*, Southampon, sept. 1863. In-8, 1863.

1864. *Sermons on Our Lord Jesus Christ and on His Blessed Mother with portrait*. In-8, Dublin, 1864.

1864. *The Attitude of the Anglican Bishops, towards Rationalism and Revolution : A Pastoral*. In-8, London, 1864.

1864. *Prospects of Good Architecture in London :* A Lecture in the theatre of the South Kensington Museum, 12 april 1864. In-8, 41 p., London, 1864.

1864. *The Religions and Social Position of Catholics in England :* an Address. In-8, Dublin, 1864.

1864. *Sermons on Moral Subjects*. In-8, 1864.

1865. *William Shakespeare* : a Lecture, in-8, VII-80 p., London, 1865.

1865. *Essays on Religion and Literature*, by H. E. Manning. In-8 (nos I et VII by Wiseman).

1868. *Daily Meditations* (Posthumous). In-8, 538 p., Dublin, 1868.

II. — Préfaces par Wiseman.

The New Glories of the Catholic Church from the Italian; London, 1860.

The Complete Works of St. John of the Cross, from the Spanish, by Davis Lewis; 2 vols in-8, London, 1864.

III. — Articles de Revues.

Catholic Magazine.

1835, vol. iii. *Two Letters on Some Parts of the Controversy concerning I John v. 7.*

Correspondant (Paris).

1846, 25 janvier. *Situation religieuse de l'Espagne*, par le Dr Wiseman.

1856, 25 décembre. *Rome ancienne et Rome moderne*, discours du cardinal Wiseman, traduit par de Bernhardt.

Dublin Review, fondée par Wiseman, mai 1836 (Dublin).

1837. *The High Church Theory of dogmatical authority.*

1838. *Tracts for the Times* (2 articles).

1839, may. *Froude's Remains.*

1839, aug., *The Anglican Claim.*

1841. *Strictures on the High-Church movement in Oxford.*

The Fine Arts Quarterly Review.

1864, june. *Tercentenary memorial of Shakespeare.*

The Lamp.

1857, june. *On « Religious Education ».*

The Penny Cyclopædia (Knight's English Cyclopædia). On the Church of Rome.

Revue Anglo Romaine.

1896, 2 mai, n° 22. *Lettre sur l'unité catholique adressée en 1841 au comte de Shrewsbury par le cardinal Wiseman.*

IV. — Traductions francaises.

1839-1846. *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Eglise catholique.* Traduction précédée d'un Essai sur les Progrès et la situation du catholicisme en Angleterre, par Alfred Nettement. 2 vol. in-8°, Paris et Bruxelles, Beaujouan et Jourdan, 1839-1846.

1841. *Conférences sur les cérémonies de la Semaine Sainte à Rome.* Traduction de l'abbé de Valette. In-12, Paris, Debecourt, 1841.

1841. *Douze discours sur les rapports entre la science et la Religion Révélée*, 2 vol. in-8°, Sapia, 1841.

1843. Cf. *Migne. Démonstrations évangéliques*, 2 vol. in-4°. 1843, sur le même sujet.

1850. *Appel à la raison et aux bons sentiments du peuple anglais, à l'occasion de l'établissement de la hiérarchie catholique en Angleterre*. In-18, Sagnier et Bray, Paris, 1850.

1850. *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Eglise catholique*, traduct. de l'abbé Jarlit, précédées d'une introduction sur l'état actuel du protestantisme. 2 vol. in-12, Poitiers, Oudin; Paris, Lagny frères, 1850.

1855. *Fabiola ou l'Église des Catacombes*. Traduction d'Octave Squarr. In-8°, Tournai, Castermam, 1855.

1856. *Discours sur les rapports entre la Science et la Religion révélée, prononcés à Rome*. Traduct. de l'abbé de Genoude, 5e édit., in-18, Paris, Parent-Desbarres, 1856.

1857-1858. *Fabiola*. Traduct. du R. P. Pascal Marie. Tournai, Casterman, in-12, 1857; in-8°, 1858.

1859. *La lampe du sanctuaire*. Traduct. de M. J. Chantrel. In-12, Paris, Putois-Cretté, 1859.

1859. *La lampe du sanctuaire*, suivie de *Marine de M. X*. Traduct. de Mme A. Audley, In-32, Paris, Josse, 1859.

1859. *Mélanges religieux, scientifiques et littéraires*, recueillis avec le bienveillant concours de l'illustre auteur et traduits par F. de Bernhardt. Gr. in-8°: Portrait du cardinal, plan du Forum. Tournai, Casterman, 1859.

1860. *La Perle cachée*. Traduct. de Mme A. Audley. In-12, Paris, Putois-Cretté, 1860.

1865. *Un regard sur le passé*. Vers anglais avec la traduction française, précédée d'une notice bibliographique par miss O'Carrol. In-8°, Paris, Putois-Cretté, 1865.

1865. *Deux mystères*. Traduct. du R. P. Pascal Marie. In-8°, Tournai, Casterman, 1865.

1866. *Fabiola*. In-16. Paris, Lethielleux, 1866.

1866. *Sermons sur N.S.J.C. et la sainte Vierge*, traduits et précédés d'une notice biographique, par l'abbé A. Bayle. In-12, Paris, Lethielleux, 1866.

1866. *Sermons*. Traduct. de l'abbé J. L. Lapôtre. 3 vol. in-12, Paris, Pelagaud, 1866.

1867. *Fabiola*. Gr. in-8°. Paris, Lethielleux, 1867.

1867. *Fabiola*, avec 21 eaux-fortes. Gr. in-8°, Paris, Lethielleux, 1867.

1867. *Fabiola*. Drame en 3 actes, tiré du roman de Wiseman, par l'abbé Soullier. In-12, Paris, Josserand. 1867.

1869. *Fabiola*. Traduct. de Mlle Nettement avec une Introduction d'Alfred Nettement, vignettes de Yan D'Argent. In-8° et in-12, Paris, Garnier frères, 1869.

1871. *Fabiola*. Traduct. de Richard Viot. Gr. in-8°, Tours, Mame, 1871.

1873. *Les quatre derniers papes et Rome durant leur pontificat*. Traduct. de Richard Viot. Gr. in-8°, Tours, Mame, 1873.

1875. *La perle cachée :* drame en 2 actes. Gr. in-8°, Limoges, Barbou frères, 1875.

1882. *Fabiola*. Traduct. de Richard Viot, avec une Introduction de Léon Gautier. In-4°, gravures, Tours, Mame, 1882.

1887. *Fabiola*. In-12, Paris, Retaux-Bray, 1887.

1889. *Fabiola*. Traduct. de E. L. Rodrigue. In-4°, gravures, Limoges, Ardant, 1889.

1980. *Méditations sur la Passion de N. S. J. C.*, par le cardinal Wiseman, traduit de l'anglais par l'abbé Cauderon. Préface du cardinal Vaughan. In-12, 292 p., Avignon, Aubanel, 1900.

1901. *Méditations sur l'Evangile*. Traduct de l'abbé J. Cauderon. In-16, 286 p., Avignon, Aubanel, 1901.

V. — Livres francais sur Wiseman.

BIRÉ. *Alfred Nettement*, par Edmond Biré. In-8°, Paris, Lecoffre, 1901.

CARDON. *Le cardinal Wiseman, sa vie et son temps* (*1802-1865*), traduit de l'anglais de Wilfrid Ward, par l'abbé J. Cardon, du diocèse d'Autun. 2 vol. in-18, Paris, Lecoffre, 1900..

LAVEILLE. *Jean-Marie de Lamennais*. 2 vol. in-8°, Paris, Poussielgue.

MONTROND (DE). *Le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster*, étude biographique, par M. de Montrond. In-8°, 1866.

MORRIS. *Dernière maladie du cardinal Wiseman*, par John Morris, traduct. de Charles de Vaulchier. In-8, 1865.

WHITE. *Le cardinal Wiseman*, par Georges White, traduit de l'anglais. In-8°, 1865.

VI. — Revues françaises sur Wiseman.

Les Contemporains. Rue Bayard, n° 5.

N° 532 (L. Dumolin).

Correspondant.

1852, 25 octobre et 10 décembre (P. Pradié). *Notice biographique et bibliographique sur Wiseman. Concordance de la religion et de la science*.

1897, 10 et 25 janvier (P. H. Clerissac). *Vie du cardinal Wiseman*, par Wilfrid Ward.

1898, janv., mars, t. 190, p. 68 et 324.

Etudes religieuses des R. P. Jésuites.

T. 76, p. 721 (W. Ward). *The Life and times of cardinal Wiseman*.

Revue du clergé.

1898, 1er et 15 juillet, 1er septembre (E. Dimnet). *Le cardinal Wiseman*, par Ward.

VII. — Revues anglaises sur Wiseman.

Academy (London).
1897, t. 52, p. 563. *Life of Wiseman.*
American Biblical Repository (New-York).
1837, t. 9, p. 503. *Lectures.*
American Catholic Quarterly (Philadelphia).
1898, t. 23, p. 358 (St. G. Mivart).
1899, t. 24, n° 3 : 157 (Alban Goodier). *Wis... as revealed in Fabiola.*
Bentley's Miscellany (London).
1856, t. 40, p. 649.
Blackwood's Magazine.
T. 46, p. 185.
British Critic.
T. 20, p. 373.
British Magazine.
T. 7, p. 702-707 (the Rev. F. Huyshe). *Dr. Wiseman on I John v. 7, 8.*
Brownson's Quarterly Review (Boston and New-York).
1853, t. 10. p. 529. *Essays of Wis...*
Catholic World (New-York).
T. 1, p. 117 (J. R. G. Hazzard). *Wis... in Rome.*
T. 67, p. 2 (C. A. L. Morse). *Life of Wis...*
T. 67, p. 433. *Recollections of Wis... with portrait.*
Christian Remembrancer (London).
1857, t. 33, p. 124. *Fabiola.*
Church Quarterly Review (London).
1899, t. 47, p. 107. *Life of Wis... by W. Ward.*
Cornhill Magazine (London).
1865, t. 11, p. 504.
Dial (Chicago).
1898, t. 24, p. 253 (C. A. L. Richards). *Life of Wis...*

Dublin Review (Dublin).
1853, t. 34, p. 541. *Essays of Wis...*
1864, t. 56, p. 192. *Sermons.*
1864, t. 56, p. 267. *Memorial of Wis...*
1865, april. *Memorial.*
T. 122, p. 245 (T. E. Bridgett). *Life of Wis...*

Eclectic Review (London).
1837, t. 66, p. 485. 4th ser. ii.

Edinburgh Review (Edinburgh).
T. 80, p. 318 (Henry Rogers).
T. 93, p. 535.

Fortnightly Review (London).
1898, t. 69, p. 287 (W. S. Lilly). *Life of Wis...*

Fraser's Magazine (London).
1859, déc., t. 60, p. 747 (J. H. L. Hunt). *English Poetry.*

Home and Foreign Review (London).
1862, oct., t. 1, p. 501.

International Magazine (New-York).
1851, t. 2, p. 143.

Littell's Living Age (Boston).
1853, t. 39, p. 112. *Essays of Wis...*
T. 216, p. 642 (W. S. Lilly). *Life of Wis...*

London Athenæum.
1839, p. 522.
1853, p. 883, 918.
1854, p. 678.
1858, p. 361, 395, 468, 532, t. ii, p. 483.
1859, t. i, p. 605.

London Congregational Magazine.
1838, p. 167, 176.

London Gentleman's Magazine.
1851, t. 1, p. 85.
1854, t. 1, p. 272.
1861, t. 2, p. 498.

London Literary Gazette.
1853, p. 814.
1858.
London Quarterly Review (London).
1858, oct., t. 89, p. 451, 482-490.
London Reader.
1863, t. 1, p. 627.
1863, t. 2, p. 335.
1864, t. 1, p. 744.
1865, t. 1, p. 194, 453.
London Times.
1863, sept.
Mercersburg Review (Mercersburg).
1854, t. 6, p. 153. *Essays of Wis...*
Metropolitan (New-York).
T. 4, p. 212. *Writings of Wis...*
Month (London).
1898, t. 91, p. 1. *Life of Wis... by W. Ward.*
1898, t. 91, p. 142 (G. Tyrrell).
Nation (New-York).
1898, t. 66, p. 481 (J. Chadwick). *Life of Wis...*
New American Review.
1858, july.
T. 14, p. 247.
T. 45, p. 247.
Quarterly Review (London).
1898, t, 187, p. 299. *Wis... and Pusey.*
Southern Quarterly Review (Charleston, S. C.).
1845, t. 7, p. 372. *Lectures.*
Westminster Review.
1858, july.

VIII. — Ouvrages anglais sur Wiseman.

ANNUAL REGISTER, 1865, ii, 217.

BICKERSTETH'S. C. S. 4 ed., 475.

BOWYER. *The Cardinal Archbishop of Westminster and the New Hierarchy*, by Bowyer Georges M. P. P. C. L. In-8, 1850.

BRADY. *Episcopal succession.* by Brady, 4° vol. p. 369-381, 1877.

BROWNING. *Bishop Blougram's Apology in Browning's men and women.*

BUTLER. *Letters on Romanism : a Reply to Cardinal Wiseman*, by Butler William Archer. In-8, London, 1854.

COLLETTE. *Dr. Wiseman's Popish Literary Blunders.* In-8, 1860.

CONOLLY. *Sermon in Memory of cardinal Wiseman*, by the Rev. James Conolly : 19 febr. 1865. In-8, Dublin, 1865.

CUMMINGS. « *Cardinal Wiseman* » : *a Lecture*, by the Rev. John Cummings, D. D. In-8, 1850.

FABER. *Remarks on Dr. Wiseman's Lectures on the Doctrines of the R. C. Church*, by Faber George Stanley.

FARRAR. *History of Free Thought.* Lect. 8, n° 49, by A. S. Farrar. In-8, 1863.

GAVAZZI. *An Answer to Dr. Wiseman*, by Alessandro Gavazzi. In-8, London, 1858.

HALLEY (Robert). *Lectures on the Sacraments; I. Baptism.* In-8, London, 1844; II. *The Lord's Supper*, in-8, 1851-1853.

HORNE. *A Manual of Biblical Bibliography.* In-8, 1839, cf. p. 188.

HOUGHTON. *A reminiscence of cardinal Wiseman*, by a Protestant (Lord Houghton). (Monographs, p. 39-61), 1873.

KAYE. *The Lectures elicited. Remarks on Dr. Wiseman's Lectures on Catholic Doctrine and Practice* (anon). By Dr. John Kaye, Bishop of Lincoln. In-12.

KENT. *Dictionary of National Biography*, by Sidney Lee : art. Charles Kent.

KNOWLES. *The Idol demolished by its own Priests*, by Knowles James Sheridan. In-12, 1851.

LEE. *Prolegomena to Bagster's edition of the Polyglott Bible*, by Samuel Lee.

MAGUIRE. *Biography of His Eminence*, by John Francis Maguire.

MILMAN. *The History of Latin Christianity*, vol. VI, ch. VII. — 1855.

MORRIS. *The Last Illness of cardinal Wiseman*, by John Morris, canon residentiary of Westminster. In-8, 3 edit, London, 1865.

MORGAN. *Italy : A Journal of a Residence in that Country exhibiting a View of the State of Society and Manners, Art, Literature*, by Lady Morgan. 2 vols. in-4, 1821.

MORGAN. *A Letter to cardinal Wiseman in Answer to his Remark on Lady Morgan's Statement regarding St. Peter's chair*, by Lady Morgan. In-8, 1851.

NARDI. *Sugli scritti del cardinale Nicola Wiseman, arcivescovo di Westminster. Discorso tenuto nell' Academia di Religione cattolica*, il di 11 Maggio 1865. Nardi (Francesco). In-8, Roma. 1865.

PALMER. *The Apostolical Juridiction and Succession of the Episcopacy in the British Churches indicated against the Objections of Dr. Wiseman in the Dublin Review*, by William Palmer. In-8, 1840.

PALMER. *Letters to D. Wiseman on the Errors of Romanism in respect to the Worship of Saints, Satisfaction, Purgatory, Indulgences and the Worship of Images and Relics*, by William Palmer. In-8, 1842.

RICHARDSON. *Authentic Memoir of cardinal Wiseman*, by Richardson. In-8, 1865.

SHREWSBURY. *Letter to Lord John Russell*, by John Talbot Shrewsbury. In-8, 1851.

TIERNY. *Reply to cardinal Wiseman's Letter to his Chapter*, by Rev. Canon Mark Aloysius Tierny. In-8, 1859.

TURNER. *Essay on Our Lord's Discourse at Capernaum, recorded in the Sixth Chapter of St. John, with Strictures*

on cardinal Wiseman's Lectures on the Real Presence, by Samuel Hulbeart Turner D. D. In-12, 1851.

TURTON. *The Roman Catholic Doctrine of the Eucharist: The Scriptural Argument considered in Reply to Dr. Wiseman's Argument from Scripture*, by Thomas Turton. D. D. In-8, 1837.

TURTON. *Observations on Dr. Wiseman's Reply*, by Thomas Turton. D. D. In-8, 1839.

TWISS. *The Letters Apostolic of Pope Pius IX considered with reference to the law of England and the law of Europe*, by Twiss Travers, D. C. L. In-8, 1851.

WARD. *The Life and The Times of cardinal Wiseman*, by Wilfrid Ward. 2 vols. in-16 or in-8, London, Longmans, 1897.

WARD. *On cardinal Vaughan's Selections*, by Wilfrid Ward, 2 vol. 1897.

WASHBOURNE. *Memoir of His Eminence cardinal Wiseman*, by Washbourne. In-8, 1867.

WHITE. *Life of cardinal Wiseman*, by White.

WHITTAKER. *Letters addressed to Rev. Nic. Wiseman D. D. on the Contents of his late Publications*, by John William Whittaker D. D.; i vol. in-8, 1836; ii vol. in-8, 1837.

Men of the Time, 5th edit., 1862.

APPENDICE G

BIBLIOGRAPHIE DE FABER

I. — Œuvres en anglais.

1836. — *The Knights of St. John* (Newdigate prize poem for 1836).

1839. — *Tracts on the Church and the Prayer book.*
1st séries. London, 1839, in-12.
2nd séries. London, 1840.

1840. — *Sermons on education.* In-8, 1840.

1840. — *The Cherwell Water-Lily and other poems.* In-8, London, 1840.

1842. — *The Styrian Lake and other poems.* In-8, London, 1842.

1842. — *Sights and Thoughts in Foreign Churches and among Foreign Peoples.* In-8, London, 1842.

1843. — *Lifes of St. Wilfrid, St. Paulinus, St. Edwin, St. Oswald, published by Toovey.* London, 1843-1844.

1844. — *Sir Lancelot: a Legend of the Middle Ages, a Poem.* In-8, London, 1844-1857.

1844. ***Translation of the seven books of St. Optatus, bishop of Milevis, on the schism of the Donatists.*** In the library of Fathers.

1845. — *The Rosary and other Poems.* In-8, London, 1845.

1847. — *Lives of the canonised Saints and Servants of*

God, edited by Faber and continued by the Congregation of Oratory of St. Philip Neri. 42 vols., London, 1847-1856.

1848. — *An essay on Beatification, Canonisation and the Processes of the Congregation of Rites.* In-8, London, 1848.

1848. — *Hymns.* In-12, London, 1848.

1849. — Another edition : « *Jesus and Mary* » *or Catholic Hymns for singing and reading.* In-12, London, 1849.

1852. — Another edition.

1862. — A complete edition of the « *Hymns* » 150 in number.

1875. — Another edition, with a memoir.

1848. — *Essay on the interest and characteristics of the Lives of the Saints.*

1850. — *The Spirit and Genius of St. Philip Neri.* In-8, London.

1850. — *Oratory of St. Philip Neri.* In-12, 1850.

1851. — *Catholic Home Missions.* In-12, 1851.

1853. — *All for Jesus* — or — *The easy Ways of Divine Love.* In-8, London, 1853.

5ᵉ edit. In-12. 1855.

Translated into French, German, Polish, Italian and Flemish.

1854. — *Growth in Holiness or the Progress of the Spiritual Life.* In-8, London 1854.

3ᵉ edit., 1860.

1855. — *The Blessed Sacrament or the Works and Ways of God.* In-8, London, 1855,

1858. — *The Creator and the Creature or the Wonders of Divine Love.* In-8, London, 1858.

1858. — *The foot of the Cross or the Sorrows of Mary.* In-8. London, 1858.

1858. — *Ethel's book or Tales of the Angels.* In-12, London, 1858.

1859. — *Spiritual conferences for Lent.* In-8, London, 1859.

1860. — *Lectures on the old Testament History,* preached in 1860 and published after his death.

1860. — *Devotion to the Pope.* In-12, London, 1860.

1860. — *The precious Blood or the Price of our Salvation* In-8, London, 1860.

1860. — *Bethlehem.* In-8, London, 1860.

1866. — *Notes on Doctrinal and Spiritual Subjects,* edited by the Rev. John Edward Bowden. 2 vols. in-8, London, 1866.

1883, — *Thoughts on great Mysteries :* selected from his Works, In-8, London, 1883.

Single sermons, etc.

II. — Traductions de sa main.

1850. — *The School of St. Philip Neri,* translated from the Italian of Crispino.

1855. — *The Spiritual Doctrine of Father Louis Lallemant,* from the french.

1855. — *The Octave of Corpus Christi,* from the french of Nouet.

1863. — *A Treatise on the True Devotion to the Blessed Virgin,* from the french of the Ven. L. M. Grignon de Montfort. In-8, London.

Portrait : His portrait engraved by Joseph Brown is prefixed to his Life.

III. — Traductions françaises.

1854. — *Tout pour Jésus* ou *Voies faciles de l'amour divin.* Trad. de M. l'abbé de Bernhardt. In-12, Bray, 1854, 16e édit., 1865.

a) *Le même,* édit. revue et corrigée, à l'usage des maisons d'éducation et des familles chrétiennes par M. l'abbé Lalanne. In-18, Bray, 1856.

b) *Le même*, traduct. sur la 3e édit. In-12, Gallienne, Le Mans, 1854.

c) *Le même. Voies faciles de la vie surnaturelle ou tout pour Jésus.* Traduit et publié avec des modifications jugées utiles à toutes les classes de personnes. In-12, Palmé, 1857.

d) *Le même.* Traduct. sur la 4e édit., par Fr. G. In-18, Lethielleux, 1857; 4e édit. en 1859.

1856. — Le Saint Sacrement ou les Œuvres et les Voies de Dieu, suite à « *Tout pour Jésus* ». Traduct. de M. F. de Bernhardt. 2 vol. in-12, Bray, 1856.

Edition abrégée, 1 vol. in-12, 1857; 4e édit. en 1860.

1856. — Progrès de l'âme dans la vie spirituelle. Traduct. par M. F. de Bernhardt. 2 vol. in-12, Bray, 1856.

Edit. en 1 vol. in-12.

6e édit. 1864. — Nouvelle édit. in-12, Retaux, 1892.

1858. — Le Créateur et la Créature, ou les Merveilles de l'amour divin. Traduct. par l'abbé de Valette. 2 vol. in-12, Bray, 1858.

Edit. en 1 vol. in-12, Bray, 1858.

4e édit. en 1864.

1858. — Le pied de la Croix ou Douleurs de Marie. 2 vol. in-12, Bray, 1858.

Edit. en 1 vol. in-12, Bray, 1858.

1860. — Conférences spirituelles. In-12, Bray, 1860 ; 3e édit., 1862.

1860. — De la dévotion au Pape. In-18, Bray, 1860.

1860. — Le Précieux sang ou le Prix de notre salut. In-12, Bray, 1860.

Nouvelle édit., 1862.

1861. — Bethléem ou le Mystère de la Sainte-Enfance. 2 vol. in-12, Bray 1861. (Abrégé in-12).

1861. — De la dévotion à l'Eglise. Sermon prêché le jour de la Pentecôte.

In-12, Bray, 1861.

1864. — ***La Bonté***. In-18, Bray, 1864.

1896, édit. avec gravures, in-16, Retaux.

1865. — *Sir Lancelot*. Traduction abrégée par le vicomte R. de Maricourt. In-12, Casterman, Tournai, 1865.

1872. — *Considérations sur saint Joseph, patron de l'Église catholique*. In-32, Bray et Retaux, 1872.

1874. — *Esprit du P. Faber* : extraits de ses œuvres. Introduct. par Léon Gautier. In-18, Bray et Retaux, 1874.

1875. — *Contes angéliques ou le livre d'Ethel*. Traduct. du R. P. Philpin de Rivière. In-8, Lille. Lefort, 1875.

a) *Le même* : *Les Contes des Anges*. Trad. Lérida Geofroy. In-8, Palmé, 1879.

b) *Les contes angéliques*. In-12, Paris, 1885.

1879. — *Pensées et maximes du R. P. Faber*. extraites de ses œuvres par une religieuse de la Congrégation du Précieux Sang. de Londres, et traduites par Lérida Geofroy. Préface de Léon Gautier, In-32. Palmé, 1879.

1897. — *Le Purgatoire*. Conférence extraite de *Tout pour Jésus*. In 12, Retaux, 1897.

Le Purgatoire. In-16 de 126 p., La Chapelle-Montligeon, 1904.

IV. — Ouvrages français sur Faber.

DUMOLIN. — *Les Contemporains : William Faber*. N° 347, par Louis Dumolin, rue Bayard, Paris.

L. GAUTIER. — *Portraits littéraires*.

L. GAUTIER. — *Introduction au livre : Esprit du P. Faber*. In-18, Bray, 1874.

Préface aux Pensées et Maximes du P. Faber. In-32, Palmé, 1879.

L. GAUTIER. — *Esprit du P. Faber*. In-18, XXXI-485 p., Paris, Retaux, 1873.

L. GAUTIER, — *Grandes figures catholiques du temps présent*. T. I, p. 219.

MADAUNE. — *Histoire de la Renaissance du catholicisme en Angleterre*, par l'abbé de Madaune.

Mgr MERMILLOD. — Œuvres.

PHILPIN. — *Vie et Lettres du P. Faber*, du R. P. Bowden, traduites par le R. P. Philpin de Rivière. 2 vol. in-16, Paris, Palmé, 1872.

V. — Livres anglais sur Faber.

ALLIBONE. — *A critical dictionary of English Literature and British and American Authors*, by Austin Allibone, Philadelphia, 1872.

BOWDEN. — *The Life and Letters of F. W. Faber D. D.* edited by Father J. E. Bowden. In-8, 520 p., London, Richardson, 1869. New edit., 1888.

DARLING. — *Cyclopædia bibliographica*, by James Darling, London, 1854.

FABER. — *Brief Sketch of his Early Life*, by his brother the Rev. Francis Atkinson Faber, rector of Saunderton. In-8, London, 1869.

FORSTER. — *Alumni oxonienses : members of University 1715-1886*, by J. Forster, 4 vols. in-8, t. 2, p. 443, London, 1887-1888.

GILLOW. — *Dictionary of the Bible*, by Gillow.

MANNING. — *Manning's Miscellanies*, 1877 (t. 1, p, 111).

POOLE. — *Index to periodical Literature*, by William Poole, Boston. 1882.

STEPHEN. — *Dictionary of National Biography*, by Leslie Stephen Smith : t. XVIII, p. 108 à 111, London, Thompson Cooper. F. S. A., 1889.

VI. — Revues anglaises sur Faber.

Athenæum.
1863, 3 oct., p. 436.

Blackwood's Magazine (Edinburgh).
1869, t. 106, p. 693.

Catholic World (New-York).
1869, nov., p. 156.

1870, t. 10, p. 145 (A. F. Hewit). *Life and Letters of Faber.*

1872, t. 14, p. 400 (A. F. Hewit). *Princeton Review on Faber.*

Dublin Review (Dublin).

1845, t. 18, p. 320 : *Sir Lancelot : a Poem.*

1849, sept., t. 27, p. 163. *Catholic Hymns.*

1854, march, t. 36, p. 194. *Faber and Modern ascetic Divinity.*

1857, sept., t. 43, p. 235. *Creator and the Creature,*

1864, janv., p. 159.

1869, July, t. 65, p. 109. *Life and Letters of Faber.*

1869, t. 66, p. 95. *Work of Fab.. in the Church.*

1870, janv., p. 95.

New. Ser. XIII, 109 ; — XIV, 95 ; — XVIII, 320.

Littell's Living Age (Boston).

1870, t. 104, p. 133. *Life and Letters of Faber.*

Metropolitan (New York).

T. 3, p. 610. *Literary Character of Faber.*

T. 5, p, 265 and 345, *Writings of Faber.*

Month (London).

1868, t. 11, p. 154. *Faber as a writer.*

North British Review (Edinburg).

1844, t. I, p. 146 (Reginald S. Faber). *Poetry of Fab...*

Notes and Queries.

7e ser., t. 5, p. 505.

Princeton Review (Princeton).

1871, t. 43, p. 515 (W. Scribner). *Life and Letters of Fab...*

Saturday Review.

1863, 10 octob.

Temple Bar (London).

1869, t. 27, p, 184, *Poetry of Faber.*

Theological Review (London).

1869, t. 6, p. 559.

APPENDICE H

BIBLIOGRAPHIE DE MANNING

I. — Œuvres anglaises de Manning.

1838. — *The principle of the Ecclesiastical Commission examinated in a Letter to the Bishop of Chichester*, 1838.

1842. — *The Unity of the Church*. In-8, London, 1842.

1842. — *Sermons*. In-8, vol. I, 1842; vol. II, 1846.

1844. — *Sermons preached before the University of Oxford*. In-8, 1844.

1850. — *The Appellate Jurisdiction of the Crown in Matters Spiritual. A Letter to Ashurst Turner, Bishop of Chichester*. London, 1850.

1852. — *The Grounds of Faith : Four Lectures*. In-8, London, 1852.

1857. — *The Office of the Holy Ghost under the Gospel*. London, 1857.

1860. — *The Temporal Sovereignty of the Popes*. In-8, London, 1860.

1861. — *Paris and London in Catholic Union*. A sermon preached in the Parish Church of St. Roch, on Sunday, 14 april 1861. In behalf of the English Mission, in Paris by the Right Rev. Mgr Manning, protonotary apostolic etc... In-8, 30 p., Paris, Douniol, 1861.

1861. — *The Last Glories of the Holy See greater than the First*. In-8, London, 1861.

1861. — *The Present Crisis of the Holy See tested by Prophecy*. In-8, London, 1861.

1862. — *The Temporal Power of the Vicar of Jesus-Christ*. In-8, London, 1862.

1863. — *The Love of Jesus to Penitents*. London, 1863.

1863. — *Sermons on Ecclesiastical Subjects*. 3 vols. in-8, London, 1863-1873.

1864. — *The Crown in Council on the « Essays and Reviews », a Letter*. In-8. London, 1864.

1864. — *The Convocation and Crown in Council on the « Essays and Reviews » : second Letter*. In-8, London 1864.

1864. — *The Blessed Sacrament, the Centre of Immutable Truth, a Sermon*. In-8, London, 1864.

1864. — *The Workings of the Holy Spirit : a Letter*. In-8, London. 1864.

1865. — *The Temporal Mission of the Holy Ghost or Reason and Revelation*. In-8, London, 1865.

1866. — *The Temporal Power of the Pope in its Political Aspects*. In-8, London, 1866.

1866. — *The Reunion of Christendon : a Pastoral Letter*. In-8, London, 1866.

1866. — *The Centenary of St. Peter and the General Council*. In-8, London, 1866.

1867. — *England and Christendom*. In-8, London, 1867.

1867. — *Rome and the Revolution : a Sermon*. In-8, London, 1867.

1868. — *Ireland : a Letter to Earl Grey*. In-8, London, 1868.

1868. — *Devotional Readings*. In-16, London, 1868.

1869. — *The Oecumenical Council and the Infallibility of the Roman Pontiff : a pastoral Letter*. In-8, London, 1869,

1870. — *The Vatican Council and its Definitions : a Pastoral Letter*. In-8. 1870.

1871. — *Petri Privilegium : Three Pastoral Letters*. In-8, London, 1871.

1871. — *The Four Great Evils of the Day*. In-12, London, 1871.

1871. — *The Fourfold Sovereignty of God*. In-12, London, 1871.

1872. — *The Daemon of Socrates*. London, 1872.

1874. — *Sin and its Consequences*. London, 1874.

1874. — *Cæsarism and Ultramontanism*. London, 1874.

1875. — *The Internal Mission of the Holy Ghost*. London, 1875.

1875. — *The Vatican Decrees in their Bearing on Civil Allegiance*. In-8. London. 1875.

1876. — *The Glories of the Sacred Heart*. London, 1876.

1877. — *The Independance of the Holy See*. In-8, London, 1877.

1877. — *The True Story of the Vatican Council*, In-8, London, 1877.

1877. — *Miscellanies*. 3 vols. In-8, London, 1877-1888.

1879. — *Dominus illuminatio mea. A Sermon preached at Oxford*, 23 nov. 1875, London, 1879.

1879. — *In memory of the Prince Imperial : a Sermon*. In-8, London, 1879.

1880. — *The Catholic Church and Modern Society*. In-8, London, 1880.

1881. — *A Letter on the Land Question : with Introduction by H. Bellingham*. In-8, London, 1881.

1883. — *The Eternal Priesthood*. In-8, London, 1883.

1884. — *Confidence in God*. 3e edit., London. 1884.

1885. — *Caracteristics from the Writings of the Most Eminent Henry Edward Cardinal Manning, archbishop of Westminster : being Selections Political, Philosophical and Religious, from his Various Writings*, arranged by W. S. Lilly. In-8, London, 1885.

1887. — *Religio Viatoris*. London, 1887.

1889. — *National Education*. London, 1889.

1889. — *The lost Sheep found. An Appeal for the Convents of the Good Shepherd*. London, 1889.

1865-1874. — *Essays on Religion and Literature*, by various writers, edited by Henry Edward Manning, archbishop of Wetsminster. Lonon, 1865-1874. 3 vols. : I, 1865 : II, 1868; III, 1874.

1885 oct. — *Dublin Review*. Article of C[al] Manning.

II. — Articles de Revues par Manning.

Contemporary Review (London).

1874, April, June.

1882, déc.

Dublin Review (Dublin).

1885, oct. *Appeal to Roman Catholics*. New Series.

1863, 1 July, t. 1, p. 139. The Work and the Wants of the Catholic Church in England.

T. 2, p. 159. *Father Faber.*

T. 3, p. 1-27, 455. *Reformatory School.*

T. 4, p. 230, 267, 530. *On Wiseman.*

T. 8, p. 299, 397. *English Catholic poor Schools.*

Nineteenth Century (London).

1880, *Protests.*

1883, apr.

1888, jan.

1890, déc., t. 28. *Irresponsible Wealth.*

III. — Traductions françaises de Manning.

1859. — *Les fondements de la foi.* In-12, Tournai, Casterman, 1859.

1861. — *Union catholique de Paris et de Londres.* Sermon prêché à Saint-Roch, le 14 avril 1861, en faveur de la mission anglaise de Paris. In-8, Paris, Douniol, 1861.

1863. — *Conférences prêchées à Londres, sur le pouvoir temporel du Vic. de J. C.* — Traduct. de l'abbé Chambellan. In-12, XII-372 p., Paris, Ruff et Cie. 1862.

1866. — *De la réunion des diverses parties de la Chrétienté*. Lettre pastorale à son clergé : Traduct. de l'abbé Falcimagne, sur la 2e édit. In-8, Paris, Ruffet et Cie, 1866.

1867. — *La Mission temporelle du Saint-Esprit, ou Raison et Révélation* : Traduct. de Jules Gondon, sur la 2e édition. In-18, 338 p., Paris, Watelier et Cie, 1867.

1867. — *L'Angleterre et la Chrétienté*. Traduct. incomplète de « *England and Christendom* », par l'abbé Picherit. In-12, Paris, Poussielgue frères, 1867.

1868, — *La Confiance en Dieu et la mission de Saint Alphonse de Liguori*. Traduct. de Louis Pallard D. D. In-18, 180 p., Paris, Sarlit. 1868.

1869. — *Le centenaire de Saint-Pierre et le Concile général. Lettre pastorale à son clergé*, suivie des 3 bulles de S. S. Pie IX relatives au Concile. In-12, VI-74 p., Paris et Lyon, Girard, 1869.

1870. — *Le concile œcuménique et l'infaillibilité du Pontife Romain*. Lettre pastorale. In-8, Paris, Palmé, 1870.

1872. — *Histoire du concile œcuménique du Vatican*. Traduct. de J. Chantrel. In-8, Paris, Palmé, 1872.

1874. — *Le Césarisme et l'Ultramontanisme*. In-16, Paris, Palmé, 1874.

1877. — *Césarisme et Ultramontanisme*. Traduct. de Léon Boré. In-12, IV-68 p., Angers, Lachèse et Dolbeau ; Paris, Société bibliographique, 1877.

1877. — *Les gloires da Sacré-Cœur*. Traduct. de l'abbé A. Goemare. In-12, Bruxelles, Goemare ; Paris, Bray, 1877.

1877. — *L'Histoire vraie du Concile du Vatican*. Gr. in-8, Baltenwek, 1877.

1882. — *L'Eglise et la Société moderne*. Traduct. de Lucien Henry, Préface de Raphaël Bernoville. In-12. 84 p., Abbeville, impr. Paillart; Paris. libr. Gervais, 1882.

1884. — *Le sacerdoce éternel*. Traduct. de l'abbé Charles Fievet. In-12, Bruges, Desclée, de Brouwer et

Cie, 1884. In-16, avec biographie de Mgr Manning, Bruges, Desclée, 1889 et 1899.

1887. — *La Mission du Saint-Esprit dans les âmes*. Traduc. de K. Mac. Carthy, sur la 3e édit. In-18, Paris. Retaux-Bray, 1886.

1889. — *Les gloires du Sacré-Cœur*. Traduct, de l'abbé C. Maillet, In-12, Tours, Cattier, 1889.

1891. — *Le sacerdoce éternel*. Traduct. de l'abbé C. Maillet. Gr. in-16, Avignon, Aubanel frères. 1891. In-8, 1896.

1892. — *La question ouvrière et sociale*. Préface de Boyer d'Agen. Portrait, fac-similé d'autographe. In-18, Paris, Tolra, 1892.

1894. — *Le Péché et ses conséquences*. Traduct. de l'abbé C. Maillet. In-16, Avignon, Aubanel, 1894.

1896. — *Morceaux choisis, politiques, philosophiques et religieux d'Henry Edward Manning, card. arch. de Westminster*, par W. S. Lilly. avec notice biographique. Traduct. de A. Bouyssy. In-8, Paris, Delhomme et Briguet, 1896.

1896. *Les raisons de ma croyance*. Traduct, de l'abbé Peltier. 2 vol. in-8, 1896.

Cf. *Migne*. *Œuvres oratoires*. 2e série, t. 19.

IV. — Livres français sur Manning.

Beauriez. — *Comment j'entrai au bercail*, par Lady Herbert of Lea, traduct. de Beauriez. In-12, Paris, Perrin, 1898.

Hemmer. — *Vie du Cardinal Manning*, par l'abbé H. Hemmer. Pet. in-8, Paris, Lethielleux, 1898.

Lemire. — *Le Cardinal Manning et son action sociale*, par l'abbé J. Lemire. In-18, Paris, Lecoffre, 1893.

Marolles. — *Cardinal Manning*, par de Marolles. Préf. de Brunetière.

Pressensé. — *Le Cardinal Manning*, par Francis de Pressensé. In-16, Paris, Perrin, 1896.

Mme DE R. — *Souvenirs d'une dame de charité*, par Mme de R... Le petit mousse, le *Cardinal Manning*, etc... In-12, Abbeville, Paillart, 1898.

Acta et Decreta sacro-Sancti et Œcumenici Concilii Vaticani, Fribourg, 1872.

V. — Divers auteurs sur Manning.

BELLESHEIM. *Henry Edward Manning cardinal Erzbischof von Westminster 1808-1892*. Ein Lebensbild... mit dem Bildniss des Cardinels. Mainz. Kirchheim. In-8, 1892.

CRISTOFORI. *Storia dei Cardinali della Santa Romana Chiesa*.

CARRY. *Trois pages de la vie catholique du cardinal Manning*. par l'abbé Eugène Carry. In-8, 110 p., Genève, Garin, 1903.

VI. — Revues françaises sur Manning.

Les Contemporains (rue Bayard).

Cardinal Manning, par Louis Dumolin, nº 346.

Correspondant.

1893, avril-juin, t. 171, p. 1051. *Les passe-temps du cardinal Manning*, par A. Willamus.

1898, oct.-déc. (Thureau-Dangin). *Renaissance catholique en Angleterre*, t. 193, p. 221, 433, 629.

1899, janv.-mars, t. 194, p. 1105 (id.).

1899, avril-juin, t. 195, p. 79, 740, 956 (id.).

Etudes religieuses des R. P. Jésuites.

1865, t. 14, p. 551 (J. Martinov). *Manning : The temporal mission of the Holy Ghost or Reason and Revelation*.

1867, t. 19, p. 159 (J. Martivov). *Manning : The temporal mission of the Holy Ghost or Reason and Revelation*.

1866, t. 16, p. 145 (P. Tourlemont). *De la Réunion des différentes parties de la chrétienté*.

1872, t. 27, p. 365 (P. Desjardins). *Lettre pastorale sur le concile du Vatican.*

1875, t. 32, p. 515 (H. Ramière). *Césarisme et Ultramontanisme.*

1877, t. 36, p. 515. *The glories of the Sacred Heart.*

1876, t. 34, p. 371 (J. Forbes). *Presbyter Anglicanus, Christianity or Erastinianism : a letter addressed to his Em. Card. Man...*

1878, t. 38, p. 301 (F. Desjacques). *L'histoire vraie du concile du Vatican,* trad. C. Northomb.

1890, p. 408. *Le sacerdoce éternel,* trad. de l'abbé Ch. Fievet.

1891, p. 366. *Le sacerdoce éternel,* trad. de l'abbé Ch. Fievet.

1892, p. 256. *La question sociale et ouvrière.*

1894, p. 678. (Lemire). *Man... et son action sociale.*

1894, p. 678 (A. Bellesheim). *H. E. Manning.*

1896, 15 oct., t. 69, p. 250 (H. Bremond). *Manning et Newman.*

1896, t. 69, p. 269 (F. de Pressensé). *Le cardinal Manning.*

Revue des Deux Mondes.

1896. 1er mai (De Pressensé). *Manning.*

Revue du clergé.

1898, 1er avril, t. XIV (E. Dimnet). *Le cardinal Manning*, par H. Hemmer.

Revue Anglo-Romaine.

1896, 15 et 22 août (Eug. Tavernier). *Une préface de M. de Pressensé.*

Le Monde.

1896, 24 février. *Cardinal Vaughan sur la vie de Manning,* par Prucell. Traduit de « Nineteenth Century. »

Journal des Débats.

1896, 27 mai (A. Filon). *Vie de Manning*, par Purcell.

L'Univers.

1897, 4 janvier (Ragey). *Le Manning de M. de Pressensé.*

VII. — Auteurs anglais sur Manning.

ABBOTT. *Life and Letters of Benjamin Jowett,* by Dr. Evelyn Abbott and Dr. Lewis Campbell. 2 vols., 1897. Letters, 1899.

ALLIES. *A Life's Decision,* by Allies. In-8, London, 1880 (p. 112-150).

ALLIES. *Dr. Pusey and the Ancient Church,* 1866.

ARTHUR. *The Pope, the Kings and the People,* by Arthur, 1877. Report of the Speeches at the Banquet in the Corn Exchange, Oxford, on occasion of the Fiftieth Anniversary of the Oxford Union Soc. 22 oct. 1873. In-8, Oxford, 1874.

BRADY. *Episcopal Succession in England, Scotland and Ireland.* Rome, 1877.

BRYCE. *Studies in Contemporary Biography.*

DARLING. *Cyclopædia Bibliographica,* by Darling, volume i, 1946.

DOYLE. *Reminiscences,* by sir Francis Hastings Doyle. In-8, London, 1886.

FITZGERALD. *Fifty Years of catholic Life... under Manning,* by Fitzgerald Percy, 2 vols. in-8, London, 1901.

FOSTER. *Alumni Oxonienses Baronetage* (s.v. 'Hunter') *and Index Ecclesiasticus;* information from sir R. C. Raper, secretary of the Lord Bishop and acting registrar of the Diocese of Chichester.

GASQUET. *Cardinal Manning,* by J. R. Gasquet. 2e edit., London, 1896.

HARE. *Memorials of a quiet Life,* by A. J. C. Hare (ii p. 332). 2 vols. in-8, London, 1872, and 1 vol. 1876.

HUTTON. *Cardinal Manning with a bibliography.* In-16, London, 1892.

KENT. *The Life of Cardinal Manning*, by W. H. Kent. O. S. C., London, Burns and Oats, 1906.

LILLY. *Characteristics political, philosophical and religious from the writings of Henry Edward Manning, cardinal Archbishop of Westminster*, by W. S. Lilly, London, 1885.

MOZLEY. *Reminiscences chiefly of Oriel College and the Oxford Movement*. 2 vols. in-8°, London, 1882 (Cf. i 423, 430, 436).

O BYRNE. *Lives of the Cardinals*, by Patrick O Byrne. London, 1879.

OLDCASTLE. *Cardinal Archbishop of Westminster*, by Oldcastle, (Pseudonym Wilfrid Meynell), 1886.

OLDCASTLE. *Memorials of Manning* (Henry Edward), arranged and edited by John Oldcastle. In-8, London, 1892.

ORNSBY. *Memoirs of James Robert Hope-Scott*, by Ornsby. 2 vols. in-8, London, 1884.

OVERTON AND WORDSWORTH. *Life of Christopher Wordsworth*, by Overton and Wordsworth. In-8, London, 1888 (Cf. p. 33, 448).

PURCELL. *Life of Cardinal Manning, archbishop of Westminster*, by Edmund Sheridan Purcell. 2 vols. in-8, London, Macmillan, 1896.

STEPHENS. *Life and Letters of W. F. Hook*, by W. R. W. Stephens. 2 vols. in-8, London, 1878 (Cf. ii, 189, 245).

TAYLOR. *Autobiography of Sir H. Taylor 1800-1875*. 2 vols. in-8, London, 1889.

WARD. *William George Ward and the Oxford Movement*, by Wilfrid Ward. 1 vol., London, 2e edit., dec. 1889.

WARD. *W. G. Ward and the Catholic Revival*. 1 vol., London, Macmillan, april, 1893.

WORDSWORTH. *Annals of my Early Life 1806-1846*, by Charles Wordsworth, bishop of St. Andrews and Fellow of Winchester College. London, Longmans, 1891.

WHITE. *Cardinal Manning*, by White, 1882.

Sayings of Cardinal Manning, 1892.

VIII. — Revues anglaises sur Manning.

Academy (London).

1892, t. 41, p. 534 (A. Galton).

1893, t. 44, p. 223 (L. Johnston).

1896, t. 49, p. 149-169 (S. A. Simcox). *Purcell's Life of Man...*

America Catholic Quarterly (Philadelphia).

1892, t. 17, p. 356 (A. F. Marshall).

Athenæum (London).

1892, jan. 23; t. 1, p. 116 (W. Meynell). *Manning as a man of Letters.*

Belgravia (London).

1894, t. 83, p. 253 (E. A. Gowing).

Blackwood's Edinburgh Magazine (Edinburgh).

1896, t. 159, p. 809. *Purcell's Life of Man...*

Brownson's Quarterly Review (Boston and New-York).

1873, t. 22, p. 69. *Lectures.*

Catholic World (New-York).

1865, t. 1, p. 289. *Letter to Dr. Pusey.*

1871, t. 13, p. 145 (O. A. Brownson). *Man... in the Vatican Council.*

1879, t. 28, p. 762.

1890, t. 51, p. 365-395. *Silver Jubilee of Man...*

1892, t. 54, p. 633 (J. G. Kenyon). *With portrait.*

1892, t. 54. p. 712, 841 (O. Shipley).

1892, t. 54, p. 793 (H. C. Kent).

1892, t. 55, p. 180 (K. Tynan).

1896, t. 62, p. 836 (A. F. Hewitt). *Purcell's Life of Man...*

Century (New-York).

1883, t. 4, p. 128 (C. K. Paul).

Contemporary Review (London).

1876, nov. *Kirkman's Philosophy without Assumptions.*

1880. *Protests.*

vol. XVI. *Relation of the Will to Thought.*

1892, febr., t. 61, p. 172 (W. Meynell, S. M. S. Amos, B. Waugh).

1896, t. 69, p. 306 (A. M. Fairbairn). *Man... and the Catholic Revival.*

1896, t. 69, p. 327 (A. de Vere). *Personal Reminiscences of Man...*

Christian Literature (New-York).

1896, t, 14, p. 527. *Exposure of Man...*

1896, t. 14, p. 625. *Man... and the Catholic Revival.*

1896, t. 15, p. 14.

1896, t. 16, p. 35.

Church Quarterly Review (London).

1892, t. 34, p. 198.

1896, t. 42, p. 1.

Daily Chronicle.

1892, jan.

Daily Telegraph.

1875, 9 oct.

Dial (Chicago).

1896, t. 20, p. 169 (T. F. Huntington).

Dublin Review (Dublin).

1843, t. 16, p. 1.

1868, april.

1874, t. 76, p. 255.

1875, april.

1892, april (P. Lockhart). *On Manning.*

T. 110, p. 372, 381 (E. S. Purcell).

T. 118,p. 388 (W. H. Kent).

New Series.

T. 9, p. 125 — t. 10, p. 229 — t. 11, p. 414.

T. 12, p. 86, 262.

T. 15, p. 156 — t. 17, p. 3:4. *Archbishop Manning on the Evils of the Day.*

T. 22, p. 464 — t. 23, p. 441 — t. 24, p. 259.
T. 25, p. 342 — t. 26, p. 229 — t. 29, p. 1-29.
T. 30, p. 427 — t. 31, p. 276.
3° Series, t. 2, p. 249 — t. 4, p. 115, 516.
T. 8, p. 265 — t. 9, p. 442 — t. 11, p. 220.
T. 13, p. 154 — t. 14, p. 218.
T. 20, p. 291, 364 — t. 23, p. 255.
1906, jan., p. 41-58. *Manning and Gladstone. The « Destroyed » Letters.*

Eclectic Magazine (New-York).
1892, t. 118, p. 399.

Eclectic Review (London).
1865, t. 121, p. 269. *Essays on Man...*
1865, t. 122, p. 413.

Edinburgh Review (Edinburgh).
1896, t. 184, p. 1.

English Review (London).
X, t. 2, p. 359. *Sermons.*

Fortnightly Review (London).
1896, t. 65, p. 576 (S. Buxton).

Forum (New-York).
1896, t. 21, p. 577 (Tiffany).
1896, t. 22, p. 93 (Tiffany).

Galaxy (New-York).
1872, t. 13, p. 5. *With portrait* (J. Mac Carthy).
1892, january.

Gentleman's Magazine (London).
Pt. ii, p. 92.

Guardian.
1849, 4-10 april, 6 june, 17-24 july.
1850, 27 nov.
1873, 17 sept.

Lancet.
1872, ii, p. 761, 857-866.

1874, ii, p. 562.
1892, 16 janu.

League of the Cross Magazine.
1884, april, p. 70.
1884, june, p. 97,
1885, nov., p. 1.

Literary World (Boston).
1896, t. 27, p. 104.

Littell's Living Age (Boston).
1892, t. 193, p. 3.
1896, t. 209, p. 195. *Man... and the Catholic Revival*

London Quarterly Review (London).
1896, t. 86, p. 137.

Magazine of Art (London).
X, t. 11, p. 361 (W. Meynell). *Portraits of Man...*

Magazine of Christian Literature (New-York).
1892, t. 5 p. 449.

Month (London).
1866, t. 4, p. 379. *Reunion of Christendom.*
T. 10, p. 201.
T. 11, p. 100, 416.
T. 24, p. 253.
T. 26, p. 114, 250.
T. 54, p. 1-18, 345, 457.
T. 55, p. 1, 153.
T. 64, p. 1, 20.
T. 69, p. 460 (Morris).
1892, t. 74, p. 155, 172, 526 (Morris).
1896, t. 86, p. 153, 395 (S. F. Smith).

Nation (New-York).
1892, t. 54, p. 105 (J. Bryce).
1896, t. 62, p. 161 (J. W. Chadwick).

National Review (London).
T. 27, p. 111 (B. Holland). *Conversion of Man...*

New Review (London).
1896, t. 14, p. 269, *The Real.*
1890. nov.
New World (Boston).
1896, t. 5, p. 201 (St. G. Mivart).
Nineteenth Century (London).
1877, *The true Story of the Vatican Council by Manning.*
1882, feb. *Card. Manning in the Church of England.*
1883. t. 13, p. 58 (R. W. Dale). *Man... and the School Rates...*
1892, feb.
1896, feb. (Vaughan). *Life of Man.., by Purcell.*
T. 31, p. 280 (R. G. Wilberforce). *Man... in his Anglican Days.*
T. 39, p. 249 (H. Vaughan, W. Meynell). *Purcell's Life of Man...*
T. 39, p. 896 (R. G. Wilberforce). *Fresh Lights.*
T. 40, p. 533 (E. S. Purcell). *Ethics of Suppression in Biography.*
T. 40, p. 541. *Letter from Gladstone.*
North American Review (New-York).
1888, sept. t. 147. *The Church its Own Witness.*
Notes and Queries.
8th ser. i, 419, 502.
Our Day (Boston).
1896, t. 16, p. 277.
Parliamentary Papers (H. C.).
1849, xliii, 463, 1090, 1111.
1884-1885, xxx and xxxi.
1886, xxv. C. 4863.
1887, xxix. C. 5056, xxx. C. 5158.
1888, xxxv. C. 5485.
Quarterly Review (London).
1892, july. t. 175, p. 188.

Review of Reviews (New-York):
- 1890, t. 1, p. 474.
- 1892, feb.-may.
- 1892. t. 5, p. 182 (W. T. Stead) *with portrait.*

Saturday Review (London).
- 1892, t. 73, p. 61.
- 1892, t. 73, p. 662. *Hutton's.*
- 1896, t. 81, p. 255. *Purcell's Life of Man...*
- 1890, t. 70, p. 254, 310. *Precedence.*

Scottish Review (Paisley, Scot.).
- 1896, t. 27, p. 304.

Spectator (London).
- T. 48, p. 180.
- 1892, t. 68, p. 78.
- 1892, t. 68, p. 228. *Successor of Man...*
- 1892, t. 68, p. 752. *Hutton's.*

Strand Magazine.
- 1891, july.

Tablet.
- 1851, 12 april.
- 1865, 25 feb., 13 may, 10 june, 11 nov.
- 1873, 27 sept., 27 oct.
- 1874, I, 225.
- 1875, I, 500, 563 ; II, 691, 811.
- 1878, I, 533.
- 1881, II, 270, 350, 390.
- 1884, I, 711.
- 1885, I. 111.
- 1886, I, 550.
- 1887, I. 109, 325, 549, 997, 1017, 1030; II, 123.
- 1888, I, 229, 270. II, 13.
- 1890, I, 571, 685, 885, 930, 943, 1015.
- 1891, II, 342, 345.
- 1892, I, 82, 84, 122, 124 (Hadley); II, 82, 691.

Times.
1873, 9 sept.
1886, 21 may.
1887, 11 febr.
1892, 15 jan., etc., etc.
Unitarian Review (Boston).
1883, t. 20, p. 38 (J. R. Anagnos).

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS